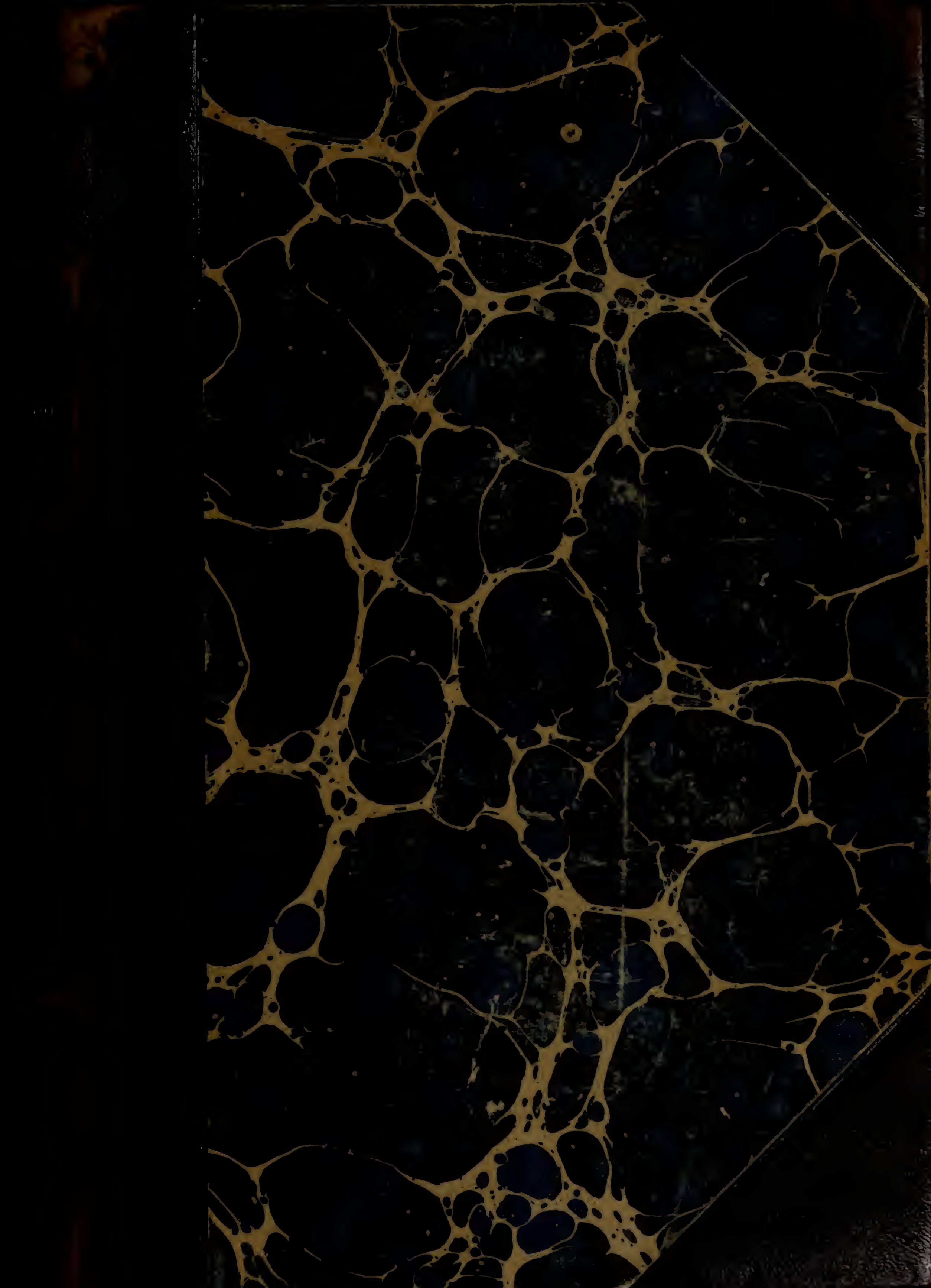








* *

Le peintre Albert de Meuron

NEUCHATEL — IMPRIMERIE PAUL ATTINGER



G. Poetzsch d'après A. Berthoud

A. Ollivré sc.

ALBERT DE MEURON

1823-1897

LE PEINTRE

Albert de Meuron

D'APRÈS

Sa correspondance avec sa famille et ses amis

PAR

PHILIPPE GODET



NEUCHATEL
ATTINGER FRÈRES, ÉDITEURS
1901

PRÉFACE

Albert de Meuron a tenu une grande place dans la vie artistique de notre pays pendant la seconde moitié du siècle qui finit. En même temps qu'un peintre éminent, il fut un protecteur éclairé et désintéressé de l'art. A ce double point de vue, il a continué l'œuvre de son vénéré père Maximilien de Meuron. Ces deux noms, qui sont inséparables, restent également chers à ceux qui attachent quelque prix à la Beauté et qui honorent le dévouement à la chose publique.

Estimant à juste titre qu'une vie comme celle d'Albert de Meuron appartient en quelque mesure à tous, sa famille nous a confié de nombreux extraits de la correspondance de l'artiste avec les siens, ainsi que des notes détaillées sur les diverses phases de sa carrière. Nous avons eu aussi à notre disposition les lettres de Maximi-

lien de Meuron à Léopold et Aurèle Robert, qu'il serait intéressant de publier un jour; des lettres d'Albert de Meuron à ses amis Joseph Zelger, Auguste Bachelin, Étienne Duval, Fritz Landry, Pierre de Salis, Gustave Jeanneret. Des notes fournies par Albert Anker et Alfred Berthoud nous ont apporté également un concours que le lecteur appréciera. Nous ne pouvons que remercier d'un mot tous ceux dont l'obligeance nous est venue en aide.

De tous ces documents a été tiré ce livre; nous l'offrons au lecteur avec la certitude qu'il y prendra intérêt et plaisir. Nous pouvons l'affirmer sans aucun amour-propre d'auteur, puisque notre tâche s'est bornée à mettre en œuvre les matériaux qui nous étaient livrés.

En les étudiant, nous avons été bien vite conquis par la belle unité de cette vie d'artiste, par le charme intime et patriarcal du milieu où Meuron a grandi, par la haute et noble figure de son père, et, pour tout dire, par l'atmosphère d'élévation morale qu'on respire en leur compagnie. Notre pays peut être fier de tels hommes; il ne saurait estimer trop haut les traditions qu'ils ont créées parmi nous, et qui heureusement leur survivent.

Nous savions bien, en gros, ce qu'ils avaient fait pour leur ville, pour leur canton, pour la patrie tout entière. Il nous a été précieux de pénétrer dans le détail de leur activité, constamment inspirée par le souci de l'art et par une généreuse sollicitude pour l'intérêt général. C'est là

une belle page de notre histoire, et qui devait être écrite.

Que si le lecteur avait besoin qu'on lui expliquât la présence dans ce livre de certains détails d'ordre plutôt intime, il nous suffirait de dire que Madame Albert de Meuron, tout en pensant beaucoup aux jeunes peintres qui pourront y trouver quelque profit, le destinait plus spécialement aux amis de son mari, à ceux qui l'ont connu de près, à ses enfants, à ses proches. Il nous a paru d'ailleurs que ces menus faits n'étaient pas pour nuire à l'intérêt de l'ouvrage, même auprès d'un cercle plus étendu. De notre temps, on n'admet guère que la biographie d'un homme distingué se borne strictement au tableau de son activité publique : on veut le connaître tout entier, et, pour cela, être introduit dans la familiarité de sa vie de tous les jours. Ce n'est qu'à ce prix qu'un portrait prend vie, qu'une figure s'individualise pour le lecteur.

On se demandera peut-être pourquoi ce livre n'est pas illustré. Il est sûr que l'œuvre de Meuron aurait fourni aisément matière à une illustration aussi riche que séduisante. Mais notre but n'était point tant d'étudier les œuvres de l'artiste, que de retracer les diverses phases de sa vie. Nous croyons que l'intérêt du récit se suffit à lui-même, et que l'image, abondamment répandue dans le texte, aurait peut-être distrait le lecteur de ce qui doit, à nos yeux, demeurer l'essentiel : la biographie du peintre.

Nous avions pour Albert de Meuron, qui voulait bien nous honorer de quelque amitié, une affection respectueuse et profonde, et nous l'avons toujours plus aimé à mesure que nous le connaissions mieux : nous sommes convaincu que nos lecteurs diront de même en achevant de lire ces pages.

PHILIPPE GODET.

N. B. *Il est presque impossible d'imprimer un livre où ne subsiste aucune erreur. Cela est plus inévitable encore si l'on a à remuer beaucoup de faits et de dates, et à tirer parti de documents nombreux et divers. Nous n'avons pas échappé à ce danger, si connu des malheureux auteurs : cet ouvrage n'était pas encore achevé d'imprimer, que déjà nous constations quelques erreurs regrettables échappées à notre plume. Plutôt que de les signaler à la fin du volume, dans un* Erratum *qui risquerait de n'être pas lu, nous ferons ici même les rectifications indispensables.*

A page 141, nous parlons de « quatre années d'études » à Paris. C'est « trois années », au plus, qu'il fallait dire, puisque cette période représente trois hivers *passés à Paris, et va d'octobre 1845 à avril 1848.*

A page 168, nous parlons de « cinq années » passées à la Bettenalp : on entend bien qu'il s'agit de cinq étés, *ou de cinq* saisons, *alternant avec de nouveaux séjours à Paris.*

A page 167, on lit que le tableau des Chasseurs guettant au matin *valut à Meuron une mention honorable au Salon de* 1853. *C'est pour le tableau intitulé* Halte de Chasseurs, *exposé en* 1855, *qu'il obtint sa première mention.*

PH. G.

CHAPITRE PREMIER

UNE FAMILLE NEUCHATELOISE

Maximilien de Meuron ; son séjour à Berlin : artiste ou diplomate ? — La vie au château de Corcelles. — Les « Bourla papei ». — Mariage et établissement. — Bel-Air — Enfance d'Albert de Meuron. — Mort de son frère aîné.

I

Né au château de Corcelles[1], en 1785, Maximilien de Meuron était le plus jeune de trois frères étroitement unis, restés de bonne heure, avec une sœur aînée, aux soins de leur mère. Cette femme de tête et de cœur sut, en ces temps difficiles, conserver à ses enfants, avec le patrimoine paternel, les habitudes du respect et de la soumission, et un profond sentiment du devoir.

[1] Près Concise (Vaud).

L'aîné prit la direction du domaine, à laquelle, jeune encore, il joignit la charge de Conseiller de Ville. Les deux cadets, conformément au désir de leur père, mort deux ans auparavant, furent envoyés à Berlin (Maximilien avait alors seize ans) pour y faire des études de droit. Sigismond, plus tard châtelain de Gorgier, se préparait à la gérance des biens paternels, qui restèrent en indivision jusqu'en 1813, et Maximilien était destiné à la carrière diplomatique, bien qu'il manifestât déjà un goût très vif pour la peinture.

C'est qu'alors la peinture ne représentait point une carrière pour des hommes qui, dès leurs jeunes années, avaient considéré comme leur premier devoir de « servir le pays », c'est-à-dire de consacrer leur temps, leurs talents et une partie de leur fortune à exercer le plus utilement et le plus honorablement possible des charges publiques à peine rétribuées.

Nous ne savons pas grand'chose de ces deux jeunes gens dans leurs premières années, mais leurs lettres longues et détaillées, celles particulièrement où Maximilien donne à sa mère le détail du voyage de Berlin, nous montrent que leur éducation n'avait pas été négligée. Un esprit très éveillé, éclairé de connaissances variées, lui faisait rechercher et goûter avec fruit toutes les choses

nouvelles qui se présentaient à lui de ville en ville. Ce n'était pas petite chose en 1801 que ce long voyage de trois semaines : pas de voiture publique, pas de relais de poste ; on achetait un carrosse qui vous menait au but non sans bien des péripéties et des traverses, par des routes difficiles, où une roue brisée, le manque de chevaux, pouvaient arrêter deux ou trois jours le voyageur dans des endroits perdus. La mère de Maximilien ne montre cependant aucune sollicitude inquiète et traite en homme fait ce jeune homme de seize ans. Elle est aussi large pour la dépense de ses fils qu'elle est exacte à en exiger le compte.

La marque de confiance que tu me donnes, lui écrit-elle peu après son arrivée à Berlin, en me consultant sur un retour de goût pour le militaire, me touche, mais en même temps m'embarrasse et me fait de la peine. Je voudrais avoir toutes les lumières possibles sur cette matière, pour te donner un avis efficace.

Puis, après lui avoir cité le témoignage de plusieurs membres de la famille qui avaient fait des armes leur carrière et y avaient trouvé, malgré quelques brillants avantages, une dure servitude :

Il est vrai, ajoute-t-elle, que notre pays n'offre que peu de ressource aux esprits ambitieux. Mais je ne crois pas que tes goûts te portent du côté des succès brillants. Dès lors il me semble que, meublant ton esprit de connais-

sances variées et de talents agréables, tu te rendras d'autant plus capable de remplir honorablement la tâche plus sérieuse qui pourra se présenter par la suite, ou de t'occuper d'une manière intéressante dans ton intérieur; car pour être batteur de pavé, je m'assure que ce ne serait jamais ton goût. Sois bien persuadé du reste, mon cher fils, que ce que je t'en dis n'est pas pour t'imposer mes sentiments; ma carrière est finie, la tienne commence. Je n'ai plus que des vœux à faire pour votre bonheur et votre prospérité; quoi que ce soit que vous entrepreniez, je ne veux avoir auprès de vous que le droit de représentation.

Les deux frères vivaient à Berlin dans un intérieur charmant, plein de bonhomie et de distinction. Maximilien se louait beaucoup de ses hôtes et des relations qu'il avait bien vite formées au dehors. Malheureusement, bien peu de ses lettres de ce temps nous ont été conservées, mais nous en avons le reflet dans celles de sa sœur, où certaines allusions et de gaies reparties font deviner le ton d'enjouement des lettres qu'il écrivait lui-même. Son heureux naturel, un extérieur avenant, lui gagnaient aisément les cœurs et lui aplanissaient le chemin. Cette correspondance révèle une intimité charmante et très tendre. Maximilien, de six ans plus jeune que sa sœur, tient déjà dans sa vie une grande place, et lui inspire une confiance et une considération touchantes; elle plaisante d'ailleurs gentiment ses petits travers, lui

raconte les menus incidents de la vie de Corcelles, et donne, parfois avec une pointe de malice, des nouvelles des amis et voisins. Les lettres qui arrivent de Berlin, pleines d'un aimable abandon, semées de portraits humoristiques ou de plaisantes boutades, sont lues en famille au coin du feu ; c'est, on le devine, l'incident le plus piquant de la quinzaine, la joie des parents âgés réunis à cette époque au château de Corcelles, et que Maximilien lui-même énumère dans une lettre pleine de jeunesse :

Embrasse pour moi la chère et bonne tante Gothon, la tante Suzette, les oncles, Marianne Brun et sa mère, tout le monde enfin. Je sens tous les jours davantage ce que vaut la vie de famille, et c'est dans l'espoir de la retrouver bientôt que je reste le plus dévoué de tes fils... Quant à toi, ma chère mère, fortifie ta santé, c'est là tout ce que je demande au Ciel pour toi et pour toute la famille. Donne-toi des sujets de contentement, et pour ce qui est de ceux que je pourrais te procurer, et qui dépendront de moi, avec quelle ardeur ne vais-je pas m'y attacher, afin que par mon application et ma bonne conduite je ne vous fasse jamais regretter vos bontés et les sacrifices que vous avez faits et faites encore pour moi ! Dans ma conduite, je ne viserai qu'au contentement de celle à qui je dois tout.

A ce cercle de personnes déjà mûres, mais d'un esprit gai et dispos, il faut ajouter la sœur aînée dont nous venons de parler et qui avait atteint déjà l'âge respectable de vingt-deux ans ; elle joua

un rôle considérable dans la vie de ses frères et de leurs enfants ; vive, affectueuse, pleine de sens et de jugement, le souvenir de « mademoiselle Julie » est encore cher à tous ceux qui l'ont connue. Alphonse, le frère aîné, qui devait mourir de bonne heure, ne quitta guère son domaine que pour un voyage à Berlin et un séjour à Paris. L'amélioration de ses terres et de ses écuries, la prospérité de sa meute, la pêche, la chasse et les relations d'un voisinage assez étendu, suffisaient à remplir sa vie.

Les Meuron sont venus vendanger à Bonvillars, écrit sa sœur en 1801, accompagnés du général et des Messieurs M[t], père et fils, tous personnages de belle et joyeuse humeur ; aussi y avons-nous ri quelques bonnes fois. Ces Messieurs s'étaient arrêtés à Corcelles à leur passage et nous avaient remis le dessin que tu as fait à Francfort et qui est charmant. Depuis ton départ, nous n'avons pas quitté Corcelles, à l'exception de notre mère, qui a été appelée plusieurs fois en ville pour les affaires du lointain. Faites un peu réflexion, jeunes gens, du surcroît de travail qui nous incombe depuis que vous êtes absents, n'y eût-il que les écritures. Dieu sait que de peine j'en ai eu au commencement ! Vous ne pouvez croire combien votre absence ramène d'une façon pressante la pensée de notre digne père, de ses conseils et du grand besoin que nous avions encore de lui.

Le 10 janvier 1802, elle reprend la plume, de Neuchâtel :

Il fait depuis un mois un temps si pluvieux, si neigeux, si sombre, si ennuyeux enfin, qu'il est presque impossible de ne pas t'en dire quelque chose. Les eaux sont plus hautes qu'on ne se rappelle les avoir vues et menacent la nouvelle promenade. Alphonse est toujours à Corcelles avec Messieurs ses chiens et Madame sa pipe. Nous l'attendons dans deux jours pour faire à M. X. l'expédition des 1600 francs enfin remboursés. En vérité, jeunes gens, vous dépensez beaucoup d'argent, et vos réflexions à ce sujet sont bien dignes de mes drôles de frères. Quoi qu'il en soit, ne faites pas de dépenses inutiles, car on a beaucoup de peine à s'en procurer depuis que les préliminaires de paix ont été signés entre la France et l'Angleterre; l'argent a disparu de notre ville et on ne sait où il se cache... J'allais oublier de te dire, mon digne étudiant en droit, que l'oncle du faubourg est tout scandalisé de ce que son filleul ne lui écrit pas. Ne manque pas de le faire et de t'excuser le mieux que tu pourras. Le général nous a fait voir ta lettre; continue à lui en adresser, elles lui font plaisir. L'ar ticle où tu lui dis : « Je vois souvent mon ami le comte H. » m'a fait rire. *Mon ami le comte!* Maxi, Maxi, tu es drôle!... Alphonse a été dernièrement en établissement à Bel-Air avec Messieurs de Merveilleux et de Pierre, Huguenin le chasseur et douze chiens Je te ferai remarquer que la maison est dénuée de tout meuble, même de lits, pour tout dire. Ces Messieurs ont couché sur le foin. Malgré cela, ils s'y sont si bien trouvés, qu'ils comptent y séjourner à la première neige.

II

Le jeune homme, actif, ardent au travail, n'avait pas tardé à ajouter à ses études de droit des études de peinture, auxquelles s'intéressait le petit cercle de Corcelles. Sa mère l'y poussait, comme à tout ce qui pouvait développer ses facultés et lui procurer de saines jouissances. Sa vie n'était vraiment point monotone, dans l'intérieur intelligent et distingué où elle s'écoulait. Son frère Sigismond cultivait à Berlin son talent pour le violoncelle, et la belle voix de Maximilien faisait une partie très appréciée dans les concerts de famille et de société.

Des lettres de la sœur aînée, citons encore celle-ci, du 14 mai 1802 :

Pour le moment nous sommes encore en ville, et Dieu sait quand nous pourrons retourner à Corcelles. Il y a eu et il règne encore dans le pays de Vaud beaucoup de fermentation au sujet des restes de la féodalité. Une troupe de bandits, qu'on ne saurait qualifier d'un autre nom, au nombre de 6 à 700, sont allés de ville en ville, de village en village, soulevant les paysans quelquefois et forçant les

propriétaires de fiefs à leur remettre les archives, les titres, les livres de recouvre, pour les brûler[1]. A Yverdon, entre autres, ils se sont portés aux plus infâmes excès, au point de brûler les rentiers de l'hôpital et bien d'autres livres qui n'avaient aucun rapport avec ceux qui constataient les anciens droits. On nous a aussi demandé tous les nôtres, que nous avons été obligés de remettre. Mais on leur a fait grâce du feu ; ils sont déposés dans la maison de commune. Ceux de M. Pourtalès, à la Lance, ont été préservés de même, — les seuls de tout le pays de Vaud. L'oncle Jean-Henri est à Corcelles depuis que ce mouvement a commencé ; il nous dit qu'on est très tranquille, et que comme les paysans se sont bien montrés, les Français, qu'on disait arriver pour remettre l'ordre, n'ont aucun prétexte pour arriver jusqu'ici. On avait aussi sommé Mme de Buren[2], à cause de sa montagne sur terre vaudoise, d'envoyer tous ses livres, mais elle s'y est refusée et a fait demander du secours à Neuchâtel. On lui a envoyé 400 hommes et 4 canons pour recevoir les mutins, et personne ne s'est présenté.

Et, quelques semaines plus tard :

Je vous apprenais dans ma dernière lettre que tout était encore en combustion en Suisse. Les troubles se sont apaisés, ou pour mieux dire on a couvert le feu d'un tas épais de cendre. Nous sommes de nouveau sous la griffe de l'énorme milan. Heureux le chasseur assez adroit pour l'abattre !

[1] Le lecteur a déjà reconnu la fameuse insurrection des *Bourla papei* (Brûleurs de papiers).

[2] A Vaumarcus.

Sigismond quitta Berlin en avril 1803, et revint à Neuchâtel après avoir visité avec un de ses oncles la Hollande et Paris. Quelques mois après son retour, il écrit à Maximilien :

Je vois par tes récits que la peinture va toujours grand train. Je voudrais pouvoir en dire autant de ma basse. J'en ai pris quelques leçons à Paris, et Alphonse en a profité de même pour se remettre au cor de chasse. Il a diablement oublié ; moi aussi du reste ; mais avec un peu d'application, cela reviendra.

L'artiste l'emportait décidément, en Maximilien, sur le diplomate. Cependant, il ne fuyait point le monde officiel, et nous voyons par la lettre suivante de son frère qu'il fit vers ce temps (janvier 1804) son entrée à la cour :

Nous nous sommes divertis du tableau que tu nous fais des dames de la cour, bien éloignés de te blâmer de tes dissipations, car enfin, si tu vas à la cour, c'est pour faire comme les autres. Je suis au contraire charmé que tu fasses partie des quadrilles qui vont avoir lieu. Te voilà donc lancé, mon ami, et en passe de faire une carrière brillante ; mais il ne faudrait pas pour cela songer à revenir si vite au pays.

Non seulement Maximilien revint au pays, mais il fit alors un premier voyage en Italie, sur lequel nous regrettons de n'avoir aucun détail. Nous savons seulement qu'il était de retour à

Berlin à la fin de l'hiver 1806, en quête d'un travail rémunérateur. De graves événements s'étaient produits dans l'intervalle : Neuchâtel venait d'être cédé à la France, et le jeune homme ne pouvait guère espérer y obtenir une charge publique ; son frère lui écrit en effet :

Le nombre des emplois sera diminué de beaucoup parmi nous sous ce nouveau régime, et dans tous les cas, puisque tu es en passe de trouver de l'occupation là où tu es, garde-toi bien d'en négliger l'occasion. Il nous tarde de connaître le résultat de tes démarches et de savoir que le Roi les a vues de bon œil.

Il sollicitait un poste qu'il paraît avoir obtenu peu après, car, en septembre 1806, nous le trouvons à l'œuvre comme secrétaire dans les bureaux où il souhaitait d'entrer, « bien heureux, lui disait Sigismond, d'avoir été dispensé d'un apprentissage aussi long qu'ennuyeux, » et en possession d'une carrière de quelque avenir, « si le calme peut une fois renaître en Europe ».

III

Mais le calme n'était pas près de renaître. Les événements allaient se compliquant plutôt, et malgré les avantages de sa position, le jeune « secrétaire intime » poussait souvent un soupir vers le paisible manoir de Corcelles ; il regrettait les libres habitudes de la maison paternelle, que chacun des enfants avait toujours préférées à la vie de la ville. L'humeur douce, la sereine philosophie de leur mère, que les événements contraires ne savaient point troubler, rendaient le séjour de Corcelles bienfaisant pour tous ; les années se succédaient sans rompre la patriarcale intimité de ce cercle de famille toujours le même :

La santé de notre mère est meilleure qu'elle n'a été depuis quelque temps, écrit Sigismond ; elle jouit beaucoup de la campagne. Alphonse a acheté une nouvelle paire de bœufs pour que les chevaux puissent rester à sa disposition, car elle ne se promène plus volontiers à pied.

Fût-ce le désir de revoir les siens, ou les difficultés croissantes où la Prusse se trouvait enga-

gée, ou plutôt encore la vague répugnance qu'une nature franche et loyale éprouvait à se plier à certaines exigences de la diplomatie ? Toujours est-il que, sans que rien nous ait avertis de son départ, Maximilien se trouve en 1808 à Paris, tout occupé d'études de peinture, auxquelles pour la première fois il peut se vouer sans partage. Ce n'est pas à dire que sa famille prît encore au sérieux sa vocation. Sigismond, déçu dans les projets qu'il avait formés pour son frère, laisse même percer un certain scepticisme :

Ainsi donc, lui écrit-il le 3 mai, continue à peindre, mon cher, et à t'amuser à ce qui te procure une occupation agréable. Tant qu'on ne manque de rien, on moralise avec une facilité et une sagesse admirables, et puisque Dieu nous conserve cette aisance, à nous de lui en rendre grâce et d'employer notre temps le plus utilement possible. Tant qu'il ne s'agira que d'éviter l'ennui ou l'oisiveté, je suis persuadé que nous aurons toujours par devers nous des ressources de reste. Mais à quoi aboutira en fin de compte cette perfection à laquelle tu te sacrifies, si encore tu l'atteins jamais ? Ou je te connais peu, ou je doute que tu cherches jamais à te faire une réputation comme artiste Veux-tu te consacrer à la carrière des beaux-arts ? Veux-tu être *artiste* absolument, uniquement, être peintre, en un mot ? Je ne le crois pas.

On voit que le préjugé était tenace. Et deux ans plus tard, Maximilien, fixé depuis quelque temps à Rome, où déjà les premiers artistes du

moment avaient remarqué sa copie d'un Claude Lorrain et d'autres œuvres plus personnelles, recevait une lettre de son frère conçue à peu près dans les mêmes termes. Mais cette divergence d'opinion n'altérait en rien l'intimité de leur union fraternelle. On en peut juger par la lettre suivante, datée du 24 octobre 1810 :

J'arrivai avant-hier de Neuchâtel, où j'étais allé pour les vendanges, et ce me fut une douce joie que de trouver ici une lettre à mon adresse. Chacun était impatient de savoir ce qui t'avait retenu à Milan. Avec Rosette B , à Corcelles depuis quelques jours, on commenta ton séjour dans cette ville. Nous cheminâmes avec toi du côté de Bologne, passant à Livourne, à Florence, pour arriver enfin à Rome, et avant toi, bien sûrement. C'est te dire combien ton voyage nous intéresse et combien le jeune artiste occupe notre pensée. Puis on parla des arts et des chefs-d'œuvre que tu vas admirer, de la musique italienne, des opéras italiens composés à Paris et des morceaux que l'an passé on chantait avec toi. Nous nous disions : « Si seulement il était ici ! Combien on rirait ! A coup sûr, cousine, vous seriez l'objet de quelque plaisanterie ! » Et nous devisions, les pieds sur les chenets, lorsque arriva la tante Gothon, toujours travailleuse comme la fourmi, chargée d'une énorme corbeille de haricots qu'il s'agissait d'écosser avant de s'attabler autour du tapis vert.... Telle est la vie du salon de Corcelles.

L'illustre conseiller a fait et rentré sa vendange de la Murée, montée à 39 gerles. Puis le démon de la chasse de s'emparer de notre messire, qui brûlait d'impatience de ne pouvoir y courir plus tôt. Hier enfin, précédé du sieur

Marthe une hotte sur le dos bondée de provisions, et suivi de Vaillant et consorts aux pieds légers, ainsi que de maître David, M. le conseiller s'est acheminé pour la Redallaz, où lièvres et bécasses doivent abonder, s'il faut en croire la rumeur publique. S'il est heureux, nous jouirons de ses prouesses, et alors nous serons bien marris que tu ne les partages pas avec nous.

IV

Parti pour Rome en octobre 1810, Maximilien y vécut jusqu'en 1816, non sans revenir plusieurs fois au pays. C'est pendant un de ces séjours dans sa famille qu'il se fiança avec celle qui devait faire le charme de sa vie[1]. Marié en automne 1816, il s'établit d'abord au château de Corcelles, puis, pour l'hiver, à Neuchâtel, dans la maison de sa famille, rue du Pommier. Le jeune ménage passait la belle saison dans la propriété de Bel-Air, près du Landeron, plus confortablement aménagée qu'elle ne l'était en 1802 et qui était échue en partage à Maximilien à la mort de sa mère, survenue quelques années auparavant.

[1] Mademoiselle Caroline de Meuron, avec laquelle il n'avait d'ailleurs aucun lien de parenté.

Il menait là une vie plus régulière, plus recueillie qu'il n'eût pu le faire à Corcelles. Il trouvait dans les environs de nombreux sujets d'études, et se plaisait, à son loisir, à embellir pour sa femme et ses enfants les alentours de sa demeure, où parents et amis trouvaient une simple et cordiale hospitalité. Pendant ses absences, de plus en plus fréquentes, nous voyons arriver en visite des hôtes toujours reçus avec un joyeux empressement par toute la famille. Les moyens de locomotion très restreints n'empêchaient point qu'on se déplaçât alors avec une facilité qui nous étonne. Ce ne sont qu'allées et venues de Bel-Air à la ville, à Corcelles, ou même à la Redallaz, où séjournait pendant l'été l'oncle Sigismond, dit « le châtelain ». Les visiteurs ne craignaient point la marche, certains de trouver toujours bon accueil, en ce temps où les « tombées », c'est-à-dire les arrivées imprévues d'une caravane de promeneurs, n'effrayaient point la ménagère experte, secondée par des domestiques dévoués et fidèles.

Nous avons des lettres charmantes adressées à l'artiste durant ses nombreuses campagnes en Suisse et en Italie. Sa femme sent vivement son absence : elle le lui fait entendre de mille façons gracieuses et câlines, tout en soutenant son courage et sans se plaindre jamais. Pour alléger son

esprit de tout souci, elle le tient au courant des moindres détails de la vie de famille, des affaires et du domaine, en femme de tête capable de suppléer le maître et de prendre au besoin une décision, si le cas l'exigeait. Nous ne résistons pas à l'envie de citer quelques lettres qui sauront dire mieux que nous la simplicité et l'intimité de la vie d'autrefois; nous y trouverons d'ailleurs quelques jolis détails sur l'enfance d'Albert de Meuron, qui était né à Neuchâtel, le 13 août 1823 [1].

Bel-Air, 1826. Je ne puis rester plus longtemps sans t'écrire, très cher ami ; l'ennui me prendrait vite dans cet isolement. Voici demain huit jours que je ne sais où t'écrire, et nous avons par surcroît une pluie non interrompue; cette pluie qu'on désirait tant, je la vois tomber avec peine, pensant que c'est autant de temps perdu pour toi, autant qui retardera ton retour.

Tout va bien ces temps. Max et Marie font très bien leurs leçons et avec suite. Tu aurais joui hier de leur bonheur : ils arrivèrent près de moi comme des fous, criant : « Voici le guigam ! » à en perdre haleine ; Albert et Caroline suivaient, riant de tout leur cœur sans savoir trop pourquoi.

Hier, nous allâmes promener jusqu'à Bellevue, et Albert vint avec nous sans en être fatigué le moins du monde malgré les quinze jours qui manquent encore à ses trois

[1] Maximilien de Meuron écrivait à Léopold Robert, le 20 août 1823 : « J'ai le plaisir de vous apprendre la naissance d'un petit garçon qui vient bien joliment augmenter notre petite famille. »

ans. Tu connais la prédilection de sa grand'maman : elle aime autant rien que d'aller sans lui à la promenade, aussi le lui rend-il. Il n'a pas cessé de babiller et aurait voulu donner la main à tous pour être plus près de chacun.

Neuchâtel, mai 1828. Voilà bien des jours que tu es parti, très cher et bon ami ; ce n'est encore qu'une très petite partie de ton absence, mais c'est déjà quelque chose. Après ton départ, je suis rentrée toute triste Les enfants vinrent me raconter ton embarquement. Ils étaient tout dépaysés, et nous parlâmes de toi pour nous consoler de ton absence. Hier, Marie vint s'asseoir sur la petite chaise, à mes pieds, en me disant : « Voilà comment se mettait papa quand il te disait des amitiés. » Et de son petit ton câlin : « Tu t'en rappelles, n'est-ce pas, maman ? »

... L'autre jour nous fîmes une jolie promenade aux prés de Reuse, en calèche, avec Julie et les enfants. Le temps était charmant, l'air rafraîchi. Albert n'eut pas la bouche fermée. Il me faisait force questions et répétait les réponses à sa tante, y ajoutant ses propres explications pour lui faire mieux saisir. Maxi était aussi tout gai... Le châtelain est revenu hier au soir dans le ravissement de la beauté de Corcelles. Tout y était d'une fraîcheur délicieuse, tous les arbres en fleur et donnant l'espoir d'une récolte superbe. Et tout dans le meilleur ordre... Quand tu n'es pas là, il me fait beaucoup de vide parce qu'il me semble que c'est un appui. Mais ce n'est pas lui dans le fond qui me fait du vide, mais bien mon tendre ami, car ta présence met de la vie à tout ce qui se fait chez nous, et sans toi tout manque de but.

Bel-Air, 20 juillet 1828. Pendant que je t'écris, Albert fait sa leçon. Il fait passablement le pantin et dit un tas de bêti-

ses qui divertissent Caroline, qui est toute admiration... Du reste, s'il est mutin, Albert a de bien gentils moments et une petite mine charmante. Il aime à peindre à côté d'Uranie, toujours causant et caressant. Leur langue va à m'empêcher d'écrire; il admire combien il a fait de progrès depuis hier, et découvre qu'aujourd'hui il sait inventer... Tu vas penser que je les trouve des petites merveilles : ils en sont pour moi en ton absence, et je sais aussi que ces détails te font toujours plaisir... Mais voilà déjà les petites Pacifique qui viennent prendre ma lettre, et je ne t'ai point dit encore de tendresse, et pourtant j'en pense tout le temps. Tu occupes mes pensées du matin jusqu'au soir ; tout se rapporte à toi ; aussi parlons-nous constamment de toi avec les enfants. Albert me disait l'autre jour : « Des fois, je vois la figure de papa quand même il n'est pas là; je viens de la voir... Il a un bouton au bas de la joue. »

27 *juillet*. Si tu as du vide le matin après les tiens, tu m'en fais aussi un terrible, surtout quand je monte dans ma chambre, le soir, quoique j'y trouve les enfants : ils dorment si bien tous, qu'il n'y a pas un mot d'amitié à échanger. Pour me distraire, je lis et relis tes lettres, et surtout je prie Dieu de te ramener en bonne santé. Ce sera un beau jour que celui de ton retour...

Maxi et Auguste W. se sont beaucoup amusés, ces jours derniers, à jouer au « coureur », ta montre en main, rivalisant de vitesse. Albert était bien drôle et voulait faire son tour chaque fois. Il était de tout son cœur à son affaire .. On avait des plumets et des croix fédérales pour honorer les vainqueurs. Ce cher petit est toujours très affectueux. A présent il fait fort bien ses leçons, et bien qu'il regimbe encore un peu au commencement, cela finit toujours bien.

7 août. Quoique le temps fût peu sûr, nous avons été au Roc lundi... Nous avions le char-à-banc, Uranie et moi, avec les deux petits. Marie avec Maxi et son ami allaient à pied, accompagnés de Rosette. Il fallait voir la joie de la petite compagnie, surtout des deux petits... La journée se passa fort agréablement et nous fûmes très bien reçus. On a l'air de leur faire grand plaisir. Ces dames étaient seules avec Louis Coulon, qui vient d'être nommé conservateur du musée d'histoire naturelle et qui débute par empailler une soixantaine d'oiseaux du Brésil envoyés par Auguste Meuron; ils sont superbes et arrivés en parfait état.

Uranie, ma fidèle compagne, peint beaucoup, et à nous entendre parler peinture, personne ne croirait que tu es absent. C'est une rage qui a gagné jusqu'à Linette; on peint des fleurs, et on en cueille en se promenant pour les copier à la maison. La rentrée des classes m'a fait aller en ville avec Maxi, et nous étions précisément chez Julie quand elle reçut ta lettre et celle qui y était contenue pour lui. Il en eut une grande joie et fut très ému en la lisant. La voix lui manquait.

14 août. Nous avons fêté hier les cinq ans de notre petit Albert. On lui a fait des bouquets plantés dans des pelotons de ficelle, car il lui en faut toujours pour ses rênes et pour ses fouets. Il était bien content, et surtout d'un petit flageolet que Max avait depuis la veille et dont il lui a fait le sacrifice de bien bon cœur. J'en ai été touchée, et Albert lui disait aussi bien gentiment : « Mais, Maxi, pourquoi me le donnes-tu puisque tu l'aimes tant ? Il fallait le garder. » C'était un combat de générosité très intéressant. Voilà donc ce cher petit qui a cinq ans. Il ne sait pas encore grand'chose pour son âge, mais il est devenu

fort gentil cet été. Il a beaucoup moins de mauvais moments, et même il n'en a point eu depuis qu'il est à Bel-Air.

1832. Maxi continue à aller avec plaisir à Bellevue pour ses leçons. Dans l'intervalle, il fait une grande déconfiture de matagas. Dis-moi s'il n'y a pas quelque risque à lui laisser manier ainsi le fusil. Marie nous tient fidèle compagnie. Quant à Albert et Caroline, aussitôt les leçons terminées, ils gagnent les champs et vont ordinairement glaner pour la Marianne Pêtre. J'espère qu'après les moissons, quand nos gens travailleront à la Roche, Maxi ira aussi s'y encourager ainsi qu'Albert. Pour celui-ci, il est toujours occupé à quelque construction, tantôt une chose, tantôt une autre; il n'est jamais oisif.

10 juillet. Nous allâmes l'autre jour aux bains de Bretiège voir Julie, que j'ai trouvée très entourée. Ils sont cinquante à soixante à table, tant de Neuchâtel que des environs. J'avais pris les enfants parce que les aînés étaient en partie de plaisir. Albert était très drôle en allant : d'abord, c'était une impatience d'être entré dans le canton de Berne, puis une joie à la première maison de chaume! Il avait pris un crayon et du papier pour en dessiner une. Mais aux bains il n'en trouva point et nous ne pouvions en chercher plus loin. Il fallut se contenter de la maison des bains et du jet d'eau, qu'il dessina et laissa en souvenir à sa tante. En revanche, il y a trouvé Félix Bovet, qui fut son cicérone et le conduisit partout. Il y avait aussi bon nombre de petites filles pour Caroline, et ils eurent tous deux beaucoup de plaisir, surtout d'avoir été en « pays étranger ».

Tu vois par là qu'Albert est toujours assez occupé de dessin ou de peinture. Il était l'autre jour à dessiner auprès

d'Uranie pendant qu'elle peignait des oiseaux sur un écran. Il lui demandait d'un air de doute si tu saurais les peindre aussi bien qu'elle. Il y en avait un cependant qu'il ne pouvait accepter, un verdâtre; il trouvait la queue *horrible*. « Je ne peux pas dire *moins*, je vous assure », disait-il du plus grand sérieux et comme à regret.

4 août. Nous avons été en ville, Albert et moi, pour le présenter à sa nouvelle école, et je fus très contente de la manière du maître... Il m'a autorisée à le garder à Bel-Air jusqu'aux vacances prochaines, insistant seulement pour qu'il commençât le latin, ce que Maxi a entrepris hier... Ce matin, j'étais sorti pour diverses affaires, et quand je suis rentrée au salon, j'ai trouvé Marie donnant à Caroline sa leçon de musique, et un peu plus loin Maxi établi avec Albert à faire du latin, tous du meilleur accord possible. J'en ai été, comme tu le penses, très édifiée.

Hors ces moments-là, nous ne voyons presque plus du tout Maxi. Il est toujours chez François, avec Louis, aux différents travaux, ou bien à la chasse. Il était tout glorieux hier d'un plat de quatorze petits oiseaux qu'il trouvait excellents. Pour moi, j'aime mieux les *entendre* que les *manger;* mais François trouve qu'il y en a trop, et Max a une grande considération pour lui. Albert était aussi tout fier parce qu'il en avait abattu un que son frère ne voyait pas. Max lui avait passé le fusil, il avait visé, tiré et abattu du coup; il était fou de joie. Il croyait même le reconnaître sur le plat, l'ayant plumé de sa main.

Neuchâtel, 22 mai 1833. J'ai été lundi passé à Bel-Air, par un temps ravissant. J'avais avec moi Albert, qui était, comme tu le penses, bien heureux. Il me semblait que c'était à lui à faire une course. Ce n'était pas la semaine du carnet de M. Pouzait, mais les récitations ont bien été et il a mis du soin à ses préparations... Pour en revenir à

Bel-Air, il était vraiment bien beau : la terrasse était un bouquet de fleurs; c'est le plus beau moment du lilas qui est près de la porte du salon; il était magnifique; le chèvrefeuille, les pivoines, les roses du Bengale, tout y est dans son plus beau moment. J'ai tout visité de la cave au grenier, puis j'allai aux champs, à la vigne. Celle-ci est d'une rare beauté; elle croît avec une rapidité étonnante. J'y fus longtemps à regarder fossoyer.

31 mai. Je m'habillais tout à l'heure pour une petite soirée et venais de dire aux enfants de ne pas entrer à tout moment, quand je les entends arriver au travers du salon comme une cohue, tous ensemble, et fondre dans ma chambre. J'allais gronder, quand Marie me glisse ta lettre sous le nez. Tu juges de la joie! J'étais à moitié vêtue; malgré cela je leur en fis lecture d'un bout à l'autre. Julie vint aussi. Nous étions tous si heureux d'avoir ces bonnes nouvelles; car il faut t'avouer que j'étais souvent bien en peine, voyant combien les premières chaleurs t'avaient éprouvé. Chaque mot de ta lettre me mettait du baume dans le sang.

J'ai beaucoup suivi Albert ces temps-ci et l'ai avec moi pour ses préparations. Il me semble qu'il va bien. Je suis fort impatiente de voir son carnet. Il doit être bon, je le crois, et s'il ne l'est pas, je ne sais plus comment il faut m'y prendre, car je dois dire que le petit y met beaucoup de bonne volonté et même de zèle. Il couche dans ma chambre et se lève assez bien; mais j'ai un peu de peine à le faire se dépêcher, il est toujours un peu lambin. Max couche en haut chez son oncle, qui a la bonté de le réveiller et de le faire réciter. Cet arrangement lui plaît parce qu'il aime sa petite chambre et y est plus tranquille pour travailler.

6 juin. Albert est depuis ce matin à sa visite et il se pro-

pose de t'en rendre compte aujourd'hui. Hier, il eut l'écriture et le dessin; il ne compte avoir de prix ni pour l'un ni pour l'autre, et en prend trop facilement son parti... Il passera ses jours de vacances au Villaret. Je n'aime pas en cette saison le sentir rôdachant par la ville à faire quelque sottise, et il fait si beau que je ne puis le condamner à rester à la maison.

Bel-Air, 12 juillet. En ouvrant le paquet de lettres envoyé par Julie, le sang m'a donné le tour en apercevant le timbre de Florence. Te voilà donc bien près de ton retour! J'en ai tant de joie que je ne sais comment te le dire. J'espère que tu auras pourtant reçu mes dernières lettres là-bas : Max t'écrivait deux pages; Albert, un revers, t'annonçant qu'il était « promonté » et avait eu deux prix, le premier prix d'orthographe et le deuxième de lecture.

Le 19 juillet, Maximilien, écrivant à son père, lui raconte une course dans les Montagnes de Neuchâtel et une visite à l'établissement des Billodes, avec des détails et un intérêt qui surprennent de la part d'un garçon de seize ans. Il rend compte aussi des examens, « où Albert, ajoute-t-il modestement, a joué un rôle beaucoup plus honorable que moi. »

Vous trouverez Maxi changé et grandi, écrit sa tante le même jour. Il a vraiment l'air d'un jeune homme. Ses vacances touchent à leur fin, ce qui le peine beaucoup, non parce qu'il lui faut retourner au travail, qu'il ne craint pas, mais parce qu'il ne sera pas là à votre arrivée, dont il s'impatiente beaucoup, comme tous les autres, du reste.

V

Les quelques fragments qu'on vient de lire paraîtront puérils. Nous tenions pourtant à les recueillir, parce que rien ne saurait mieux donner l'idée du milieu où grandissait Albert de Meuron, de l'atmosphère d'affection, de sollicitude, de bonheur domestique où se forma son caractère. Ces lettres nous ont fait en même temps connaître l'aîné de la famille, le bien-aimé de son père, mort à dix-huit ans d'une façon si cruelle. En nous laissant entrevoir un moment cette figure si fine et si aimante, elles nous font mieux comprendre l'immense deuil qui assombrit pendant tant d'années l'intérieur de l'artiste et fut sûrement une des causes de la longue interruption qui se produisit dans son travail.

C'était le 31 décembre 1836. Le jeune Maximilien, alors étudiant, et son ami Gustave Py, étaient allés patiner sur le Grand Marais du Seeland. Ils s'égarèrent, à la tombée de la nuit, dans le brouillard, appelèrent vainement au secours, et

furent retrouvés le lendemain, morts de froid et de fatigue, à quelque distance d'Anet. Les habitants superstitieux de ce village avaient, dit-on, pris leurs cris pour l'appel d'esprits malfaisants. Gustave Py, fort et vigoureux, avait porté son camarade jusqu'au moment où il était tombé lui-même d'épuisement.

Cet accident tragique, dont tout Neuchâtel fut ému, jeta à jamais pour la famille Meuron une ombre de deuil sur l'anniversaire du 1er janvier; il nous explique aussi le peu de détails que nous avons sur la jeunesse d'Albert de 1837 à 1841, moment de son départ pour Dusseldorf.

Nous l'avons vu grandir et s'ébattre à Bel-Air avec ses sœurs et son frère, puis fréquenter le collège de Neuchâtel. On le tenait pour un très gentil garçon, passablement espiègle, entreprenant à ses heures, exécutant volontiers les sottises inventées par de mieux avisés; aussi attrapait-il souvent des taloches et des pensums que d'autres eussent mérités davantage. Cela ne le troublait pas beaucoup. Il aimait plus tard à raconter les escapades des écoliers et leurs courses folles, au temps où, les locaux scolaires étant disséminés par la ville, on courait en bande d'une leçon à l'autre, s'émoustillant en chemin. Très aimé de ses camarades, il leur faisait des libéralités de des-

sins et de silhouettes qui leur donnaient pour lui une haute estime. On avait d'ailleurs une grande considération pour son père, et il en retombait une part sur le fils.

En 1837, la famille passa l'été à Corcelles, et les enfants continuèrent les relations, établies depuis de longues années, avec la famille Coulon, qui habitait dans le proche voisinage. « C'est une maison qui me va, » avait dit un soir Albert, après une journée passée avec ses amis. Cette sympathie, qui était réciproque, devait durer toute la vie. Il n'eut pas de meilleurs amis que MM. Charles et Henri de Coulon : « Nos rapports, devenus si intimes, raconte le premier, datent de son retour de Dusseldorf. Jusqu'alors, il avait été l'ami de mes frères; dès lors, il fut aussi le mien, et un ami qui ne se remplace pas, toujours le bienvenu, jamais de trop. Il avait tant de bienveillance et tant de tact, un tour d'esprit si original, tant de jugement, et une conversation toujours intéressante. »

Maximilien de Meuron écrivait, le 19 mai 1840, à M. Aurèle Robert :

Depuis ma dernière lettre, nous avons été dans de vives inquiétudes au sujet de mon fils Albert, qui tomba malade dans le milieu de novembre de la fièvre nerveuse. A la cruelle époque du nouvel-an, ce cher enfant eut une

rechute qui nous alarma cruellement, mais qui, grâces à Dieu, n'eut pas d'autres suites fâcheuses qu'une extrême faiblesse et une convalescence bien longue, puisqu'il n'a été rétabli que dans le commencement d'avril. Nous avons la joie de le voir actuellement mieux portant qu'il ne le fut jamais.

Albert sortit plus homme de cette crise, qui eut aussi pour effet de ranimer les sentiments de son père, jusqu'alors dominé par les regrets : il comprit tout ce que Dieu lui avait laissé dans les fils qui lui restaient ; de ce moment data la grande intimité d'Albert avec ce père qui avait la joie de discerner en lui une vocation artistique bien décidée.

C'est de cet intérieur plein de tendresse et d'indulgence, mais où le devoir et le travail régnaient sans conteste, qu'Albert partit à dix-huit ans. On conçoit que cette vie si longtemps commune, si intime et si tendre, avait besoin de se continuer par lettres. Aussi la correspondance fut-elle active entre la famille de Neuchâtel et le jeune peintre qui poursuivait à Dusseldorf les études commencées dans l'atelier paternel. Pour le suivre dans ce séjour, il nous suffira de transcrire les lettres qu'il échangeait avec les siens.

CHAPITRE II

SÉJOUR A DUSSELDORF

Arrivée d'Albert de Meuron à Dusseldorf — Conseils d'un père — Fondation des Amis des Arts. — Maximilien se remet à peindre — Léon Berthoud. — La vie à Dusseldorf : travail et plaisirs. — L'exposition de Berne. — MM. de Reutern, Sohn, Stilke. — Le *Soracte* à Dusseldorf. — Artistes neuchâtelois : Les Girardet, Aurèle Robert, Zuberbühler. — Une fête champêtre. — Artiste et propriétaire. — Le *Mont-Rose* de Calame. — Séjour à Wesen. — Un bal d'artistes. — Menues nouvelles neuchâteloises. — *David et Saül.* — Berthelli ; hésitations et perplexités. — Agitation en Suisse. — Les inondations du Rhin. — Adieux à Dusseldorf.

I

Au mois d'août 1841, Maximilien de Meuron, s'étant rendu à Dusseldorf pour y préparer le séjour de son fils, y avait retrouvé avec grand plaisir deux anciens camarades de Rome, le professeur Schadow et le baron de Reutern, artiste

russe avec lequel il avait noué d'affectueuses relations. Tout ce qu'il vit en cette ville le persuada qu'Albert y serait dans le milieu le plus favorable à des études sérieuses. Le local de l'Académie était vaste, très éclairé, bien chauffé; elle comptait environ 300 élèves. Quatre mois plus tard, le père et le fils partaient pour Dusseldorf.

Albert y demeura quatre années, avec l'interruption des vacances d'été, qu'il venait passer en Suisse. N'ayant pu dès son arrivée entrer à l'Académie, où il y avait encombrement, il fut, sur le conseil de Schadow, confié au professeur Stilke, qui le reçut dans son atelier. Les cours de perspective et d'anatomie, auxquels son père attachait une grande importance, occupèrent sérieusement le jeune élève dès le début, le préparant à entrer l'année suivante à l'Académie, où enseignaient entre autres Lessing, Hildebrand et Sohn; c'est sous la direction de ce dernier qu'il fut placé.

Plus tard, il estimait être demeuré trop longtemps dans une école que la routine commençait à envahir et qui ne répondait plus à ses aspirations intimes. Mais nous le voyons, dans les premières années, plein d'entrain et de juvénile enthousiasme, entouré d'encouragements bienveillants et associé à la vie de famille des amis de son père. La bonhomie allemande rendait en

outre — en dehors des leçons — fréquents et faciles les rapports des professeurs et des élèves; des fêtes très gaies, où chacun mettait du sien pour le plaisir de tous, les réunissaient périodiquement, comme nous le verrons par ses lettres, et la vie, tout en étant régulière et très favorable au travail, était variée par des délassements agréables. Son intérieur lui plaisait: Mme Pepers, sa maîtresse de maison, se montrait pleine de sollicitude pour le jeune étranger; M. Pepers lui ouvrait sa bibliothèque et lui faisait travailler son allemand.

Ce fut donc avec une parfaite confiance que son père le laissa derrière lui. Mais avant de s'en séparer pour longtemps, il se sentit poussé à lui adresser ses suprêmes recommandations, et, pour leur donner plus de précision et d'autorité, ce père excellent les consigna dans la lettre qu'on va lire. Toute la vieille tradition neuchâteloise d'honnêteté, de piété, de tenue morale, se reflète dans cette solennelle et tendre exhortation :

Au moment où je me sépare de toi, mon cher Albert, je me sens pressé encore de te rappeler les conseils que je te donnai déjà précédemment. Conserve donc cet écrit, mon cher enfant ; ce sont mes adieux. Relis-les quelquefois, et j'espère que ce sera toujours de ta part avec le même sentiment d'affection pour moi que celui que j'ai pour toi.

Avant tout, rappelle-toi bien, cher enfant, que notre vocation essentielle est de glorifier Dieu dans nos corps et dans nos âmes, qui lui appartiennent. Sois donc très fidèle à la prière. Prépares-y toi par la lecture de quelques passages de la Bible. Assiste régulièrement au service du dimanche. Conserve, oh ! conserve l'innocence de tes mœurs. Ne prête jamais l'oreille aux discours qui froissent la pudeur ; fuis les personnes qui en profèrent, et t'en sépare. Tu vas être exposé à des tentations ; mais la communion avec notre Dieu et notre Dieu Sauveur, si tu es fidèle à l'entretenir dans ton cœur, t'aidera à les surmonter. Sois assidu et consciencieux dans tes études. Évite le désœuvrement : c'est par lui que le Démon nous tente le plus facilement et qu'il nous fait tomber dans ses pièges. Sois très difficile à te lier intimement. Fuis les flatteurs. Les vrais amis te diront tes vérités et t'éclaireront sur tes défauts. Écoute-les.

Tu as suffisamment de bonnes connaissances ici. Ne cherche pas à en augmenter le nombre, mais cultive avec soin celles que je t'ai procurées. Ne fréquente pas les cafés. Ne joue pas pour de l'argent. Ne bois pas de vin hors des repas. Si on insiste, dis que tu m'as promis d'en agir ainsi. Si quelque personne insistait, sa compagnie ne te convient pas.

Enfin, mon cher enfant, quoique la crainte d'offenser Dieu et le désir de lui plaire doive être le premier mobile de tes actions et de ta conduite, il en est un second, celui de réjouir le cœur de tes parents. Fais que nous puissions avoir toujours la consolante pensée que tu marches dans la droiture de cœur, dans l'intégrité, dans la pureté des mœurs. Conserves-en l'innocence comme le plus précieux joyau de ta jeunesse et la source de la bénédiction de ta vie entière.

Adieu, bien cher Albert, je te laisse sous la garde du

Dieu que j'ai prié souvent, bien souvent pour toi. Puisse-t-il te bénir comme mon cœur le lui demande. Adieu encore! Je te serre contre mon cœur et comme ton bien affectionné père.

Dusseldorf, 9 décembre 1841.

Toutes les lettres du père au fils sont émouvantes par cet accent de tendresse contenue et de profond sérieux moral. A peine de retour à Neuchâtel, il reprend la plume :

... Tu devines comment j'ai été reçu, avec quelle joie on m'a embrassé, et à combien de questions il m'a fallu répondre au sujet du cher Albert que je venais de laisser seul à l'étranger. J'étais encore sous l'impression des sentiments éprouvés en me séparant de toi ; et les mêmes larmes qui remplissaient mes yeux ont aussi paru dans ceux de ta bonne mère ; puis nous nous sommes consolés en pensant au courage et aux bons sentiments qui t'animent, aux relations dont tu es entouré, et surtout à la protection de Dieu, qui bénira ton séjour et tes études, par sa grande bonté, et nous rendra heureux les uns par les autres, si nous lui restons fidèles

...Tu devines avec quelle sollicitude ta chère mère s'est enquise des plus minutieux détails de ta vie domestique et a partagé l'attendrissement de nos adieux. Je te vois encore sur le seuil de l'hôtel des postes, retournant solitaire au travers des boues et de la pluie à l'hôtel Bellevue, et transportant ensuite tes effets chez Mme Pepers. Ces pensées m'ont tenu dans un état d'émotion paternelle qui a duré jusqu'à Cologne .. Je trouvai auprès de ta mère tante Uranie, ta sœur Caroline et Léon Berthoud, qui

amusait Paul et qui s'échappa par discrétion, sans que nous nous en aperçûmes. Je l'ai revu hier dans les ateliers du Gymnase, et je l'invitai à dîner. Le brave garçon prend un intérêt bien vif à tout ce qui te concerne, et t'est sincèrement attaché. Il a avancé son tableau et a peint des parties qui me font espérer qu'il se développera sous peu très heureusement. La carrière lui paraît plus difficile qu'elle n'est réellement, parce qu'il oublie toujours qu'il a sauté à pieds joints le temps des études sèches, temps que tu parcours dans ce moment et qu'il est si important pour ton avenir d'employer utilement, avec patience, constance et maturité.

Cette constante persévérance t'attirera certainement l'intérêt réel de ton maître, et tu acquerras par là la netteté et la correction du dessin, puis l'intelligence des formes et des plans, sans laquelle on marche à tâtons. Encore ceci : ne te préoccupe pas de la *peinture*. Attends pour t'y mettre que M. Stilke t'y engage. Tu n'accélérerais pas par là tes études ; au contraire, tu en multiplierais les difficultés. Celui qui sait rendre avec facilité et précision le trait et le raccourci des objets avec l'estompe et le crayon, sait en très peu de temps employer la couleur, tandis que si avant d'être sûr de la forme, on ajoute à la difficulté du trait celle de la couleur, on s'ensable facilement, et le découragement est à la porte.

II

Le séjour de quelques semaines que Maximilien de Meuron avait fait à Dusseldorf, eut pour notre pays des suites importantes. Le mouvement artistique de Neuchâtel date de ce voyage et se rattache à tout un ensemble de faits qu'il convient de rappeler.

Dès les premières années du siècle, nous voyons se produire dans notre canton un brillant essor économique, philanthropique et intellectuel. L'association libre, sous les formes les plus variées, devient l'agent essentiel de notre développement national. C'est le temps où la Société d'Émulation patriotique, fondée en 1791, et la Société du Jeudi (1802) déploient leur bienfaisante activité; c'est le temps où des hommes d'initiative et de dévouement créent la Caisse d'Épargne de Neuchâtel (1812), qui a rendu et continue de rendre au pays d'inappréciables services; c'est le temps où un grand homme de bien, Jacques-Louis de Pourtalès, fonde l'hôpital qui porte son nom (1808).

Bientôt, un autre citoyen généreux, Auguste de Meuron, dotera sa patrie du magnifique hospice de Préfargier. On dirait que l'exemple de David Pury fasse éclore les nobles idées dans les cœurs des riches Neuchâtelois : les institutions de bienfaisance surgissent de toutes parts ; l'esprit de sacrifice fait des merveilles.

Nous voyons s'accomplir en même temps la réforme de l'instruction publique : en 1829, l'État assume la direction de la culture intellectuelle du peuple, laissée jusqu'alors à l'initiative des communes. La ville de Neuchâtel réorganise ses écoles en 1830, édifie, pour loger son collège, ce grand et beau « Gymnase » où seront installées aussi la Bibliothèque et les collections scientifiques. Le couronnement de ces réformes est la création de la première Académie, fondée par l'État et qui, de 1841 à 1848, jeta un véritable éclat sur la petite ville où l'on put voir réunis des hommes tels que Louis Agassiz, Arnold Guyot, Aug. Matile, DuBois de Montperreux, Juste Olivier, Ch. Prince, Henri Ladame, A.-F. Pétavel, C.-H. Monvert.

Les lettres et les arts commençaient à trouver chez nous un terrain favorable. Les spirituelles improvisations de Pradel faisaient salle comble ; les conférences d'Émile Souvestre charmaient un

public empressé. La musique elle-même avait son heure, grâce à l'intelligente initiative d'un professeur allemand, M. Louis Kurz, devenu neuchâtelois par son mariage et qui fut pendant quarante ans l'âme de nos concerts.

La peinture allait prendre aussi son essor. En 1822, Maximilien pouvait encore écrire à Léopold Robert : « Ici, tout est à peu près aussi mort pour les arts que lorsque vous y étiez, et c'est en vain que je lutte contre cette influence paralysante. » Mais quatre ans plus tard, les choses ont déjà changé : en 1826, a lieu à Neuchâtel, grâce à l'initiative de la Société d'Émulation. une première exposition d'objets d'art, où l'on admire des ouvrages de Grosclaude, Max. de Meuron, Rose d'Ostervald, Léopold Robert, Lory, Moritz. En 1830, nouvelle exhibition d'œuvres pour la plupart prêtées par des particuliers, et où figurait entre autres le *Jeune Grec* de Léopold Robert. Meuron écrivait au grand artiste, alors à Rome, pour lui dire combien le public avait été satisfait : « Je l'étais. ajoute-t-il, en mon particulier par la pensée que tous ces tableaux étaient arrivés à Neuchâtel depuis quatorze ans au plus ; c'est une preuve incontestable que le goût des arts s'y développe. » En 1835, l'exposition des œuvres de Léopold Robert, qui venait de mourir, attira de

nouveau très vivement l'attention du public. Malheureusement, la santé de Maximilien de Meuron avait été gravement ébranlée, en 1832, par une fatigue cérébrale qui l'empêcha pendant plusieurs années de dessiner et de peindre. La perte de son fils aîné, en 1836, ne devait pas contribuer à lui rendre le courage à l'action. Il accepta diverses fonctions publiques qui faisaient diversion à ses tristes pensées. Heureusement, l'entrée de son fils Albert dans la carrière artistique le ramena lui-même à l'art, et, comme il le disait, « réveilla en lui le goût de la peinture ». A peine revenu d'Allemagne, nous le trouvons aux prises avec un tableau commencé. Mais surtout il rapportait de là-bas un projet qu'il n'allait pas tarder à exécuter.

Il avait vu à Dusseldorf une société destinée à organiser des expositions d'art, avec loterie, dont la constitution et le fonctionnement l'avaient vivement frappé : il rêvait de doter son pays d'une institution pareille. « J'ai cru vraiment, écrivait-il à Aurèle Robert, faire une œuvre patriotique en attirant vers cet objet l'attention de notre public. » Telle est l'origine, peu connue, de notre Société des Amis des Arts, dont la création tient une place importante dans les lettres de Maximilien à son fils. Il lui écrit le 25 janvier 1842 :

Tant en vue de toi que par inclination naturelle, je ne me relâche point dans mes efforts pour réveiller ici l'intérêt pour les arts. J'ai profité de l'assemblée où l'on a tiré au sort les deux études de Duneuf, pour proposer la formation d'une Société des Amis des Arts. Appuyé par le suffrage de la plupart, j'en ai rédigé un projet, m'inspirant de ce que j'ai vu de celle de Dusseldorf, et je le mets en circulation à ce moment avec assez de succès. Si ce projet peut prendre dans le reste du pays, j'en attends quelque chose pour l'avenir, d'autant que M. de Chambrier [1] m'a donné l'assurance du concours et de l'appui du gouvernement dans le cas où le public s'y montrerait favorable.

J'ai eu récemment un grand plaisir par l'arrivée du jeune Girardet (Édouard), qui a passé l'été et l'automne à Brienz. Il m'a laissé pendant quelques jours les tableaux qu'il emporte à Paris. Il en a trois, tous également bien exécutés : une vielle femme contant des « histoires de revenants » à de jeunes enfants, effet de crépuscule ; *Le repas d'une famille bernoise;* enfin, un sujet plus considérable : *La bénédiction paternelle,* vieillard à son lit de mort. Ce dernier est saisissant de vérité, d'expression et d'intérêt. Il a vraiment quelque chose de très solennel. Je l'ai trouvé si beau de dessin, de composition, de couleur, que j'ai persuadé MM. les Quatre-Ministraux [2] d'en proposer l'acquisition au Conseil général pour 1200 francs, et j'ai eu le plaisir de réussir, de manière qu'il ornera notre collection. Girardet l'a emporté pour l'achever et l'exposer au salon de Paris, où je ne doute pas qu'il n'ait grand succès.

Tu penses, mon cher Albert, avec quel plaisir je me

[1] Frédéric de Chambrier, président du Conseil d'État.

[2] Le Conseil de Ville.

transporte au moment où tu nous donneras à ton tour des productions analogues. Le pauvre Berthoud soupirait bien gros en les regardant. Le brave garçon continue à s'appliquer. En somme, il avance, et finira, s'il veut être raisonnable et persévérant, par se faire une carrière honorable, que je lui souhaite vivement.

Je reviens à notre intérieur. Tout y va très bien. Il était question d'envoyer Paul au collège hier; le temps était si mauvais que j'y ai renoncé. Aujourd'hui, je l'emploie à aller présenter le plan de notre société des Amis des Arts, et il est assez heureux dans ses courses. L'oncle le Châtelain a passé trois jours la semaine dernière à Corcelles, d'où il nous a fait une expédition de saucisses, dont j'ai régalé dimanche les artistes de ma connaissance. J'aurais bien voulu t'en voir prendre ta part. A défaut, nous portâmes ta santé avec du champagne.

Ainsi Maximilien de Meuron exerçait sa fonction de mécène envers les peintres neuchâtelois : il arrêtait au passage le meilleur tableau d'Édouard Girardet, il groupait les amateurs d'art et les peintres, il sollicitait en leur faveur les pouvoirs publics. Mais n'est-il pas curieux de voir en même temps le jeune Paul de Meuron, âgé de douze ans, seconder son père en recueillant des souscriptions et se préparer déjà alors à devenir la cheville ouvrière de cette société à laquelle il devait rendre, sa vie durant, d'inappréciables services ?

Maximilien de Meuron avait rédigé lui-même

le projet de statuts pour la société qu'il rêvait de créer. Le premier article pouvait presque passer pour une épigramme: « Le but de la société est d'encourager les arts et *de faire connaître dans leur patrie les ouvrages des artistes neuchâtelois.* » Pour y réussir, il importait aux yeux du fondateur d'intéresser à l'entreprise non seulement la ville de Neuchâtel, mais le reste du pays. Il écrivait à M[lle] Adèle Robert, sœur de Léopold et d'Aurèle, pour lui recommander son projet:

J'ai trouvé un concours assez satisfaisant à Neuchâtel, mais je suis persuadé que nous n'aurons un succès complet qu'autant que ce concours sera général dans le pays et que La Chaux-de-Fonds en particulier s'y intéressera... Si l'on vous objectait que Neuchâtel étant le centre de la société, il y aurait peu d'intérêt pour La Chaux-de-Fonds à s'y associer, vous pourriez répondre à cette observation, que rien n'empêcherait qu'une exposition d'ouvrages d'art n'eût lieu à La Chaux-de-Fonds comme à Neuchâtel. Il faudrait seulement qu'un comité se formât dans ce but et en manifestât le désir ; et pour ce qui me concerne, je le faciliterai de tous mes vœux.

Quelques semaines plus tard, l'affaire est en voie de réussir. Il écrit à son fils:

Le projet de société des Amis des Arts a circulé dans tout le pays et y a excité l'intérêt. La Chaux-de-Fonds y est pour 85 actions, Le Locle, pour 45, le Val-de-Ruz, 40, et la Côte, à peu près autant; Neuchâtel, 200; les

Neuchâtelois absents pour 60, et j'en puis bien compter 100. Nous verrons maintenant ce que feront la ville et le gouvernement. C'est d'eux que dépendra la réussite du projet. Je vais m'occuper de former le comité et adresser l'état des souscriptions au Conseil d'État.

C'est en cette même année 1842, que le roi de Prusse vint visiter sa Principauté. Maximilien de Meuron jugea l'occasion favorable pour une première exposition de peinture:

Entre les choses qui pourraient se faire, écrit-il, on parle d'une exposition de peinture de nos artistes neuchâtelois. J'en parlai hier à M. le président Chambrier, qui goûte fort cette idée. C'était à l'occasion de mon projet de société des Arts, dont je lui remettais une liste d'actionnaires montant à 550, avec une belle requête au Conseil d'État tendante à obtenir de lui concours et protection, ce qu'il m'a fait espérer. Dès que j'aurai l'assentiment du Conseil, je m'adresserai à la ville, puis nous constituerons définitivement la société en faisant rentrer les souscriptions, et j'adresserai mes invitations aux artistes du pays, par circulaire. Ce serait bien beau si cette exposition pouvait s'arranger comme je le désire et éveillait chez le roi quelque intérêt en notre faveur.

On me disait aujourd'hui que le graveur Forster était enchanté de ce réveil artistique dans notre pays et y prenait un très vif intérêt. Il s'en va à Berlin, et s'il passe par Dusseldorf, comme il est probable, tâche de le voir et dis-lui que je serais charmé de le revoir ici.

La société fut définitivement constituée, le

comité élu, en mai 1842, et les préparatifs de l'exposition commencèrent.

Nous avons, écrit M. de Meuron, adressé nos circulaires à MM. les artistes à l'étranger. M. Calame m'a répondu une lettre tout à fait aimable, où il s'engage à nous envoyer un tableau et promet de venir lui-même prendre part à cette solennité. Aurèle Robert ne donne pas beaucoup d'espoir. Mais les Girardet ne resteront pas en arrière. Leurs tableaux pour la ville[1] sont en route. Celui de Karl a été demandé par neuf amateurs, dont Louis-Philippe, qui, à défaut de celui qui nous est destiné, en a demandé un qu'il paiera 5000 francs. D'autres commandes ont accompagné celle-là, aussi s'écria-t-il tout joyeux : « Ma fortune est faite ! » .. J'aimerais que tu puisses nous envoyer une étude ; fais-en la tentative au moins. Nos messieurs voulaient t'envoyer la circulaire, mais je me suis chargé de t'en parler.

III

Nous trouverons plus loin d'autres détails relatifs à cette première exposition. Revenons à Albert et aux longues lettres intimes que le père et le

[1] C'est-à-dire *Les Protestants* de Karl Girardet, et la *Bénédiction paternelle*, d'Édouard, achetés par la Commune de Neuchâtel.

fils échangeaient; elles les font aimer l'un et l'autre :

Je te vois souvent, cher enfant, t'acheminant de bon courage le matin dans l'Alleestrasse et revenant joyeusement à midi vers ton traiteur, par les jardins du Prince, puis chez toi surtout, vêtu de la fameuse robe de chambre que tu viens de t'accorder, aux prises avec l'allemand ou avec quelque essai de composition, pensant quelquefois à Neuchâtel et à tes parents. Tu peux aussi te représenter nos habitudes domestiques, car elles sont très uniformes. Je puis heureusement dessiner le soir avec ma lampe. J'y trouve même un trop grand plaisir, car je veille alors assez avant dans la nuit, et le lendemain mes yeux s'en ressentent.

... M. Moritz a rapporté plusieurs tableaux de sa campagne dans les cantons suisses. Ils ne me paraissent pas supérieurs à ceux de l'année passée. Grisel continue à donner des leçons (il a été sensible à ton souvenir); il ne pourrait se tirer d'affaire autrement.

... Il est bien naturel que tu penses souvent à Neuchâtel et qu'il demeure le point de tes comparaisons; mais il ne faut pas que cela diminue à tes yeux les avantages bien réels dont tu jouis à Dusseldorf. Tu les apprécierais bien vite et mieux si tu étais ici seulement quinze jours. Une fois passée la première joie du retour, tu t'apercevrais vite du manque de ressources et de sujets d'émulation, dont j'ai si souvent fait l'expérience.

Sa mère mentionne avec joie le fait que son mari s'est remis à peindre :

Ton papa a commencé une grande toile du *Mont-Soracte* sous un ciel orageux, qui sera, je crois, bien beau. Il

s'est établi dans ta chambre, dont on a ôté le lit, ce qui l'agrandit beaucoup et donne au chevalet une bonne place. Il s'y trouve très bien, bien content surtout de ne pas sortir de la maison. Cette chambre fait un très joli atelier, bien chaud et bien éclairé ; il y est tout content, et c'est là le principal.

... J'avais laissé ma lettre pour aller faire une visite, et comme je rentrais, Marie m'aborde en disant : « C'est Paul, aujourd'hui, qui a eu la lettre. » J'ai été aussi contente que si elle eût été pour moi, et doublement, car ce cher petit Paul avait dit à tante Uranie : « Je voudrais pourtant qu'Albert m'adressât une fois une lettre, *une* seulement, et je serai content. » Aussi l'a-t-il été, et plus qu'il ne pouvait le dire ; il était rouge de plaisir. Ta lettre, du reste, était une fête pour tous. Nous y voyons avec joie les bonnes dispositions qui t'animent, ton goût croissant pour ton travail, et le contentement général que tu éprouves, puisque, malgré l'absence, le temps passe encore assez vite. Tout va si bien pour toi, très cher, que nous ne pouvons que remercier Dieu du fond du cœur ; aussi tes lettres sont un baume pour le mien.

Et le père reprend :

Ta mère me passe la plume, mon ami. Si je n'écoutais que mon sentiment, je t'écrirais tous les jours, me sentant toujours plus rapproché de toi, et surtout ces jours où, d'après le conseil de ta mère, je me suis décidé à rapporter de mon atelier du collège tout mon matériel de peinture et à m'installer chez toi. Le jour est très bon et j'ai très chaud, ce qui ne m'était jamais arrivé là-bas. Tu m'as électrisé, cher Albert, en m'engageant à faire un tableau pour votre prochaine exposition ; aussi me suis-je

rendu à Bel-Air il y a quelques jours pour en ramener mon esquisse du Soracte. Je la trouvai percée à deux places dans le ciel; c'était sans remède. Berthoud, qui désirait connaître l'atelier, m'avait accompagné, et comme l'idée me vint de profiter du châssis pour peindre l'orage, il me persuada de déclouer la toile sur-le-champ. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je remis mes pièces de bois à Stæmpfly (menuisier) en arrivant; et le lendemain Paul m'aidait à carreler la toile avec un fil à plomb. J'ai vu que tu avais aidé M. Stilke pour son carton. Cette méthode est préférable au tracé des lignes avec la règle. J'avais employé de l'encre rouge pour les lignes et pour le dessin, que j'ai très soigné. Je m'en félicite, car je peins ainsi avec facilité et très agréablement. Je te dis tout ceci, mon cher, pour ton profit et afin que tu emploies le même procédé quand tu en seras là. Tu te le rappelleras. L'essentiel est de savoir nettement ce qu'on veut faire. Il vaut mieux faire six dessins que de se sauver par la couleur sans avoir ses formes et son effet dans la tête. Le vague de l'esprit fait changer de couleur et l'on tombe dans mille écueils. Mon tableau de l'orage en fait la preuve. J'ai bien fait de le *râcler* et encore mieux de le *recommencer*, quoique j'espère bien finir aussi celui-ci.

Je vois avec bien du plaisir que tu prends du goût pour *l'art* [1]. Applique-toi ferme au dessin, c'est marcher rapidement et en ligne droite vers le but. On est bien avancé quand on sait saisir sans embarras le mouvement des lignes, les proportions des parties entre elles, et se rendre raison avec vivacité des plans et surfaces pour rendre leurs effets. Tout cela c'est le dessin. Peindre sans être au clair avec soi-même sur cette base, c'est se préparer difficulté sur difficulté. Le brave Léon Berthoud en serait là et mourrait à

[1] Par quoi il entend les *académies*.

la peine, si je n'étais là pour le tirer de l'eau quand il enfonce... Il a fait ces jours un petit tableau, des chalets et des rochers, qui est ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent, dans ce sens que je n'y ai pas mis la main... Adieu, très cher ami, je n'y vois presque plus, il est une heure de la nuit, mes yeux se ferment.

On remarque le ton de familiarité, presque de bonne camaraderie, qui s'établit entre le père et le fils. Albert écrit à son tour:

J'ai fait aujourd'hui un pied où M. Stilke, sans vouloir me vanter, n'a rien trouvé à redire. Il m'a répété à plusieurs reprises : *Recht gut gezeichnet*. Il me disait : « Je vois que vous *pouvez* plus que vous ne faites quelquefois. » Il est vrai que ce matin j'étais en très bonne veine. Tous ces soirs, ma composition du Cid m'a sérieusement occupé, mais elle est presque terminée. J'ai envie de faire ensuite Guillaume Tell au moment où il va tirer sur Gessler; l'autre jour, je lisais cette scène dans Schiller, et l'idée m'en vint. Je crois que cela peut me réussir, d'autant qu'il n'y a qu'une figure et qu'il y aurait des effets de rochers à faire.

Avec les lettres et les dessins, je vous réponds que les soirées filent plus vite que je ne voudrais .. Et vous, comment passez-vous vos soirées à Neuchâtel? Je vous vois assis autour de la lampe, près du feu, vous avec un dessin, maman avec son ouvrage, qu'elle ne quitte que quand vous lui avez dit deux ou trois fois : « C'est assez, Caroline, tu te fatigues. » De temps en temps aussi arrivent l'oncle le Châtelain et tante Julie pour faire la partie de dames, ou Léon, quand il n'est pas dans le monde, car il est lancé, me dit-on. Je suis bien aise qu'on le réclame;

on pourrait croire que je lui portais malheur, car sa faveur a commencé tout juste quand je suis parti.

Les distractions ne manquaient pas non plus à notre jeune artiste, et le temps ne lui avait point duré : « J'ai été tout étonné quand j'ai découvert que j'étais ici depuis trois mois, écrit-il ; je n'aurais pas cru que cela allât si vite. » L'intérêt très vif qu'il portait à son travail ne l'empêchait point de prendre une part active à tous les amusements. Après les fêtes de Noël dans la famille Stilke, il avait eu celles du jour de l'An chez M. Jukowski, gendre de M. de Reutern, puis le jour des Rois, le Carnaval; et comme la lettre où il en parle est adressée à Paul, son jeune frère, elle se termine par le récit d'une mascarade composée de trente chars, depuis celui qu'a prêté le prince jusqu'à un tilbury à deux roues :

Tout le monde croit devoir, ajoute-t-il, se vêtir d'une façon grotesque, et le spectacle se renouvelle tous les jours. Jusqu'ici, ce qui m'a plu davantage est celui que j'ai vu hier au soir : toute la mascarade se promenant par la ville, flambeaux en main, rangée en deux files, précédée d'une musique et suivie d'un carrosse plein de monde et de trois cavaliers porteurs de drapeaux. Cela me faisait plaisir de les voir arriver de loin, les maisons s'éclairant l'une après l'autre, comme lorsque les Armourins vont déboucher dans une rue, et quand l'odeur résineuse des torches m'arrivait, je croyais te voir dans le cortège, mon petit

Paul, portant ton flambeau. Quoique la musique fût meilleure, cela ne valait pas nos Armourins.

Notons aussi la visite de Frédéric-Guillaume IV, qu'il raconte avec détails, s'associant à l'élan de la population. Enfin, une soirée de charades chez son professeur, qu'il décrit à sa sœur avec entrain et une gaîté communicative :

Je vais vous raconter une des plus jolies soirées que j'aie passées. Dimanche soir, j'étais en petite société chez M. Stilke avec M. et Mme Schadow, le Dr Friedrich, M. et Mme Hildebrand, un officier avec sa sœur, une jolie demoiselle avec laquelle j'avais dansé le cotillon cet hiver, les Américains que vous savez, enfin Mme et Mlle Anke, ma compagne d'étude. C'était un peu froid d'abord, lorsque M. Stilke eut l'idée de proposer des charades ; et, à commencer par lui, chacun fournit la sienne. M. Hildebrand choisit un proverbe allemand, et tint un rôle de barbier de la façon la plus divertissante ; de tous les professeurs, il a le plus de gaîté et de drôlerie. De charade en charade, on en vint à celle de M. Schadow. Il parut en vieux Hollandais qui a fait fortune et veut faire faire son portrait par l'artiste le plus habile qu'il pourra trouver. Coiffé à la mode ancienne, avec un ventre si volumineux qu'à peine peut-il rejoindre ses mains par dessus pour tenir sa longue pipe, il a convoqué des artistes de nations diverses. M. Stilke, comme peintre français, contrefaisait à ravir le Parisien aimable et qui ne doute de rien. Un des Américains rendit au naturel la morgue et le sang-froid britanniques. Venait enfin l'Allemand, M. Hildebrand, gauche, étriqué, prenant à s'asseoir deux et trois minutes, taillant et retail-

lant ses crayons, maladroit à mourir de rire ; quand tout est prêt, la table se trouve mal placée... Cela n'en finissait pas. Il n'en demeura pas moins le plus habile des trois, comme il convient devant un public allemand. Le souper vint ensuite, puis le *maitrank* dégusté entre hommes et arrosant de grandes discussions sur l'art. Après quoi nous revînmes tranquillement à la maison, le long des étangs, au clair de la lune.

Je continue à être très bien, ajoute-t-il, avec M. et Mme Pepers, et pour un premier séjour hors de la maison, cela me va tout à fait, si j'en excepte quelques petits détails... Maman peut se rassurer sur mon air de jeunesse ; ma fameuse robe de chambre me donne un certain aplomb qui fait très bien. Sa bonne chaleur aide au travail, ainsi qu'une excellente lampe cédée par Mme Pepers. Mon allemand marche bien aussi. Je parle beaucoup avec mes camarades, et souvent avec animation. L'autre soir, j'étais à souper à côté de Mlle Schadow, et dus soutenir une conversation suivie : à part quelques expressions impropres, je m'en tirai assez lestement et pus comprendre presque tout ce qui se disait autour de moi, quoiqu'il y eût passablement de monde, et jusqu'aux anecdotes de M. Hildebrand, qui sont toujours fort gaies.

Hier, lui écrit sa sœur Marie quelques jours plus tard, hier, en entrant dans la salle à manger pour le dîner, papa avait une main derrière le dos et dit à maman : « Que me donnes-tu pour ce que je tiens ? » On a vite mis la soupe dans la *cavette,* et papa a fait la lecture de ta lettre, qui nous a beaucoup intéressés, tu peux penser... D'abord après-dîner, j'ai été porter sa lettre à grand'maman, et lui lire la nôtre. Elle en a été très touchée. C'est tout rose, quand on est loin : on ne parle de vous qu'avec émotion...

La bonne aïeule fondait naturellement les plus brillantes espérances sur le jeune peintre de Dusseldorf, comme le lui écrivait avec grâce sa tante Uranie : « Ta grand'maman est déjà parfaitement assurée que tu deviendras un grand peintre. Elle te voit un Raphaël, et, de fait, tu en seras toujours un pour elle. »

Tu comprends, très cher, lui écrit son père, quel agréable moment pour nous tous, quand nous lisons que tu es *bien* et *content* et que nous en avons la confirmation par le ton de ta lettre et ton style. Cette dernière fois surtout il m'a paru plus gai et plus animé. L'expression de *gefühlsvoll* dans la bouche de M. Stilke m'a particulièrement réjoui. Car c'est l'essentiel d'une production quelconque, et c'est à cela que doit arriver l'artiste. La correction du dessin, la sagesse et la richesse de la composition, sont des qualités qu'il faut nécessairement acquérir, mais ce qui touche et émeut le spectateur et le captive, c'est le *sentiment* que l'artiste réveille en lui, c'est-à-dire celui qu'il éprouve lui-même et dont il s'est inspiré...

A mon tour, je bâtis bien des châteaux en Espagne. On me parlait de M. Alfred de Pourtalès, qui est revenu d'Italie et de la Sicile, dont il parle avec enthousiasme. Je me transporte déjà avec toi dans ces beaux sites et les parcours en imagination, malgré mes cheveux blancs, qui m'avertissent que de tous les voyages, le seul certain pour moi est celui de l'éternité...

J'étais bien heureux ces derniers jours. Je pouvais travailler mes huit heures sans fatigue, quand j'ai été troublé et désagréablement distrait par les tracasseries de nos domestiques, qui ont pris un caractère assez grave pour

m'engager à en congédier quelques-uns, et peut-être tous. Tu peux en faire ton profit en appréciant l'avantage que tu as de pouvoir suivre tes études sans être distrait par d'autres soucis que celui de mieux ou moins bien réussir. Encore tes soucis à ce sujet ne doivent-ils pas aller au delà de l'accomplissement régulier et consciencieux du travail qui est à ta portée, t'en tenirlà, et demeurer en paix comme le journalier qui, après un travail fidèle, se repose en paix le soir et jouit du fruit de ses peines. C'est Dieu, mon cher enfant, qui donne la bénédiction à tout travail quelconque, et sa plus grande bénédiction est la paix de l'âme.

Nous finissons avec Léon un tableau des Alpes. Il viendra bien et trouvera, je l'espère, un amateur. Tout à l'heure, pour me distraire de mes tribulations, j'ai été lui faire ma visite. Je l'ai trouvé chantant, et élevé jusqu'au sommet de l'Eiger. Il participait de l'élasticité de ces régions éthérées, et il ne s'y perdra pas, j'espère. Son compagnon M. Guillaume de Merveilleux labourait avec son calme ordinaire le Moléson, qui ne s'élèvera pas sans peine derrière le château de Neuchâtel.

Figurez-vous, écrit Albert à cette époque, que le Rhin a tellement monté, que le quai de l'Hôtel Bellevue est sous l'eau. La barrière qui était devant vos fenêtres a presque entièrement disparu et un petit pont de planches conduit au péage. Plus question d'aller se promener là où débarquent les bateaux à vapeur. Il doit fondre fameusement de neige à l'Eiger et au Chasseral pour nous envoyer une pareille masse d'eau. Le Rhin court plus vite qu'une chaise de poste et semble vouloir tout emporter. Pour peu qu'il monte encore de deux ou trois pieds, la place du Marché formera une île et on ira en bateau au théâtre et à l'Hôtel de Ville. Les rues qui s'en vont aux quais sont

peuplées de canots. Tout le pays à l'autre bord est sous l'eau; les villages forment des îlots. Cela doit nuire aux cultures, mais personne n'a l'air de s'en préoccuper. Du reste, je trouve cela très amusant jusqu'ici.

Le père écrit le 27 mars:

J'étais à peindre, quand maman a ouvert la porte avec vivacité et d'un air rayonnant m'a dit: « Nous avons une lettre d'Albert, et il y en a une pour toi de M. Stilke. » Tu juges avec quel empressement j'ai posé palette et pinceaux pour suivre maman au salon, où Marie, Caroline et Paul partageaient la joie de la surprise. Dès que l'on m'eût dit que tu te portais bien, je laissai la famille parcourir ta lettre pour ouvrir celle de ton maître. C'est avec une satisfaction bien réelle que je l'ai parcourue, puis étudiée, car, comme je ne doute pas de la sincérité franche de M. Stilke, je ne puis que me réjouir de ce qu'il m'apprend de ton zèle et de ton application, comme aussi de l'intérêt que prennent à toi et lui et madame, dont tu parais avoir gagné l'amitié.

Albert répond le 4 avril:

J'en étais aux derniers moments de Gœtz de Berlichingen, lorsque le facteur frappa à ma porte, et vous pouvez penser ma joie et ma surprise, car je n'attendais point encore vos lettres... J'ai commencé aujourd'hui à peindre d'après le plâtre. C'était l'avis de M. Stilke, et je crois qu'il a raison: on n'en dessine pas moins pour cela, car il veut que tout marche ensemble, et que, tout en continuant à dessiner, je n'arrive pas trop novice dans le maniement du pinceau au moment où il me faudra peindre d'après nature. Pour mon coup d'essai, j'avais une main qui

m'a donné une peine énorme. Il y voyait des tons que je n'y vois pas moi-même ; cependant, l'après-dîner, cela allait mieux. Je l'ai mise au frais pour qu'elle ne sèche pas, et demain je recommencerai de plus belle...

Stilke a eu tellement à faire avec son carton et le bal des artistes, dont il est l'ordonnateur, que je n'avais pu lui faire encore votre message. J'ai voulu le voir aujourd'hui et l'ai trouvé à dîner. Il me proposa une promenade à une demi-heure de la ville pour prendre le café dans une maison où l'on se réunit souvent à cet effet. Nous trouvâmes au rendez-vous M. et Mme Schadow et le professeur Friedrich, auquel je fis vos compliments et qui m'invita à lui porter mes dessins un de ces jours. Nous y restâmes jusqu'à la tombée de la nuit et revînmes tranquillement chacun chez soi...

Nous avons aujourd'hui un temps de véritable printemps. Presque tous les arbustes et les buissons des jardins du Prince ont une teinte vert tendre. Les marronniers ont déjà des feuilles, petites, il est vrai, et on respire un air qui renouvelle. Je vais m'acheter un carnet de poche et tâcher de me faire une collection de croquis. M. Stilke dit que c'est très utile de s'habituer à dessiner vite ce que l'on voit. Il y aura le long du port et partout assez de petits sujets, et je m'en réjouis déjà.

J'ai déjà fait deux promenades avec M. de Reutern. Il est si bon et si jeune d'esprit, que je ne suis point gêné avec lui et en ai un grand plaisir. Il a été ravi d'apprendre que le tableau promis est en ouvrage. Il travaille en ce moment à une petite toile qu'il pense offrir à son empereur pour ses vingt-cinq ans de mariage.

Les jardins du Prince sont remplis de merles et de rossignols qui chantent tant que le jour est long. Les arbres sont en pleine floraison. En voyant les platanes commen-

cer à se développer, je me suis dit : Voilà la vigne qui pousse à Neuchâtel ! car ces deux plantes vont de pair. La famille de cygnes dont je vous parlais a depuis hier sept petits qui barbottent avec leur mère.

Albert raconte aussi, à quelques jours de là, une joyeuse partie de campagne, pour fêter Mme Schadow, dans un vallon verdoyant, avec un bout de montagnes, au milieu de plaines hollandaises. C'était sa première excursion hors de ville, et il prend plaisir à décrire le repas sur un vert gazon, entre la forêt et le ruisseau, ainsi que les jeux de toute espèce auxquels jeunes et vieux prenaient part. Inutile de dire qu'il se distingua sans effort dans les exercices d'adresse et d'agilité.

Je faisais le Suisse à ravir, écrit-il à ses sœurs, pardonnez ce grain de vanité, et passai pour un grimpeur intrépide. Je n'en fus pas moins fortement courbaturé le lendemain, ce qui n'est pas surprenant après quatre ou cinq mois de vie sédentaire. D'ailleurs le plaisir en valait la peine, et je m'y suis parfaitement amusé. Je jouissais de revoir des bois, des rochers, une pittoresque chute d'eau, des grottes. Ce n'est pas grandiose si l'on veut, mais tout ce qu'on peut de plus accidenté et de plus joli. A Dusseldorf, qui n'a pas vu les *rochers*, n'a rien vu.

Et c'est pour toi un avantage réel, lui écrit son père à la lecture de ce récit, de te trouver dans la société familière de ces messieurs. Leur gaîté n'est plus connue ici que de tes contemporains,... et encore !

IV

Dans un grand nombre de ses lettres, Max. de Meuron entretient son fils du tableau du *Soracte*, qu'il peignait alors et qui est une des œuvres importantes qu'il ait signées. Il lui fait part avec une modestie touchante de ses mécomptes et de ses expériences d'artiste plus avancé dans la carrière :

... Il ne faut point oublier, ni toi ni moi, que dans le pays des aveugles les borgnes sont rois. Autre chose est de voir un tableau dans l'atelier, et sans voisin, ou de le voir au milieu d'une exposition. J'ai eu beaucoup de peine à me remettre en selle, et ce n'est que depuis quelques semaines que les pratiques et les ficelles me reviennent. Mais enfin elles reviennent, et c'est déjà beaucoup. Surtout, je suis tout heureux de pouvoir m'appliquer assez longtemps et de suite sans en être incommodé. Je me réjouis beaucoup de pouvoir commencer ma grande page. L'esquisse en a pu sécher convenablement, et j'ai pu étudier le sujet minutieusement avec le premier tableau. Je suis *entré en lui*.

Ta lettre à ta mère est venue nous réjouir comme nous finissions de dîner. C'est d'habitude à cette heure que nous arrivent tes lettres, et nous attendions depuis deux jours la bienheureuse sonnette ; ces jours-là, Paul est en l'air

à tous les coups, et quand il tient la lettre, nous l'entendons revenir avec des éclats de voix qui redoublent encore depuis que Rosette est avec lui et partage sa joie, car elle est aussi contente que nous, cette brave Rosette. Paul avait eu ce matin une première alerte et était revenu tout chagrin. Cinq minutes plus tard, nouveau coup de sonnette, et mon Paul de recourir de plus belle, et de reparaître triomphant, ta lettre à la main.

Que je n'oublie pas de te dire que j'ai obtenu de M. de Roulet qu'il achetât le tableau de Léon. Il l'avait paré d'une magnifique bordure. Le sujet paraissait bien sévère à M. de Roulet ; mais je lui ai fait observer tant de parties qui annonçaient du talent et si bien fait valoir le mérite d'un encouragement donné à propos, que le tableau a été acheté 25 louis avec le cadre. Puis sont venues deux demandes de sujets mignons pour le cousin Frédéric Tribolet, dont Léon s'occupe actuellement, de façon qu'il travaille pour l'heure avec courage.

Et une des sœurs d'Albert d'ajouter avec quelque malice : « Depuis la vente de son tableau, Léon Berthoud a pris la mine toute joyeuse; il s'est acheté chapeau gris, gants clairs, pantalon gris-pâle. »

Nous venons de prendre sur le fait le mécène neuchâtelois, qui déjà, on se le rappelle, avait aidé Léopold Robert à ses débuts, en intéressant à lui M. Roulet de Mézerac, lequel fournit au jeune artiste les moyens de se rendre à Rome. Ici, nous le retrouvons plaidant avec une chaleur

communicative « le mérite d'un encouragement donné à propos ». Touchante habileté, paternelle diplomatie, que M. de Meuron a cent fois exercées au profit des débutants, et dont son fils Albert devait user à son tour avec tant de succès. Puis M. de Meuron ajoute qu'il est une heure du matin, et qu'il a passé sa soirée à corriger une version de son fils Paul, « travail, dit-il, qui n'est pas des plus faciles pour moi. » Tous ces traits nous semblent rendre singulièrement vivante la physionomie morale de ce grand homme de bien.

Nous avons formé une petite société de jeunes gens, écrit Albert le 3 mai, pour dessiner des draperies le matin de six à huit. Je suis sûr que vous approuverez cette mesure, d'abord parce qu'elle m'oblige à être debout à six heures, et que dans cette saison on ne peut travailler le soir comme on le fait en hiver. Chacun successivement doit poser pendant une heure, et comme nous sommes assez nombreux, cela ne revient que tous les quinze jours. Autant qu'il m'en souvient, c'est ce que vous faisiez à Rome. Ici comme ailleurs, sur une centaine de jeunes gens, les talents distingués se comptent ; et combien qui n'en ont point du tout croient en avoir et jugent les autres avec un aplomb qui fait rire.

Cela me fait donc deux heures de travail avant déjeuner, quatre dans la matinée et quatre l'après-dîner; total : dix bonnes heures ; il me semble que cela ne va pas mal. Aussi ma paroi commence à se garnir : quelques têtes d'étude, des gravures de Raphaël et d'Overbeck que m'a données M. Jukowski, votre gravure du Wetterhorn. Dans la

niche d'où l'on a enlevé le poêle, j'ai placé une petite table ornée de mes plâtres et de mes livres.

Pour changer de sujet, j'ai à vous parler de l'exposition, où l'on voit bon nombre de beaux tableaux, entre autres un portrait de M. Jukowski par Hildebrand, et son tableau du cardinal Wolsey, puis le fameux tableau de Lessing, qu'il faudrait voir plutôt que de l'entendre décrire. Il semble qu'on a vu de ses yeux cette assemblée et entendu les paroles de Jean Huss. Doeger l'a qualifié de tableau hérétique, tant il est éloquent [1].

Depuis que M. Deschwanden est ici, poursuit-il le 5 juin, j'ai pris un nouveau zèle, tellement que, malgré la chaleur, je me suis remis de plus belle à composer le soir. J'ai en train la mort de Gessler et l'enlèvement d'Hénoch par trois anges. Je ne puis assez vous remercier des neuf mois que j'aurai passés avec M. Stilke. Il m'a été bien utile. Je serai bien fâché de le quitter; mais d'un autre côté, vous ne sauriez croire combien je me réjouis d'entrer à la classe des antiques, où l'on peut faire les progrès les plus sérieux. De temps en temps on vous donne une semaine où vous pouvez peindre chez vous d'après le modèle vivant pour n'en pas perdre l'habitude. M. Stilke me pousse beaucoup à faire maintenant le *Probestück* que je dois présenter à mon retour de Suisse pour mon entrée à l'Académie, et cela me donne bien à travailler.

Les journaux artistiques sont ici bien sévères et très mordants pour une *madone* de M. Schadow, qu'ils disent indigne de lui.

Il ne faut pas t'attendre, lui écrit son père en réponse à ses sollicitations, à voir mon tableau à Dusseldorf. Malgré

[1] Ce tableau est au Musée de Francfort, et fut payé 32,000 francs.

toute mon envie d'y figurer honorablement, je vois qu'il faut y renoncer : c'est aller trop loin pour me faire juger comme ce bon M. Schadow, mon contemporain. Encore si j'étais sur place ! mais ce serait me faire allonger de trop loin un soufflet. La volonté a du ressort ; la main et la tête ne la secondent plus comme il le faudrait. Il faut en prendre mon parti. Je ne le dis pas *ici*, mais *je le sens*. C'est autre chose de faire de la peinture dans un centre d'activité comme Dusseldorf, ou d'être isolé dans un petit recoin, quelque douce qu'y soit la vie. Pendant ma longue inaction de sept ans, j'ai perdu de vue les expositions suisses. Il me semble, quand je me retrouve sous l'influence de la fièvre d'artiste, que je sorte d'un long sommeil ou que je revienne au monde une seconde fois. Pendant ce repos, j'ai oublié que j'avais été peintre, et il n'est pas étonnant que je n'aie pas ouï parler du peintre zougois dont tu te félicites d'avoir fait la connaissance. Ce que tu me disais de lui m'a donné envie de voir l'exposition de Berne. J'en suis revenu moins satisfait en général que je ne le présumais. J'excepte cependant le tableau allégorique de la vie du chrétien de Deschwanden ; c'est, de tout, ce qui m'a paru le mieux par l'élévation, le style et le sentiment. Il a non seulement un grand talent, mais il doit avoir surtout l'âme religieuse et élevée. L'expression de ses têtes est pure et sereine, l'entente du sujet bien sentie. Ses saints se perdent bien dans un monde de lumière, où ils jouissent avec extase de la vue de Dieu. Mais pourquoi donne-t-il aux séraphins qui jouent de leurs harpes d'or ces figures si allongées, si raides, ces draperies blanches si lourdes ?... Vogel figurait avec un *Winkelried*, chef-d'œuvre de mauvais goût, d'exagération, de mauvais style. Il prouve dans quel excès peut tomber un artiste qui n'étudie ni l'antique, ni la nature, quoique d'ailleurs doué d'imagination et d'invention.

Une chose dont je me réjouis, c'est de voir l'impression

que fera sur toi mon tableau. J'ai cru quelque temps que je n'en sortirais pas, mais voici quinze jours qu'il a changé. J'attends Prince un de ces jours avec le cadre. Je lui dis qu'il sera mon sauveur. Car souvent l'encadrement du tableau en fait mieux ressortir l'effet ; l'esprit est rafraichi de cette vue, et on donne la dernière touche avec plus d'assurance et de courage. J'espère le tenir prêt dans 10 à 12 jours, si rien ne vient à la traverse. Je pourrai alors donner tout mon temps à l'arrangement de notre exposition, qui va se rencontrer avec les vendanges, car les raisins avancent beaucoup et seront très bons : tu pourras t'en faire plaisir à ton arrivée.

Je voudrais que vous vissiez, écrit Albert le 13 août 1842, la fourmilière de soldats qui se remue dans cette ville. On ne fait pas vingt pas sans en rencontrer une bande. Beaucoup de troupes sont déjà au camp, à deux petites lieues d'ici. On a établi un pont sur le Rhin et un service de diligence d'ici là, et la Compagnie de Dusseldorf fera partir pendant les manœuvres un bateau à vapeur toutes les deux heures. Le roi y sera le 28. Des troupes arrivent de tous côtés. Toute la landwehr est sur pied ; M. Pepers lui-même a dû endosser la casaque. Le camp de Dusseldorf contiendra 30,000 hommes, qui manœuvreront et se rejoindront avec 30,000 autres entre Coblenz et Cologne. Ils se battront et feront les cent coups sous les yeux des souverains, qui vont bientôt nous arriver. Tous les matins un peloton de uhlands et de hussards défile devant mes fenêtres, puis sous celles de M. Stilke, aussi je les connais bientôt tous par cœur.

M. Stilke a été malade. Il est un peu comme vous : il se fatigue trop, et quand je lui dis de se soigner, il répond : oui, oui ! et n'en fait rien.

... J'ai été il y a quelques jours porter mes dessins à M. de Reutern, qui m'a reçu comme de coutume. Il est vraiment de plus en plus aimable. C'est une famille que j'aime tous les jours un peu plus. Je crois que, fût-on malheureux, on ne pourrait s'empêcher d'être heureux pendant qu'on est au milieu d'eux. Il me charge d'un million de choses pour vous, s'enquérant toujours de vous avec un intérêt particulier.

V

Albert, attendu par sa famille pour les vacances d'automne, passa à Neuchâtel les mois de septembre et d'octobre. Il put voir notre première exposition de peinture et assister à la mémorable visite du roi de Prusse dans sa Principauté. A son retour à Dusseldorf, notre jeune artiste fut admis à l'Académie. Son père lui écrit le 12 novembre :

Depuis ton départ, je n'ai cessé d'être occupé de la liquidation de notre exposition. Tout a été plus long que je ne m'y attendais : rassembler le comité pour le choix des tableaux, arrangement des billets, tirage au sort des lots, enfin, réexpédition des tableaux, correspondance, soucis dont je suis heureux d'être quitte pour le moment, mais qui m'effraient pour l'avenir. Nous avons définitivement

acheté le tableau de Calame, et M. Tribolet, auquel il est échu, l'a donné à la ville. M. de Pfuel a eu celui d'Aurèle Robert. M. Guillaume de Merveilleux m'a beaucoup aidé cette semaine pour l'emballage des tableaux, mais j'ai eu passablement de correspondance à cause de l'absence de M. Berthoud [1].

Je me réjouis d'apprendre comment tu vas te trouver à l'Académie. Choisis avec discernement tes relations ; n'en forme de particulières que très difficilement. Sois obligeant, mais réservé avec chacun. Ne te livre pas aisément, surtout en parlant des peintres, de leur talent, de leurs ouvrages. Tu ne regretteras jamais de t'être tu, mais tu regretterais souvent d'avoir parlé.

Je suis très content de l'Académie, répond Albert, et content de Sohn, qui paraît me voir de bon œil. Mes dessins ont été trouvés bons et mon admission n'a pas fait un pli. Ce n'est qu'hier que j'ai pu aller voir M. de Reutern : il m'a reçu à bras ouverts, c'est le mot, puisqu'il m'a embrassé par deux fois. Quand je lui ai dit que le tableau que vous lui aviez promis était à Dusseldorf, il me dit : « Mon cher, partez au plus vite et vous reviendrez le plus tôt que vous pourrez. » Le domestique vint avec moi et rapporta le tableau. Il s'est enquis de votre santé avec les détails les plus affectueux. Je dîne maintenant à la table dont je vous parlais. On y a au moins de la conversation, et l'on ne risque pas d'y voir entrer des gens désagréables. On peut encore y aller le soir, et sous prétexte d'un verre de bière, entrer en conversation avec les artistes. Sohn et Stilke y vont souvent.

[1] Charles Berthoud, qui fut le premier secrétaire de la Société des Amis des Arts.

A propos des étranges susceptibilités qu'Albert avait remarquées parmi les peintres, son père lui écrivait :

La réflexion que tu fais sur la manière d'être des artistes entre eux n'est que trop fondée, et l'expérience que j'en ai faite à Rome était la même. J'y trouvais les artistes plus exclusifs et plus prévenus que les autres nationaux. Leurs critiques sont souvent trop sévères, et il faut être bien sur ses gardes pour ne pas les imiter ; aussi je t'exhorte à être toujours très circonspect dans tes propres jugements. Étends-toi en éloges de ce que tu approuves, mais réprime le mouvement critique. Observe et médite, puis garde pour toi tes observations, et décharge-t'en avec moi...

Ceux qui ont connu Albert de Meuron savent à quel point il mit en pratique ces sages avis, combien il était mesuré et circonspect dans les jugements qu'il portait sur ses confrères, et comme il excellait à concilier la sincérité et la bienveillance.

C'est à ce moment que Léon Berthoud partait pour Paris. Albert l'avait plusieurs fois engagé à le rejoindre à Dusseldorf, pour y faire des études méthodiques et suivies qu'il ne pouvait faire à Neuchâtel ; il rêvait une bonne vie à deux avec son ami ; et maintenant qu'il le voit prendre un autre parti, il semble l'envier un peu. Sans doute il continue à travailler assidûment, sous la direc-

tion de Sohn, mais il commence à trouver un peu monotones les études qu'il fait à l'Académie. Plusieurs passages de ses lettres à son père traduisent cette impression :

L'émulation n'est pas grande, écrit-il. C'est un peu une vie de famille, c'est-à-dire séquestrée. Les peintres s'y endorment sur leurs lauriers. Un homme jeune et de beaucoup de talent se présente-t-il, on lui oppose que *tout est occupé,* et qu'on ne peut renvoyer les anciens pour faire place aux jeunes, tandis qu'il serait plus naturel au fond que ceux qui ont une position acquise s'établissent pour leur compte, et que non seulement on *reçût*, mais qu'on pût *attirer* ceux qui peuvent donner de la réputation à l'Académie. Qu'arrive-t-il ? Les jeunes, rebutés, se retirent, s'en vont à Munich, où l'on sait mettre à profit leurs talents, et Dusseldorf garde ses anciens, qui s'endorment tout doucement.

... La classe où je me trouve est misérablement composée : en première ligne un petit bossu, bon homme du reste, qui n'y vient à peu près que pour fumer sa pipe près du fourneau ; deux ou trois autres ont plus de talent, mais paressent et bavardent à plaisir. Il n'y en a qu'un qui soit vraiment artiste, aussi va-t-il sortir dans quelques jours. J'aurais bien plus de plaisir à l'ouvrage si je n'étais entouré de cette façon et assourdi de leurs niaiseries. Je passerai à une autre classe dans un mois ou six semaines. Malgré la reconnaissance que je dois à Dusseldorf, je ne serai pas fâché de prendre mon vol et de m'en aller ailleurs, car, à dire vrai, je ne me sens pas fait pour Dusseldorf.

C'est beau, dit-il encore à propos d'une *Jeanne d'Arc* de

son ancien professeur Stilke, c'est beau, mais cette façon de comprendre l'art me laisse froid comme glace. Je ne le dis qu'à vous. Comme homme, je l'aime beaucoup; comme artiste, je n'ai pas la moindre sympathie pour ce qu'il peint. Tout me semble si fait, que ça me laisse froid.

En attendant de passer dans la classe de peinture, il s'était mis à peindre son propre portrait, auquel il travailla longtemps, bien qu'il déclarât « assez ennuyeux de voir toujours sa propre figure, » et il le réussit fort joliment.

Le bruit du carnaval et la piteuse figure des masques défilant sous une pluie implacable semblent le disposer à la tristesse. Il traverse des heures de travail stérile et de découragement, mais il ne perd jamais son admirable équilibre et son calme bon sens:

Il y a, dit-il, des moments où, quelque effort qu'on fasse, on ne fait rien qui vaille. C'est assez curieux: plus on fait, moins on réussit... Il faut prendre patience; au bout de quelques jours, cela passe. Je me dis que si mauvais que soit ce qu'on a fait, on y a pourtant appris quelque chose. Il ne me semble pas qu'on puisse travailler sérieusement à une chose pendant plusieurs journées sans en retirer pourtant quelque profit, quand ce ne serait déjà que d'avoir eu la nature constamment sous les yeux. Ensuite viennent des moments où l'on fait trois fois mieux en trois fois moins de temps.

Malgré mes déboires, je continue ma petite vie régu-

lière et uniforme. Uniforme, mais très intéressante et très heureuse. Je sens bien que j'étais né pour être artiste ; il faudra bien que je donne quelque chose un jour. Je vis d'espérance, et travaille à ne pas espérer en vain.

Son père lui répond par une lettre bien propre à le réconforter par l'exemple qu'il lui donne :

Samedi 18 mars, à 5 heures, j'ai enfin mis mon nom au côté droit du tableau, ce qui veut dire que je l'envisage comme achevé, si j'en excepte quelques petites choses que je découvrirai à la longue et reprendrai à mesure, — des caresses paternelles… Te le dirai-je, ce n'est pas sans un peu de mélancolie et de tristesse que je m'en sépare. Et puis, il faut le dire, on s'attend toujours à quelque chose de mieux que ce qu'on a produit ; de là un peu de désappointement, un peu de désenchantement, accompagnant les jouissances de la paternité.

M. de Meuron ajoutait que le *Soracte* allait être exposé à Bâle et pourrait être réexpédié de là à Dusseldorf. Il éprouvait le désir de savoir comment son œuvre serait jugée par les peintres d'aujourd'hui. « Ce n'est, disait-il, que dans une exposition qu'on sait à quoi s'en tenir. Dans l'atelier, sans point de comparaison, les tableaux paraissent toujours à leur avantage. » Il s'excusait enfin du retard de sa lettre, dont sa femme lui faisait chaque jour des reproches, en lui disant : « Si Albert se néglige, ce sera ta faute. » Mais le

moyen, quand on est peintre, de quitter le pinceau pour la plume!

La chère maman ne se représente pas la tension d'esprit qu'on éprouve quand on est pressé par un ouvrage qui attache, qui passionne même, et qu'il faut interrompre pour écrire. Je m'en suis donné comme un jeune homme, du matin au soir; autrement, je n'aurais pas fini. Tout en labourant ma toile, je bâtissais avec toi des châteaux en Espagne. Nous faisions des courses pittoresques, tantôt dans les glaciers de la Suisse, tantôt dans le pays de Salzbourg après avoir visité Munich. Nous avons même été jusqu'en Italie, jusqu'en Sicile, dont je me suis épris en parcourant un charmant album... Je relis la fin de ta lettre, où tu te promets des succès pour l'avenir. J'avoue que cet élan m'a fait plaisir.

Sohn s'est fait bâtir une superbe maison, écrit Albert le 3 mai; il y entre ces jours. En général, ces messieurs savent faire leurs affaires. M Stilke, entre autres, a la renommée de bien mener sa barque. Je continue à être extrêmement content de l'enseignement du premier: avec lui on travaille pour l'avenir; c'est l'heure des semailles, un peu laborieuses; et je crois que Dusseldorf est l'endroit le plus propice à ce travail-là. En outre, on y a la facilité unique, je crois, en ce monde, de se trouver en relation familière avec les plus grands artistes et de connaître presque journellement ce qu'ils font. Chacun s'intéresse assez pour vous donner des conseils, ce qui, pour un novice, est précieux. Si je mène à bien ce que j'ai dans la tête, je serai reconnaissant envers Dusseldorf; mais cela ne me fâchera pas de m'en aller ailleurs quand le moment en sera venu.

A midi, j'ai été chez M. de Reutern et l'ai trouvé déjeunant dans son atelier, et tout en causant j'y suis resté près de trois heures. J'en suis à prendre dix fois mon chapeau; la conversation se poursuit et se renouvelle, et l'on est toujours là, sans s'en apercevoir. Il parle avec tant de verve et d'une façon si attachante, qu'on ne peut s'en arracher... Ma lettre est un peu décousue, mais je suis absolument abasourdi par d'impitoyables clarinettes; les Juifs, vous vous en souvenez, ont leur synagogue, leur café, leur salle de danse tout ensemble dans la maison qui fait face à la mienne. Il paraît qu'ils sont en fête à ce moment, car il y a bal tous les soirs. La moitié des fenêtres sont grandes ouvertes, de sorte que c'est comme si j'y étais. A travers les rideaux, je vois les couples s'agiter. Que n'ont-ils au moins de meilleurs instruments!

Le *Soracte* va partir, lui mande à son tour son père. Je te remets ce cher *enfant*, tant pour les soins du déballage et du remballage, que pour que tu me communiques les critiques qui en seront faites et pourront nous éclairer sur sa valeur.

Le tableau est arrivé, répond Albert. Ce que je ne puis vous dépeindre, c'est l'impression que je reçus en reconnaissant du premier coup d'œil la caisse décrite. Malheureusement, j'ai dû me contenir, parce que rien ne devait être déballé avant le lendemain. Vous comprenez ce que je ressentais, n'est-ce pas, en présence de cette caisse qui me tient de si près et me semblait devoir s'ouvrir d'elle-même pour moi, au milieu de tout ce monde qui ne savait pas encore ce qu'elle renfermait. J'ai bien entendu que l'éveil était donné et que plusieurs paysagistes s'en étaient informés et paraissaient curieux.

Il annonce le lendemain que le tableau, en parfait état, est placé, et décrit l'émotion qu'il a ressentie en le voyant :

J'eusse bien voulu congédier tout le monde, piqué que j'étais presque de partager cette première impression avec le public. L'effet en est saisissant. Vous l'avez changé considérablement, autant que je puis me rappeler, depuis cet automne. Je trouve la ruine frappante de vérité et de vie. Un paysagiste qui se trouvait là et qui s'était réjoui de voir ce tableau parce qu'il se rappelait en avoir vu d'autres à Berlin, me disait que ce qui le frappait, c'était la profondeur des horizons, et il s'accompagnait d'un geste de la main pour marquer combien les fonds reculaient indéfiniment... Voilà, disait-il, un paysage qui rompt la monotonie de ceux qu'on voit ici et qui sont presque toujours dans la même gamme. Comme vous avez bien fait de vous décider à l'envoyer ! Cela me fait un immense plaisir.

L'auteur du tableau réplique :

L'intérêt filial que tu prends à mon *Soracte* te donne une idée du piquant qu'acquièrent les expositions publiques, quand nous y figurons par nos œuvres. Sûr est-il que j'ai cherché à faire ce travail le plus consciencieusement possible. Tu sais que je n'avais aucune étude peinte d'après nature ; un simple trait au crayon. Voilà surtout pourquoi je tiens à connaître une opinion impartiale, parce que, si ce que j'ai fait par mon propre sentiment de la nature est trouvé vrai, cela me donnera plus de confiance en moi-même pour autre chose... L'étude comme tu la suis aujourd'hui m'a manqué et me manquera tou-

jours. Et pourtant, avec de la persévérance, je me suis sorti de la classe des amateurs. J'ai été bien longtemps avant de me rendre compte des choses. Que de labeurs! Que d'heures inutilement employées!

Si Dieu me conserve encore quelques années de vie, tu pourras profiter de mes expériences. Tu sourirais quand tu verrais toutes les pensées qui me traversent la tête, lorsque, anticipant sur l'avenir, je travaille avec toi, mon cher Albert.

Toute une lettre de son fils est consacrée à résumer les impressions des éminents professeurs de Dusseldorf sur le *Soracte*. Certains de leurs jugements, fondés sur les canons académiques, paraissent aujourd'hui d'un pédantisme qui frise le ridicule. Mais le tableau fut très remarqué et vivement goûté. Albert lui-même redit à son père combien il revient avec plaisir à cette œuvre, où il découvre toujours quelque chose de nouveau. Et il ajoute :

Souvent je me dis : « Il faut mettre de côté tout préjugé filial. » Mais, fils ou pas fils, c'est toujours la même sympathie pour tout ce que j'y trouve ; c'est une page ouverte, où pour moi sont réunies beaucoup plus de pensées que chez beaucoup d'autres ensemble. Sohn expose cette année un véritable chef-d'œuvre, qui peut servir de modèle à qui veut faire du portrait ; c'est plus qu'un portrait, c'est un tableau. Il s'est surpassé lui-même. C'est Mlle Anke qui s'est fait peindre. Peste ! elle n'est pas dégoûtée !... La ressemblance est frappante ; c'est la naïveté

de la nature, et cependant c'est tout une autre personne; c'est la plus charmante créature qu'on puisse voir, et c'est Mlle Anke. Quel style, quel dessin, et quelle couleur dans cette tête, ce cou, ces épaules! Et quelles mains! Ces mains sont merveilleuses. Ce n'est plus le coloris ivoire qu'on lui reproche quelquefois. C'est une couleur si belle, si idéale, pour dire le mot, et pourtant c'est bien le coloris de Mlle Anke! Vraiment, c'est amirable, et quand on voit le même homme venir corriger dans la classe, je vous réponds que les élèves doivent avoir du respect pour un homme arrivé si haut.

La description que tu me fais, lui répond son père, des tableaux exposés, me donne une envie bien grande de les voir et me fait aussi apprécier la manière dont ton goût se forme. Je suis très heureux de la haute estime que tu fais de ton professeur. Vois quel bonheur d'être pour tes débuts sous la direction d'un homme de cette valeur, et, dans les rapports entre maîtres et élèves, quelle différence avec les ateliers de Paris, où le maître ne vient que de loin en loin!

Le succès qu'il avait eu à Dusseldorf stimula l'ardeur du vieux maître; il commença une nouvelle œuvre, et quelques semaines plus tard, une lettre de sa fille aînée nous le montre « enfoncé dans son tableau d'une manière soignée. C'est, dit-elle plaisamment, un jour de crise décisive, à cause d'une colline à gauche qu'il s'agit de boiser. Ces jours-là, la porte de l'atelier est fermée. Je te quitte pour aller faire un tour à la cave, où

il y a des maçons que papa ne peut surveiller, *vu la crise.* » Et elle ajoute : « J'allais fermer ma lettre quand en est arrivée une de M. Montagu, qui nous a fait le plus grand plaisir par les bonnes nouvelles qu'elle nous donne de toi sous tous les points de vue. Il paraît que ta propriétaire, Mme Pepers, lui a dit de toi un bien inimaginable. On n'a jamais vu un si charmant jeune homme, si appliqué, si rangé ; puis tu as fait la conquête de toutes ces dames, nous dit-il ; la louange est unanime... Tu juges combien nous en jouissons. »

Le nouveau tableau de Maximilien de Meuron fut acheté sur l'initiative des professeurs de l'Académie de Neuchâtel et avec le concours du gouvernement. Ce fut une grande joie pour l'artiste, qui écrit :

On ne pourra plus dire que nul n'est prophète dans son pays. Cet honneur, car c'en est un pour moi, me coûtera les deux tiers de mon tableau, car voulant conserver ici toute mon indépendance à l'égard de la partie matérielle et lucrative, je consacrerai la majeure partie du quantum à la fondation d'un musée spécial. Ce sera reconnaître d'une manière utile le bon vouloir de nos amateurs, et qui sait si cette première pierre posée pour ce bâtiment n'en accélèrera pas la construction. Je te prépare au moins par là des ressources utiles pour ton avenir.

VI

Cette sollicitude qu'il témoigne pour la carrière de son fils, elle s'étend à tous les artistes neuchâtelois, et nous trouvons dans cette correspondance intime nombre de renseignements qui appartiennent à l'histoire des beaux-arts dans notre pays. Au risque d'allonger beaucoup ce chapitre, nous tenons à les recueillir chemin faisant. C'est ainsi que Maximilien de Meuron note maints détails relatifs à la famille Girardet. Il tenait en particulière estime Charles, père d'Édouard et de Karl, fixé depuis longtemps à Paris, mais qui, à cette époque même, séjournait chez lui et employait ses dernières forces à graver les tableaux de ses fils :

Je voudrais que tu fusses comme moi le témoin de l'application admirable de M. Girardet. Il a retrouvé tout l'élan et l'énergie de la jeunesse, et poursuit son œuvre avec l'ardeur d'un homme de vingt-cinq ans [1]. Il réussit ad-

[1] Charles-Samuel Girardet était né en 1780.

mirablement, et en suivant ainsi son travail d'un jour à l'autre, j'apprécie toujours davantage le mérite des originaux et l'art remarquable de composition et d'exécution du tableau des *Huguenots ;* je ne m'étonne pas du grand succès qu'il a eu à Paris. Le tableau d'Édouard, qui n'exige pas autant de connaissances, est peut-être plus remarquable par la profondeur et la diversité des expressions. La *Bénédiction paternelle* est terminée, et il espère achever en dix à douze jours les *Huguenots*, dont la reproduction sur acier, si elle réussit comme ses admirables dessins, terminera ou couronnera glorieusement sa carrière artistique. Ces deux jeunes gens sont encore en Égypte. On est sans nouvelles d'eux depuis trois mois. A ce moment, l'aîné partait pour Thèbes, devant faire pour Louis-Philippe un tableau de la prise de Nicopolis par les croisés ; Édouard, la défense d'un pont par un chevalier français, seul contre une armée ennemie [1], deux tableaux destinés à Versailles...

Quelques semaines plus tard, il ajoute :

Ils ont eu des vicissitudes de différents genres. Mais comme ils ont de l'énergie et de l'activité, ils ont tiré un grand parti de leur voyage ; bien différents du pauvre M...., qui n'a rien fait à Alger et revient chantant misère. Les Girardet rapportent costumes, vieilles armures, études sérieuses, nombre de croquis, quelques tableaux faits, et ils sont pleins de courage et d'ardeur. Les dessins que M. Girardet (le père) a terminés ont parfaitement réussi, surtout celui des *Protestants*. Combien de fois j'aurais désiré que tu pusses voir l'application et la sévérité de son dessin ; il était obligé de se servir de la loupe, car

[1] Un sujet de famille, comme on voit.

dans ces petites mains et ces petites têtes, impossible eût été sans ce secours de conserver le détail et la finesse du travail. Avec cela le dessin a de l'empâtement, beaucoup *d'effet* et point de *sécheresse*. Après avoir arrêté son trait, il mettait l'ensemble de l'effet au moyen d'une légère préparation à l'encre de Chine, puis il dessinait au crayon Conté, employant l'estompe et la pointe...

Je l'ai vu travailler avec une suite et une promptitude remarquables. Il a dû élever sa famille au jour le jour. Peu d'hommes ont eu à combattre plus de difficultés matérielles. Eh bien, il n'a jamais travaillé le dimanche : son exemple peut servir à tous les artistes.

M. Girardet est parti, écrit à son tour M[me] de Meuron à son fils. Il nous a été d'une tout agréable société; il a une humeur égale, douce et gaie en même temps. Il travaillait beaucoup, et tous les soirs il faisait force parties de dames avec ton père, qui en a la passion.

Maximilien de Meuron avait une amitié particulière pour Aurèle Robert, frère cadet de Léopold, et entretint avec lui une correspondance active pendant de longues années. Il réussit à faire acheter par la ville l'*Intérieur de Saint-Marc de Venise* et il signale à son fils l'arrivée à Neuchâtel, en 1843, de ce beau tableau :

Rien de plus riche en détails, dit-il, que ces voûtes imposantes couvertes d'antiques mosaïques des nuances les plus harmonieuses. Tous les accessoires, lampes, candélabres, figurines, sont rendus de main de maître. Partout on sent avec quelle conscience et quelle jouissance d'ar-

tiste il s'est complu dans ces détails. Ce tableau appartiendra à notre musée naissant et figurera admirablement à côté des Girardet.

J'ai pour cette lettre plusieurs choses à vous raconter, écrit Albert le 26 juin 1843, qui sont venues interrompre bien agréablement ma vie laborieuse. Mercredi a eu lieu cette fête champêtre si longtemps renvoyée et qui a été très gaie. Une fête où tant d'artistes se trouvent réunis, et avec tant de bonhomie, a toujours beaucoup de piquant et une véritable utilité par les rapprochements qu'elle amène. Nous étions à peu près cent vingt, tant professeurs qu'artistes et élèves, et l'on avait eu le temps de combiner beaucoup d'amusements. Les jeunes gens étaient partis de bonne heure le matin pour tout préparer dans le vallon où se faisait la fête, disposer drapeaux et draperies prêtés par la ville, dresser les tables et la tribune garnie de feuillage. Puis, à midi, un corps de gens d'armes du moyen âge, dont je faisais partie, en grands feutres verts, s'était rendu à la gare pour recevoir le corps des artistes et, musique en tête, les amener au lieu de la fête. Le capitaine était un artiste de Cologne, Kiederich, une de mes bonnes connaissances, à cheval et dans la tenue d'un homme de la guerre de trente ans ; l'adjudant, un Danois à la mine féroce, un hussard du dernier siècle. Enfin, Schirmann, le peintre, en porte-enseigne, tenait la bannière, une bannière composée et peinte exprès pour la circonstance.

On devine aisément l'emploi de ces heures joyeuses : excursions pittoresques, repas champêtre assaisonné de la plus franche gaîté. Chacun avait préparé un discours de sa façon, accueilli

par les acclamations de la foule. Après les toasts et les rasades, venaient les chœurs des artistes musiciens, dirigés par un maître de chapelle, tantôt accompagnant la marche, tantôt égayant les haltes dans les endroits pittoresques :

Hildebrand, qui se met facilement en verve, chantait à gorge déployée; Sohn faisait la basse-taille, et l'un de mes camarades de classe étonnait tout le monde par la puissance et la beauté de sa voix de ténor; je n'en ai jamais entendu de pareille.

Au retour, un repas rustique attendait les promeneurs. Le vin, qu'on avait fait en sorte d'avoir bon, était contenu dans six petits tonneaux de jolie apparence, groupés au pied d'un arbre; les santés et les discours recommencèrent de plus belle; la gaîté devenait plus bruyante. Celle de Sohn ressemblait à un tonnerre prolongé; insensiblement les voix se confondaient dans la gaîté générale. La nuit vint, on alluma des torches; plus tard, on fit partir de petits feux d'artifice; on tira même de deux canons empruntés à un bateau à vapeur et que les modèles avaient fait tonner toute l'après-dîner. A minuit et demi, on leva la séance sans que, dans cette espèce de tumulte, aucun eût été trop loin. Le vin avait cessé à propos, et à part cinq ou six qui avaient séjourné plus près du robinet, chacun était en bon état. De grands omnibus nous ramenèrent en ville pour quatre heures; et à neuf heures, le lendemain, nous nous retrouvions à l'Académie.

Ma chambre, écrit-il un peu plus tard, continue à se garnir, car j'accroche à mesure à la muraille toutes mes études, et chaque jour j'examine le tout, trouvant toujours beaucoup d'intérêt à comparer avec les autres mon der-

nier morceau, surtout s'il marque quelque progrès. Espérons que le prochain fera encore pâlir ses devanciers. Alors viendra une semaine où rien ne réussira. *Cela aussi passera*, et souvent les mauvais jours amènent quelque changement favorable. Ainsi va la vie, ballottage continuel, au travers duquel il faut se guider de son mieux, portant son regard au delà, jusqu'au moment où brisant sa coquille l'artiste commence à sentir ses forces et à se faire une individualité. Alors, si tout ne réussit pas à satisfaire, au moins ce que l'on fait porte l'empreinte de quelqu'un qui peut quelque chose. Plus on avance, plus on aperçoit les difficutés sans nombre que dans son inexpérience l'œil n'avait point aperçues. Une bonne dose de résolution n'est pas de trop dans ce moment-là.

La suite de la correspondance entre père et fils nous ramène à Neuchâtel, où Maximilien de Meuron poursuivait son rêve de créer un mouvement artistique. Parmi les jeunes peintres dont il encouragea les débuts, il faut mentionner Zuberbühler, qui fit précisément alors un séjour à Neuchâtel. Désireux de se faire connaître, il sollicita la faveur de faire le portrait de M. de Meuron, qui s'y prêta avec sa bonté coutumière, non sans observer du coin de l'œil, avec une pointe de malice, le petit peintre devant lequel il posait : « Représente-toi, écrit-il, une miniature d'homme : on le prendrait sur ses bras pour le porter sur les fonts. Il n'a que vingt ans, mais il est déjà très habile. » Et il donne de longs détails sur l'adroite

cuisine de Zuberbühler, dont il se propose d'utiliser dans un prochain tableau certains procédés « expéditifs et séduisants ». Les sœurs d'Albert observaient de leur côté ce nouveau venu, accueilli par leur père avec une parfaite bienveillance; l'une d'elles trace son portrait en quelques lignes pleines d'humour et de clairvoyance :

Il peint très bien, paraît-il, mais je ne lui crois pas un génie consumant. Sa « demoiselle aux yeux mourants » [1] donne parfaitement l'idée de ce qu'il est. Il est d'une petitesse ridicule, mince, maigre; c'est à peine si on peut le voir. Et il a encore une chose qui me crispe : il mange on ne peut plus lentement et n'est jamais prêt; du reste « charmant jeune homme », teint de lys et de rose. Je souhaite pour toi qu'il n'aille pas à Düsseldorf, il ne t'irait pas du tout. Mais ne souffle mot de ce que je te dis. Papa, que cela ennuie horriblement de poser, l'a pourtant fort à gré. Je n'ai pas encore vu son chef-d'œuvre; papa le trouve bon.

M. de Meuron discernait cependant fort bien les points faibles du jeune peintre : il lui trouve surtout du *métier*, plus que de l'*élévation*, et se demande s'il a de l'*imagination*. Il lui sait gré d'être « très modeste, très moral, d'un caractère doux et tranquille, grand travailleur, doué de beaucoup

[1] Quelque tête d'étude, exposée sans doute à Neuchâtel l'année précédente.

d'esprit d'observation et de patience ». Zuberbühler cherchait à obtenir quelques commandes de portraits, qui devaient lui permettre de poursuivre ses études en Allemagne ou en Italie. C'est pourquoi M. de Meuron se résignait à poser : « Si mon portrait en vaut d'autres à son auteur, mon temps aura été bien employé, » écrivait-il avec simplicité. C'est ce qui arriva en effet : peu de temps après, le peintre loclois fut chargé de faire le portrait d'Agassiz, qui était, paraît-il, un excellent modèle : « M. Agassiz tient beaucoup à la ressemblance : il pose admirablement [1]. »

VII

Maximilien de Meuron avait bien d'autres occupations que de se faire peindre. Cet artiste était doublé d'un père de famille qui ne pouvait négliger ses affaires et d'un magistrat dévoué à la chose publique. Jugez-en plutôt :

[1] Ce portrait de l'illustre savant, en pied, grandeur naturelle, s'enlève sur un fond de glacier qui, au dire de Bachelin (*Iconographie neuchâteloise*, p. 177), fut peint par Maximilien de Meuron. Il figura à l'Exposition neuchâteloise de 1844.

J'ai été *dans les caves* ces derniers temps, occupé des transvasages, et tu peux te faire une idée de l'ennui que cela me causait, car il faisait bien beau, et j'aurais aimé peindre. Demain, je livrerai du vin et entamerai le Bacchus[1]. Je dois faire un effort pour vider les caves, car on annonce une *montre* énorme, qui influera sur les prix déjà en baisse... Si j'étais assuré de pouvoir m'absenter quelques semaines, j'aimerais à me rapprocher de toi, afin que nous puissions faire en commun une course pittoresque. Je sens un besoin extrême de peindre d'après nature...

Les séances de Zuberbühler et mes autres occupations m'ont, ces derniers temps, empêché de travailler comme je l'aurais voulu faire. Si tu es désappointé quand quelques jours de chômage surviennent, tu peux te représenter ce que j'éprouve quand les citations du Conseil ou les commissions viennent me surprendre, — car le temps, à mon âge, passe encore plus vite qu'au tien, mon cher ami. Puis viendront les souscriptions des Amis des Arts, qu'il faut faire rentrer, avant de songer à reprendre la palette. J'y mets d'autant plus d'importance en ce moment que cette espèce de recensement m'aide à apprécier l'état de l'opinion et quelle espérance on peut avoir dans l'avenir de la Société. Avant de presser les artistes pour notre exposition, il faut que je m'assure du secours que me donneront les souscripteurs. En tout état de cause, j'espère que tu nous enverras quelque chose de ton travail : ce sera pour le mois de juin 1844.

C'est en vue de s'assurer le concours de quelques artistes qu'il fit un voyage à Genève vers la fin de 1843. Il visita le musée Rath, y admira la

[1] Nom de la plus grande tonne de ses caves.

Handeck, de Calame, « superbe de verve et d'exécution, manquant un peu par la couleur, » le *Calvin mourant*, de Hornung, « qui n'est pas heureusement composé, mais dont les têtes, presque toutes des portraits, sont d'une expression et d'un dessin très soignés, » le *Melchthal*, de Lugardon ; puis il fit la tournée des ateliers :

Calame m'a accueilli avec beaucoup d'amitié et m'a fait voir toutes ses études, ses dessins, ses tableaux commencés. Dans ce nombre est une vue de toutes hautes Alpes, le thème de M. Tœpffer, réalisé avec le plus heureux succès dans une dimension moyenne. Il voudrait le traiter en grand et nous le destiner ; il croit qu'il en ferait un tableau de réputation. J'en ai écrit à nos Messieurs pour savoir si la ville entrerait pour une somme dans la souscription que nous mettrions en train à cet effet. Cousin Auguste (de Meuron), qui n'est pas artiste, mais qui a du goût, veut y entrer pour 500 francs. Calame en demanderait le prix, réduit pour nous, de 200 louis. Le sujet en est le soleil couchant éclairant une chaîne de montagnes de neige et de rochers, le ciel parfaitement pur, tout le paysage dans l'ombre, avec un petit lac bordé d'éboulis de granit. On y respire la solitude et l'air vif des hautes Alpes. Diday n'avait rien de bien neuf dans son atelier : ce sont toujours des sapins, des torrents, des granits, sans nouveauté de pensée. J'ai passé des moments bien agréables avec Calame. Il m'a conduit chez Tœpffer et dans la galerie Duval, qui est très précieuse.

Dans la description qui précède, le lecteur a reconnu le *Mont-Rose*, qui est aujourd'hui une des

œuvres les plus connues du Musée de Neuchâtel et une page capitale dans l'histoire de la peinture alpestre. On voit avec quelle ténacité M. de Meuron poursuivait son rêve de doter sa ville natale d'une collection de tableaux peints par ses compatriotes neuchâtelois. N'est-ce point dans ce séjour de Genève qu'il eut avec Lugardon père une conversation que celui-ci racontait longtemps après à Albert de Meuron?

Oh! disait Lugardon à ce dernier, que de discussions nous avons eues, votre père et moi! Je lui disais: « Faites donc, vous Neuchâtelois, cause commune avec nous et le Kunstverein: faites vos expositions avec nous les Suisses: vous aurez plus de tableaux. Seuls, vous ne ferez rien d'intéressant; vous aurez trop peu de chose à exposer. » Mais le maître neuchâtelois, s'obstinant dans son intelligent cantonalisme, répondait : « Non, laissez-nous faire : les tableaux que nous exposerons plairont à notre public; ils ne seront peut-être pas nombreux, mais espérons qu'ils seront de bonne qualité. Vos grandes expositions suisses ne nous intéresseraient pas, tandis que nous ferons des efforts inouïs pour soutenir les nôtres.» Nous nous sommes presque fâchés, ajoutait le père Lugardon, mais plus tard j'ai bien dû reconnaître qu'il avait raison et que Neuchâtel *avait choisi la bonne part.*

Albert Anker, qui nous communique cette anecdote, l'avait aussi entendue de la bouche du vieux peintre genevois. Maximilien de Meuron, diplomate très avisé, préférait doter Neuchâtel d'un mouvement artistique modeste, mais indépendant, né pour ainsi dire du sol même et qui s'y soutînt par l'initiative locale, plutôt que d'y importer artificiellement les expositions du Kunstverein, qui n'auraient jamais éveillé le même intérêt ni suscité d'aussi généreux sacrifices. Si Neuchâtel tient une place à part dans l'histoire de l'art helvétique, c'est à la clairvoyance et à l'énergique résolution de M. de Meuron que nous en sommes redevables.

A la première séance du Conseil où il assista après son retour de Genève, il réussit à faire voter, pour l'achat du tableau promis par Calame, une somme de cent louis. Il obtint en outre du président de Chambrier l'assurance du concours du gouvernement : « Il me tarde, dit-il à son fils, de mander tout cela à Calame. J'espère qu'il en sera électrisé et se montrera digne de notre confiance. Tâche de nous envoyer à ton tour une tête d'étude de ton sentiment particulier ; qu'on y sente la mâle vigueur de la jeunesse ! »

« La grande page de Calame », comme il l'appelait, brilla à l'Exposition de 1844 ; et, toujours

modeste, il ajoute : « Si j'avais eu quelque prétention à faire effet avec mon tableau, je serais vraiment accablé de la comparaison. Celui de Calame me semble un vin pur et le mien un vin trempé d'eau. »

Il n'en faisait pas moins des projets, auxquels il associait en imagination son fils ; il rêvait de peindre avec lui les belles forêts de chênes des environs de Châtillon, et le futur peintre de la Redallaz répondait : « Un intérieur de forêt avec de grands chênes séculaires me plairait infiniment, et je me suis souvent dit que si j'étais paysagiste un jour, *je voudrais essayer une fois de cette nature du Jura,* qui, ce me semble, a quelque chose de si personnel. » Et il trace une description de paysage jurassien, servant de cadre à une scène du moyen âge (les gens du seigneur de Rochefort revenant d'une expédition) ; il en est encore à chercher l'anecdote qui mettra en valeur le paysage. Bientôt il apprendra dans les Alpes que le site a son intérêt en lui-même et peut se passer des réminiscences romantiques.

Précisément alors, son père lui annonçait qu'il se proposait de faire avec lui, à la fin de l'été, un séjour dans les Petits-Cantons :

J'ai, dit-il, un besoin extrême de revoir la nature. Je ne sais trop cependant comment je me tirerai d'affaire

avec ma vue... S'il était question de l'Italie, je me sentirais plus de courage, car c'est toujours le pays qui me sourit le plus et celui surtout que j'aimerais à revoir avec toi. Je pourrais t'être particulièrement utile dans ta première excursion et t'éviter bien des expériences infructueuses faites par moi faute de bonnes directions.

On pense avec quels sentiments Albert accueillit cette proposition : « J'en ai fait un saut de joie qui a failli renverser ma table... Chaque fois que je parle de la Suisse, j'ai le regret de la si peu connaître, et nous allons avoir le bonheur d'en visiter le sol classique. »

Rendez-vous fut pris à Wesen pour le commencement de septembre :

Quel beau moment, écrit le père, que celui où je te verrai paraître, et où nous pourrons communiquer, raconter, admirer ensemble! En attendant le plaisir bien grand de te serrer comme je t'aime, quitte à te faire mal aux côtes, croismoi ton bien affectionné et bien tendre père.

VIII

Dès le 29 août, l'excellent homme est installé à Wesen, au bord du lac de Wallenstadt, « en train et content, cherchant des sujets d'étude comme un chasseur du gibier. » Il attend son fils pour son jour anniversaire [1] :

Je regrette, écrit-il à sa femme, que tu ne sois pas présente à l'entrevue. Peut-être sera-t-elle originale ; car, comme la poste passe non loin de ma station et à l'heure où je m'y trouve, je vais aposter mon gamin sur la grande route avec le nom d'Albert et un billet qui l'invite à descendre vers moi. Peut-être même irai-je moi-même : cela dépendra de l'heure et de l'effet. Tu auras les détails de toute la fête.

Les détails, c'est le fils qui se chargea de les donner à sa mère dans cette lettre amusante et touchante :

Vous dire tout le plaisir que j'éprouvai en sentant la diligence se rapprocher du lac de Wallenstadt, c'est ce que j'aurais par trop de peine à vous décrire... Le jeudi soir, j'arri-

[1] Maximilien de Meuron est né le 8 septembre 1785.

vai à Zurich, où je passai la nuit. Je me levai de bonne heure le lendemain pour parcourir un peu la ville avant de m'embarquer à 8 heures sur le bateau à vapeur, par le plus beau temps du monde, pour longer le lac de Zurich. Arrivé à l'extrémité, je débarque vers midi et prends la diligence jusqu'à Wesen. Il n'y avait plus que deux heures de route. Je pensais descendre au village, puis aller surprendre papa à son ouvrage. Les choses ont tourné tout autrement. Nous trottions dans une poussière et par un soleil bien faits pour endormir, quand tout d'un coup et au moment où je me croyais encore à toute distance de Wesen, je sens l'omnibus s'arrêter, et j'entends une voix : « N'y a-t-il pas un jeune homme qui vient...? » Cette voix fut comme l'étincelle électrique ; je ne fis qu'un bond, pilant une dame campagnarde et marchant sur les pieds d'un monsieur... Bref, tout l'omnibus s'en est ressenti, car j'étais au fond, et nous étions dix. Je tombai dans les bras de papa. Pendant ce temps, la voiture n'attendait pas. Papa avait crié au conducteur de déposer mes effets au village. Enfin, après le premier moment de reconnaissance et d'embrassade, nous grimpons la côte pour aller trouver l'endroit où papa était à peindre. Vous comprenez qu'on faisait souvent étapes, et qu'on riait, et qu'on s'embrassait... Cela menaçait de n'en jamais finir, quand nous atteignîmes le haut. Alors vint la part des projets d'études : « Cet endroit !.. Celui-ci !.. Cette pierre !.. Ce chêne ! » Je ne saurais vous dire combien j'étais content. Seulement je ne savais encore bien où j'en étais ; tout était un peu confus dans ma tête ; quand on sent plus qu'on ne peut dire, au premier moment c'est un peu comme une secousse électrique, on est comme étourdi. Ajoutez à cela une nature que je voyais pour la première fois, des montagnes auxquelles j'avais tourné le dos en voiture et que je découvrais tout d'un coup. Vous comprenez qu'on puisse être saisi !

Au bout de deux heures, nous revenons à l'hôtel pour dîner et demandons ma malle. Mais point de malle! Elle était allée plus loin avec l'omnibus. . Vous comprenez que nous ne fûmes pas longtemps à discourir... Nous prîmes deux bateliers pour nous conduire à Wallenstadt, dans l'espoir que le conducteur se serait aperçu de son erreur. Nous voilà donc traversant le lac à 7 heures du soir, au clair de la lune, entourés de ces rochers grandioses. Il y avait là quelque chose de poétique, s'il ne s'était pas agi de retrouver des effets perdus. Papa avait passé à la poste à tout événement, quoiqu'il ne m'attendît guère par ce moyen, et à peine sorti du char, je n'avais plus pensé au reste, en quoi j'avais agi avec peu de circonspection ; mais dans ces moments-là, quelque cas qu'on en fasse, cette circonspection est rarement sous la main. Nous arrivâmes à Wallenstadt à dix heures, mais on n'avait rien déposé, rien vu. Voilà qui devenait plus sérieux... Nous avons pris une chambre et attendu le lendemain et ce qu'il amènerait. Et en effet tout revint par la poste le lendemain. Le conducteur avait pris soin des bagages et les ramenait à Wesen. Il ne nous restait qu'à reprendre notre bateau et revenir à Wesen par un beau soleil. Cet épisode nous a valu une très jolie course, sans laquelle nous n'aurions très probablement pas traversé le lac ni vu de près ces énormes masses de rochers... Demain, nous allons nous installer à l'ouvrage dès le matin. Papa continue deux sujets commencés, et moi je verrai ce que je pourrai entreprendre... Je me réjouis déjà de demain pour commencer à travailler, mais je m'attends à me trouver bien emprunté.

Ces heureuses vacances prirent fin, et en novembre Albert regagna Dusseldorf pour y passer une troisième année. Cette année ressembla beau-

coup aux deux premières, avec un surcroît de travail et de soucis causés par le tableau d'épreuve qu'il préparait et qu'il tenait à achever à son honneur avant de quitter Dusseldorf. A cette préoccupation s'en joignit une autre : dans les lettres qu'il lui écrivait de Paris, Léon Berthoud revenait avec insistance sur la question d'un changement d'école, lui parlait de Paris, lui ouvrait d'autres horizons, au moment où Albert avait besoin de toutes ses facultés et surtout de paix et de confiance pour mener à bien une entreprise déjà un peu au-dessus de ses forces. Mais avant d'aborder cette dernière période, nous donnerons encore quelques fragments de lettres — les dernières — qui feront diversion aux pages consacrées à son travail et achèveront d'évoquer la physionomie particulière de Dusseldorf à cette époque :

Pourquoi ma lettre est si fort en retard cette semaine, écrit-il le 26 février 1844, c'est ce que je vais vous raconter. Je vous ai parlé de la Société des artistes, qui se cotise chaque année pour donner deux ou trois bals durant l'hiver. Le dernier, qui avait lieu ces jours et qui devait être costumé, promettait d'être brillant, et j'étais d'autant plus tenu d'y assister, qu'il devait y avoir plusieurs tableaux vivants et qu'on me demandait d'y figurer. Il y eut à s'occuper des décors, puis des répétitions. Nous en eûmes deux complètes, dont la dernière réussit à merveille et fut vivement applaudie par le nombreux public auquel

on avait ouvert la salle. Il fallut aussi m'occuper en détail de mon costume, qui me donna beaucoup à faire, d'autant que je devais le composer moi-même d'après une gravure peinte, avec l'aide des demoiselles du sellier qui habitent la maison, et se montrèrent d'une grande obligeance. On m'avait donné l'idée d'un costume de gentilhomme français du XIIIe siècle, très exact, très caractéristique, et « convenant à ma figure », comme on disait : juste-au-corps mi-partie orange, mi-partie blanc, orné de fleurs de lys et bordé d'un galon d'or, semé de pierreries...

Suit une description minutieuse de ce costume, qui existe encore. Il continue :

Le bal a eu lieu samedi, et l'on peut dire qu'il a été grandiose. Je crois qu'il serait difficile de trouver ailleurs un milieu où tant d'artistes unissent leurs ressources pour organiser quelque chose de pareil. On n'y voyait que des costumes authentiques et historiques, ce qui a sa valeur. Le prince Frédéric, le prince Alexandre, et autres princes de familles régnantes, y grossissaient le nombre des invités La soirée avait commencé par un concert. Les tableaux furent magnifiques : *L'ange et Tobie,* de Raphaël, un tableau de Rembrandt, les *Enfants d'Édouard,* d'Hildebrand, *Roméo et Juliette,* de Cornélius, enfin le *Titelblatt* des Niebelungen, tout à fait grandiose. Je doute qu'on puisse aller plus loin dans la perfection du rendu ; au moins le répétait-on de tous côtés ; figurant dans l'un des groupes, je ne pouvais moi-même en juger. On trépignait ; il fallut cinq fois relever la toile. Ce tableau représentait plusieurs scènes du poème. On ne peut bien le décrire : c'était pompeux... Le souvenir que j'en garde ne s'effacera pas. On dansa ensuite jusqu'au matin. Le souper fut très gai. Mon

costume a eu grand succès; Sohn en était ravi. Bref, la fête a réussi d'un bout à l'autre, et quand on a pris tant de peine et donné tant de temps à une affaire, on est bien heureux de la voir réussir comme elle l'a fait. La semaine dernière, je ne pouvais penser à autre chose.

Le lendemain, M. Stilke nous invita à prendre le café pour passer un peu en revue le tout. Je ne vous dirai pas qui y était; il faudrait plutôt vous dire qui n'y était pas. J'y trouvai M. de Reutern, qui me dit avoir appris sur moi des choses qui l'avaient réjoui pour vous: Sohn travaillant à un portrait chez lui, il l'avait questionné sur ce qu'il pensait de moi; il lui a répondu qu'il était très content, que je faisais des progrès et étais très appliqué; qu'en somme, je lui donnais des espérances. Je vous transmets ce message tel qu'il me l'a donné. Pour moi, je savais déjà dans quels rapports nous sommes: il me plait tant, qu'il faut bien que je ne lui sois pas tout à fait indifférent.

Il ne faut pas que j'oublie de vous dire que j'ai eu l'occasion de voir toutes les compositions de Lessing, qui m'ont beaucoup intéressé, comme vous le pensez Il dessine admirablement le paysage, et vous seriez frappé combien chaque page « fait pays », comme vous dites, et combien, dans chacun de ces dessins faits de tête, le caractère du pays est énergiquement et finement rendu. C'est en parcourant ces portefeuilles, où se trouve réuni presque tout ce qu'il a fait, qu'on mesure la somme de talent et de connaissances qu'il faut avoir pour produire tant de choses diverses, originales et qui ne se répètent jamais.

Ta lettre, reçue hier, lui répond sa sœur Marie, quelques jours plus tard, nous a bien amusés. Ton bal a dû être charmant, ainsi que ton costume exécuté par les demoiselles du sellier, qui sont de bien aimables personnes.

Nous nous demandons si elles sont jeunes et jolies. Tu nous le diras.

Nous nous sommes aussi lancées dans les apprêts d'un bal qui sera loin d'être aussi brillant que le tien ; aussi nous contentons-nous très modestement de la petite salle du Concert. Notre rôle, à nous autres dames et demoiselles, est de veiller sur les pâtés, les langues et les salades, ensorte que cela ne prête à aucun récit amusant. Mais on n'est pas blasé cet hiver et on se contente très facilement. Nous avons deux fois par semaine un cours de M. Agassiz sur la botanique, qui est très intéressant; il y va beaucoup de monde.

Nous avons un M. Pradel, improvisateur, qui donne quelques soirées. Le premier venu lui donne un thème historique ou autre, et il improvise une pièce de vers, tragique ou drôle, grave ou gracieuse, en quelques minutes. Il distribue aussi aux jeunes personnes de l'assemblée de jolies pièces de vers, qui se trouvent presque toujours bien adaptées. On en est généralement enchanté, et voilà ce qui occupe le plus à cette heure notre public, avec la disparition d'un enfant de sept ans, fils unique d'un menuisier de la rue des Moulins.

Les arts n'étaient pas encore très goûtés à Neuchâtel, et Maximilien de Meuron n'était pas seul à lutter pour inculquer aux Neuchâtelois des goûts dont ils s'étaient jusque-là fort bien passés. Sa sœur Caroline écrit à Albert, le 25 février 1844 :

Je crois que bien des gens trouvent que c'est de l'argent jeté par les fenêtres que de les encourager. Il faut que le brave M. Kurz soit bien passionné pour la musique pour

se donner autant de mal; car je crois qu'il y met souvent du sien. Il est vraiment pour la musique ce que papa est pour la peinture. Il s'est donné une peine extrême pour les concerts, qui finalement ont été très jolis.

La nouvelle du jour, écrit alors son père, est la crue énorme du Seyon. La trouée offre un coup d'œil effrayant: les trois chutes n'en font qu'une, et l'on ne peut tenir sur le pont sans être à l'instant inondé par la vapeur d'eau. Chacun y court pour voir, se faire tremper, et revenir se changer. La montagne est chargée de neige, qui fond à grands flots. La trouée fait son épreuve à cette heure.

Le Seyon venait, en effet, d'être détourné, ce qui amenait dans notre ville d'importantes transformations : « Le canal dans l'intérieur de la ville[1] est commencé, écrit à Albert une de ses sœurs; à la fin de l'année il sera terminé et toutes les maisons restaurées. On défera les ponts, on comblera la rue ; on ne reconnaîtra plus Neuchâtel. »

[1] Canal-égoût souterrain remplaçant le torrent.

IX

Revenons maintenant à la lutte sérieuse qu'allait soutenir notre jeune artiste. Mis en fermentation par les lettres de son ami Berthoud, son esprit, jusqu'alors si paisible et si confiant, ne trouvait plus autour de lui les lumières qu'il lui aurait fallu :

On vit ici, écrit-il à son père, dans un air toujours le même. Tout ce que vous me dites est en contraste avec ce que j'entends; de là la confusion où je me trouve. Hors d'ici, je penserai plus librement et tout autrement. M. Wintergest[1] est bien le meilleur homme qui existe; c'est à regretter qu'il soit toujours si satisfait de mes académies et qu'il n'ose pas se hasarder à les corriger. Il loue, il loue, et souvent je détourne la tête pour lui cacher mon envie de rire. Heureusement que je sais à quoi m'en tenir.

Ce doute pénible, ce mécontentement secret s'aggravèrent bientôt par suite d'un incident inattendu. Dans les premiers jours d'avril, un élève

[1] Qui à ce moment remplaçait Sohn.

de Delaroche, nommé Berthelli, ami de Léon Berthoud, passant par Dusseldorf, vint faire visite à Meuron : les études qu'il lui fit voir furent pour le jeune élève toute une révélation :

Je ne puis vous dire, écrit-il à son père, combien j'ai été frappé de ses études, et surtout du modelé et de la solidité de ton qui y règne, sans viser à de jolis tons comme ici. Je suis maintenant convaincu d'une chose, c'est qu'aucun artiste ici n'atteint une vigueur de modelé semblable, sans en excepter Sohn et Lessing, et qu'on n'y arrivera jamais à cette manière large. Je ne vous dirai pas mon désappointement en revoyant mes études, pauvres, maigres, sèches, où je suis sans cesse à la recherche de la couleur, en négligeant l'essentiel. Je fais la part de l'âge, de l'étude, du talent; il reste la manière *d'étudier*. On ne nous tient pas ici assez serré, je le sens, sur le modelé, l'anatomie et la forme, non plus que sur l'étude de l'antique, qui doit nous aider à saisir la nature dans sa plus belle expression. Ce fut un coup de tonnerre dans le calme plat d'ici, que la vue de ces études, et maintenant que voici trois semaines d'écoulées, que j'ai eu le temps de me remettre de ce premier choc, il résonne encore. A côté de ces têtes, toute la peinture d'ici a une apparence plate; elle ne se modèle pas... Tenez, mon cher papa, je voudrais que vous les eussiez vues; car elles m'ont fait une impression qui ne s'effacera plus. C'est dans ce sentiment que je voudrais peindre un jour, et c'est ce que je n'apprendrai jamais ici, malgré les talents incontestables que Dusseldorf renferme. On y apprend à dessiner, mais là aussi on peut pousser la chose bien autrement sérieusement.

Je vous dis ceci pour en venir à examiner si le moment ne serait pas bientôt là de changer de milieu d'étude? Il

faut naturellement peser le pour et le contre. C'est pour cela que je voudrais une fois vous dire *tout ce que je pense,* afin que vous puissiez aussi là-dessus me dire ce que vous en penserez. Comme je vous l'ai dit d'autres fois, on travaille ici trop en famille; on en prend trop à son aise; on ne travaille pas autant qu'on le pourrait: le nombre des études de Berthelli et ce qu'il me disait de la distribution de son temps me l'a bien fait voir...

Vous me demandez si on nous donne des sujets à traiter: pas du tout. On n'y songe pas plus que si nous n'étions pas là. Sohn, auquel je suis d'ailleurs très attaché, est là-dessus d'une extrême indifférence, au lieu de presser et de stimuler les élèves; et cette nonchalance, il l'a pour lui-même. Et si Sohn, l'homme principal, se montre ainsi, tous les autres professeurs perdent de plus en plus la considération. Hildebrand survit à son nom. Le professeur d'anatomie a décampé cet hiver à cause d'une aventure qu'on a voulu étouffer, et on n'a pas encore songé à le remplacer. Tout ceci est pour vous dire que je suis convaincu que j'avancerai plus en allant à Paris, mes trois ans révolus, ou du moins mon tableau achevé. *Je le sens.* Un des motifs qui vous ont détourné de Paris pour moi, c'est que j'étais trop jeune, n'est-ce pas ? Mais cette crainte ne doit plus vous troubler, si je puis apprendre davantage. Cette manière plus large et en même temps plus sévère d'étudier la nature me semble la vraie. Je me féliciterai toujours d'avoir commencé ici, mais je ne crois pas qu'il me faille y rester encore longtemps.

Huit jours après, il recevait la réponse de son père, qui est remarquablement bienveillante et pondérée :

La vue des études de M. Berthelli a donc opéré un changement complet dans ta manière de juger l'enseignement et la marche académique de Dusseldorf, et, avec la vivacité d'impressions de ton âge, à l'état paisible d'étudiant marchant avec confiance a succédé brusquement celui du doute et même de l'ennui Je comprends la chose, ou plutôt je me l'explique, et comme dans cette disposition d'esprit tu ne travaillerais plus avec confiance, je ne t'imposerai pas l'obligation de demeurer à Dusseldorf au delà du temps nécessaire pour clore honorablement ta première période d'études vis-à-vis de tes professeurs. Je consens donc à ce que tu me demandes ; non que je m'y sente vivement poussé par tes observations, mais parce que l'ennui t'empêcherait désormais de marcher avec élan, et par suite avec avantage... Peut-être seras-tu un peu déçu par le séjour de Paris, dont tu ne vois aujourd'hui que le beau côté. L'école allemande, me disait hier M. Aurèle Robert, recherche la pureté des contours ; l'école française veut le relief ; l'une agit sous l'impression du raisonnement, l'autre sous celle de la vue ; et chacune a son côté fort et son côté faible. En France, on tombe dans le chic et l'exagération ; en Allemagne, dans le sec.

A Paris comme à Dusseldorf tout n'ira pas à tes souhaits, et tu éprouveras qu'il faut partout beaucoup d'énergie et d'effort sur soi-même pour surmonter les inconvénients qui se rencontrent partout et les moments de découragement qui vous prennent à la vue des travaux des autres, qu'on est toujours disposé à préférer aux siens.

A son ami Berthoud, Meuron parlait avec plus de liberté encore. La crise fut décisive :

Ce que j'avais toujours soupçonné m'est apparu tout à coup. Dès lors, plus de repos. Je n'entreprendrai pas de

te raconter tout ce qui se passe en moi Pendant quinze jours, à la lettre, je ne pouvais regarder mes études sans serrement de cœur. Chaque soir, en rentrant, je me disais : Il faut partir, tu t'enfonces ici ! Que de tours de chambre, que de discours brisés ! Je crois que j'y passai même plusieurs fois une partie de la nuit. J'étais trop monté pour pouvoir réfléchir avec calme, monté comme tu ne peux pas te le représenter, et en même temps découragé au delà de ce que je puis dire. La première chose à faire était d'écrire à papa, qui fut, je pense, assez surpris. Il me répondit tout de suite que du moment où je ne pourrais plus travailler tranquillement et avec confiance à Dusseldorf, il faudrait me décider à aller à Paris, quoiqu'il ne fût qu'imparfaitement convaincu, ce que je comprends très bien aujourd'hui. J'avais réfléchi de mon côté et étais arrivé à cette conclusion, qui était la sienne, qu'il s'agissait de terminer *d'abord* honorablement mes études, ici, par un tableau qui en résume l'enseignement, et je me sens le courage de le faire.

« Il me semble convenable, lui avait dit son père, que tu boucles tes trois années par un ouvrage fait avec élan. » Malheureusement, c'était l'élan qui précisément lui manquait désormais. Le sujet qu'il avait choisi et dont il commençait la première esquisse au mois de mai : *David cherchant à calmer Saül par ses chants,* paraît lui avoir causé plus de tourment que de satisfaction. Il en est beaucoup question dans les lettres du père et du fils : ils dissertent à perte de vue sur l'attitude des personnages, leur expression et l'ordonnance

générale de la composition. A force de changer et de recommencer la tête de David, de multiplier les dessins, les mois s'écoulent ; ses sœurs s'en désolent ; impossible de songer à un retour définitif aux vacances d'été à cause de ce Saül et de ce David ! « Enfin, lui écrit sa sœur Marie, pour des majestés aussi célèbres, il faut savoir faire quelques sacrifices. Puissent-elles faire rejaillir sur toi un peu de leur immortalité ! »

Un séjour prolongé en Suisse vint faire une utile diversion à ce souci croissant et affermir ses nouvelles impressions, sans le détourner pourtant de la marche qu'il s'était tracée. Le retour à Dusseldorf s'imposait pour exécuter l'œuvre commencée, et le 16 décembre 1844 l'y retrouve, attaquant pour la première fois sa toile proprement dite.

X

Mais tout, à Dusseldorf, était changé pour lui. Les familles de Reutern et Jukowski s'étaient transportées à Francfort ; Schadow avait été appelé à Berlin. Bosshardt, un Suisse, la plus intime de ses relations, poursuivait ses études à Munich.

Et surtout, Sohn, qu'il avait tant aimé, n'était plus le même pour lui : leurs relations jusque-là si cordiales et si pleines de confiance avaient changé insensiblement. Le maître avait sans doute discerné l'influence, si vite acquise sur le jeune artiste, des tendances nouvelles de l'école française, incarnée pour Meuron en Berthelli ; et chaque dissidence, chaque velléité d'indépendance de son élève favori le piquait au vif. On ne saurait expliquer que par ce froissement très naturel le changement si sensible survenu dans les dispositions du professeur :

Sohn avait l'air de faire grise mine à mes essais, écrit Albert, et me fit une admonition si raide que je ne savais que me dire. Cela me fit un singulier effet que je ne saurais vous décrire... Souvent je me prends à penser : « Si seulement je pouvais travailler une fois quinze jours seul, quitte à revenir ensuite à l'atelier ! » Ces tiraillements continuels cassent les bras et vous éteignent, de manière à ne pas laisser la moindre étincelle d'inspiration. Cela donne froid à l'âme de se sentir si peu de liberté. C'est en faisant quelques faux pas de droite et de gauche qu'on apprend à connaître son chemin.

Depuis son dernier séjour en Suisse, il se sentait porté vers la couleur, et Sohn lui reprochait d'en avoir rapporté « de fâcheuses velléités », de vouloir marcher « en dehors de la voie tracée ». « Ces messieurs croient qu'il n'y a qu'un étroit

sentier qui mène au but ! » Et son maître le traitait durement, « sabrait » son tableau sans miséricorde : « Je vous avais dit de faire cela, et vous avez fait ceci ! » Heureusement, raconte Albert, je ne lui ai pas répondu un seul mot. Sûr est-il que s'il recommençait sur ce pied, je quitterais aussitôt sa classe. Plutôt tout planter là que de faire un tableau dans de pareilles conditions !

Son père l'exhorte au calme, à la patience, l'engage à faire effort pour entrer dans la pensée de son maître :

Cette lutte même, ajoute-t-il, aura été un profit, si tu la termines en vaillant homme. Tu feras l'expérience que c'est une étude tout à part que celle de *finir*. Il y va toujours plus de temps qu'on ne le supposait. La peinture de premier jet des commencements est autrement facile que le côté matériel de l'art chargé de réaliser le rêve. C'est ici qu'il faut du courage et de la fermeté de caractère, pour ne pas lâcher la besogne par lassitude ou découragement ; et c'est ce dernier travail qui distingue l'homme capable du peintre ordinaire.

Les nouvelles qu'il recevait de Neuchâtel n'étaient pas gaies non plus. La Suisse traversait une période agitée : l'invasion des corps francs, la guerre du Sonderbund près d'éclater...

Je ne reviendrai pas sur les événements, lui écrit son père. Mieux vaudrait peut-être les ignorer, car on en est

à la longue si assombri, si accablé, que cela vous ôte la faculté de travailler avec suite. Je te félicite d'être éloigné. Profite de ton privilège, mon cher ami, pendant qu'il dure. Tu as bien fait de nous rassurer au sujet de vos inondations, car nous étions en peine. Voilà comme chaque pays a ses tribulations ; mais celles de vos contrées passeront plus vite que celles de la Suisse, où la confiance mutuelle et le rapprochement des partis sont lents à revenir.

La lettre à laquelle Maximilien de Meuron faisait allusion, racontait les dévastations causées par la fonte soudaine des neiges et nous semble assez caractéristique pour que nous la transcrivions encore :

L'inondation prévue s'est effectuée, écrit Albert le 1er avril 1845, et avec une si grande rapidité et une si grande affluence d'eau que toutes les communications sont interrompues. Les rues basses ont jusqu'à quatre ou cinq pieds d'eau ; l'Académie est bloquée, l'eau pénètre jusqu'au milieu de la cour ; les charbons sont noyés, ainsi plus de chauffage. Les premiers jours, c'est amusant de voir la masse de canots qui circulent ; mais quand on songe à la foule de gens qui sont aux abois, cela rend triste. Toutes les campagnes sont sous l'eau, les chaussées rompues, les maisons de paysans submergées, une grande partie du bétail noyée dans plusieurs localités où l'eau est arrivée tout à coup par la rupture des digues, sans parler des récoltes perdues et de l'air malsain qui en résulte quand les eaux se retirent. Hier était le jour critique pour la ville elle-même, que la rupture des mêmes digues en amont a sauvée. L'eau ici dépassait déjà d'un pouce le haut de la digue, qui, il y a trois semaines, était encore de dix-huit à vingt

pieds au-dessus des eaux. On éleva en hâte une muraille de fascines, qui n'auraient pu tenir longtemps si l'eau eût continué à monter. Heureusement, elle baissa de deux pouces, et aujourd'hui un soleil magnifique va en absorber beaucoup. La ville cependant n'en sera pas débarrassée avant cinq à six jours. J'ai réussi avant-hier à gagner l'Académie — non sans péril, en enjambant les balustrades au risque de m'y empaler — pour déposer mon tableau sur une chaise, afin que si l'eau s'avisait de monter encore, il ne pût en être atteint. C'est la partie la plus animée de la ville qui est submergée. Mon ami Smith en est fort gêné.

Peu de temps auparavant, d'autres alarmes, également nouvelles pour le jeune Neuchâtelois, qu'elles intéressaient fort, avaient ému la population : le Rhin, pris depuis trois semaines, était comme une mer de glace en tourmente : les blocs, entassés les uns sur les autres, atteignaient jusqu'à quinze pieds de hauteur.

On attend à chaque instant la débâcle, écrivait-il. On prétend qu'il y a des endroits où la glace atteint à une trentaine de pieds d'épaisseur. Le Rhin grossit d'un pied par vingt-quatre heures. Des sentinelles sont en faction, et sitôt que l'événement se fait pressentir, on tire du canon pour avertir plus bas que la glace arrive. Si l'eau monte comme l'année passée, cela peut devenir dangereux, vu qu'un seul de ces glaçons énormes peut renverser une douzaine de ces maisons de paysans faites en gâchis.

Le moment du départ approchait. Nous laisserons de côté le récit des fêtes artistiques de cet

hiver-là, ainsi que des concerts splendides qui eurent lieu vers le printemps. Ces solennités musicales alternaient de trois en trois ans avec Aix-la-Chapelle et Cologne; des chœurs hors ligne étaient soutenus par un orchestre de quatre cents musiciens. Le *Josué*, de Hændel, impressionna fortement Meuron, qui avait trouvé ainsi à Dusseldorf tant d'occasions d'enrichir son esprit et d'élargir son horizon. « Il m'en coûtera toujours un peu, écrit-il, de quitter Dusseldorf; mais je me réjouis plus que jamais de revenir au pays et de vous revoir tous. »

Enfin, au commencement de juin 1845, il donnait à sa toile le dernier coup de pinceau, et disait adieu à Dusseldorf, non sans avoir échangé quelques explications affectueuses avec son professeur et pris congé de beaucoup de bons amis. Schadow, de retour depuis quelques semaines, s'était montré très bienveillant: « Personnellement, écrit Albert, je me suis séparé de tous deux en bonne amitié. Je n'ai rien négligé pour cela avec Sohn, qui m'a donné des conseils très paternels, dont je l'ai remercié. »

Avant de rentrer en Suisse, il fit, avec un ou deux camarades, un charmant voyage, et visita tour à tour Munich, Heidelberg, Augsbourg...

Le tableau de *David et Saül* est l'œuvre d'un

bon élève, qui a tiré d'un enseignement trop étroitement académique tout le profit qu'il fallait en prendre, qui a appris à dessiner correctement les figures, à donner de nobles plis aux draperies. Plus tard, il se demandait s'il n'avait point séjourné trop longtemps dans l'atmosphère un peu renfermée de la célèbre école allemande. Nous allons le voir, dans l'air plus libre de Paris, prendre son essor et conquérir sa personnalité.

CHAPITRE III

SÉJOUR DE PARIS

L'atelier et l'enseignement de Gleyre. — Walthard. — Salon de 1845. — L'Exposition de Neuchâtel en 1846. — Mort soudaine du peintre Lory. — Entrée aux Beaux-Arts; voyage au Havre. — Premières compositions; séjour à Fontainebleau. — Juste Olivier. — Les événements politiques: révolution de 1848, à Paris et à Neuchâtel.

I

Le 17 octobre 1845, Albert de Meuron débarquait à Paris. Il y trouvait quelques amis et compatriotes qui lui firent un accueil empressé, M. Aug. de Meuron, le fondateur de l'hospice de Préfargier, la famille Coulon, MM. Fritz et George Berthoud, de Fleurier, tous deux banquiers, la famille Girardet : Charles, le graveur, et ses trois fils, Édouard, Paul et Karl.

Le jeune peintre trouva à louer à très bon

compte, au quai des Grands-Augustins, un petit appartement, où il était confortablement installé peu de jours après son arrivée.

Il entra à l'atelier Gleyre, qui avait succédé à l'atelier de Paul Delaroche, à la suite d'un fâcheux accident dont nous devons le récit à M. Albert Anker. Comme dans la plupart des ateliers, les nouveaux venus devaient subir des « brimades » parfois cruelles; il y en eut une qui dépassa toute mesure et eut des conséquences tragiques: on attacha l'élève sur une échelle, on le porta en triomphe, puis on posa l'échelle contre le mur avec le « nouveau » la tête en bas; le malheureux eut une congestion cérébrale dont il mourut. Grande colère de Paul Delaroche, qui déclara vouloir fermer son atelier. Quelques élèves allèrent en députation chez lui et lui demandèrent à quel peintre ils devaient s'adresser: il leur désigna et leur recommanda chaudement Charles Gleyre, qui avait alors environ quarante ans et n'avait guère encore exposé que les *Illusions perdues* et la *Séparation des Apôtres*.

Albert de Meuron arrivait à l'atelier peu après ce changement de maître; il y trouva des élèves qui avaient encore suivi l'enseignement de Delaroche, tels Gérôme et Hamon. Il y retrouvait aussi un de ses camarades de Dusseldorf, un

Américain nommé Smith, pour qui il avait de l'amitié, puis un compatriote à qui il porta un affectueux intérêt et dont il parlait toujours avec un certain attendrissement. C'était un Bernois nommé Walthard, qui passa plusieurs années à Paris et y exécuta un charmant tableau, heureusement conservé au Musée de Berne : *Faust recevant les directions de Méphistophélès.* Ce début brillant fit naître de belles espérances ; mais, revenu dans sa ville natale, Walthard n'y trouva pas les encouragements dont il avait besoin : il chercha des consolations dans l'alcool et finit ses jours à la Waldau.[1]

Parmi les camarades d'atelier de Meuron, nous pouvons citer encore Toulmouche, Schutzenberger, et Nazon. Ce dernier n'était plus tout à fait jeune à son arrivée ; on lui demanda ce qu'il avait

[1] Ce jeune artiste n'était pas un malade ordinaire : le directeur l'avait pris en amitié, il continua de s'intéresser à lui lorsqu'il quitta l'établissement après un premier séjour, et toutes les fois que Walthard « se dérangeait » de nouveau, le médecin le rappelait et le faisait travailler dans l'atelier qu'il lui tenait toujours prêt. C'est là que Walthard exécuta plusieurs tableaux, notamment une œuvre de longue haleine, la *Bataille du Grauholz.* Mais ce qu'il fit de plus remarquable à la Waldau, ce fut une série de portraits de malades : il cherchait à les faire causer, observait leur physionomie, leurs gestes, leurs allures, écoutait leurs plaintes, le refrain de leur idée fixe, et rentré chez lui, il faisait un dessin auquel il donnait pour légende les paroles drôles, amères ou folles qu'il venait d'entendre.

fait avant de se vouer à la peinture ; il répondit qu'il avait été au séminaire, avec l'intention de devenir curé. « Hé bien, nouveau, crièrent en chœur les camarades, tu vas prêcher. Fais-nous un sermon ! » Nazon obéit ; il parle, parle, les périodes se déroulent avec ampleur :

— Mais, nouveau, c'est très bien ce que tu nous dis-là !

— Je crois bien, réplique Nazon, c'est du Bossuet.

Meuron fut d'abord un peu ahuri par le vacarme de l'atelier :

Ces malheureux Français, écrit-il, ont le talent de travailler en faisant un train d'enfer, du moins le grand nombre. L'un chante, l'autre rit d'un camarade ; on s'insulte, on crie, on applaudit. C'est un vacarme étourdissant par moments, surtout maintenant que les élèves reviennent et que l'atelier se remplit. Ce matin il y en avait deux qu'on chicanait pour leur accent gascon, ce qui donna presque une petite émeute et menaça d'amener une bataille. Heureusement l'un d'eux eut l'idée de produire une chanson nouvelle, et il ne fallut que cela pour que chacun se joignît au refrain et fît sa part du concert. C'était se calmer pour retomber dans un autre genre de vacarme. C'est assez impatientant par moments, surtout quand le perturbateur n'a pas d'esprit ; mais souvent aussi c'est assez amusant. Et puis on s'y fait et on finit par n'y plus faire attention. Ils laissent d'ailleurs parfaitement tranquilles ceux qui ne se mêlent de rien.

Gleyre venait tous les jours pour la correction:

C'est un homme excessivement bon et doux, qui paraît fort aimé à l'atelier. Il corrige bien. Il parle beaucoup de simplicité, de larges plans, de tranquillité C'est une chose très bonne, je le sens. Mais je ne saisis pas encore très bien la façon d'y arriver et à quel point cela manque dans mes ouvrages... Je suis très content de la manière dont on étudie ; on suit une marche très sérieuse, et, autant que j'en puis juger, l'école française est sur une très bonne voie. Il y a beaucoup, beaucoup de talents. C'est presque effrayant de voir la masse de gens qui ont du talent, et même un talent au-dessus de l'ordinaire, et qui cependant ne font point de bruit. M Gleyre m'a questionné sur le temps que j'avais passé en Allemagne et le détail de mes études. Il m'a demandé si j'avais étudié l'antique et conseillé de le reprendre encore. Le peu d'importance qu'on lui donne en Allemagne est une des choses qui l'ont frappé quand il y fut. Il dit que je tourmente trop mes lignes, que je ne vois pas assez les formes principales, et que ce qui devrait y être subordonné est précisément ce que j'exprime avec le plus de soin. En Allemagne, dit-il, on cherche davantage à apprendre le corps humain partie par partie, comme anatomie et structure, qu'à trouver l'aspect vrai et toujours nouveau de l'ensemble de chaque corps et de chaque pose...

Une chose qui m'a frappé et à laquelle je ne m'attendais pas ici, c'est d'entendre parler continuellement de *simplicité* et de *naïveté :* copier la nature comme si on ne savait encore rien.

Pour M. Gleyre, le point capital est de saisir avant tout le caractère et la nature du modèle, et une fois ceci compris, travailler tout le reste dans ce sentiment-là. A Dusseldorf, on ne nous en parlait pas. C'eût été difficile, du

reste, d'étudier les différents types avec deux seuls modèles alternant d'une semaine à l'autre... M. Gleyre nous faisait remarquer comment cela se retrouve partout dans les antiques : quand ils trouvaient une beauté dans un corps, ils se plaisaient à l'accuser et à y subordonner le reste. De là cette admirable harmonie de l'ensemble et aussi cette variété toujours attrayante, bien que ce fût toujours le même corps humain... Faute de suivre cette marche, on tombe dans le défaut des écoles allemandes, de multiplier dans une grande composition des corps qui se ressemblent tous, des mains toujours les mêmes, quoique bien dessinées, d'un ensemble froid et monotone.

A côté de l'enseignement de Gleyre, notre jeune artiste recherchait avidement celui des vieux maîtres et devint bien vite un des hôtes familiers du Louvre. Il note avec soin pour son père ses impressions, qui d'ailleurs se modifient en se précisant. C'est Véronèse qui d'abord le saisit par la magie de sa couleur et de son style décoratif; s'il aime Raphaël, il préfère encore Léonard; il est conquis par les paysagistes hollandais, Ruysdaël, Cuyp, Van Berghem. Puis c'est Claude Lorrain, et surtout Poussin, qui l'enchantent. Et, parmi les nouveaux, Léopold Robert lui paraît le seul qui soit arrivé « au niveau des anciens, parce qu'il est complet en lui-même. » Horace Vernet l'avait d'abord frappé vivement, mais « pour y revenir souvent, ce n'est plus cela. » Et sa précoce sagesse ajoute cette jolie réflexion : « Au Louvre,

il faut voir et regarder longtemps avant de parler. »

Mon *David* est-il rencloué dans sa caisse, écrit-il ? Quand je pense au mal qu'il m'a donné et au temps que je lui ai consacré, cela me semble si loin, si loin de moi ! Depuis deux mois, tant d'idées et tant de choses passent et repassent dans mon cerveau, qu'à la lettre tous ces derniers temps de Dusseldorf me semblent à trois ou quatre ans de distance.

Grâce à la recommandation d'un ami de son père, Albert eut la bonne fortune de voir dans l'atelier d'Ingres un portrait de femme que l'illustre artiste venait d'achever et qu'il estimait « un de ses meilleurs ouvrages. »

Seulement, raconte-t-il, au lieu de M. Ingres, c'est sa femme que j'ai trouvée, occupée à raccommoder du vieux linge au milieu de ses belles gravures et de ses copies de Raphaël. Elle ne s'est point dérangée pour moi, en quoi elle avait parfaitement raison, et moi, en la voyant travailler si assidûment, je ne savais trop que lui dire, car enfin on ne peut se borner à regarder, il faut bien dire quelque chose, et ce fut mon séjour à Dusseldorf qui me tira d'affaire. Je lui ai dit que c'est là que j'avais étudié ; elle me demanda alors si j'avais connu M. Schadow et si sa fille était mariée. Elle les avait connus en Italie... Tout en causant, j'eus le temps d'examiner le portrait bien à mon aise : il est admirable. C'est de la peinture qui comme sentiment et exécution pourrait se mettre à côté des Raphaël ; c'est au moins, de tous les artistes que j'ai connus, celui qui s'en rapproche le plus. C'est extraordinairement

fini, d'un très grand style, et en même temps gracieux et facile.

Dans la même lettre, Albert fournit à son père un état minutieux de ses dépenses, et c'est là un article qui tient une certaine place dans sa correspondance. L'ordre dans les détails de la vie est une vertu neuchâteloise à laquelle Maximilien de Meuron attachait un grand prix, estimant sans doute, avec le grand poète Racine, que « savoir son compte n'est point indigne d'un honnête homme. »[1] On admire la parfaite déférence d'Albert, la bonne grâce avec laquelle ce garçon de vingt-deux ans justifie ses dépenses et fournit à ses parents des explications minutieuses, auxquelles tant d'autres ne se seraient point prêtés sans révolte. Il ajoute :

En voyant tout ce qu'il faut d'argent pour vivre et étudier ici, je voudrais bien en être où en est déjà Karl Girardet, qui a tant de tableaux à faire et une peinture qui plaît. Je trouve seulement qu'il en profite un peu trop, comme vous le disait son père, et qu'il se donne aux tableaux de commerce plus qu'il ne faudrait. Il dit lui-même qu'il ne se sent plus le courage d'aborder de grands sujets. Ce serait dommage pourtant qu'il ne donnât plus quelque chose qui fût à la hauteur de ses *Huguenots*.

Gleyre était satisfait des progrès de son élève, et celui-ci n'était pas moins content de son maî-

[1] Lettre de Racine à son fils Jean-Baptiste.

tre, qui lui témoignait le plus bienveillant intérêt, comme d'ailleurs à tous ses camarades: « C'est le meilleur homme du monde, et il est d'une complaisance telle envers ses élèves, qu'on l'accuse même d'être trop désintéressé: les deux tiers de l'atelier sont admis gratuitement, à peu de chose près, et il va en voir bon nombre chez eux. »

Albert se préparait alors à concourir pour l'entrée à l'École des Beaux-Arts; il échoua à la première épreuve, mais réussit quelques mois plus tard. Ce qui l'y attirait, c'était la perspective d'être corrigé par les artistes les plus célèbres d'alors, Horace Vernet, Paul Delaroche, Ingres, Ary Scheffer, David d'Angers.

Il avait aussi l'occasion de voir de près quelques artistes chez M. Marcotte d'Argenteuil, l'ami et le protecteur de Léopold Robert, qui reçut fort bien le jeune Neuchâtelois, lui fit voir sa précieuse galerie, où le peintre des *Moissonneurs* était particulièrement bien représenté, et l'invita à venir chez lui le dimanche soir, ajoutant qu'il y rencontrerait Ingres et Brascassat.

II

Le printemps 1846 était venu, et déjà Maximilien de Meuron s'occupait de préparer l'exposition de Neuchâtel, qui avait lieu alors pendant les vacances d'été, au moment où les salles du collége, seul local disponible, se trouvaient libres. Karl Girardet n'avait pas répondu à l'invitation des Amis des Arts, et M. de Meuron s'en inquiétait.

Il est urgent, écrit-il, pour entretenir le goût de notre public et pour procurer à Neuchâtel, dans les arts, quelque chose d'analogue à ce qui s'y fait pour les sciences sous l'influence d'Agassiz, que les artistes nous secondent. Sans donner trop d'importance à l'action que je puis exercer, je crains quelquefois que si je venais à manquer, l'intérêt pour cette œuvre ne vînt à diminuer, tandis qu'en la soutenant par des œuvres de mérite, on amènerait la ville et le gouvernement à favoriser le mouvement, et dans peu d'années la cause serait gagnée. Il faut absolument un local convenable, et ce que nous avons ne l'est plus. Je désire vivement aussi, si l'on veut donner à la culture des arts une tendance vraiment élevée, que nous ayons une collection des principaux antiques, disposés et éclairés de manière à

pouvoir être étudiés, puis un atelier et un emplacement supérieur propre à l'enseignement de la figure. Tel est le but auquel il faut tendre.

Ce but, il a été atteint, grâce à M. de Meuron et à ses successeurs: Neuchâtel a les Salles Léopold Robert, où ont lieu les expositions bis-annuelles, un musée plus spacieux sans doute et plus riche que n'osait le rêver le vieil artiste, enfin des salles de dessin bien éclairées et où les « antiques » ne manquent pas. Il nous paraît tout naturel de posséder tout cela; n'oublions jamais à qui nous le devons.

Tandis que Maximilien de Meuron préparait l'exposition de Neuchâtel, le Salon de Paris captivait l'attention de son fils. Il n'y admira point Delacroix sans de fortes réserves et fut surtout conquis par les paysages de Diaz :

Il y a de lui des choses charmantes, entre autres un petit intérieur de forêt qu'on dirait peint avec une éponge, mais qui, vu à distance, a une vie, une entente des tons, admirables à mon goût. C'est bien là l'aspect du soleil perçant les branches; mais il faut pour cela cligner les yeux. Il a d'autres tableaux de petites dimensions, avec de petites figures charmantes de couleur et d'effet.

Albert envoya à l'exposition de Neuchâtel une étude de figure avec paysage qui fut achetée pour la loterie. M. de Meuron lui écrivait à ce propos:

Si je n'eusse été ton père et président de l'assemblée, je t'aurais estimé comme l'un des jeunes artistes à mettre en première ligne pour les encourager; mais j'ai eu la bouche close devant d'autres intérêts à considérer. On a même parlé un moment d'acheter ton *Saül,* « comme point de départ d'un artiste qui fera honneur à son pays ». Ma position est assez difficile, et je ne puis l'occuper dignement qu'en sacrifiant mes intérêts particuliers. Notre comité a tenu avant tout à s'assurer un *Intérieur de Saint-Marc,* d'Aurèle Robert, qu'il a payé 3000 francs et qui les vaut. Ce sera le premier lot. Le tableau de Karl Girardet et deux d'Édouard ont passé; l'*Enfant* de Zuberbühler, le *Chasseur blessé* de Moritz, un *Coucher de soleil* de Léon Berthoud, une *Vue du lac Majeur* d'Édouard Pourtalès; Grisel, Baumann, etc. Tu comprends les motifs de ces derniers achats. Reste Grosclaude, qui nous a envoyé d'anciens tableaux, dont je ne voudrais aucun pour moi, bien qu'ils aient le genre de mérite particulier à cet artiste. Ses prix sont hors de proportion avec nos moyens et leurs qualités. Je lui avais écrit pour obtenir un rabais: je viens de recevoir sa réponse; elle est vraiment curieuse... Nous ne ferons rien avec lui, et vraisemblablement c'est la dernière fois que nous aurons ici de ses tableaux. Il ne peut pardonner qu'on ait acheté à d'autres et pas à lui. Il ne veut pas que ses ouvrages passent à la loterie dans la crainte qu'ils ne tombent *dans des mains obscures et des lieux écartés;* mais il tient à ce qu'ils figurent à côté de ceux des artistes que la ville a privilégiés, et il n'adoucit en rien ses prix, heureusement pour nous. En attendant, cette affaire m'ennuie et m'abreuve de désagréments... J'ai mon discours à prononcer pour l'assemblée générale, et il ne sera pas facile, car je suis souvent paralysé par l'indifférence des autres dans ce que je voudrais proposer pour l'avancement de l'œuvre.

Tout n'était pas rose, on le voit, dans l'activité assumée par Maximilien de Meuron ; de telles confidences, qu'il ne faisait qu'à son fils, nous révèlent ce qu'il lui fallut d'énergie, de persévérance et d'abnégation pour implanter à Neuchâtel l'institution des Amis des Arts. Albert répond par des réflexions sur le goût du public, qui sont toujours de saison :

Ce sont des tableaux de genre qu'il lui faut... Étant donné le goût de la généralité des personnes, je ne vois pas bien pourquoi les tableaux de Grosclaude n'ont pas eu plus de succès. Tout ce que vous me dites de lui reste encore au-dessous de ce que j'ai eu l'occasion d'entendre ici. Ses prétentions sont exorbitantes; et je crois qu'il lui faut, pour placer ses tableaux, en rabattre beaucoup clandestinement. Il n'en a pas moins un atelier de demoiselles et un atelier de jeunes gens. Quant à sa *Sainte Cécile* et aux autres tableaux dont il vous a parlé, ils me semblent du *tout mauvais :* ni sentiment, ni dessin, ni proportion ; c'est une femme joliment faite, mais cela ne dit absolument rien. Il m'a fait une description de ses tableaux qui, si j'avais le loisir de la raconter, vous ferait certainement rire, comme elle a fait rire Karl Girardet.

Citons encore, à propos de cette exposition, une phrase caractéristique de Maximilien de Meuron. Après avoir indiqué les gagnants des principaux lots, il ajoute :

...Il nous reste à répartir toutes ces choses : tout cela retombe sur M. Merveilleux et sur moi, seuls membres

actifs, et *ce bel été passe de cette manière. Je m'en console en pensant que toi et ta génération en recueillerez un jour les fruits...* La ville est déserte et la chaleur intense. *Il aurait fait un été remarquable pour être dans les Alpes,* et je le regrette beaucoup; mais qu'y faire ?

Dans sa réponse, au cours de laquelle il compatit aux soucis de son père, Albert plaide chaleureusement la cause de son ami Walthard, qui expose dans sa ville natale, et n'y rencontre qu'indifférence et mauvais vouloir; il prie son père de recommander à M. Lory le jeune artiste, qui aurait grand besoin de vendre son tableau. M. de Meuron partait précisément pour Berne avec M. Charles Berthoud; mais son séjour dans cette ville fut assombri par un pénible événement, qu'il raconte dans une lettre du 27 août 1846:

J'avais passé la matinée à l'exposition, où ces messieurs de la Société des Arts me firent l'accueil le plus aimable, arrangeant pour la soirée, pour le sculpteur Imhof et pour moi, une charmante réunion. Après le dîner, je fus chez Lory, que je trouvai très bien, et qui, aussi bien que sa femme, me témoigna une grande joie de me voir. Lory me dit qu'il allait se faire la barbe et s'habiller, et que nous retournerions ensemble à l'exposition, puis à la soirée en question. Lory sort et revient bientôt en toilette. Il voulut encore me faire voir un daguerréotype de la statue *d'Agar,* de Imhof, et pendant que nous l'admirions, il se plaignit d'un accès de palpitations auxquelles il était sujet de temps à autre. Sa femme sortit pour chercher un

remède. Pendant qu'elle était dehors, il me fit mettre la main sur son côté pour me faire une idée de ce qu'il éprouvait. J'en fus vraiment effrayé, mais lui me disait encore que cela ne serait rien. Mme Lory lui fit prendre un peu d'éther et de l'eau. A peine en avait-il avalé quelques gouttes que je le vis pâlir. Sa femme sortit encore pour faire appeler le médecin, et dans le court moment qu'il lui fallut pour cela, son mari rendait le dernier soupir dans mes bras. Tout cela fut l'affaire d'une ou deux minutes, mais tu peux te représenter la scène déchirante. Je passai le reste de la soirée avec l'affligée, et revins hier ici avec la poste, parce que ma présence y était nécessaire, et aujourd'hui je retourne à Berne avec M. Monvert, pour assister à l'enterrement de mon ancien ami et compagnon d'études. M. Lory s'était vivement intéressé au placement du tableau de Walthard.

J'ai été, répond Albert, bien surpris et bien peiné de la mort de M. Lory, et j'espère beaucoup que l'impression qu'a dû vous causer cette scène douloureuse n'aura pas eu de suite pour vous. Mais il y a quelque chose de bien mélancolique à voir s'éteindre ainsi un ami auquel se rattachent en aussi grand nombre les souvenirs de la jeunesse et les premières joies de l'artiste. Le court séjour que j'avais fait avec vous à Greng en même temps que lui, m'avait attaché à lui, et je le regrette sincèrement.

Albert passa l'été à Paris, préparant son concours d'entrée aux Beaux-Arts, qu'il subit avec succès, mais sans en concevoir d'orgueil :

C'est maintenant que j'ai réussi, écrit-il, que j'ose insister sur le peu d'importance qu'il y faut attacher. Celui de

notre atelier qui a passé le plus facilement avait une figure assez mauvaise, et j'en suis à me demander ce qu'on appelle *bien* ici. N'empêche que je suis très content d'avoir passé, puisque j'avais tant fait que de concourir et que cela veut dire quelque chose *pour les autres*.

Un voyage à Rouen et au Havre fut la récompense de cet heureux effort. Toute une lettre, adressée à une de ses sœurs, est consacrée au récit de cette excursion. Albert décrit le moment où le bateau du Havre attend la vague de la grande marée pour franchir un banc de sable qui barre le fleuve :

Au bout d'un quart d'heure, on l'aperçut au loin. Ce moment était fort curieux et m'a fait une impression particulière : on la voit ; ou plutôt c'est l'eau de la Seine, refoulée par la marée montante, qu'on voit comme une espèce de barrière, une grosse vague qui avance très vite et à grand bruit. Plus elle approche, plus il semble qu'elle monte vite. Enfin, elle vient battre contre votre bateau, et vous vous remettez en marche. L'eau de la Seine en est remuée jusqu'au fond et se couvre d'une foule de mouettes qui viennent y chercher pâture. C'est un spectacle bien particulier que celui de cette vague énorme qui prend tout le travers de la rivière par un temps calme. La Seine va s'élargissant peu à peu, et l'on entre en mer sans presque s'en apercevoir, surtout par une belle journée comme elle l'était alors. C'était grandiose à voir malgré une certaine ressemblance avec nos lacs, par une belle journée d'automne un peu voilée de brume.

III

Peu après son retour à Paris, il recevait la nouvelle de la mort de sa grand'mère, qui avait pour lui une particulière affection, dont elle donna des preuves jusqu'à ses derniers moments.

Elle nous disait, écrit M. de Meuron : « Ce cher Albert, combien je l'aime ! Il me regrettera, n'est-ce pas ? Combien j'ai prié pour lui ! J'ai plus prié pour lui que pour vos autres enfants, car il est le plus exposé. Dites-lui combien je l'aimais, et qu'il pense quelquefois à sa vieille grand'mère. » —Voilà dans quels termes cette respectable mère s'exprimait à ton sujet dans les dernières paroles qu'elle prononça sur les siens ; puisse sa bénédiction reposer sur nous tous !

L'année 1846 allait finir. M. de Meuron imagina de faire revenir son fils pour les fêtes du Nouvel-An, sans prévenir les siens. Afin de leur ménager cette surprise, il indique à son fils une phrase conventionnelle qu'il devra glisser dans sa prochaine lettre s'il accepte la proposition paternelle. Ainsi fut fait ; et à force de diplomatie, l'arrivée d'Albert fut pour tous les siens une joie d'autant plus vive qu'elle était imprévue.

Nous ne le suivrons pas dans tous les incidents de sa vie de Paris. Notons cependant l'épisode comique de son incorporation dans la garde nationale, 2[e] compagnie, 4[e] bataillon de la XI[e] Légion de chasseurs, et de sa comparution devant le Conseil de discipline, « général et état-major en grande tenue. » Les démarches qu'il dut faire pour établir sa qualité d'étranger lui donnèrent une idée des beautés de la bureaucratie.

Il travaillait alors à une composition mythologique dont une lecture d'André Chénier lui avait suggéré l'idée : *Nymphes surprises par un Faune*. Cette entreprise occupe beaucoup de place dans sa correspondance du printemps 1847. Son père lui recommande judicieusement, à ce propos, de chercher à réaliser « ses propres impressions et non celles qu'il aurait reçues de tel ou tel maître », de « former sa palette sur la nature même » ; de son côté, Karl Girardet l'exhorte à travailler *en plein soleil,* « parce qu'on apprend ainsi à voir que les ombres ne s'obtiennent pas avec des noirs, comme on le pratique à l'atelier. » Ces conseils répondent aux secrets instincts du jeune artiste, qui se sent toujours plus attiré vers le paysage : « Je n'imagine plus guère de sujet, dit-il, où le paysage n'ait un rôle. » Et le paysagiste qui le captive surtout, qui « réveille en lui les plus inti-

mes sympathies », c'est Poussin : « Après les avoir tous regardés et *bien* regardés, c'est toujours à lui que je reviens, c'est lui qui me parle le plus. » Il se demande ce qu'il pourra tirer un jour du paysage suisse, qu'il connaît encore bien peu, mais qui l'attire. Son père lui répond par cette lettre très intéressante :

Je comprends ta pensée à l'égard des sujets suisses. Édouard Girardet a choisi un genre où il réussit très bien, mais qu'il devra abandonner bientôt parce qu'il n'est pas inépuisable et qu'il a déjà passablement avancé l'exploitation de la mine. Je ne te conseillerais pas de le suivre dans cette voie ; mais il est d'autres sujets historiques ou particuliers, qui, traités avec style et un sentiment vrai et grandiose des beautés alpestres, te permettraient de faire en Suisse quelque chose d'original et qui serait certainement goûté. La difficulté d'études d'après nature serait la variation de la température, les rapides changements de temps qui déconcertent, et la difficulté de trouver des modèles. Il faut de l'énergie et du temps pour triompher de ces obstacles, et ce n'est pas dans quelques semaines, passées ici ou là, qu'on arriverait, mais au moins en ferait-on un essai, et cet essai, nous pourrions le tenter cet été, à moins que tu ne préfères continuer pour cette année tes études préliminaires d'atelier, utiles et solides, dont je te parlais plus haut. Quelque résolution que tu prennes, il est certain que si tu veux devenir *toi* en peinture, ce ne sera qu'en formant ton sentiment individuel sur l'étude de la nature, et, après t'en être *pénétré*, en alliant les ressources de l'art avec la vérité.

Admirable page, qui trace si judicieusement à Albert de Meuron la voie qu'il devait suivre en effet. Nous verrons comment il se *pénétra,* longuement et patiemment, du caractère de la nature alpestre, triompha, à force d'énergie, des difficultés que son père connaissait bien pour les avoir affrontées avant lui, et parvint à donner de l'alpe une interprétation neuve et personnelle, qui n'a rien perdu pour nous de son charme et de sa puissance.

Pour l'heure, il s'applique à son tableau des *Nymphes*, et communique à son père les bons avis qu'il reçoit de Gleyre. Mais l'œuvre de ce maître lui paraît plus instructive encore que ses conseils:

> M. Gleyre me disait qu'on ne peut s'accorder de l'espace qu'à la condition de le rendre intéressant en proportion... La vue du tableau de M. Gleyre m'a beaucoup encouragé. Quand on voit avec quelle habileté et quelle décence il sait se tirer des figures nues!... Je ne connais pas de peintre à cette heure qui ait su saisir la beauté de l'antique et se l'approprier comme lui ; non l'antique de David et de son école, qui ne voit que la forme; Gleyre voit la nature avant tout, mais avec l'âme antique, pour ainsi dire, tant par le sujet, qui rappelle l'art grec, que surtout par le sentiment qu'il y met...

Il fallait aux figures du jeune peintre un cadre de paysage. Il l'alla chercher dans la forêt de Fontainebleau, dont l'année précédente il avait admiré

les chênes séculaires. Il y passa un temps délicieux de travail et de solitude en pleine nature. « Combien ne donnerais-je pas, écrit-il à son père, pour vous avoir ici! La forme des chênes me fait toujours penser à vous. Plus je travaille et plus j'aime le paysage. Je crois que c'est dans une combinaison des deux genres : figures et paysage, que je trouverai ma voie. »

Et M. de Meuron de répondre :

Tes impressions et ta vie de jeune peintre à Fontainebleau m'ont rappelé mes propres impressions, et je n'étais pas arrivé au passage de ta lettre où tu désirais m'avoir auprès de toi, que j'avais de mon côté formé le même vœu. Je crois que tu as bien fait de t'en tenir à deux études, plutôt que de faire beaucoup de pochades qui ne meublent pas la tête. Je vois encore avec intérêt ce que tu pressens de ta spécialité future... Ce que je te recommande particulièrement pour ton tableau, c'est de bien méditer et étudier à fond ta pensée avant de rien faire, afin de n'être pas forcé à revenir sur des choses essentielles d'ensemble, de lignes ou de proportions, corrections qui doublent l'ouvrage et nuisent à une exécution agréable à l'œil. Évite surtout les bruns et les noirs, et efforce-toi d'arriver à l'effet par des lumières franches et colorées, aussi claires que possible, sans tomber dans le flasque et dans le fade, et tâche à tirer parti des parties qui, n'étant ni ombres ni lumières, servent à les faire valoir les unes et les autres.

Le père eût bien voulu partager les bonnes séances de son fils, ou du moins aller pour son

compte peindre d'après nature : les occupations du propriétaire faisaient tort au peintre, en lui dérobant la meilleure part de son temps :

Je ne puis t'en dire plus aujourd'hui, écrit-il, ayant plus envie de dormir que d'écrire. La journée d'avant-hier fut pour moi une grande affaire : je fis les foins à Wavre, et revins hier en ville avec cinq grandes voitures. Nous en eûmes jusqu'à trois heures de la nuit à les décharger, et comme la crainte du feu m'obligeait à la surveillance et que j'avais été ces deux journées au grand soleil et fait la course de Bel-Air à Wavre, puis à Neuchâtel, sur mes jambes de soixante-deux ans, j'étais abîmé de fatigue.

Cependant, la semaine suivante le trouve installé dans son atelier de Bel-Air, travaillant à un grand tableau, qui doit être *l'Orage* du musée de Neuchâtel :

J'avais besoin de la tranquillité et des longs jours, et plus encore de la belle lumière de l'atelier. Je crois être enfin au clair avec mon effet, mais il m'a fallu un moment de grand courage pour y arriver. C'était une après-midi de la semaine dernière, ta sœur Marie était ici avec moi, et de temps en temps je l'appelais pour me dire si je ne donnais pas trop dans le noir avec mes nuages. Je suis enfin parvenu à faire fuir la plaine et enfoncer les montagnes à l'aide d'ombres énergiques sur la plaine. Souhaite-moi bonne réussite ! Je travaille avec courage et avec calme, et j'en augure bien pour le résultat.

Quelques jours plus tard, il ajoute :

Le ciel, qui était pour moi le point le plus épineux, est comme fini et me paraît réussi ; au moins est-il en harmonie avec les figures ; et certes il y faut du caractère pour indiquer la bourrasque. Quoique j'eusse bien désiré revoir la nature, néanmoins, comme l'effet est tout à fait passager et que je pourrais revoir les lieux sans l'y retrouver, le souvenir et l'imagination y suppléeront.

Le vieux peintre y allait avec tant d'ardeur, que sa femme s'en inquiétait presque :

Ton père, écrit-elle, travaille beaucoup. Quelquefois il est déjà à l'ouvrage à cinq heures du matin, et il ne quitte qu'à une heure, puis le soir il faut souvent que j'aille l'en tirer à la nuit tombante. J'aimerais beaucoup qu'il y fût moins ; mais il s'y plaît tant que je n'aime pas trop à le contrarier.

IV

A ce moment, les préoccupations politiques envahissent la correspondance des deux artistes. La guerre du Sonderbund se préparait :

Les partis sont exaspérés, écrit M. de Meuron, et de bien des côtés on veut du sang, les uns pour arracher aux gouvernements ce qu'ils imaginent être le bien et l'honneur de la Suisse, les autres pour se soustraire au despotisme

irréligieux et radical qu'on veut leur imposer. Les petits cantons, Lucerne, Fribourg et Valais, font des armements ruineux, dont ils ne pourraient pas supporter une prolongation quelque peu durable. On est donc dans une attente aussi sérieuse qu'alarmante. Tu auras lu le discours d'ouverture de la Diète, pièce vraiment inqualifiable, manifeste contre toutes les puissances, et qui serait fou, si, bien malheureusement, on ne se sentait pas appuyé par la propagande allemande. On ne peut être qu'angoissé pour l'avenir de notre pauvre patrie, menacée à la fois d'une lutte intérieure sanglante, de l'oppression radicale ou d'une intervention étrangère qui lui ôterait son indépendance.

Albert répondit en formulant des jugements qui n'eurent pas l'approbation de son père, mais qui aujourd'hui paraîtront fort sensés :

Je suis bien en peine du résultat de la Diète quant à la guerre. Les événements de Neuchâtel m'ont fait réfléchir, et il me semble que le gouvernement n'est pas tout à fait justifiable, non d'aujourd'hui, mais de longtemps. Sa politique en Diète n'est pas simple. Aujourd'hui que les partis en sont presque aux mains, comment veut-il rester neutre? Il soutient les petits cantons dans la question de droit et ne se mêle de rien quand il faut agir. Ce rôle ne pouvait que devenir embarrassant. Et non seulement cela, mais il est réellement conservateur, on n'en peut douter, et en restant neutre, il prive d'une voix le parti conservateur. Voilà, me semble-t-il, ce qui doit prêter aux récriminations. Des griefs réels, on n'en a pas, et on aurait tort d'en avoir… Du reste, sa position anormale le contraint presque d'accepter ce rôle-là, d'où je conclus que le pays, heureux

comme il l'est, sera conduit, plus tôt ou plus tard quand même, à modifier l'état de choses actuel. Faisons des vœux pour que la chose se passe paisiblement.

Ainsi écrivait-il le 17 octobre 1847. Moins de cinq mois après, la révolution du 1er mars lui donnait raison, en mettant fin à la situation ambiguë de notre pays, canton suisse et principauté prussienne. Pendant cette année-là, les événements de Suisse préoccupèrent vivement nos compatriotes établis à Paris. On commentait les nouvelles avec anxiété dans le salon de Juste Olivier, avec qui Meuron avait fait connaissance par l'intermédiaire de M. George Berthoud.

Le poète vaudois avait dû quitter Lausanne après la révolution de 1845, qui l'avait privé de sa chaire académique. Le dimanche soir, Albert aimait à se rencontrer chez les Olivier avec ses amis Berthoud, M. Ruchet, frère de Mme Olivier et ancien président du gouvernement vaudois, le peintre Henri Euler, que connaissent les lecteurs des *Chansons lointaines,* Melegari, Charles Gleyre, etc. Meuron fit à cette époque le portrait des petites Ruchet, toutes deux malades et dont la cadette mourut peu après. Il s'était aussi lié d'amitié avec un jeune artiste vaudois, son proche voisin, qui fit son chemin dans la suite, Émile David. Il voyait encore un Suisse allemand, Stadler, qui

habitait la même maison que lui et l'accompagna à Fontainebleau ; un jeune architecte de Vevey, nommé Franel, qui devint plus tard membre associé de l'Académie des Beaux-Arts. Ses principales relations étaient suisses, ainsi qu'il le remarquait, en ajoutant qu'il vivait fort retiré, ne sortant que pour aller faire en flânant le tour des marchands de tableaux du boulevard. A aucune époque de sa vie, il n'eut le goût de la société mondaine et des propos oiseux des salons : il préférait la causerie intime dans un petit cercle d'amis.

Mais soudain éclate la révolution de février 1848 ; il en suit les épisodes avec curiosité :

Une chose, écrit-il, m'a stupéfait, c'est l'attitude prise par l'autorité à mesure que grossissait l'émeute, attitude indécise et sans énergie. On savait peu ce qui en était dans la journée. Je parcourus la ville sans voir autre chose que des charges de cavalerie le long du boulevard, charges qui ne faisaient qu'écarter un instant la foule... Dans la soirée tout semblait à peu près terminé... Malheureusement, un incident vint aggraver la situation, et ici l'autorité a compromis la royauté. La foule des spectateurs, toujours grande sur les boulevards, suivait la houle du peuple, qui n'en voulant qu'à M. Guizot, se portait du côté de l'hôtel des affaires étrangères. Un bataillon de la ligne fut placé en travers du boulevard et en face de l'hôtel. Plusieurs fois la foule arriva jusqu'aux soldats et se retira. On entendait les cris de *A bas Guizot ! Allons le trouver !* Alors, par une brutalité mal raisonnée, ou plutôt une fatalité déplorable, le colonel fit faire feu à bout portant sur la foule à deux

reprises. Cinquante-deux personnes tombèrent raides mortes, entre autres un colonel de la garde nationale et deux officiers. Le peuple cria vengeance et, bien qu'encore sans armes, se rua sur la troupe. Je n'appris ceci que deux heures plus tard, à minuit, en allant parcourir la ville, où tout me semblait fini, jusqu'à ce qu'arrivé à la rue de Rambuteau, Saint-Martin, etc., je vis des barricades s'élever de tous côtés, et je m'en allai de là parce qu'on voulait me contraindre à y travailler. Au bout de la rue, la ligne était en station, qui laissait faire et ne disait rien. Je rentrai chez moi. Tout était calme dans mon quartier. Avant de me coucher, je me mis encore à la fenêtre : j'entendis alors le tocsin de Saint-Sulpice, puis bientôt après une fusillade assez vive dans le quartier que je venais de quitter.

Je ne pus résister à l'envie de retourner voir. Il y avait grande rumeur ; dans une rue où je débouchai, j'entendis tout à coup des coups de fusil et les balles siffler de l'autre côté de la rue : deux soldats de la ligne venaient de tomber morts, et près de moi je vis un cadavre. A côté, les gens étaient tranquilles et devisaient ; les hommes fumaient. Je n'en voulus pas voir davantage, et pris mes jambes à mon cou, me disant : Ça va mal. Gare demain ! En effet, le lendemain fut le jour décisif. La ligne, qui avait toujours hésité à tirer sur le peuple, même quand elle ne pouvait reculer, tirait en l'air et fraternisait avec le peuple presque sur tous les points. J'ai vu cela en face de chez moi, où stationnait un régiment d'infanterie. Le peuple, qui avait peu d'armes, se dirigea sur la troupe. Je m'attendais à voir une bataille. Point du tout ; le peuple arriva criant : « Vive la ligne ! Nous déchargeons nos armes en l'air ; déchargez les vôtres ! » Après quelques moments d'hésitation, la troupe indécise tirait en l'air et rendait les armes, au cri répété de : *Vive la ligne !* C'était à cette heure-là qu'on

attaquait le Louvre et les Tuileries. J'étais chez moi aux premières places, ce jour-là...

Il décrit cet épisode, le peuple exaspéré envahissant le palais que venait de quitter la famille royale ; puis il ajoute :

Une chose qui m'étonna extrêmement, ce fut de voir, le soir, le calme qui régnait partout et l'ordre maintenu par le peuple armé.... Je retournai sur la place du Carrousel et au Palais Royal. Partout des sentinelles, du peuple, une illumination générale. J'étais stupéfait de cet ordre au milieu du désordre, dans une population ameutée et immense comme celle de Paris. J'avais eu bien peur que le Louvre ne fût abîmé, mais il n'en a rien été. J'y ai couru pour voir ce que devenaient les tableaux et si on ne nous les crevait pas : on avait organisé aussitôt un poste de gardes-nationaux qui en gardaient l'entrée.

Après ce mot de peintre, le Neuchâtelois songe au pays : « Que va-t-il se passer à Neuchâtel ? Les radicaux en reprendront-ils un nouveau courage ? »

Il reçut la réponse, le 8 mars, par une lettre de son père qui, après lui avoir dit les inquiétudes éprouvées par sa famille durant les événements de Paris, poursuit ainsi :

Pour en venir à nos événements particuliers, si petits dans l'ensemble, et si importants pour nous, ils commencèrent en ville dans la journée du 28 février. Le courrier de la Chaux-de-Fonds apporta à midi la nouvelle que tout

était en fermentation aux Montagnes. A six heures du soir, et comme la nuit tombait, une colonne de 1200 hommes, armés de fusils, de carabines, de hallebardes et de deux canons enlevés à Valangin, descendaient les Terreaux sous le commandement de Fritz Courvoisier, pour occuper la ville. Une foule de curieux et de gens de mauvaise mine escortaient cette troupe en criant : « Vive la Suisse ! » Notre population restait muette. Elle ne fut d'ailleurs excitée par aucune provocation insultante contre le roi et les personnes. On peut dire qu'aucun excès n'augmenta la tristesse de cette journée... Je passai la nuit à la Caisse d'Épargne...

Après un jugement trop pessimiste — l'événement le prouva — sur l'autorité et la capacité du gouvernement provisoire, il ajoute, avec son besoin ordinaire de modération et d'équité :

Tu peux être tranquille sur notre position et nos personnes. Il faut rendre cette justice à ce gouvernement improvisé, qu'il cherche à maintenir l'ordre ; il peut être assuré qu'aucune tentative de réaction ne sera faite. Le roi seul, après Dieu, décidera de l'avenir. Nous le lui avons remis, et ne sortirons pas du rôle passif, mais fidèle, que nous nous sommes imposé jusqu'à cette heure. *Comme Neuchâtelois, nous devons aimer les nôtres, même lorsqu'ils sont égarés. Nous nous efforçons de le leur prouver.*

...Quant à notre exposition neuchâteloise, il paraît probable qu'elle sera indéfiniment ajournée ; la baisse des fonds publics mettra bien du monde dans la gêne, sans parler des 1000 francs du roi et des 500 francs de l'État.

L'avenir me semble si inquiétant, que rien ne me fera

plus de bien que d'entendre ce que tu en penses toi-même et quels sont tes projets personnels pour traverser ces temps difficiles. Surtout, mon cher enfant, fortifie-toi dans la piété ; soumets tes plans, tes vues, tes pensées, au creuset de la foi chrétienne et de l'amour divin. C'est là notre refuge et notre conseil.

Albert écrit de son côté à sa sœur, — et nous reconnaissons bien à ce langage son esprit débonnaire et pondéré :

Puisse-t-il, une fois l'affaire réglée avec la Prusse, n'y avoir pas trop d'amertume et d'animosité de parti à parti, comme c'est le cas chez nos voisins. On me disait chez Berthoud qu'il n'y avait pas d'homme capable dans ce gouvernement, dont je ne connais qu'un seul membre, le Dr DuBois. Aussi pouvons-nous espérer qu'aux élections on parviendra à balancer les deux partis, de manière à éviter de trop grands tiraillements. Voilà ce qu'on peut désirer de mieux pour le moment, car *il faudra bien en venir à accepter ce qui devait infailliblement arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard.*

Comme diversion aux préoccupations politiques, Albert de Meuron songea à un voyage en Égypte avec Karl Girardet, qui, retournant en ce pays, l'engageait vivement à l'y accompagner. Cette proposition le tentait fort, et les circonstances où se trouvait Neuchâtel lui paraissaient justifier une décision de ce genre. Peut-être même désirait-il se soustraire aux discussions qu'il pré-

voyait, car il sentait bien qu'il ne pouvait souscrire à toutes les idées de son père sur l'événement du jour :

Vous avez tort de croire, lui écrit-il, que je devienne républicain. Ici, d'abord, ce ne sont pas de mes affaires, et à cette heure, le fait est accompli et la royauté me semble désormais impossible en France d'une manière durable. Pour ce qui concerne notre pays, si la distance ôte un peu de ce que les impressions ont d'aigu et nous permet de voir les choses avec plus d'impartialité, les traditions restent pourtant, mais les idées changent, et les circonstances. Neuchâtel, tranquille jusqu'il y a vingt ans, ne l'est plus. Cet état mixte devient une complication avec la Suisse. C'est un fait. C'est malheureux pour nous, mais devant cet état de choses la question doit se trancher d'une manière ou d'une autre. Vous le sentez bien. C'est un très mauvais moment à passer ; et si nous ne voulons ou ne pouvons pas devenir tout à fait Prussiens, il faut devenir tout à fait Suisses, par la force des événements. ...C'est une maladie de l'époque, qui gagne l'humanité tout entière et se justifie par bien des raisons dans les grands États, un temps d'épreuve, comme vous le dites ; mais je ne doute pas qu'elle soit plus vite passée en Suisse que dans les autres pays.

Ce ferme bon sens, cette indépendance de jugement sont dignes de remarque chez un jeune homme de vingt-cinq ans.

Il débutait alors même au Salon [1], mais le Sa-

[1] *Baigneuses à l'ombre.*

lon de 1848 passa un peu inaperçu au milieu des préoccupations brûlantes du moment. Albert se juge lui-même avec son calme et sa clairvoyance : il reproche surtout à son tableau « le manque de demi-teintes fines et grises, qui sont un caractère dominant de la peinture du jour ».

Il ajoute : « Je quitte Paris en ce moment avec moins de regret qu'en aucun autre temps. »

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE BRIENZ

Vie d'artistes à Brienz. — Tableaux de genre : *Le quart d'heure de Rabelais; les Commères.* — Mort de la mère de l'artiste. — Nouveaux projets. — Un incendie. — Excursions alpestres. — Un livre de Tœpffer. — *Les chasseurs de chamois.* — Premiers succès de vente. — Mort de M. de Merveilleux. — Exposition de Paris.

I

Revenu de Paris en 1848, Meuron resta en Suisse toute cette année et une partie de la suivante, travaillant tantôt à Bel-Air, tantôt à Neuchâtel, où il fit un certain nombre de portraits : le plus remarquable est celui du professeur Monvert; on peut voir à la bibliothèque de Neuchâtel cette peinture exécutée avec une belle franchise et qui fut très remarquée à l'exposition posthume

des œuvres de Meuron. Il peignit aussi quelques études au Ruau de Cressier et dans les fossés du Landeron.

Comme il vivait alors au sein de sa famille, les lettres sur cette période laborieuse et paisible nous font complétement défaut. Nous avons en revanche les notes que la mère de l'artiste prenait au jour le jour; elles nous introduisent dans cette vie de famille, à la fois très intime et assez animée. va-et-vient incessant de parents et d'amis, échange de visites, courses répétées entre Bel-Air, Corcelles et le Creux de la Pey.

La santé de sa mère, déjà gravement atteinte, interdisait à Albert les absences lointaines. Cependant, après ses quatre ans d'études à Paris, il souhaitait d'entreprendre des œuvres originales. Il se sentait particulièrement attiré vers cet Oberland bernois dont son père avait, dès 1812, découvert les chemins et interprété les sites. Qu'y trouverait-il lui-même? Il ne le savait encore, mais il pressentait que sa destinée de peintre était là. Dès l'automne 1849, il est établi à Brienz, tout heureux de se retrouver en présence de la nature, dans cette saison qu'il affectionnait entre toutes pour la pureté des lignes et l'éclat des colorations. Il retournera plusieurs années de suite à Brienz, et y séjournera même

de septembre 1851 à mars 1853 presque sans interruption.

La famille Girardet y avait élu domicile et faisait de ce charmant village le rendez-vous préféré des peintres épris des mœurs, des types, des costumes pittoresques de l'Oberland. Édouard y avait précédé Karl ; celui-ci le rejoignit après la révolution de 1848, qui lui avait fait une impression terrible : ses frères disaient qu'il était abattu comme s'il avait lui-même perdu un trône. Lorsque Meuron vint s'établir à Brienz, il y trouva, outre les Girardet, avec qui il avait fait amitié à Paris, Dietler, Moritz, d'autres encore. Cette petite colonie d'artistes, qu'on pourrait presque appeler l'école de Brienz, a marqué dans l'histoire de l'art helvétique [1]. Elle offrait à Meuron une société simple, cordiale, qui convenait particulièrement à son tempérament à la fois sociable et casanier. Les visites du dehors, amis ou artistes en passage, n'étaient point rares ; après les journées de travail, dont les heures étaient comptées, on se retrouvait avec plaisir le soir pour fumer une pipe en devisant, les pieds sur les chenets. L'auberge, suffisamment confortable,

[1]. Sa réputation attira d'autres artistes d'Allemagne ou de Suisse, Knaus, Vautier, le sculpteur bernois Christen, que sa simplicité et sa bonhomie prédestinaient aux charges d'atelier.

était tenue par l'excellent M. Flury, maître d'école retraité, ami des livres, dont il avait toujours une provision pour ses hôtes; il fit installer pour eux, dans la galerie, un billard qui leur fut bien précieux aux heures de loisir. L'arrière-saison se passait donc assez agréablement, et les campagnes d'automne se prolongeaient parfois jusqu'en janvier ou février; si bien qu'on se disait à Neuchâtel : « Vous savez, M. de Meuron va rester à Brienz; il veut devenir Bernois, acheter la bourgeoisie de Brienz et même épouser une Oberlandaise « de bonne famille »....

Quand la soirée était belle, Albert aimait à flâner seul au bord de l'eau, le long de la belle route, alors récemment construite, qui s'en allait vers Interlaken sous un ciel empourpré. Il se mêlait volontiers aux enfants jouant sur la grève, s'arrêtait à causer avec les paysans assis devant leur maison, s'intéressait aux moindres détails de leurs travaux, de leurs cultures, car il aima toujours avec prédilection la vie des champs et les choses de la campagne. Ses carnets sont remplis de croquis faits, au cours de ces promenades, pour noter une attitude, un geste des enfants et des jeunes gars qu'il aimait à suivre dans leurs ébats. Il ne dédaignait pas de se dévaler avec eux dans une *schlitte* en bas les pentes neigeuses. non plus

que de fournir de bonnes idées pour l'érection des bonshommes de neige qui se dressent, pipe à la bouche et poings aux côtés, sur la place du village.

Influencé par le goût de ses collègues, qui tous étaient ses aînés et dont plusieurs s'étaient déjà fait un nom, le jeune artiste se voue d'abord à la peinture de genre : il compose des scènes rustiques et d'intérieur, qui lui valurent ses premiers succès et fondèrent sa renommée en Suisse. Ses plus anciens tableaux de cette époque furent le *Taupier*, vendu à Bâle, et le *Tireur d'épine*, que nous avons vu à Neuchâtel.

Puis il revient finir l'hiver au milieu des siens : il prend sa part de la vie de société, mais sans préjudice pour son travail, puisqu'il exécute alors une dizaine de portraits. Bel-Air et la Redallaz, où il fait plusieurs études, se partagent son été ; et l'automne le retrouve à Brienz, retenu jusqu'à la fin de janvier par un travail dont ses sœurs ont quelque peine à comprendre l'importance. Comme nous allons le voir dans ses lettres, le *Quart d'heure de Rabelais* date de cette campagne, ainsi que la *Cueilleuse de fraises*.

Mais à ce moment, la santé de sa mère paraît avoir décliné d'une manière sensible ; l'excellente femme ne se faisait guère illusion sur son état ;

ses notes de chaque jour sont touchantes de douce résignation. Elle écrit le 18 janvier 1851 : « On trouve que je vais mieux. Je ne le pense pas. » Et le 20 : « Toujours de mauvaises nuits. Je sens bien approcher la fin. Le Seigneur est bon ; il fait tout pour le mieux. » Le lendemain elle a une grande joie : Albert annonce son retour pour la fin du mois, et elle s'écrie : « Puisse-t-il arriver assez tôt!... » Enfin, le 29, il est là : « Toussé toute la nuit, écrit-elle, mais ce matin la grande joie de revoir Albert. Que Dieu soit béni d'un si grand bienfait ! Il a exaucé ma prière. » Quelques jours plus tard, après avoir fait mention des soins touchants de son mari, elle ajoute, presque confuse : « Je ne parle que de moi ; mais je suis entourée de tant de soins et d'affection, qu'il n'est pas possible de n'en pas parler. »

La maladie avait cependant ses intermittences ; une fois encore, la crise passée, la vie reprit autour d'elle, avec ses travaux, son animation, à laquelle elle prenait part avec tant de grâce ; les notes se poursuivent, et ce n'est que le 1er août que le crayon lui tombe des mains. Deux jours plus tard, tout était fini.

Nous laissons maintenant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, la parole à Albert ; il va nous conter ses séjours à Brienz.

II

Brienz, 16 novembre 1849. Depuis trois jours, écrit-il à son père, nous avons passablement de neige, avec un temps magnifique ; mais elle part grand train. Comme je n'ai plus que pour un jour à travailler dehors, cela ne me contrarie pas. Ce qui m'a contrarié beaucoup plus cette dernière semaine, c'est la rougeole de mes deux petits modèles. Heureusement qu'ici on ne se ménage pas trois semaines et qu'après demain ils pourront sortir. En attendant, je travaille aux autres figures et au fond...

Caroline me dit qu'on ne comprend pas ce que je puis faire ici : vous savez bien, vous, qu'on ne peut pas finir quand on veut, et que d'être pressé vous retarde plus encore... Malgré tout le plaisir que j'aurais à me retrouver à Neuchâtel, qu'y ferais-je de mes études de cette année ? Tout au plus deux petits tableaux, et quelle avance y aurait-il à y rapporter deux toiles non terminées, et que je finirais Dieu sait quand, sans rien avoir pour l'exposition suisse de l'année qui vient ? Ne vaut-il donc pas beaucoup mieux terminer ce que j'ai ici ? et ma campagne m'aura au moins servi à quelque chose. Car vous savez bien que quand il s'est écoulé quelque temps et qu'on n'est plus sur les lieux, on ne peut plus faire ce que l'on voudrait ; la mémoire se perd, les impressions s'effacent ou s'affaiblissent, et va te promener ! c'est une affaire finie...

... Je me réjouis de reprendre mon atelier du Gym-

nase, tout en regrettant Brienz et les Girardet, avec lesquels j'ai été toujours très agréablement. Édouard me plaît. Il compte aller faire un tour à Paris cet hiver. Karl en passera encore une partie ici ; il trouve que c'est la plus belle saison pour la couleur et pour peindre d'après nature... Il y a de quoi faire bien des tableaux, et je crois qu'en revenant une autre année, je ferai quelque chose de mieux. Du reste, ce qui est à faire paraît toujours mieux que ce que l'on a derrière soi. Il en est de tout ainsi. On se trompe, mais on a l'espérance, et cela réussit quelquefois...

Brienz, décembre 1849. J'ai avancé passablement cette semaine et je commence à compter les jours... Nous avons un temps magnifique, mais froid. Heureusement que le bois ne manque pas et qu'on peut se chauffer... C'est vraiment un beau moment pour voir les montagnes, et on y trouve tout autant de sujets de tableaux qu'en été. Le paysage a beaucoup plus de vie, parce que le bétail est descendu des chalets. Le soleil sur ces montagnes beurrées est d'une couleur admirable. Karl Girardet en fait des études-pochades qu'il est parvenu à faire, assez faites, dans une séance. Il n'y a du reste pas moyen de faire autrement, le soleil pouvant vous changer tout d'un jour à l'autre, et il y a cela de bon qu'on se fait à travailler vite. En outre, une étude faite en une fois, si elle est moins étudiée comme détail, aura toujours sur une autre l'avantage d'un effet bien précis et une unité qu'il est impossible d'atteindre autrement.

... Nous réalisons quelquefois maintenant, le soir, le tableau d'Éd. Girardet, *la Glissade*.

Brienz, 8 octobre 1850. Nous avons commencé les veillées hier... J'ai envie de faire un petit tableau de nuit avec

la lampe, et pour cet effet j'ai organisé un quinquet et une lampe hier au soir. Dietler est parti il y a quelques jours. Je pense que Pierre de Salis viendra bientôt. Paul Girardet est attendu d'un jour à l'autre.

Brienz, 26 décembre 1850. A sa sœur. Depuis quinze jours, je me sens, comme l'année dernière, la fièvre de la fin, et je compte les jours qui me restent. Or tu sais — ou papa le saura pour toi — que rien ne se laisse moins presser que la fin d'un tableau. Je me rappelle trop bien que l'année dernière cela m'a tordu le cou, tant soit peu. Je me disais : « Voilà que je pourrai terminer à Neuchâtel, ceci encore et cela de même. » Et, arrivé à Neuchâtel, ah ! il aurait fallu le modèle, pour ceci, et puis pour cela. Aussi faut-il que l'expérience profite. J'en ai bien encore pour la moitié de janvier pour achever mes trois œuvres. Quand je dis trois, c'est que j'ai à vous annoncer la naissance d'un petit dernier, venu au monde dans les entre-deux. C'est le plus petit de tous. Pauvre petit ! Je l'ai baptisé *le Quart d'heure de Rabelais*. On le couvre avec les deux mains. Je vous laisse à deviner ce que c'est ; j'aime mieux voir ce que vous imaginerez, cela me donnera des idées. Après ça, le titre ne permet pas bien des suppositions. Édouard Girardet m'a dit qu'il croyait que ce serait celui qui se vendrait le premier.

Ce tableau, popularisé par la lithographie, est une amusante scène d'auberge, représentant un paysan qui cherche péniblement sa bourse dans le tréfonds de sa poche, sous le regard sévère de l'aubergiste, grosse matrone en costume bernois. L'année suivante, Meuron travaille à un autre petit tableau, qui n'eut pas moins de succès et

qu'il décrit dans une lettre à son père (on reconnaîtra la scène intitulée *les Bonnes commères)* :

Brienz, 30 septembre 1851. Ce sont trois vieilles qui devisent charitablement sur des personnes qu'on voit dans le fond du tableau. Elles sont assises sous une galerie de bois garnie de vigne L'une a son rouet à côté d'elle et moud son café ; la seconde tricote et la dernière écosse des haricots. Je ne sais encore s'il réussira ; tout dépend de l'exécution et de l'intérêt que je pourrai mettre dans ces trois figures. Ce n'est pas un sujet auquel j'eusse pensé d'avance ; j'avais d'autres projets ; mais ils ont été si constamment déjoués par le temps, que j'en ai été tout à fait désorienté. Je commencerai bientôt quelque chose de plus sérieux...

Nous avons eu, il y a trois jours, la visite de MM. Zünd et Koller, qui sont à Meiringen, contrariés par le temps comme nous le sommes, mais qui n'en ont pas moins fait de grandes études, la plupart inachevées, il est vrai. Nous avons été les voir hier, malgré la pluie, avec Girardet... Zünd m'a prié de le rappeler à votre souvenir. Il m'a donné de bonnes nouvelles de M. Zelger et m'a beaucoup engagé à aller le voir à Lucerne ; mais pour le moment, je n'y pense pas.

Brienz, 13 octobre 1851. ...Mon tableau est maintenant tout débrouillé, au moins il me paraît tel. Il est ébauché et assez avancé ; avant quinze jours il sera terminé, je l'espère. Il m'amuse beaucoup à faire ; mais si ce beau temps se maintient, je le laisserai quelques jours pour faire une étude dans la montagne. Les Alpes sont magnifiques maintenant, et je ne renoncerai pas, si le temps se maintient, au motif que j'ai envie de faire, car c'est le moment où l'atmosphère est la plus claire et la couleur la plus belle

dans les hauteurs... Si je pouvais, ces mois d'hiver, faire quelque chose d'assez important, je pourrais peut-être l'envoyer à Paris pour l'exposition et faire en même temps ma visite au futur ingénieur [1]. ... En attendant, je suis bien heureux de vous sentir un peu plus en train, et que vous ayez pu reprendre vos séances d'atelier, y trouvant quelque plaisir. Cela vous aidera à remplir ou plutôt à occuper des moments où vous devez avoir bien du vide et que je voudrais bien souvent pouvoir partager avec vous, cher papa.

III

Ces dernières lignes font allusion à la mort récente de sa mère. Peu de temps après cet événement, Maximilien de Meuron avait accompagné son fils cadet à Paris : il s'y trouvait encore lorsque Albert lui adressait la lettre suivante, toute pleine de grands projets, et qui annonce une phase nouvelle de sa carrière, tout en nous expliquant pourquoi l'artiste remit à plus tard et différa d'année en année le plaisir de voir l'Italie.

[1] Son frère Paul, qui allait poursuivre à Paris, à l'École centrale, ses études d'ingénieur, commencées à Zurich l'année précédente.

Brienz, 18 novembre 1851.... J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce qui concerne le commencement de votre séjour, et je suis très heureux que Paul ait eu une première impression agréable. J'espère d'après cela qu'il n'aura pas d'ennui ; il n'en aura du reste guère le temps. Ce dont je m'impatiente aussi, c'est de voir ce que vous direz de ce que vous aurez vu en fait de nouvelle peinture. Nous étions justement à causer du tableau de Couture qui est au Luxembourg, comme je dînais chez Girardet, lorsqu'est arrivée votre lettre. J'ai tout de suite demandé un moment pour l'ouvrir, car j'étais impatient de savoir quelque chose de vous. M. Girardet le père, qui est ici, s'en est enquis avec beaucoup d'intérêt. Je lui ai dit que vous étiez allé voir Karl. Vous devriez aussi aller faire une visite à M. Gleyre, 86, rue du Bac ; vous en auriez grand plaisir... Combien je voudrais parcourir avec vous les galeries, les musées, enfin tout ce qui pourrait vous captiver et que j'aurais moi-même tant de plaisir à revoir!..

Je vous dirai une idée qui m'a poussé et qui me trotte par la tête, sans savoir encore si elle aura une suite : ce serait, dans un tout autre genre que Calame, de faire les quatre saisons en Suisse. Le sujet que j'avais envie de traiter cet été et auquel m'a fait renoncer ce mauvais temps continuel, rentrerait dans la série tout naturellement. C'était une visite aux vaches sur l'alpage, effet de soleil levant. Ce serait *l'Été*. Pour le *Printemps*, j'aurais un sujet à faire en moins grand, une noce arrivant par eau au pied d'une église. Une rive ombragée prêterait à un effet très pittoresque, mais il faudrait pour celui-là le costume et aussi les usages catholiques de l'Unterwald, pour le rendre plus pittoresque et varier un peu les effets. Quant à *l'Automne* et à *l'Hiver*, j'ai aussi mon idée, mais vous écrire tout ce que j'aurais à vous dire là-dessus m'entraînerait un peu loin, et j'aime mieux remettre à votre retour.

Ce serait, vous pensez bien, un ouvrage de longue haleine; mais après mon long séjour ici, je sens que c'est ce qui rentrerait le plus dans ce qui me va, en me sortant du genre Girardet. Je ne crois pas d'ailleurs qu'ils se soient jamais préoccupés eux-mêmes de ce que je cherche ici et que je crois sentir : des sujets de figures combinés avec la nature suisse, ce qui rentrerait tout à fait dans ce que vous me conseilliez il y a quelques années, si vous vous en souvenez. Il faudrait auparavant me rafraîchir les idées par quelque exposition à Paris ou en Belgique, et voir de la nouvelle peinture.

Quant à un voyage à Rome, qui serait certainement, après réflexion, le premier endroit où je voudrais séjourner, il me semble qu'il ne faudrait pas y penser *avant*, parce que c'est un pays nouveau, qui exigerait qu'on l'étudiât d'abord et qu'on s'y fît, et ce n'est pas l'affaire d'un moment. Puis quand on se serait familiarisé avec lui, on voudrait y rester, et alors mon séjour dans ce pays-ci, bien qu'il n'eût pas été tout à fait perdu matériellement, le serait en ce sens, que je l'abandonnerais au moment où il m'aurait livré ses secrets et où j'aurais pu en tirer parti, suivant mon talent particulier.

Brienz, 31 décembre 1851.... Je regrette beaucoup de ne pas passer le Nouvel-An avec vous et d'en être réduit à ma plume pour vous souhaiter aussi heureuse qu'elle peut l'être la nouvelle année qui va commencer. La perte que nous avons tous faite pendant le courant de celle-ci nous rend à chacun plus pressant le besoin de nous rapprocher les uns des autres. Sans doute ce sera pour vous tous un moment bien pénible, et quoique de loin, c'est de tout mon cœur que je m'associe à la douleur de ne plus pouvoir souhaiter la bonne année à notre bonne mère. Certainement, si nos sens imparfaits nous permettaient de

la voir, dans la place qu'elle occupe aujourd'hui, nos sentiments seraient autres ; mais la foi seule peut nous tenir lieu de cette vue. J'ai souvent pensé que la foi est un don que Dieu faisait aux uns plus qu'aux autres ; mais je reconnais aussi qu'elle est comme un jardin confié à chacun et qu'il faut cultiver sans cesse pour en retirer les fruits. Une épreuve comme celle que nous avons traversée nous la rend tellement nécessaire pour ne pas désespérer de tout, et même de la durée de nos affections les plus intimes, qu'on est effrayé, quand on fait un retour sur soi-même, du peu de soin et du peu d'ardeur avec lesquels nous recherchons ce bien qui nous serait si précieux. Quand je dis *nous*, c'est de moi que je parle, mon cher papa, car je sens bien la différence réelle entre vous et moi. Mais, avec le secours de Dieu, il ne faut désespérer de rien Ce qui nous manque, c'est d'y penser plus constamment : il faudrait avoir comme un bandeau qui nous dérobât les choses du monde. Mais c'est là justement la tâche qui nous est imposée : regarder en haut, même en demeurant au milieu du monde.

Brienz, 19 janvier 1852. A sa sœur Marie.... Nous avons commencé, depuis le Nouvel-An, une *académie du soir,* avec Édouard Girardet ; nous dessinons de sept à dix, régulièrement, tête et figure. Nous nous en trouvons très bien ; pour ma part, je m'en félicite tous les jours, et je puis dire que ce sont les heures les plus agréables de la journée, sans compter que je sens que cela me fait beaucoup de bien de me remettre au dessin. Nous y mettons notre temps et faisons des dessins aussi finis que possible. ... Nous pouvons éclairer très bien notre modèle... Nous en sommes à notre troisième dessin, qui représente un chasseur endormi ; le premier était une vieille et le second une demi-figure de femme enfilant une aiguille.... Enfin,

je vous assure que le temps ne me paraît plus long. Quant à mes autres travaux, le petit tableau des *Commères* est achevé et je suis bien aise de le sentir au sac. Il aurait pu mieux venir sans doute, mais j'ai fait ce que j'ai pu, et ce que j'aurais pu mieux faire, je le mettrai sur un autre tableau. Paul Girardet le trouve mieux peint que le *Quart d'heure*. Je ne sais qu'en dire ; il est plus étudié et en tout cas m'a donné beaucoup plus de peine... J'ai aussi ébauché le second tableau, dont je vous laissais deviner le sujet : c'est une vieille femme tirant les cartes à deux jeunes filles, un effet de lumière que j'ai vu dans une maison du village, provenant d'un rayon de soleil tombant dans une vieille chambre.

L'atelier que M. Flury veut me faire, pendant mon séjour à Neuchâtel, sera une affaire de 120 francs, tout compris ; tu vois que ce n'est pas cher ; et la location sera en harmonie. C'est un homme charmant à avoir comme aubergiste...

Aujourd'hui, le temps s'est remis, et le froid est revenu, avec un soleil de toute beauté. Ne t'étonne pas de m'entendre parler de la beauté du soleil toutes les fois que je parle du temps : tu ne saurais te faire une idée de la splendeur d'une journée et surtout d'une soirée ici ; quand le temps est clair comme aujourd'hui, on croirait pouvoir ramasser d'ici une épingle sur les montagnes du Hasli, tant l'air est pur et transparent.

...Voici l'emploi de ma journée. Je me mets à l'ouvrage après déjeuner, vers neuf heures, jusqu'à quatre heures. Ma palette nettoyée, ainsi que mes pinceaux, je vais faire une promenade, régulièrement, le long de la nouvelle route au bord du lac, chose très bienfaisante dans ma vie sédentaire. De retour je dîne, puis reste à causer et fumer un cigare, le plus souvent avec un ingénieur de Berne qui est ici à l'hôtel. D'autres fois, je vais faire un

tour chez les paysans. L'heure de l'académie arrive ainsi, et après elle le moment de se mettre au lit ; or, tu sais que je m'acquitte fort bien de cette dernière occupation. M. Flury a une jolie bibliothèque allemande et je lis passablement aussi.

Brienz, 11 février 1852. La construction de mon atelier avance ; les planches arrivent toutes prêtes d'Interlaken ; le monter sera l'affaire de quelques jours. Vous sentez si je suis impatient de l'occuper.

Brienz, 1er juin 1852.... Nous avons eu une fameuse alerte la nuit dernière. A une heure, on a crié : *Au feu!* et quand je me suis éveillé au bruit qui se faisait dans la maison, j'ai cru un moment que le feu y était. Ma chambre était éclairée d'une manière effrayante, et pendant le peu de temps que je mis à m'habiller, Édouard Girardet arriva avec ses deux tableaux sous les bras, me disant que le feu était à la maison du docteur voisine de la sienne, mais séparée par un petit verger. Quand j'arrivai, la maison entière était en feu et faisait beaucoup craindre pour les maisons avoisinantes. Les Girardet avaient déjà tout déménagé, un peu trop vite, mais quand la peur vous prend, on ne raisonne plus. Je pris mon poste sur le toit, que j'atteignis en enfonçant une des vitres de l'atelier d'Édouard, et je me mis à asperger les bardeaux avec l'eau qu'on me passait depuis l'atelier. Peu à peu le monde venait. On couvrit le toit de linges et de couvertures mouillés, et on se borna à surveiller. Heureusement, il avait plu ces trois derniers jours et les toits étaient détrempés. Il faisait peu de vent. Autrement, *Tracht* y eût passé tout entier et l'auberge aussi. On parvint à force de peine à préserver la maison qui faisait vis-à-vis à celle qui brûlait, quoi qu'elle n'en fût qu'à vingt-cinq pieds tout au plus ;

heureusement qu'elle était plus basse et qu'on n'avait que ce côté-là à défendre pour le moment. Au bout d'une demi-heure, le feu, qui s'était agrandi de deux granges au-dessus de la maison, fit écrouler les toitures et fut moins menaçant. On en fut maître un peu plus tard, et vers le matin tout était fini ; trop heureux était-on d'en avoir été quitte comme cela, les Girardet pour la peur, et moi pour une nuit sur le toit... La maison qui a brûlé (pour mettre mes sœurs au fait) est celle qui a été inondée il y a deux ans, en dessous de l'endroit où nous avons été, avec elles, voir travailler au torrent...

Brienz, 10 juin 1852. Depuis ma dernière lettre, j'ai été à la montagne pour me rafraîchir les idées en vue de mon futur tableau [1]. J'étais parti à deux heures du matin, afin de me trouver là-haut au lever du soleil ; mais le temps s'est couvert tout à fait, en même temps que le vent se levait, de sorte que je n'ai pas trouvé précisément ce que je voulais. Je n'en ai pas moins fait une très jolie course, que j'ai dirigée vers une partie de la montagne que je ne connaissais pas, c'est-à-dire aux sources du Giesbach et dans les vallons qui séparent les montagnes que je vois de ma fenêtre d'avec celles qui se relient à la Scheidegg. C'est un pays sévère, surtout en ce moment, où il est complètement inhabité, l'herbe n'ayant pas encore assez poussé pour qu'on y amène le bétail. Les seuls êtres vivants que j'y ai rencontrés, ce sont des marmottes, que nous avons entendues siffler dans les rochers à mesure que nous avancions. Je suis ensuite monté au sommet d'une montagne d'où je dominais tout le lac et les montagnes moins élevées. C'était une fort belle vue. Elle est coupée à pic du côté de Brienz par une paroi de rochers de deux à trois mille pieds.

[1] *Les Chasseurs de chamois.*

J'ai cru un moment que je n'arriverais jamais en haut. Je n'avais pu déjeuner avant de partir ; à moitié chemin j'avais cru y suppléer par du pain et du fromage arrosés d'une gorgée d'eau-de-cerise, puis sur la montagne j'avais pris une écuelle de chaud lait ; je ne sais si ce mélange était contraire à l'hygiène, mais il m'avait coupé les jarrets, de sorte qu'arrivé en haut, après avoir joui de cette grande vue et suivi avec la lunette une bande de vachers qui venaient miser l'alpage en dessous de moi, je m'étendis sous un rayon de soleil que les nuages m'accordaient par faveur, et je fis un bon somme, après lequel la fatigue avait entièrement disparu. Le temps était encore couvert le lendemain, de sorte que je suis redescendu à Brienz. Quand le temps sera remis et les vaches montées, je retournerai y faire une étude, mais ce ne sera guère que le mois prochain.

Je suis très content de mon atelier, le jour en est bon... L'aubergiste, avec lequel j'ai parlé, demande quatre francs par jour, vu le moment de l'année où vous viendriez ; vous pourriez choisir alors les chambres que vous voudriez... Si c'était avant ou après le grand passage des étrangers, il vous ferait le même prix que pour moi... Venez donc le plus tôt que vous pourrez.

Brienz, 11 juillet 1852.... Le temps étant beau, je pense aller deux ou trois jours à la montagne, et je voudrais, sans vous gêner en rien, combiner mes arrangements avec les vôtres. M. Aurèle Robert n'est plus ici que quelques jours et serait très heureux de s'y rencontrer avec vous. Nous allons demain au Rosenlaui, Girardet et moi. M. Calame a passé ici, allant à la Handeck pour une quinzaine de jours. Nous pourrions peut-être aller le voir. Encore une chose : auriez-vous l'obligeance de me faire envoyer des fonds, ou de m'en apporter quand vous viendrez ?

Brienz, 28 septembre 1852. Vous auriez certainement déjà reçu de mes nouvelles, malgré « la répugnance à écrire » dont vous m'accusez, si je n'avais mis à exécution le projet si longtemps renvoyé d'aller à la montagne quelques jours. Bien que le temps ne fût pas des plus beaux, je suis parti lundi dernier, les vaches devant redescendre des Alpes très prochainement. Arrivé là-haut, j'ai débuté par une étude de terrains et de roses des Alpes, qui m'a pris beaucoup plus de temps que je ne l'aurais imaginé ; je me trouvais si gauche devant la nature, qu'il m'a fallu deux ou trois jours avant de voir clair. Vendredi, j'ai forcé de même ma course au Faulhorn, par un assez beau temps, mais un froid singulièrement vif, car il gelait. J'y ai vu un magnifique coucher de soleil, et ce matin, enveloppé du manteau de l'aubergiste, je me suis installé au coin de la maison, à l'abri de la bise, avec deux degrés de froid, devant un lever de soleil assez pauvre, mais qui peut m'être utile. Cela m'a d'ailleurs rafraîchi les impressions, et bien que ce que j'ai pu faire, gelé comme je l'étais, soit bien imparfait, je me tirerai de cette partie de mon tableau, d'autant que ce que j'ai vu pendant ces huit jours m'a convaincu que ce qui donnerait le caractère et l'intérêt à mon tableau seraient les terrains. Aussi soignerai-je cette partie tout particulièrement. J'y retourne demain matin pour quelques jours encore. J'ai pu faire aussi au Faulhorn, où je suis resté jusqu'à une heure, une étude de son petit lac et de ses environs, qui me servira pour les détails et pour les formes, bien que n'étant pas à l'effet. Puis surtout je me suis retrempé par ces quelques jours passés dans cette nature, et c'est là ce qui me sera le plus utile ; aussi, en redescendant, vais-je me remettre tout de suite à ce tableau avant de laisser pâlir l'impression.

Il faut dire que j'y allais dans les meilleures dispositions possibles. Je venais de recevoir un volume de Tœpffer,

traitant en grande partie du paysage alpestre et où se trouve comprise entre autres la brochure qu'il vous envoya dans le temps [1]. Ce livre m'a fait tant de plaisir à lire et m'est arrivé dans un si heureux moment, que je sais gré du meilleur de mon cœur à celui qui a eu la bonne inspiration de me l'envoyer. Je ne sais d'où il me vient. En tout cas, il me fait le plus grand plaisir, et vous en aurez autant sans doute à en faire la lecture.

Je fus ce matin à la poste réclamer la lettre que vous m'annonciez, le group et le caisson de cigares de Paul, dont je le remercie beaucoup et que le petit facteur détenait, ayant appris que j'étais absent. J'emportai le tout à la maison, très reconnaissant et satisfait. Une chose qui m'a fait plus de plaisir encore et ne vous en fera pas moins, c'est la lettre d'un Anglais, datée de Strasbourg, qui m'annonce que passant par Zurich et ayant visité l'exposition, il achète mon tableau au prix indiqué de 600 francs, payable chez Schulthess. Le nom de cet excellent homme, en mesure de bouleverser toutes mes notions sur ses compatriotes, est John Dickinson, Old Baily, 65, Londres.

Je voudrais avoir le temps de vous donner plus de détails, mais le temps magnifique que nous avons en ce moment m'engage à partir demain de bonne heure et à remettre à plus tard la suite de ma correspondance. C'est la plus belle journée que nous ayons eue depuis bien longtemps et le baromètre semble promettre. Il me faut encore, avant mon départ, répondre à cette lettre de Strasbourg et faire mes petits approvisionnements, car j'ai bien des choses à emporter, n'y trouvant que le lait et la crème, mais avec cela un bon accueil. Il faut changer ses habitudes, se cou-

[1] Les *Mélanges*, évidemment, qui parurent chez Cherbuliez (Paris et Genève) en 1852, et où figure l'étude *Du paysage alpestre*, écrite en 1843.

cher tôt parce que les gens ne veillent guère et se lèvent matin, non que je puisse aller à l'aube à mon ouvrage, la température ne le permettrait pas, car le terrain est gelé jusqu'au lever du soleil ; mais avant qu'on ait fait son déjeuner et pourvu aux besoins de la journée sur ces hauteurs, une heure ou deux sont vite passées.

Je ne puis vous donner aujourd'hui la réponse précise que vous me demandez, car la maison est sens dessus dessous pour une lutte et une grande fête qui ont lieu dans le verger et qui ont attiré de tous les environs une foule considérable. Par ce beau temps, c'était un charmant coup d'œil, et j'ai bien pensé à vous, regrettant que vous n'en ayez pas eu votre part.

J'ai passé mes derniers jours de travail ici à reprendre mes *Commères*. J'ai fait mes glacis et mes frottis et quelques retouches qui leur ont fait du bien. Il me faudra encore une journée pour chacune d'elles avec le modèle.

Brienz, 17 octobre 1852. A sa sœur Marie. Figure-toi que j'ai reçu tantôt de Zurich un rouleau de 400 francs, et que je ne savais pas trop m'expliquer cette arrivée, en attendant 600, lorsqu'en l'ouvrant je trouve une lettre d'un M. Pestalozzi, qui m'annonçait que mon tableau du *Grand-père* avait été acheté par la Société de Zurich et qu'il m'en envoyait le montant. Voilà donc tous mes tableaux placés, sauf un petit de l'année dernière que j'enverrai après demain à Bâle, parce qu'il n'est pas encore tout à fait sec. Tu peux penser que je suis bien content et que je ne regrette pas le plaisir de les revoir. Je ne te donnerai pas aujourd'hui le détail de ma course au Faulhorn : ma malheureuse dent me fait assez mal ce soir ; je ne sais si en apprenant la vente de mon tableau, ce succès me serait monté à la tête subitement, ou si j'ai senti le froid dans mon atelier.

J'ai travaillé toute la semaine à mes *Chasseurs*. J'ai fait les fonds, qui me semblent assez réussis.

J'ai fait vos compliments aux Flury, qui y ont été fort sensibles. Tout le monde est parti, sauf Mlle Émilie, qui va partir prochainement. Il n'y a plus ici dans la maison qu'un M. Haller, de Berne, architecte, avec ses trois garçons, qui tirent des écureuils et font d'ailleurs un tapage d'enfer.

Citons une dernière lettre de cette époque ; il y est question de la mort de M. Guillaume de Merveilleux, qui était un peintre de talent, et surtout un ami et un collaborateur très dévoué de Maximilien de Meuron :

Brienz, dimanche 20 mars 1853. J'ai été bien peiné en lisant les tristes nouvelles que me donne votre lettre et surtout la mort si inattendue de notre pauvre cousin. Vous pouvez vous représenter combien j'en ai été frappé. Cela m'a poursuivi toute la semaine devant mon ouvrage, qui semblait perdre beaucoup de l'intérêt que j'aurais à vous l'envoyer en pensant que le pauvre cousin n'y serait plus. Il était la seule personne, avec vous, qui s'intéressât réellement à la peinture, et sous ce rapport comme sous tous les autres, je le regrette et le regretterai toujours. C'est un vide qu'on ne pourra combler dans la Société des Arts. Qui remplira son rôle dorénavant avec le même intérêt ? Personne.

IV

Au printemps 1853, Meuron se rendit à Paris, où l'attirait le Salon. Nous l'y suivrons tout à l'heure. Mais il convient auparavant de résumer cette « phase de Brienz » qui va finir, car s'il y séjourna encore, ce ne fut qu'en passage et parce que Brienz se trouvait sur le chemin de la Bettenalp. Les lettres qui précèdent font assez pressentir que l'artiste ne se contentera plus longtemps de ce qu'il trouve au village : il aspire, comme il disait déjà en 1851, à « sortir du genre Girardet », pour devenir le peintre de la montagne, des hauts pâturages, des troupeaux, des chasseurs de chamois et des petits lacs solitaires. Il réalisera enfin son rêve déjà ancien de faire du paysage alpestre avec figures.

Cependant, le séjour de Brienz n'a pas été inutile au développement de son talent ; ces années furent laborieuses et fécondes. Parmi les principaux ouvrages qu'il peignit alors, nous avons cité déjà le *Tireur d'épine*, gracieuse idylle, datée de

1850, où les deux figures, un jeune garçon et une jeune fille, sont bien posées et bien dessinées, mais dont le sujet anecdotique semblait commander un format plus réduit. En 1851 et 1852, l'artiste peignit, dans de petites dimensions, ces scènes de genre, le *Quart d'heure de Rabelais*, les *Commères*, mentionnées plus haut, et le *Fils mourant*, conservé au Musée de Soleure. C'était la peinture mise à la mode par les Girardet : une anecdote, une scène d'intérieur, un épisode de vie rustique et domestique, notés d'une touche spirituelle et fine, avec l'indispensable assaisonnement d'une pointe d'humour. Meuron ne devait pas s'attarder longtemps à ce genre agréable et un peu menu ; il s'élèvera bientôt à une vision plus générale et plus ample ; les qualités d'invention et d'imagination nécessaires à la peinture anecdotique n'étaient d'ailleurs pas celles qui dominaient en lui. Il faut néanmoins reconnaître que dans les scènes qu'il peignit à cette époque, de solides qualités de dessin et de composition s'allient à une observation pleine de finesse et de bonhomie ; et il n'est pas oiseux de constater que si Meuron est devenu un des premiers paysagistes suisses, il a commencé par être un peintre de figures d'une science consommée.

Nous l'avons vu monter fréquemment sur les

hauteurs, explorer les solitudes de la montagne, y faire des études. C'est en 1852 déjà qu'il peignit ces deux *Chasseurs de chamois guettant au matin*, appartenant au Musée de Berne, où le sentiment de la nature alpestre se combine avec l'observation des mœurs propre au peintre de genre. Il a finement noté l'expression du chasseur couché, cet œil mi-clos, mais perçant, du montagnard à l'affût, dans la fraîcheur humide et crue de l'aube naissante. On sent bien que la Bettenalp, ses troupeaux et ses pâtres, l'attirent irrésistiblement. Nous l'y trouverons installé dès l'été 1853. Auparavant, il passa quelques semaines à Paris, où il avait exposé deux ouvrages :

Paris, 5 juin 1853. ...Mes tableaux m'ont paru noirs ; il est vrai que les *Chasseurs* sont très haut et trop inclinés, hors de la lumière, ce qui fait qu'on ne les remarque pas. S'ils ne sont pas déplacés le 14, je n'en attends rien. Le petit, mieux éclairé, est immédiatement à côté du tableau capital de l'exposition, qu'on regarde à distance ; il passe inaperçu, bien que dans la salle principale. Je ne compte sur aucun succès et crois encore que Girardet s'est un peu avancé en me le promettant. En échange, en voyant avec quoi on peut faire un tableau remarqué, j'ai repris complètement courage. La majorité n'a que des qualités de peinture et de couleur, uniquement. L'idée est fort pauvre et traitée sans respect... Le tableau capital et que l'on veut imposer pour la médaille est celui de Rosa Bonheur : *Un marché de chevaux*. C'est de la belle peinture traitée en maître, quoique par place assez lâchée...

Paris, 26 juin 1853. ...Je suis maintenant bien convaincu de ce qu'il faut à ma peinture pour se soutenir à côté des voisines : de la couleur à tout prix. Je me trompe encore : des tableaux qui n'en ont pas se font remarquer par d'autres qualités qui font qu'on en parle... Et par dessus tout il y a là une espèce d'intrigue de journalistes, dont je ne devine pas bien le dessous, mais que j'estime fort peu... Il se peut que j'aie quelque succès, je n'y compte pas du tout, mais enfin je comprends que cela *puisse* arriver. La chance y est pour beaucoup. L'essentiel est que j'ai vu ce qu'il faut chercher : une exécution plus vigoureuse, moins anxieuse, moins prête à tomber dans le détail. Et je sais que je puis y venir. Quoi qu'il arrive, je suis content d'en avoir fait l'épreuve et d'en avoir jugé par moi-même. Il me tarde d'être à l'ouvrage.

C'est dans ces excellentes dispositions que l'artiste regagna, au commencement de juillet, son cher Brienz.

CHAPITRE V

LA BETTENALP

Installation dans le chalet. — Les *Chasseurs de chamois* au Musée de Berne. — La *Halte de chasseurs*. — Le Salon de 1855 ; les artistes suisses. — Le *Soir dans les Alpes*. — Épisode du chamois. — Mort tragique d'un batelier. — Un nouvel ami : Auguste-Henri Berthoud. — Tribulations d'un paysagiste. — *Souvenir de la Bettenalp; Pâturage d'Iseltwald*. — Joseph Zelger. — Chez Winterhalter. — Corot et Troyon. — Le Salon de 1857. — Dernier été à la Bettenalp.

I

Le tableau des *Chasseurs* ne passa pourtant pas inaperçu au Salon de Paris : il valut à l'artiste une mention honorable ; l'*Illustration* en parla en termes propres à le réjouir ; aussi reprit-il avec courage le chemin de l'Oberland, en juillet 1853.

Meuron était un peintre doublé d'un chasseur et d'un montagnard ; taillé pour la marche, pour l'ascension des pentes rudes, il aimait la vie libre

dans les hautes solitudes. Il ne montait point à la Bettenalp en artiste citadin allant à la découverte de motifs nouveaux : il savait ce qu'il y trouverait, les émotions qui l'attendaient là-haut, les sites dont il tenterait d'exprimer la poésie. Il savait aussi la vie frugale et primitive qu'il lui faudrait mener, dans un de ces chalets momentanément abandonnés par les bergers pour de plus hauts alpages, très pittoresques sans doute aux regards des passants, mais bien inconfortables pour qui essaie de dormir et de travailler sous le toit qui laisse passer les vents et la pluie. Saison après saison, il y endura sans se plaindre de longues et glaciales journées de pluie et de tempête, seul avec son fidèle Abegglen, vaillant chasseur qu'il s'attachait pour ses semaines de campagne alpestre ; cet *omnis homo* portait son bagage, faisait la soupe ou la grillade au fromage, descendait aux provisions une fois la semaine, rapportait les lettres, et quelquefois de bonnes surprises envoyées par un ami.

C'est ainsi que Meuron reçut un jour le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, qui venait de paraître, sans qu'il ait jamais pu savoir à qui adresser l'expression de sa vive reconnaissance.

Souvent, il n'avait d'autre ressource pour se réchauffer que de s'étendre sur sa paillasse im-

provisée et de s'y endormir en lisant un journal vieux de huit jours, ou en s'amusant à surveiller les perce-oreilles qui, dégourdis par la chaleur de l'âtre, se laissaient choir un à un sur la couverture.

Un jour qu'il n'avait point ouvert de journal depuis une quinzaine, il tomba sur un article du *Bund,* annonçant en termes flatteurs l'achat par le gouvernement bernois de ses *Chasseurs à l'affût,* destinés au Musée de Berne.

Cette vie d'endurance et de privations, Meuron l'a menée joyeusement pendant une période de cinq années, soit de 1853 à 1857 ; il en avait gardé un souvenir précieux entre tous ses souvenirs de jeunesse. C'est qu'alors il dépensait sans compter le trésor des énergies fécondes, qu'il vivait par le travail, dans la joie de créer. Il va nous conter lui-même quelques épisodes de ces rudes campagnes.

Bettenalp, 24 juillet 1853. [*Écrit au crayon.*] J'ai plusieurs études en train : une de lever de soleil, que j'aurais bien voulu avoir six mois plus tôt ; une autre de rochers, et quelques dessins; puis j'aurai des études de figure au soleil, et une étude de premier plan. Il fait un temps assez beau, avec passablement de nuages. Les effets n'en sont que plus intéressants, mais désespérants par leur fugacité. Je tâche de faire quelques pochades, et cherche moins, en général, l'étude serrée que le ton. Un dessin au crayon du même site me donne le dessin exact ; autrement, il y fau-

drait un temps infini. Je pense en avoir pour trois semaines. Cette atmosphère de montagne allège les idées, donne de l'entrain, et cette lanterne magique d'effets est bien propre à réveiller l'imagination. Mon seul regret, en train comme je le suis, est de ne pouvoir arrêter le temps et la saison pour faire sur place mes tableaux, qui viendraient bien mieux. J'en ai trouvé un aujourd'hui qui serait charmant : tout en travaillant, je surveillais une armée de gamins que j'avais engagés à lutter ensemble pour quelques centimes. Si j'avais eu un daguerréotype *(sic)*, le tableau était fait. Il a fallu se borner à une pochade pour l'effet du fond et à des croquis de mouvements. Peut-être en ferai-je quelque chose.

Je suis sur l'alpe d'Iseltwald, et j'ai l'avantage d'y avoir autour de moi beaucoup de gens qui peuvent me poser, et de tout ce qui fait « la montagne »... Si le temps reste beau, j'avancerai ferme, car les jours sont rudement longs sur mon tabouret. J'en ai parfois les jambes plus fatiguées que si j'avais fait une grande course. Je vais vous envoyer ces lignes par un paysan qui descend demain à Iseltwald, d'où on les portera à Bœnigen, où la mère des Flury y mettra l'adresse, car j'ai oublié ma bouteille d'encre.

7 août 1853. ...J'ai voulu plusieurs fois vous écrire, mais les occasions sont rares et peu sûres, et la dernière fois que je suis descendu à Brienz, j'ai été tellement fatigué d'être allé et venu dans la même journée, que j'ai cru que je ne pourrais gagner le chalet.

... Plus je vis dans les Alpes, plus je trouve de choses à faire ; seulement, le paysage tendrait à dominer plus qu'il ne faudrait, et il faut se retenir. Ce que je désirerais avoir sous les yeux avant de quitter les hauteurs serait une vue de montagnes dans le genre de celle de Calame, mais d'un effet différent.

Dans une lettre du 16 septembre, écrite de Brienz, il résume le travail de la saison, qu'il juge insuffisant, et se dit *prêt à recommencer* dans de meilleures conditions. Il ajoute cet aphorisme curieux : « Oser plus qu'on ne voit. »

Brienz, septembre 1853. J'ai bien employé mon temps depuis mon retour ici. J'ai fait les études d'un tableau dont j'ai fait une ébauche assez avancée. Le sujet en est fort simple : ce sont des *Vachers couchés sur le gazon,* comme ils ont coutume de faire en se réunissant d'un chalet à un autre, quand le temps est beau. J'ai vu cela bien souvent, et l'idée d'en faire un tableau date de loin. Je l'ai ébauché sur une toile de la grandeur de mes chasseurs ; les poses sont données ; j'ai aussi observé l'effet et espère m'en tirer sans trop de peine... J'ai mis en train deux paysages dont j'ai les études et qui me souriraient beaucoup à faire, bien que ce soit une entreprise, mais je ne sais pas pourquoi l'idée d'un paysage me donne beaucoup moins de souci qu'un tableau de figures. Ils auraient l'avantage de ne point ressembler aux paysages suisses tels qu'on les voit d'habitude. Le premier est un éboulis de gros blocs, dont j'ai une étude serrée, et, pour animer la scène, une famille de marmottes. — J'en ai tiré plusieurs. — L'autre est un pâturage comme on n'en voit pas partout, et que j'avais, sans m'en douter, derrière moi, pendant l'étude d'un petit vallon bien moins intéressant. J'en fis de suite un dessin, et, tout en le faisant, il me semblait que c'était ce que j'avais encore vu de plus beau en fait de lignes. Un effet de nuage non moins beau vint à passer, et comme j'avais par bonheur ma boîte à côté de moi, je le fixai aussitôt sur un bout de toile. L'herbe était fraîche et longue, et là-dedans tout le troupeau qui y arrivait pour la première fois fai-

sait un effet charmant. Le souvenir que j'en ai gardé est très vif, et peut-être faudrait-il m'y mettre sans tarder ; mais je tiens pourtant à suivre mes projets. A mesure que je revois mes études, j'en suis plus content qu'auparavant, et je sens qu'elles m'ont meublé la tête d'une foule de choses qu'elles ne représentent pas en réalité, effet sans doute d'un séjour prolongé dans une même localité, ce qui, je crois, est la bonne méthode.

II

Brienz, 15 juillet 1854. ...Encore une semaine de pluie... Je suis bien impatient de pouvoir peindre d'après nature. La saison avance ; mais que faire ? Prendre patience et ne plus taper le baromètre, qui radote de plus en plus.

Bettenalp, 27 juillet. Je suis parti vendredi de Brienz par un temps magnifique et j'ai commencé deux études, dont une très grande : c'est ce pâturage dont j'avais une ébauche à Neuchâtel cet hiver, où il y avait un certain premier plan vert qui vous choquait...

Mon chalet de cette année est plus commode que celui de l'année dernière, mais c'est encore un chalet. J'y suis seul avec mon *omnis homo.* Il y manque bien des choses, surtout si l'on veut écrire. Une table serait bien utile. J'ai exécuté mon projet de fenêtre. J'en avais préparé une à Brienz, et voilà-t-il pas que je l'ai oubliée au milieu des préparatifs de départ ! Notre ancienne Lisbeth, à laquelle j'ai fait vos compliments, m'a prêté une double fenêtre,

que j'ai adaptée au toit de l'écurie, qui est grande et me fait ainsi un atelier très sortable pour les jours de mauvais temps. Il y a bien quelques légers inconvénients, tels que courant d'air quand il vente, et pour nous défendre de la grêle, nous sommes obligés de prendre la porte d'un chalet voisin pour couvrir la fenêtre et protéger les vitres. Nous y avons eu recours deux fois déjà.

Bettenalp, 3 août 1854. Voici trois jours de pluie consécutifs assez démoralisants, d'autant plus qu'ils ont été précédés de journées fort variables. C'est contrariant, mais que faire ? J'avais prié M. Flury de demander à M. Michel le journal du jour pour voir où en étaient les Russes et les Turcs, car je n'entends guère parler de rien dans ma solitude, et dans le même journal, je trouve aux articles divers, ceci : « Le gouvernement [de Berne] vient d'acheter le beau tableau *(Deux chasseurs de chamois à l'affût)* de Meuron pour la collection du Musée. » C'est une chance assez curieuse que je l'apprenne par le seul numéro du *Bund* que j'aie eu depuis quinze jours. La caisse de vin est arrivée ; il est très bon, et je vous en remercie beaucoup ; je le ménage pour les occasions.

Bettenalp, 13 septembre 1854. Vous serez sans doute surpris que je sois encore ici, mais le beau temps survenu depuis quinze jours n'a été pendant dix jours ici que brouillard épais et froidure la plus grande partie du temps, et depuis dimanche il fait un temps magnifique, dont je veux encore profiter, quoi qu'il fasse déjà bien froid le matin et le soir, et à l'ombre en tout temps.

Brienz, 19 novembre 1854. ...Quant au tableau que j'ai commencé, c'est la donnée de mon petit chasseur de chamois, modifiée pour le paysage par une étude faite sur place. Bien que je n'y sois allé que deux fois, je crois que

cela suffira. Mes séances là-haut me prenaient toute la journée, car de mon chalet c'était une course comme de Corcelles à la Redallaz[1], et retour, avec un chemin beaucoup plus rapide. J'ai introduit trois chasseurs dans le tableau, l'un qui boit dans une mare, les deux autres devisant sur le chamois étendu devant eux ; l'un d'eux est un vieillard qui bourre sa pipe, l'autre un jeune garçon debout et appuyé sur son bâton. Ils viennent de terminer un rustique repas, dont les restes sont à côté d'eux. Mon premier plan est très arrêté et entièrement dans la lumière. L'effet du fond, je crois le sentir ; et si je le réussis, cela fera certainement bien. En tous cas, ce sera un tableau clair.

Plusieurs lecteurs ont reconnu, à cette description, la *Halte de chasseurs de chamois*, dont l'esquisse est une des plus charmantes et des plus fraîches peintures de Meuron. Le tableau, qui a été reproduit par la lithographie, fut exposé à Paris le printemps suivant (Salon de 1855) et valut à l'artiste une première mention. C'est une des pages où il a le plus fortement résumé la poésie des hautes régions alpestres, de ces « prés déserts » dont parle le poète vaudois, et de ces petits lacs silencieux qui ne reflètent plus que d'âpres rivages dépouillés de toute végétation. Meuron a plusieurs fois traité ce thème, et toujours avec une grande vérité d'expression. Il lui appartient bien en propre, et l'on ne saurait faire une bonne his-

[1] Deux bonnes heures et demie !

toire de la peinture alpestre sans consulter les études où il a fixé l'aspect particulier de ces solitudes.

Brienz, 7 février 1855. ...Je suis bien aise que le tableau des *Marmottes* vous ait fait une impression aussi favorable; c'est plus que je n'attendais... Malgré les jours désespérément sombres, j'ai assez avancé mon tableau [*les Chasseurs*] pour en voir la fin. Les figures sont hors de cause, elles n'ont plus besoin que de quelques retouches quand le paysage sera terminé. Elles ont gagné. Je viens de repeindre l'eau, et il ne me reste plus de travail considérable à faire. Si j'avais un chamois, je serais *de Berne* [1]. Mais ces jours pluvieux me donnent des inquiétudes, et à moins d'un retour de froid, je ne puis guère en espérer. Il me serait bien nécessaire maintenant, car ce qui me reste à faire au premier plan et aux figures dépend beaucoup de la bête, à laquelle j'ai ménagé la place la plus claire de mon devant, et quoique j'en aie fait la charge sur un papier découpé, ce n'est point la même chose. Je ne vois pas jusqu'à quel point je puis éteindre aux alentours. Pour le moment je n'y ferai rien. En outre, le sac ouvert et la pitance étalée en partie sur la bête, ainsi que le fusil, ne peuvent se placer avant.

Brienz, 14 février 1855. Il s'est fait un changement! M. Flury m'a réveillé ce matin en m'annonçant l'arrivée d'un chamois, que je demandais à tous les échos de la montagne et dont je désespérais complètement depuis quelques jours. Maintenant que j'ai ma bête, je vais tâcher d'en finir aussi bien que possible...

[1] Expression populaire à Neuchâtel et aussi dans le canton de Vaud. *Être de Berne*, c'est être dans une situation favorable.

Brienz, 23 février. Enfin, je vous envoie mon tableau !..

Le tableau partit quelques semaines plus tard pour Paris, d'où le peintre envoie à son père ses impressions sur le Salon de l'Exposition universelle :

Paris, 8 juillet 1855. ...Mon impression première est que le mérite de chaque œuvre est noyé dans l'ensemble... Une chose m'a cependant frappé dès l'abord, c'est qu'après l'école française, naturellement la plus nombreuse et la mieux représentée, il faut placer de suite l'école anglaise, tant pour le mérite que pour le nombre des ouvrages. L'école belge, qui est aussi assez considérable, ne tranche point avec l'école française et ne se distingue réellement par aucun côté saillant de la première. L'école allemande est peu représentée ou plutôt médiocrement représentée. Ce qu'il y a se prête cependant à la comparaison ; ainsi, par exemple, les grands cartons de Cornelius font fiasco complet et ne se recommandent par aucun mérite particulier : aspect nu, grêle, absence de nature et composition inextricable même à l'aide du livret. Il y a un grand carton de Kaulbach qui pèche par les mêmes défauts, mais qui n'en est pas moins une fort belle chose, assez difficile à comprendre, c'est vrai, mais qui a cependant une certaine tournure... L'école suisse est fort pauvre, et vraiment cela me fait de la peine à voir. Elle a peu de tableaux et aurait pu être mieux représentée. Le Calame est beau, sans être remarquable... Les deux grands Diday sont affreux, malgré l'habileté qu'il y a, et me font mal à voir, ainsi qu'à bien d'autres. Le tableau de Girardet est un de ses plus fatigués et n'a point d'aspect, malgré son mérite que vous connaissez et que je n'attaque point. Grosclaude,

zéro, quoiqu'il ait une masse de tableaux. Le meilleur des tableaux de la Suisse est à mon avis celui de van Muyden ; je regrette seulement qu'il soit si petit. Quant au mien, assez bien placé, quoique un peu à contre-jour, il paraît un peu sec, mais il se soutient assez et je suis fort content d'avoir fait l'expérience, qui me sera bien utile, je l'espère. Certainement, dans les tableaux suisses, après celui de van Muyden, c'est un des mieux. Malheureusement, ce n'est pas beaucoup dire, et c'est ce qui me peine, plus pour l'école suisse que pour moi.

Je ne vous parle pas de mes *Marmottes,* qui sont au paradis depuis qu'on a remanié le salon ; c'est comme si elles n'y étaient pas, et si la chance ne les ramène en bas, on ne les verra pas du tout. Je regrette que Léon n'ait rien envoyé ; et si vous aviez envoyé votre *Wallenstadt* et l'*Eiger* et le *Chêne,* sans vouloir vous faire un compliment, vous auriez eu la palme.

Visite à M. Fritz Berthoud dans une charmante maison, qu'il a achetée et fait arranger. Il a un magnifique atelier et un grand jardin ; mais c'est aux Batignolles. Il m'a fait un charmant accueil et m'a invité à dîner. J'y ai donc passé la soirée fort agréablement, dans son jardin, avec un artiste de ses amis. Il me conduisit le lendemain chez Ricard et Brascassat ; nous n'avons pas trouvé le premier, mais le second, qui m'a fort bien reçu et fait voir toutes ses études et plusieurs tableaux, dont l'un est fort beau.

... J'ai retrouvé ici David [1], un de mes amis, ce qui me procure de la société de temps à autre... Dites à Henri Coulon que j'ai fait sa commande, et que, bien qu'il en doute, je serai fidèle au rendez-vous. La vue de toutes ces peintures ouvre les idées, et je suis pressé de revoir les

[1] Le peintre vaudois Émile David (1824-1891).

montagnes. Mais j'éprouve bien le stimulant que donne au travail le séjour de Paris.

Paris, 13 juillet 1855. Je suis allé avec Karl Girardet chez Français et Baron, deux artistes de ses amis, et distingués. J'ai vu chez le premier une foule de beaux dessins d'Italie, et ma matinée a passé à feuilleter ses portefeuilles et à le voir peindre. Karl Girardet veut me faire un dessin du *Quart d'heure de Rabelais* dans le *Magasin pittoresque*... L'*Illustration* m'a aussi demandé un dessin ou une photographie. L'envie m'a pris de faire lithographier mon tableau du Salon. Cela me coûterait 200 francs si j'en charge Français, qui fait les meilleures planches de l'ouvrage dit : *Les Artistes contemporains ;* ce ne serait pas une mauvaise affaire, d'abord parce que je rentrerais facilement dans mes frais, et qu'ensuite ce serait un moyen de me faire connaître, cette collection étant fort connue ici des artistes et du public.

III

A peine rentré en Suisse, Meuron repart pour l'Oberland, où il lui tardait de se retrouver :

Champion, août 1855. Je ne m'attendais pas à vous donner déjà de mes nouvelles dès Champion. J'y ai trouvé Vouga qui m'attendait [1]... Après avoir laissé passer la

[1] Sans doute le peintre Albert Vouga, de Cortaillod.

forte chaleur, nous nous sommes acheminés à Cerlier, à une petite lieue d'ici, pour aller voir Simon[1], que nous avons trouvé revenant de la Thielle, où il a trouvé un charmant tableau, qu'il peint entièrement sur place. L'arrangement en est très heureux : c'est une vue sur la Thielle, avec un premier plan de chevaux qui remorquent une barque. Il a fort bien tiré parti du pays, à ce qu'il me paraît. De là nous sommes allés les trois trouver Jacot-Guillarmod à Neuhaus. Il a eu l'air très content de nous voir, et bien qu'il fît déjà nuit, nous avons pu voir deux tableaux qui viendront très bien et où il y a déjà de bonnes choses. Je crois que c'est un garçon qui réussira. Nous nous sommes ensuite acheminés au clair de lune, au travers de Jolimont, pour regagner Champion, nous étant attardés jusqu'à minuit chez Guillarmod ; mais la nuit était si belle, que la promenade était charmante...

Bettenalp, 6 septembre 1855. Après quelques jours de brouillard, où je n'ai pu faire grand'chose, vient la pluie, et une pluie continuelle, qui me contrarie d'autant plus que j'avais commencé une étude de figure au soleil couchant pour mon tableau du *Soir*. Et elle est là qui attend !.. En somme, j'ai fait peu pendant ces quinze jours, quoique j'aie eu en commençant cinq ou six études ; mais j'ai bien regardé, et il me semble qu'il se fait en moi une espèce de *décrochade* dont je ne me rends pas encore bien compte... J'ai été très contrarié de même dans mes études d'animaux, mais j'espère pouvoir y suppléer à Brienz par une ou deux études. Plus je vois le coin de pays où je suis, et plus il me plaît.

Brienz, 24 septembre 1855. Me voici redescendu après dix-huit jours de brouillards ou de pluie presque constants. A

[1] Le peintre bernois.

peine ai-je eu le temps de faire une ou deux courses pour me remettre en mémoire le site de mon dernier tableau; je vais essayer de faire une ou deux études au soleil, que je puis faire ici. Malgré l'ennui qui m'a visité quelquefois et ces contrariétés, je ne crois pas que mon séjour ait été inutile. J'ai trouvé bien des nouvelles choses à faire, et j'éprouve plutôt le désir d'y retourner que de l'abandonner. Je tâcherai seulement d'avoir un gîte mieux fermé.

Brienz, 13 octobre 1855. J'ai été fort contrarié ces derniers jours par le retard de toiles que j'avais demandées. Elles ne sont arrivées que ce matin, et en les attendant, j'ai fait le portrait de Mme Flury, qui me le demandait depuis longtemps, profitant en même temps d'une absence de grossesse qui rendait la chose plus faisable... M. Flury a fait l'acquisition d'un billard. C'est une ressource, et j'ai déjà fait plusieurs parties avec Éd. Girardet, qui est très fort.

Vous me demandez ce que je pouvais faire à la Bettenalp pendant les mauvais jours. Je suis vraiment embarrassé de vous le dire. J'ai peint quelquefois, quand je n'avais pas trop froid. Je faisais prendre les journaux à Interlaken, et épluchais consciencieusement l'*Indépendance belge* et les *Débats,* à la manière de l'oncle le châtelain, et comme le hasard me servait par la visite de la reine d'Angleterre et l'approche de la prise de Sébastopol, j'en avais pour un moment... J'ai eu aussi l'aubaine d'une visite de trois jours d'Éd. Girardet, précisément dans ces mauvais jours.

Quant à la chasse, si je n'en ai pas encore parlé, c'est que j'y étais allé fort peu et n'avais pas été aussi heureux que précédemment. J'y suis pourtant allé quelquefois, mais le district où je me trouvais était à ban jusqu'en oc-

tobre, et il fallait s'éloigner de deux lieues pour chasser, ce qui rendait la chose fort rare. J'ai tiré quelques perdrix blanches, et rien du reste que deux marmottes et un lièvre. Il y a huit jours, pourtant, je fis une belle chasse, à laquelle je ne m'attendais pas. J'étais allé avec mon domestique d'Iseltwald pour chasser dans le district, et je n'avais rien tué. Nous étions à quelque distance l'un de l'autre lorsque je l'entends qui me crie qu'il aperçoit un chamois et de rester patiemment à mon poste pendant qu'il essaiera de me le chasser. Au bout d'une heure, j'entends un coup de fusil, et tôt après je vois arriver en bas les rochers un chamois qui me venait dessus, bride abattue. Je rentre mon émotion, j'arme mon fusil, il arrive à quarante pas, j'ajuste, je tire, mais l'émoi me le fait manquer. J'ajuste une seconde fois, et je l'étends par terre. C'était un beau bouc, dont les cornes et la tête ornent déjà mon atelier. Je me suis abstenu de vous en envoyer, d'abord parce que je crois me souvenir que vous n'avez point trouvé bon celui que je vous ai envoyé il y a deux ou trois ans ; ensuite et surtout parce que mon permis ne me permet pas de tirer le chamois. Mais le moyen de résister quand ils vous passent au bout du fusil ! Je l'ai fait apporter bien en secret ici, et comme Mme Flury en avait acheté un, peu de jours auparavant, le nouveau a passé sur le compte du premier. Sauf un gigot que j'ai donné à Girardet, nous l'avons expédié entre nous. Aussi je n'en mange plus !

Brienz, 29 avril 1856. J'ai des projets pour la montagne et voudrais y faire un tableau entièrement au soleil, cette étude de vacher avec son attirail. J'ai le fond et tout ce qu'il faut.

Brienz, 13 juin 1856. Sans la pensée que vous auriez de mes nouvelles par les visites que j'ai eues la semaine

dernière, je vous aurais écrit il y a déjà quelques jours. J'ai eu particulièrement de plaisir à voir Charles Coulon. Quant aux autres, leur séjour a été gâté par un affreux accident arrivé au retour d'une course à Bönigen, où nous l'avions reconduit. Un de nos bateliers s'est noyé en route. Voici comment cela s'est passé. En quittant Bönigen il faisait un bon vent. Nos bateliers mirent la voile et ne ramèrent plus. Au bout d'une demi-heure, un violent coup de vent descendu de la montagne prit notre voile de flanc et imprima une forte secousse au bateau, qui pencha assez bas pour que l'eau entrât un instant par dessus bord. Le malheureux assis à l'arrière du bateau sera sans doute tombé à l'eau au moment de la secousse et pendant que nous étions tous occupés à descendre la voile; car ce fut Pierre de Salis qui l'aperçut le premier se débattant dans l'eau et déjà à quelque distance. Il n'avait poussé aucun cri, et a dû tomber la tête la première; du reste, il ne savait pas nager. Je me hâtai de couper avec mon couteau la corde de la voile, mais malgré nos efforts nous ne pûmes arriver à temps, car le bateau cheminait avec une rapidité extrême. Vous pouvez vous figurer quel affreux moment nous avons tous passé, et sous quelle impression nous revînmes à la maison. Aussitôt après l'accident, nous dûmes nous réfugier à Iseltwald, où le vent nous portait, et nous y mettre à l'abri d'une pluie terrible. Vous aurez sans doute eu par de Salis les détails de cette malheureuse course, et vous serez doublement peiné d'apprendre que le pauvre noyé n'était autre que notre Hans Ludi, que vous avez revu encore, je crois, à votre dernière visite. Vous pouvez vous figurer la scène qui se passa à notre arrivée: on ne se doutait de rien ici, et c'est nous qui dûmes l'apprendre à la famille. Pour moi, j'en ai été malade plusieurs jours, et j'aurais été incapable de tout travail même sans la société de Salis. Ce Hans était un brave gar-

çon, et à l'inverse de presque tous les jeunes gens, ne buvait jamais et donnait tout ce qu'il gagnait à ses parents. C'est une grande perte pour eux; nous nous sommes cotisés pour leur donner quelque chose.

IV

C'est pendant l'été 1856 que Meuron fit la connaissance d'Auguste-Henri Berthoud. Celui-ci aimait à évoquer le souvenir de cette rencontre, qui eut lieu à l'auberge de Brienz. « J'avais, disait-il à son ami F. Landry, qui nous l'a conté à son tour, j'avais remarqué Meuron depuis plusieurs jours ; son amabilité m'attirait, sa tournure me faisait deviner un peintre ; un soir, après souper, la conversation s'engagea sur l'art et sur la peinture alpestre en particulier ; je dis à Meuron que mon intention était de faire quelques études sur la montagne, mais que je ne savais comment m'y loger et m'organiser pour le travail. Il me répondit qu'il était venu avec la même intention, qu'il avait fait aménager un modeste chalet sur la Bettenalp, et m'offrit cordialement de partager son logis : j'acceptai avec reconnaissance. Ah ! que de

beaux moments passés sur l'Alpe avec ce brave ami! Quelles belles parties de chasse, avant ou après l'étude! Une fois la journée terminée, on soupait, et bien vite on « tapait de l'œil ». Notre couche était plus pittoresque que confortable: c'était une espèce de plancher incliné, recouvert de foin ou de paille, avec une simple couverture pour les deux. La couverture n'était pas bien grande; aussi l'ami Meuron avait-il trouvé, inconsciemment sans doute, un truc pour s'en assurer la bonne part: il se couchait le premier, se plaçait au bord du lit, puis engageait sans en avoir l'air la couverture sous lui, ce qui lui permettait, en tournant insensiblement, de l'enrouler autour de son corps, en laissant le mien au frais... »

Ajoutons que lorsque, plus tard, on plaisantait Meuron à ce sujet, il niait avec énergie et candeur.

Maintenant, il va nous raconter lui-même sa liaison avec A.-H. Berthoud :

Brienz, 12 juillet 1856. J'ai été interrompu samedi soir par l'arrivée ou plutôt le retour de M. Godet[1], avec qui j'ai passé la soirée, et le lendemain je partais de bonne heure pour la montagne afin de voir à quoi en est le chalet qu'on me fait, ou que nous faisons ensemble avec mon *omnis homo.* J'y suis monté avec M. Berthoud. Il me sou-

[1] Le botaniste Charles Godet, qui faisait chaque été des excursions dans les Alpes.

vient que je ne vous ai rien dit encore de ce personnage apparu dans mes lettres : ce nouveau Berthoud est donc un jeune homme, cousin de ceux de Paris et qui habite Paris. Il est peintre, élève de Corot, et très gentil garçon, de quelques années plus jeune que moi. Il est venu ici en passant. Le pays l'a séduit ; il s'y est fixé. Nous avons fait bonne connaissance, et nous nous allons assez ; aussi irons-nous probablement ensemble à la Bettenalp. Je suis bien impatient d'y être et de commencer quelque chose de nouveau et qui sente un peu la nature, car voici longtemps que je moisis sur le travail d'atelier... Je serai organisé cette année de façon à pouvoir travailler par le mauvais temps. J'aurai une fenêtre et un petit coin bien fermé aux courants d'air ; je me réjouis d'en prendre possession, ayant surtout si bonne compagnie. Je suis certain que l'entrain au travail n'en sera que meilleur. Je pourrai toujours m'occuper, particulièrement d'études de figures, même d'un tableau fait entièrement d'après la nature, si possible quelques bonnes pochades et études de vaches, et voilà.

Brienz, 20 juillet 1856. Nous avons remis le départ à demain, au grand matin. Le chalet est terminé, tout est prêt. Je suis content d'y monter en bonne compagnie ; j'espère que nous travaillerons ferme.

Bettenalp, 27 juillet 1856. Nous voici donc installés ici, et bien mieux que les autres années, à l'abri du froid et des courants d'air. J'aimerais bien vous y avoir quelques jours. C'est dommage que la course soit longue pour y arriver et le lit un peu dur. A part cela, c'est charmant par le beau temps. Par la pluie, nous avons une petite fenêtre qui nous donne assez de lumière pour que nous puissions nous occuper ; bref, nous sommes bien. J'ai déjà mis en

train une grande étude de vacher avec tout son attirail; il faut profiter du temps, qui s'est remis au beau tout en restant froid, car il a gelé cette nuit. J'emploierai le premier retour de pluie, — qui ne peut tarder, à voir les allures du temps cette année, — à vous décrire notre genre de vie et à vous raconter ce que j'ai de commencé. Je suis impatient de savoir l'impression que vous auront produite mes *Chasseurs*. Ils sont extrêmement embus, mais je crois qu'en les lavant à plusieurs reprises avec l'éponge et de l'eau fraîche, cela disparaîtrait un peu...

Bettenalp, dimanche 3 août 1856. Nous avons eu déjà quelques belles journées, dont nous avons bien profité, après deux jours de pluie au débotté. Nous avons fait de la figure presque exclusivement. J'ai commencé une grande étude de vacher, toile de trois pieds sur deux, dont l'ébauche est assez avancée. Une douzaine de bonnes séances, et elle serait près d'être terminée; mais une douzaine de belles séances veulent dire quelque chose ici, aussi serai-je content si je l'amène à bien, car je veux l'étudier à fond... Nous avons aussi une figure de jeune fille sur un fond, moins importante du reste. Les entre-deux sont remplis par des pochades faites en une fois. Je profite de la société de Berthoud pour apprendre à saisir en une fois l'effet général et la couleur. Cela me sera très utile et donne bien des idées de tableaux. Chaque jour de beau temps on en accroche une à la muraille. Je vous aurais écrit plus tôt sans cela, mais par le beau, je n'écris pas; nous n'en avons pas le temps. Nous nous levons de bonne heure et déjeunons; après cela, étude de figure jusqu'au dîner d'onze heures, puis nouvelle séance de une heure à cinq. Le soir, une pochade, puis on revient souper à la nuit, invariablement d'une potée de macaroni, et l'on est fatigué, comme vous le pensez. Nous sommes beaucoup mieux installés

que je ne l'étais les autres années, plus à l'abri de l'air et avec meilleur jour pour les heures sombres.

J'ai le projet de faire en outre quelques pochades de figure, faites d'une fois sur des fonds, revoir les sites de mes deux tableaux de paysages projetés pour cet hiver, et quand les vaches redescendront dans trois semaines, deux ou trois études de vaches pour les mêmes tableaux. Si je fais cela, je serai content. Je suis enchanté de la société de Berthoud, qui a du talent, et qui est bon garçon, gai et travailleur. Si mon tableau se vend à Berlin, j'aimerais bien aller faire mes deux ou trois tableaux à Paris. Cela me donnerait un élan que Neuchâtel ou Brienz ne peuvent me donner. J'en ai besoin, je le sens.

Bettenalp, 17 août 1856. Nous sommes descendus à Brienz l'autre jour. J'ai refait mes provisions de toiles et de couleurs. Une autre année, je ferai provision de toiles tendues de dimensions un peu grandes. Plus je vais, plus je me sens porté à peindre grand. Le travail est moins ingrat et rend davantage, sans prendre proportionnellement plus de temps.

Bettenalp, 2 septembre 1856. Après trois journées magnifiques, les plus belles que nous ayons encore eues, nous avons une pluie battante, accompagnée d'un brouillard épais qui change bien l'aspect des choses. S'il ne dure pas, nous ne nous en plaindrons qu'à moitié, car nous commencions à nous fatiguer et à ne plus travailler aussi bien ; un jour de relâche complet vous remet en veine. Quoique nous ne soyons point en droit de nous plaindre et ayons eu, en somme, un beau temps, il a été si fréquemment accompagné de nuages et de vent, que nous en avons été bien souvent contrariés pour nos études. Celle du vacher, malgré ces trois beaux jours qui nous ont avancés, en a

souffert particulièrement ; il nous faudrait encore plusieurs séances, et de bonnes, pour en faire quelque chose qui ait quelque signification.

Les études de vaches, commencées depuis quelques jours, nous intéressent. J'espère en rapporter un bon nombre, pour la plupart des pochades, il est vrai, mais pour les animaux c'est bien l'essentiel, je crois. J'ai commencé un grand taureau noir et blanc qui a déjà deux séances[1] ; Berthoud l'a fait en une fois de la même dimension, moins étudié, mais mieux de ton, de sorte que je m'en vais m'appliquer à les faire à l'avenir en une seule fois. L'essentiel pour moi dans ce moment est d'en avoir l'aspect, et de la variété pour pouvoir meubler mes tableaux. Avec de grandes brosses et la volonté d'en sortir d'une fois, on en vient à bout.

Je vous écris au coin du feu et au bruit d'une pluie agaçante par sa continuité. Après trois journées aussi magnifiques, et sans autre transition qu'une nuit de sommeil, cela vous semble un peu sévère.

Bettenalp, mercredi matin 10 septembre 1856. Trois pouces de neige ! Et cela continue ! Quelle tuile sur la tête ! Nous attendons jusqu'à midi, pour voir si les vaches partiront. Nous irions alors trois ou quatre jours à Brienz, car le moyen de faire quelque chose ici ! Si cela s'arrête, ce sera bientôt disparu, et le mal ne sera pas grand ; mais, en attendant, tout est compromis, et l'incertitude est désagréable. Singulier climat ! Avant-hier, une des journées les plus chaudes de l'année, même la nuit. Aujourd'hui, tout est blanc ; et demain, peut-être, le beau temps. Pour le quart d'heure nous restons au coin du feu, à écrire et à nous chauffer. S'il nous fallait partir maintenant, nous

[1] Cette étude, qui est au Musée de Neuchâtel, ainsi que celle du *Vacher*, passe pour un des meilleurs morceaux de Meuron.

n'emporterions à peu près rien de fini, et ce serait vexant; mais j'espère toujours, car j'ai déjà vu cela, il y a deux ans, le 17 août.

Bettenalp, 14 septembre 1856. Il pleut aujourd'hui toute la journée sans interruption; la neige est à un quart d'heure d'ici. Si cela continue cette nuit, nous l'aurons demain matin. Alors il faudra plier bagage. Il faut convenir qu'il faut une bonne dose de persévérance pour faire du paysage quand le temps est aussi inconstant qu'il l'est cet automne. Nous avons fait ce que nous avons pu... Quant à faire ce que nous avions voulu, il n'en est plus question et il faut savoir en prendre son parti.

Brienz, 18 septembre 1856. Nous passâmes cette affreuse journée à décrocher nos études et à emballer celles qui n'étaient point encore assez sèches. Le soir, la neige arriva et tomba si bien pendant la nuit, que le lendemain il y en avait un bon demi-pied. Mais le temps avait l'air de s'éclaircir et les porteurs arrivèrent de bon matin. Nous descendîmes à Iseltwald, et de là sommes venus en bateau ici, où nous étions rendus à quatre heures avec tout notre *bataclan.* Voilà donc une campagne finie! Je regrette de ne pas avoir une petite série de belles études faites pendant ce beau mois de septembre, car depuis la première neige du mois d'août, le paysage avait pris un ton magnifique et devenait chaque jour plus beau. Cela nous aurait permis d'achever nos études; mais nous n'avons rien à nous reprocher à ce sujet... C'est le véritable moment de la montagne, et des Alpes en général, où le vert a disparu pour faire place aux plus brillantes couleurs, et à des tons gris et fuyants comme on n'en a point en été. Du reste, c'est en y allant chaque année qu'on peut saisir au vol un bel automne... Moritz est encore ici.

Il parle de partir; mais comme il ne cesse de dire cela, je n'y compte pas; du reste, comme j'ai Berthoud pour société, je ne le vois qu'aux repas. J'ai écrit à Léon Berthoud pour lui demander de passer par ici à son retour.

V

Au mois de novembre suivant, Albert de Meuron se retrouve à Paris, où il a loué un atelier avec Pierre de Salis. Il travaille à son *Souvenir de la Bettenalp* et à ce *Pâturage sur le chemin d'Iseltwald*, qui demeure une de ses œuvres capitales[1]. Parmi les peintres qu'il voit le plus fréquemment, il faut nommer son plus ancien camarade, Léon Berthoud. et Joseph Zelger, le paysagiste lucernois, dont Meuron goûtait le caractère affable, la modestie et le commerce facile. Ils se lièrent d'une amitié solide et durable, et nous aurons plus d'une fois l'occasion de faire des emprunts à leur correspondance.

Nous allons cueillir dans les lettres de Meuron à son père les quelques détails saillants de ce séjour à Paris :

[1] Ces deux tableaux sont au Musée de Neuchâtel.

Paris, 30 décembre 1856. J'ai oublié de vous dire que Winterhalter, que je vois quelquefois avec Landerer et Zelger, m'a engagé, il y a trois semaines, à passer la soirée chez lui. Tous les samedis, il a dans son atelier une réunion d'artistes, des Allemands pour la plupart, et des musiciens. On y fait de très bonne musique, et derrière un paravant est un petit tonneau de bière pour les amateurs. J'ai vu beaucoup de portraits chez lui, ceux de l'Impératrice, de la Reine d'Espagne, et d'autres grandes dames, tous très habilement peints. C'est de la peinture pour le monde officiel, et peu sérieuse, mais fort habile, brillante et avec beaucoup d'allure. Il est maître dans son genre.

... Une connaissance que j'ai eu beaucoup de plaisir à faire, c'est celle de Corot, où Auguste Berthoud m'a conduit et où j'ai été deux fois. C'est un homme que vous aurez grand plaisir à voir quand vous viendrez; il est rare de voir un homme dans les soixante aussi jeune d'impressions et travaillant comme lui. J'y ai vu une foule de choses charmantes; vous aurez du plaisir à voir ses arbres. C'est l'idéal de l'arbre, plutôt que l'arbre réalistement fait. Il en a la forme et l'élégance tellement dans la tête, qu'il les varie à l'infini, et toujours avec bonheur. J'ai vu chez lui de belles études, et je me réjouis de vous y conduire. Il aime beaucoup qu'on aille le voir, surtout les jeunes gens, et a grand plaisir à voir apprécier ce qu'il fait. Il en est même très original. Je ne suis point encore allé chez Troyon : Léon m'y conduira après le Nouvel-An... A. Berthoud vient nous voir tous les soirs. Sa mère se couche de bonne heure, et il arrive! C'est le moment des bonnes causettes.

... Caroline me dit que Diamant [son chien] devient voleur et qu'on a dû recourir aux grands moyens. J'espère qu'ils auront réussi et qu'il ne vous donnera plus de sujet de plaintes. L'autre jour, j'ai vu sur le boulevard un chien qui lui ressemblait si fort, que cela m'a donné un

coup et que je n'ai pu m'empêcher de l'appeler; mais il ne répondait pas au même nom.

J'ai bien avancé mon tableau, peint les vaches et préparé les devants. Je travaille beaucoup plus ici qu'à Brienz; je suis beaucoup plus en verve. Ce que je vois autour de moi tous les jours me stimule, et les distractions sont nulles. Rien ne m'intéresse ici que la peinture; cela excepté, j'aime mieux, et de beaucoup, la campagne. Mais je sens maintenant combien le séjour de Paris me devenait nécessaire, tant il est vrai qu'on ne travaille nulle part ailleurs avec autant de fruit.

Paris, 7 janvier 1857. Je suis retourné une fois chez Winterhalter, qui m'a demandé à venir voir mes tableaux, dont on lui a dit du bien. Quand ils seront un peu plus avancés, Aug. Berthoud, qui aura une visite de Corot, veut me l'amener. Je pense y aller d'ici là pour le lui demander, parce qu'il met beaucoup de complaisance à ces choses-là. Il a du plaisir à voir les jeunes gens lui demander des conseils.

J'ai vu hier un magnifique tableau de Troyon. Nous sommes entrés avec Léon chez le marchand pour l'examiner; c'est de la belle peinture et de la belle couleur. Le dessin des animaux n'est point irréprochable, tant s'en faut, mais il y a tant de charme de couleur et d'exécution, et les animaux sont si bien traités, qu'on n'y pense pour ainsi dire pas. Ils ont beaucoup d'allure et une incroyable puissance de relief. Moi, j'y voudrais plus de finesse, mais on ne peut pas tout demander à la fois.

Paris, 1er février 1857. Je suis enfin allé chez Troyon il y a huit jours, et n'ai rien perdu pour avoir attendu, car, prévenu par Léon, il a fait passer sous nos yeux toutes ses études d'après nature, qui sont ce qu'il fait de

mieux. C'est une peinture savoureuse et d'un ton qui fait plaisir à l'œil, de la peinture de maître! J'ai été étourdi de tout ce que j'ai vu ; il y en a à n'en plus finir, vaches, chevaux, chèvres, moutons, sur des toiles de la grandeur de la moitié de mon tableau, d'une étude consciencieuse, et cependant crânement peintes. Il en est devant lesquelles je me demandais s'il était réellement possible de peindre ainsi devant la nature, avec tous les ennuis et toutes les difficultés que je sais. Il arrive, avec une grande simplicité de moyens, à une puissance de relief extraordinaire. J'ai regretté de voir cela si vite, mais si vous venez, Léon nous procurera une seconde visite, dont je me réjouis d'avance. Je vous garantis du plaisir. Il y a dans le nombre une grande étude de chèvres lâchées dans un massif de passeroses, d'une verve incroyable et étourdissante de couleur.

... J'ai fait visite avec Léon à Ricard, chez lequel j'ai vu de beaux portraits. Je n'ai point encore vu Édouard Girardet, ni Gleyre, qui sont bien loin de mon quartier.

Paris, 20 février 1857. J'ai eu dimanche dernier la visite de Winterhalter, qui a paru enchanté de mon tableau et m'a fort complimenté, recommençant même le lendemain au café. Il avait l'air de le faire sérieusement, et j'ai su qu'il en avait parlé à d'autres de la même manière. Bien que je fasse peut-être moins de cas de ses avis comme artiste que de tel autre que je pourrais nommer, ceci n'est pas à dédaigner, car il me témoigne beaucoup de bon vouloir, et par sa position il peut m'être utile. C'est lui qui a poussé Knaus à Paris; il est vrai que son talent tout seul le recommandait, mais je vois davantage tous les jours combien l'art sérieux et le succès mondain ont peu de rapports entre eux. Knaus vend sa peinture fort cher maintenant, et cela m'irait assez d'en arriver là, ce qui avec certaines protections peut arriver d'un moment à

l'autre. Je vis sur cet espoir, non que je tienne à l'argent pour lui-même et pour la notoriété qu'il vous donne, mais je voudrais en avoir assez pour travailler et faire des études largement sans y regarder.

Le même jour est venu un bien brave homme, artiste de talent, le baron Triqueti, sculpteur, qui a fait les portes de la Madeleine, parent de Salis... Il m'a paru impressionné de ce qu'il a vu chez moi, et m'a prédit des succès.

...Depuis qu'il fait beau temps, Aug. Berthoud, qui est matinal, vient me réveiller tous les matins, et nous allons faire une promenade au Bois de Boulogne avant déjeuner. Je m'en trouve très bien, et la course est charmante.

...Lundi dernier, je fus avec Léon dans une réunion d'artistes où l'on fait de la musique; on s'y réunit deux fois par mois pour quatre francs. Un de leurs camarades, élève du Conservatoire, exécute avec trois autres des quatuors de musique classique. On paie ces deux francs pour les frais des musiciens. Un artiste prête son atelier. J'y ai rencontré MM. Olivier, Clément, et plusieurs autres camarades de l'atelier de Gleyre. Corot et Troyon y viennent aussi.

Je suis retourné chez M. Gleyre, qui est bien aimable avec moi. Il veut venir voir mes tableaux... J'ai eu la visite de Karl Girardet. Il a été content... Léon travaille ferme; il a beaucoup de tableaux en train, dont deux assez grands.

Paris, 8 mars 1857. J'ai eu lundi la visite de Corot, qui a eu l'air surpris en bien; l'aspect de mes tableaux lui a plu; il l'a répété à Berthoud en s'en allant. Il m'a fait quelques observations très justes, dont je tâcherai de profiter, et m'a redonné courage. C'est un homme bien amusant, jeune d'esprit, gai comme il y en a peu, et d'une complaisance rare avec les jeunes, au rebours de tant d'autres, qui ont peur d'en voir percer de nouveaux.

Voici enfin une lettre intéressante sur le Salon de cette année-là :

Paris, 18 juin 1857. ...Devant l'exposition je trouvai Léon Berthoud... Il était avec van Muyden, dont j'ai fait la connaissance, et faisait une mine fort piteuse, parce que la veille il avait pénétré dans les salles et avait pu se convaincre qu'il était mal placé. Auguste Berthoud et moi ne sommes pas mieux partagés, nous a-t-il dit. Il y avait devant les portes une foule compacte d'artistes de toute sorte, et au coup de midi, les portes s'étant ouvertes, chacun s'est élancé à la recherche de ce qui l'intéressait personnellement : la place qui lui était échue. Avec les indications de Berthoud, j'ai vite trouvé mes tableaux, dont le mieux placé le serait assez bien s'il n'était un peu haut; l'autre, bien que plus bas, est dans un endroit où le jour est mauvais et où, de plus, il ne va presque personne. Léon en a trois dans le même endroit, vis-à-vis... Nous ne sommes pas chanceux... Il faut en prendre son parti, quand on n'a pas de protections, et arriver plus tard aux bonnes places par l'éclat de son seul mérite... Je ne m'étends pas davantage sur le Salon, puisque je vous attends. Je serai en mesure de vous le faire voir et de vous éviter la fatigue de *chercher*, ce qui n'est pas peu de chose... Vous verrez des tableaux de Daubigny, qui sont ce qu'il y a de mieux et de plus sérieusement étudié ; puis les tableaux de Courbet, qui, cette année, renonce, au moins en bonne partie, aux sujets absurdes qu'il affectionnait. Il a beaucoup de qualités et une belle exécution. Vous verrez aussi des tableaux de Corot, de Français...

... Mes tableaux se soutiennent assez bien, quoiqu'il y ait des parties faibles, et dont je ne m'étais pas rendu compte avant de les avoir vus au Salon. Ils ont, je crois, autant de

valeur que beaucoup d'autres plus remarqués et mieux placés... Des sept Meissonnier, deux ou trois sont ravissants d'exécution et de finesse. Les tableaux de Knaus sont moins bien que les derniers. Je crois qu'un succès ici est l'épreuve la plus difficile à traverser pour un artiste.

J'ai dîné hier avec Léon, Aug. Berthoud, van Muyden, Ricard et Clément, et nous avons passé la revue de tous les exposants. Je vois qu'ils sont tous de mon avis, c'est qu'il n'y a rien de bien saillant. Il est vrai qu'une foule des premiers artistes n'ont pas exposé ; ainsi Ingres, Schefer, Troyon, Diaz, et nombre d'autres encore, n'ont rien envoyé ; Delacroix non plus, ni Decamps... Gérôme se soutient, mais Hamon se ressent de son succès, et s'il suit la route qu'il a prise, je crains bien que dans dix ans il ne soit plus question de lui. Tous ces gens-là, dès qu'ils ont un succès, l'exploitent et font de l'argent aux dépens de l'art.

VI

L'été 1857 est le dernier que Meuron passa à la Bettenalp. Il y éprouva, avec son ami Berthoud, les mêmes contrariétés qu'il a décrites les années précédentes, et ne les supporta pas avec moins de constance :

Bettenalp, 16 août 1857. Voici une journée à prendre la plume. La neige nous menace, le brouillard nous entoure et la pluie n'a cessé de tomber depuis hier au soir... La

première condition requise pour peindre d'après la nature, c'est *la patience*. On a pris patience au coin du feu pendant plusieurs jours ; le beau arrive, et au moment où vous avez assigné un modèle, où vous avez transporté sur place tout votre bagage, un nuage monte et vous masque le soleil précisément le temps nécessaire à votre séance, pour reparaître tôt après. Et c'est à quoi il faut s'attendre tous les jours. Que faire ? Après avoir pesté pour soulager sa bile, prendre patience comme on peut.

Chalet de la Bettenalp, 3 septembre 1857. Une lettre d'un ami de Paris, M. Boutibonne, qui est à Interlaken avec les Winterhalter, m'y a fait descendre. J'avais promis de le mettre en relation avec M. Wyss et les autorités, parce qu'il s'apprête à bâtir une maison sur un terrain qu'il vient d'acheter à vingt minutes d'Interlaken. Il me priait de descendre un jour pour cela, et j'ai attendu que le temps se couvrît et ne me laissât pas de regret. Rendu présentable à Brienz en revêtant le costume de la vie civilisée, je pris le bateau pour les rejoindre et faire les visites convenues. Je passai la journée avec ces messieurs et appris d'eux que j'avais une mention à l'exposition. Il paraît que je suis destiné à cette catégorie d'encouragement (pour le moment du moins, j'aime à le croire). Parti le lendemain matin à pied pour Iseltwald, j'ai regagné la montagne, non sans avoir été saucé d'importance. Dès lors il n'a cessé de pleuvoir...

Ce mois d'août a été bien revêche, et si son confrère ne s'empresse pas de changer ses allures, nous sommes fumés pour cette année. Tout cela n'est pas très gai, mais comment faire autrement que d'en prendre son parti aussi philosophiquement que possible ? Et c'est ce que nous faisons. Nous avons imaginé de tendre des lacets pour les oiseaux, mais nous n'en avons encore que cinq ou six...

Bettenalp, 11 septembre 1857. Nous sommes allés pour la première fois à la chasse avec un chien courant qui se trouvait ici par hasard. Nous avons tiré trois lièvres, et mon fusil tout mouillé m'a raté le quatrième.

Bettenalp, 21 septembre. Nous n'avons plus que de rares communications avec le bas, mais nous tiendrons ici tant que le froid ne nous en chassera pas. La saison est avancée, le froid est là quand le soleil ne donne pas, mais tout est d'une couleur sans pareille. C'est bien dommage que le moment où la montagne est la plus belle soit celui où il faut la quitter. Plusieurs études resteront inachevées, mais nous serviront quand même.

Bettenalp, 3 octobre 1857. Vous voyez par la date de ces lignes que nous avons tenu bon ici. Aussi le temps a été magnifique et point froid. C'est dommage seulement que les jours deviennent si courts et qu'il faille partir par ce beau temps, mais, depuis hier, le froid nous y contraint; nous le faisons à regret.

... J'ai fait ces jours quelques pochades de terrains; ils sont d'une couleur admirable, dans la nature, bien entendu. J'ai vu avant-hier du haut de la montagne que vous aviez des brouillards; nous sommes au-dessus, et jouissons d'un soleil splendide. Nous avons depuis quelques jours un ami de Berthoud, dont j'avais fait connaissance à Paris; c'est un dessinateur de Mulhouse qui va se mettre à la peinture, M. Ziegler, d'une taille colossale, mais très bon garçon tout de même... Nous faisons nos paquets, ce qui n'est pas peu de chose pour préserver les études fraîches et composer la charge de chaque homme, de façon que rien ne soit endommagé.

Tel fut le dernier séjour de Meuron à la Bettenalp.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE AU PAYS BASQUE

Une visite de Corot. — Camarades neuchâtelois. — Séjour à Mürren. — Le salon de 1859. — Chez Brascassat. — Départ pour Saint-Jean-de-Luz. — Description du pays. — La baie de Passage. — La *Fontaine à Ciboure*. — Partie de pêche. — Retour à Paris.

I

Albert de Meuron ne se doutait pas qu'il venait de faire sa dernière grande campagne dans l'Oberland. Il passa encore l'année suivante quelques semaines à Mürren, mais nous le verrons prendre bientôt un nouveau chemin. Sans perdre jamais de vue la montagne, dont il étudiera d'autres aspects en d'autres régions, il ne séjournera plus dans ce chalet de la Bettenalp, où il avait passé tant d'heures laborieuses, ressenti tant d'impressions, amassé de si précieux documents.

Pendant l'hiver 1857-1858, qu'il passa à Paris, il tira parti de ses études pour plusieurs tableaux, qui lui valurent les précieux encouragements d'un maître :

Paris, 12 janvier 1858. J'ai eu samedi la visite de Corot, qui m'a fait certaines observations et a trouvé mon tableau bien établi... C'était surtout sur mes études qu'il était curieux de l'entendre, et là il m'a tenu longtemps ; j'en ai bien eu pour deux heures au moins... Raideur, monotonie, silhouettes un peu dures... Ce sont ses conseils et surtout de l'entendre parler de la nature qui vous est particulièrement utile. On se sent élevé, quand on a passé quelques instants avec lui. Je l'ai remarqué chaque fois, et l'individualité de l'homme est encore plus utile que la vue de ses ouvrages, plus profitable. Il répète sans cesse : « Ne m'imitez pas, faites mieux, poussez plus loin ; c'est aux autres à aller plus loin ; je n'ai fait qu'ouvrir une voie... » Comme je n'ai pas sa parole, je m'arrête, et tâcherai de vous envoyer une fois sous forme de lettre mes impressions de cet homme et de son influence.

Paris, 18 mars 1858. Guillarmod est dans mon voisinage ; je le vois quelquefois ; il va commencer un grand tableau de chevaux. J'ai beaucoup engagé Anker à vous envoyer le sien [1], que je n'ai pas vu, mais dont M. Gleyre m'a dit beaucoup de bien ; c'est un *Conseil de Commune* d'Anet. Léon Berthoud a beaucoup travaillé à Pau, et a rapporté bien des choses, quelques études de figures qui sont bien. Il s'est attaché aux couchers de soleil avec une véritable furie, mais il les réussit. Vous ai-je parlé du ma-

[1] Pour l'exposition de Neuchâtel.

riage d'Auguste Berthoud, revenu hier du Havre, où il a fait son voyage de noces? Il repart lundi pour Lausanne. J'étais à son mariage à Courbevoie.

Les ventes de tableaux sont devenues une véritable bourse, ajoute-t-il après avoir mentionné la vente du Dr Véron. On vend et on rachète constamment, et l'individu qui est parvenu à se faire une collection dont on parle, profite de cette réputation pour saisir le moment qu'il croit propice, et se défait du tout. Je trouve cela assez triste. Cela prouve peu d'amour de l'art et nuit évidemment aux artistes, dont les prix se trouvent cotés comme des actions à la bourse.

La chaleur devint bientôt intolérable à Paris. Meuron rêvait de respirer l'air des Alpes et caressait le projet de se rendre à Mürren, où un hôtel venait d'être construit. Nous l'y trouvons en effet bientôt, avec son ami Zelger. « L'auberge est excellente, écrit-il, et les aubergistes charmants... Les montagnes sont fort belles, bien qu'on soit obligé de lever le nez un peu trop pour mon goût. Le village est assez pittoresque; les modèles ne manquent pas, mais ils sont sauvages, et l'on a de la peine à les avoir. »

Malheureusement, le temps fut mauvais, ou du moins très variable, jusqu'en septembre, de sorte que cette campagne fut peu fructueuse. Après un séjour à Corcelles dans sa famille et quelques jours passés chez Zelger à Lucerne, Meuron regagna Paris par Bâle, où il s'arrêta. Il y vit des

peintres et de la peinture; ses impressions méritent d'être recueillies :

J'ai fait, écrit-il le 30 novembre, quelques bonnes connaissances, et renouvelé celle de Zund, que je n'avais pas revu depuis 1849, quand il travaillait à Brienz avec Calame. Il a des études très belles comme dessin, mais il se fourvoie à vouloir suivre Calame de trop près... Au Musée, j'ai vu le nouveau tableau de Calame, qui m'a paru assez mauvais, d'un ton faux et culotté, cuivré, qui fait mal à l'œil. Celui qui est chez M. Fischer et qui a fait en son temps beaucoup de bruit, est mieux. Il est d'une habileté d'exécution extraordinaire, mais cela me dit peu. Tout est tellement écrit, marqué, cerné, qu'il n'y a plus place pour l'imagination. C'est la vue du lac de Lucerne depuis Brunnen; le site est grandiose, mais avec trop de ciel; il en aurait enlevé un bon pied que le tableau y eût gagné... Je ne puis m'empêcher, en voyant tant d'habileté d'exécution, de trouver qu'il est bien dommage qu'elle ne soit pas accompagnée d'un peu plus d'amour de la nature pour elle-même. Je m'attendais à davantage d'un tableau dont j'avais entendu parler depuis longtemps. Il y avait aussi au Musée un tableau de Koller, très bien dessiné, mais d'un ton assez faux. Ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les tableaux de Holbein... Plus on regarde, plus on a de jouissance. Si la peinture est inférieure de nos jours, ce n'est pas tellement le talent qui manque, mais bien plutôt l'amour de la nature, la simplicité, la science aussi. On veut aller trop vite et donner tout de suite à ce qu'on fait un air d'habileté. Dans quelques portraits et dans quelques dessins de cette collection, il y a de quoi regarder et jouir pendant des heures. C'est ce qui m'est arrivé.

II

L'approche du Salon de 1859 le ramène aux réalités présentes ; il nous renseigne sur ses tableaux et sur ceux de ses amis :

Paris, 18 février 1859. Tout le monde travaille beaucoup pour cette exposition... Léon avance son grand tableau, mais il ne le montre pas encore. C'est le sujet du tableau qu'il a à Monruz, chez M. de Marval [1]. Il agit dans le mystère.

10 mars. J'ai terminé tous mes tableaux, sauf un... Ce travail forcé est chose malsaine... On se fatigue sur des toiles qu'il faudrait mettre de côté quand cela ne va plus... J'en suis au désillusionnement, vous le voyez. J'ai passé plusieurs jours à gâter des choses qui étaient mieux, et cela parce qu'il y a des choses « qu'on ne peut pas laisser », et qu'on ferait mieux de laisser. Au milieu de ces ennuis, ce qui me fait plaisir, c'est que le plus réussi de mes tableaux est certainement le grand [2]. Je vois qu'il impressionne tous ceux qui le voient. Il a des défauts, mais l'essentiel y est : l'impression de la grandeur. Peut-être trouvera-t-on ici la touche un peu trop large, mais c'est à cela que je me suis appliqué particulièrement et par là qu'il est original.

[1] Le *Bac sur le Tibre,* une des plus belles pages du Musée de Neuchâtel.

[2] *Vue de Mürren.*

Brascassat étant membre du jury, Meuron tenait fort à lui faire voir ses peintures avant l'envoi au Salon. Il parvint à obtenir sa visite, non sans peine :

Paris, 18 mars 1859. Dimanche dernier, je suis allé chez M. Brascassat. La concierge me dit de sonner au cinquième, et si on ne me répondait pas, d'aller frapper au-dessus, à son atelier. Il était huit heures, de très bonne heure par conséquent, comme on me l'avait recommandé. Je frappe : rien. Je monte au-dessus et je continue à frapper, quand j'entends une porte s'ouvrir doucement au-dessous. Je regarde dans la rampe et aperçois un foulard qui passait par la porte. Je le reconnus tout de suite et commençai par lui faire mes excuses de l'avoir dérangé, après m'être nommé, car il ne me reconnaissait pas. Il me fit entrer, et pendant qu'il s'habillait dans une pièce à côté, la conversation s'engagea, d'abord assez froidement. Il se disait assailli de tous les côtés et dans l'impossibilité d'aller partout. Je lui parlai d'Aurèle Robert, et, de fil en aiguille, il en vint à me proposer de sortir avec moi. J'acceptai avec empressement, et nous vînmes à mon atelier. Il me fit différentes observations, mais parut, en somme, content et intéressé, si bien qu'en parlant de la Suisse, qu'il connaît un peu, et en regardant mes études, il finit par rester avec moi une heure et demie.

Léon a fini aussi, et son tableau est parti avec les miens. Il a fait un bon tableau, qui, je l'espère, aura du succès. Quant aux miens, on m'en fait espérer ; mais j'ai déjà été trompé assez souvent pour ne pas y trop compter. Il est vrai que les deux mentions que j'ai obtenues doivent me servir à quelque chose. Ce que je crains, c'est que les sujets suisses soient peu goûtés... Si vous voyez le professeur Ber-

thoud, dites-lui un mot du tableau de Léon. C'est le plus grand qu'il ait fait, et il est réussi. Il y a des parties qui sont vraiment très heureusement venues, et le ciel, qui est presque à lui seul le tableau, est bien réussi. Je désire, autant que je le fais pour moi, qu'il en ait de l'encouragement, car il s'est donné beaucoup de peine cet hiver avec cette toile.

Paris, 16 avril 1859. Quelle débâcle, mon cher papa! J'en suis encore tout aplati; aussi ne vous enverrai-je que quelques lignes, remettant une lettre plus réfléchie après une seconde visite au Salon. Léon est à peu près aussi bien partagé que moi. De mes cinq tableaux, trois sont dans une salle que j'appellerai volontiers le faubourg de l'exposition, celle où, me disait un de mes amis qui y est également, le bourgeois fatigué ne conduit pas sa fille. Dans cette salle se trouve mon grand tableau, assez bien placé, il est vrai ; les deux autres n'existent pas : c'est à peine si je les ai vus. Mon sujet de figure est au troisième rang, dans un coin, le bas caché par celui de dessous, le ciel dans l'ombre portée du cadre, — une vraie mystification! Celui de la *Mare*, dans le même coin, est un peu mieux, quoique assez mal. Quant à l'étude, je ne l'ai pas encore découverte; et pourtant, pas mal de croûtes se prélassent comme d'habitude au premier rang, malgré la « sévérité » du jury. Au fond, celui-ci est pour peu de chose dans le placement ; ce sont d'autres individus qui décident, et si vous voyiez comme cela se passe!...

... Je suis du reste aussi démonté par l'effet que m'a fait ma peinture que par la place qui lui a été départie.

Paris, Lundi de Pâques, 1859... Ma première impression demeure... Vous savez ce qu'est pour la peinture une mauvaise place et pouvez comprendre quel coup de

marteau j'ai reçu et combien ma lettre devait s'en ressentir. Bien que l'aspect de mes tableaux ne m'ait pas satisfait, je n'étais pas dans de mauvaises conditions. Mes tableaux sentent le noir : c'est une chose dont je me défais bien difficilement. La Suisse pousse à ce défaut-là... Anker a exposé un tableau qui a du succès, une *École*. Il y a bien du talent, et le sujet est fait pour amuser le public. J'en suis très heureux pour lui. Du reste, ceux dont le talent les porte naturellement à cela doivent réussir nécessairement, car c'est ce que le commun du public demande avant tout.

Paris, 8 mai 1859. Si je n'ai pas fait grand'chose depuis l'ouverture de l'exposition, je crois cependant n'avoir pas perdu mon temps et que les observations que j'ai faites tant au Salon qu'au Louvre me seront profitables par la suite. Si la nature suisse n'est pas très appréciée — en peinture, — cela tient sans doute en bonne partie à l'aspect plombé de ces teintes qui paraissent cependant si aériennes dans la nature. Il est probable, comme vous me le dites, que le soleil du Midi développe davantage le sentiment de la lumière ; et, à ce sujet, je vais vous faire part d'un projet.

Un de mes amis, qui a beaucoup de talent et va depuis quatre ans dans les Pyrénées, m'engage beaucoup à y aller avec lui ; il me dit que trouvant dans ce pays à peu près la même nature que celle à laquelle je parais donner la préférence, j'y trouverai en même temps une coloration bien autrement puissante et riche. Cette perspective me sourirait beaucoup, plus même que d'aller en Italie... Encore une chose qui m'attirerait, ce sont les costumes et les types, qui ont beaucoup de caractère.

Les lettres de Meuron trahissent un certain découragement. Depuis une dizaine d'années, il s'é-

tait attaché avec ardeur à l'interprétation de la nature et des types de l'Oberland bernois : il n'avait pas réussi pleinement à imposer à l'attention du public parisien les résultats de son effort ; les mentions qu'il avait obtenues à Paris étaient un encouragement qui ne répondait qu'à moitié à ses légitimes ambitions. L'artiste était, au surplus, un peu las de ces pénibles campagnes d'été, où il avait éprouvé tant de contre-temps et de traverses ; cette grande nature alpestre, dont il essayait de dire la beauté, lui paraissait se montrer un peu ingrate envers son fidèle interprète. Comme on l'a vu, il s'en prenait à la fois à lui-même et au caractère de ce paysage de montagne, dont la sévérité a moins de charme que de grandeur. Ce qu'il rêvait, au fond, c'était la montagne vue dans une lumière plus chaude et plus riche. Il allait essayer de la trouver dans les Pyrénées, en attendant qu'il rencontrât dans l'Engadine, sous un ciel qui annonce déjà l'Italie, l'alpe lumineuse de ses rêves.

Il était lié alors avec un peintre nommé Colin, originaire des Pyrénées. C'était, nous dit Albert Anker, un homme aimable, beau causeur comme beaucoup de ses compatriotes, et bon peintre qui faisait des intérieurs, un peu noirs, mais pleins de charme. Très grand, sec, avec un nez fortement

aquilin, cet artiste n'était point sans rappeler au premier abord l'illustre Béarnais; moins gai que lui, toutefois, il eût pu, dans sa maigreur, poser avec succès pour une statue de la Famine. Colin avait vanté à Meuron son pays, la mer, la lumière du Midi, les costumes pittoresques des contrebandiers, et l'avait entraîné vers ces régions inconnues, où il devait trouver une abondante moisson d'études. Il peignit surtout les femmes des environs de Saint-Jean-de-Luz, leur vie en plein air, auprès de ces lavoirs où elles tiennent leur cercle et bavardent en travaillant. Dans le Midi, les fontaines ne sont pas abondantes comme dans l'Emmenthal : elles jouent un rôle d'autant plus important dans la vie populaire, qui se concentre autour d'elles. C'est là un thème qui charma Meuron et qui l'a particulièrement préoccupé. Suivons-le dans cette campagne, où son talent se retrempa et s'assouplit.

III

Bayonne, 16 juin 1859. Nous arrivions à Bayonne à deux heures, par un ciel gris et froid et un vent assez fort ; aussi la première impression n'est-elle pas engageante. Cependant, la ville a de la couleur locale et la population un certain cachet. Les femmes sont d'un beau sang. Quant à la campagne, je ne pourrais vous en dire grand'chose pour le moment. On y baragouine un gascon assez inintelligible, mêlé d'un français qui ne l'est guère moins. Demain matin, nous irons à Biarritz par l'omnibus. On y va en une heure... Nous pensons aller ensuite à Saint-Sébastien en passant par Irun, Fontarabie, etc. C'est un beau pays que la France, et bien riche. On comprend qu'il ait tant de ressources en hommes et en argent. Les plaines accidentées depuis Poitiers et Angoulême jusqu'à Bordeaux, variées et toujours magnifiques, font plaisir à voir.

Saint-Jean-de-Luz, Basses-Pyrénées, 4 juillet 1859. C'est la vue du Salon et de mes tableaux, écrit-il à Zelger, qui m'a poussé à partir pour tâcher de réchauffer ma peinture de quelques rayons de cette lumière que la nature a répartie aussi partialement. Tous les pays sont beaux cependant, et si les uns sont plus splendides et plus sereins, les autres font plus rêver et parlent plus directement à l'imagination. Certainement la Suisse est belle, et je la trouverai encore telle après avoir vu d'autres pays, mais les

pays de lumière, où le beau temps est plus fixe, ont un grand avantage...

Saint-Jean-de-Luz est un petit pays au fond d'une baie charmante du golfe de Biscaye, à trois heures de la frontière d'Espagne, où nous avons déjà fait une pointe de deux jours. Nous passerons ici une huitaine de jours environ, puis nous irons à Fontarabie, à cinq lieues d'ici, où nous avons vu des choses extrêmement pittoresques et d'un caractère très prononcé. Nous longerons la côte jusqu'à Saint-Sébastien, et de là irons à Pampelune et traverserons les Pyrénées en les prenant à revers, du côté de l'Espagne, pour aller nous établir dans la vallée de Gavarnie, où nous passerons deux mois en pleine montagne, comme en Suisse. C'est là que j'espère me trouver le plus à mon aise, car j'y trouverai une nature plus analogue à celle qui m'est familière.

Je regrette sincèrement la campagne que nous avions pensé faire ensemble dans les Alpes. Mais je crois que celle-ci me sera plus profitable en ce moment, et d'ailleurs, si nous sommes en vie l'année prochaine, ce que j'espère, nous pourrons reprendre le projet. Pour le moment, je suis enfoncé dans des études de rues et de maisons ; c'est ce qu'il y a de plus intéressant ici. La population est belle, les filles charmantes et sages, du moins on le dit. Elles se coiffent d'un foulard qu'elles roulent autour de leur tête avec beaucoup de coquetterie. Les femmes n'ont d'autre particularité dans leur mise que des couleurs assez voyantes. Les hommes, coiffés du béret national, portent une jaquette bleue, rejetée sur l'épaule, et une ceinture rouge. Nous avons vu ici la Fête-Dieu et celle de l'Octave, avec processions. Pour aller à la messe, les femmes se revêtent le dimanche d'une grande cape noire formant manteau et capuchon.

La mer est fort belle ici. La vue s'étend au delà de la

baie jusqu'à la côte de Biarritz, qui se perd au loin dans la brume, et de l'autre jusqu'à la baie de Fontarabie et la côte d'Espagne. Vous voyez que le champ est vaste et qu'il n'y a qu'à prendre.

Saint-Jean-de-Luz, 19 juillet 1859. A sa sœur Marie... En même temps que ta lettre, j'en recevais une de Karl Girardet qui m'annonçait une bonne nouvelle : la vente de mon tableau de la *Mare* pour 1200 francs. Il me disait également qu'il venait de recevoir une demande pour le grand par l'entremise de M. Chennevières ; il croit que c'est pour l'impératrice. Mais l'affaire n'est pas terminée. Je lui ai répondu le même jour qu'il était libre de faire pour le mieux... On a demandé en outre à Girardet, par écrit, le prix de tous mes tableaux. Peut-être m'en prendront-ils un autre. Qui sait ? Quand une pierre commence à rouler, on ne sait où elle s'arrête. Ceci me console de la médaille que je n'ai pas. J'ai parcouru la liste et vu que tous mes amis ont été assez mal partagés comme moi... Girardet me dit que mon tableau acheté est exposé avec les autres dans une salle où l'on a réuni tout ce qui est acheté pour la loterie. Il est placé à hauteur d'appui dans une belle place et fait très bon effet.

J'ai travaillé pas mal jusqu'à présent, moins cependant que je n'aurais voulu, à cause de la chaleur. Mais quel beau pays que le Midi, quand même ! C'est une réjouissance perpétuelle pour les yeux. Il y aurait à faire ici pour des années, et je sens que dans une seconde campagne on en tirerait meilleur parti encore. Tout est si nouveau pour moi, que je ne sais que choisir, et je partirai d'ici y laissant bien des choses. Je vois de mes fenêtres les Pyrénées dans une lumière qui invite. Colin a été très contrarié pendant quinze jours par un anthrax très douloureux, et nous avons un peu modifié notre plan de campagne... Je

ne pense pas que nous allions dans les Pyrénées avant le milieu d'août. Ce qui me manque ici, c'est le mouvement des navires : il n'y a rien du tout. Cela ôte à la mer l'intérêt de tous les jours. Je répondrai à papa au premier jour, surtout si la chaleur diminue... Nous passons nos soirées sur le quai, où il y a toujours un peu d'air, mais je t'avoue que jusqu'à avant-hier, il aurait fallu un effort très grand pour prendre la plume le soir.

Les Passages, 14 septembre 1859. J'ai fait une petite excursion avec Bourcart[1] et Colin. Nous sommes pour le moment aux Passages, petite bourgade fort pittoresque sur une baie encaissée de montagnes du côté de la mer. Le premier aspect en est extrêmement curieux. Les maisons plongent dans l'eau, surplombées par la montagne, et l'ensemble rappelle assez certains lacs suisses comme disposition. Nous y avons commencé quelques études ; malheureusement voici trois jours que nous sommes contrariés par le temps, qui s'est gâté. Nous arrivons tout à l'heure d'ùn village à deux kilomètres d'ici, où un pèlerinage connu de toute l'Espagne attire la foule depuis trois jours. Le coup d'œil en est très original et m'a beaucoup amusé. La petite chapelle occupe un des côtés d'une place de village encombrée de monde, où se tient par la même occasion une petite foire d'ustensiles de campagne et autres bibelots tels qu'on en voit sur toutes les foires, et des beignets, des raisins, du vin, du cidre, cuisines en plein vent ; tout cela mêlé à une foule compacte. De tous les côtés arrivent des bandes d'hommes et de femmes chantant et dansant au son du tambourin et d'une flûte assez primitive. Les pèlerins s'approchent tour à tour de la chapelle illuminée *a giorno,* et sous le porche de laquelle se tien-

[1] Le peintre alsacien, mort à Genève il y a peu d'années.

nent deux prêtres, une table devant eux, encaissant l'argent apporté pour leur faire dire des messes et inscrivant le nom des donataires, tout cela au milieu du trafic et des danses.

Les prêtres ne m'ont pas plu ; ils étaient sales, et auraient pu faire les frais de linge propre pour honorer leur saint en cette circonstance, qui, dit-on, leur vaut 60,000 francs. On se demande comment ils viennent à bout de toutes ces messes, bien qu'ils soient neuf toute l'année pour cette besogne. Je les soupçonne fort d'en supprimer bon nombre et de faire bombance à bon marché... Tous ces gens-là ne font qu'arriver et repartir, et cela dure quinze jours.

Cibourre, près Saint-Jean-de-Luz, 25 septembre 1859... Nous avons été fort contrariés par le temps, et c'est vraiment dommage, car le pays que nous avons visité est charmant, original et pittoresque en même temps, quoique la figure y soit moins intéressante qu'ici. J'en ai rapporté quelques études et quelques dessins, mais des déluges de pluie m'ont empêché de faire tout ce que j'aurais voulu conserver. Il y aurait à Passage, par exemple, pour tout un été. Nous avons dû renoncer à Fontarabie, mais bien à regret, pour cette raison. Le temps passe si vite, un été est si peu de chose, en présence de tout ce qu'on voit et qu'on voudrait emporter. La saison devient magnifique, au point de me faire regretter que ce que j'ai fait jusqu'à présent ait été vu en été. Je trouvais déjà tout fort beau alors, mais maintenant la différence est grande : tout se dore et s'anime. Malheureusement, le vent du sud devient aussi plus fréquent, et quand il souffle, le travail dehors devient impossible ; son action sur le corps est aussi très désagréable. Il doit en être de même en Italie avec le sirocco. Voici trois jours qu'il souffle sans relâche,

pas de nuages, pas de vapeurs, tout devient sec et désagréable. A part ça, le temps est vraiment magnifique. Les moindres détails ont une élégance de formes qu'on ne voit point en Suisse. Je ne parle pas seulement de la couleur ; les murailles sont particulièrement attrayantes, et j'en ai étudié pas mal. Je prends des modèles, et je vois toujours mieux ce qu'on peut tirer de ce pays. Les bohémiennes dont je vous ai parlé quelquefois et qui n'ont de bohémien que le sang (car ils ont maintenant absolument les mêmes mœurs que les autres habitants), les bohémiennes, dis-je, sont particulièrement belles. Ce sont de bonnes gens, gais et honnêtes, et ils posent assez facilement. Je compte faire surtout de ces études-là jusqu'à mon départ, autant que le beau temps ne m'attirera pas dehors... Je fais aussi poser au soleil, mais au soleil on ne peut décidément faire que des pochades. Il faut étudier la ligne et la forme dans l'atelier, autrement le métier est trop fatigant et trop ingrat, car il faut incessamment recommencer.

J'ai deux tableaux qui n'existent pas encore, mais que j'espère amener assez loin avant mon départ pour pouvoir les terminer à Paris. Bien que l'envie me vienne parfois de louer mon atelier et de passer l'hiver ici, je crois pourtant qu'il vaut mieux faire une seconde campagne et travailler l'hiver à Paris. Je crains qu'il ne soit ici un peu ennuyeux et que bien des déceptions ne m'y attendissent, auprès des ressources de l'été. Les deux tableaux dont je m'occupe sont deux sujets de fontaines avec des femmes. L'inconvénient d'un pays trop nouveau, pour moi, c'est la difficulté de me fixer, de m'arrêter à quelque chose qui me plaît, sans penser à autre chose. Enfin, je ferai ce que je pourrai ; j'emporterai toujours bien des souvenirs et surtout, je l'espère, un sentiment de la lumière plus vif que je ne l'ai eu jusqu'ici, et bien des motifs de tableaux. Je fais beaucoup de croquis et prends bien des notes.

Dans une autre lettre, adressée à une tante, Meuron donne de nouveaux détails sur cette singulière ville de Passage, qui l'avait vivement frappé :

Saint-Jean-de-Luz, 26 septembre 1859. Figurez-vous une baie s'élargissant à l'issue d'une passe qui conduit à la mer... Elle n'a guère qu'une demi-lieue de long sur un quart de large. A marée basse la plus grande partie reste à découvert, et quand elle est pleine, elle est tellement garantie par les montagnes du côté de la mer, que le vent n'y a aucune prise et qu'elle forme un port de refuge absolument sûr dans les gros temps, et dont l'entrée même reste facile et protégée... La mer du golfe de Biscaye est très mauvaise, c'est un nid à tempêtes, ouvert au vent d'ouest, le plus redouté des marins. La ville est bâtie en éventail des deux côtés de la baie à l'issue de la passe. D'un côté, c'est le vieux Passage, qui n'est plus habité que de quelques pêcheurs ; de l'autre, le nouveau, qui en diffère peu, mais plus peuplé, si bien qu'on se demande ce qui a provoqué cette distinction qu'on en fait. La montagne à laquelle sont adossées les maisons est tellement abrupte, que la ville n'a qu'une seule rue. Les étages supérieurs ont une issue par en haut sur la montagne ; ceux d'en bas n'en ont que sur la rue. Du côté de la mer les maisons plongent dans l'eau, et l'aspect du tout est plus bizarre que vous ne pouvez vous l'imaginer. Sans doute pour gagner de la place, cette rue est à peu près toute en voûte. On y chemine dans une demi-obscurité, et n'était de temps à autre un éclat de soleil, on se croirait sous terre. Du reste, il y a quantité de maisons ruinées, et la plupart des maisons existantes sont construites sur de plus anciennes, qu'on voit apparaître en maint endroit. Des ga-

leries et des balcons à n'en plus finir, une rue de douze pieds de large avec une seule place au milieu du village. Au milieu de la passe, entre la mer et la ville, est un fort destiné à protéger l'entrée, mais abandonné, ou à peu près, bien qu'il y ait un « gouverneur » (sans gouvernés). Ce pays a dû être plus important et plus prospère un jour, à en juger par la quantité de ruines qu'on voit de tous côtés. Du reste, je dis ceci de Passage même, car le pays en général est très prospère ; c'est, après la Catalogne, la meilleure province de l'Espagne. Les habitants sont gais, alertes, travailleurs. La grande richesse du pays est le maïs ; on y cultive peu ou point de pommes de terre, du blé beaucoup, des pommiers en masse. On y boit du très bon cidre ; il y a aussi de la vigne, mais dans l'intérieur et loin de la mer. Les fruits y sont en quantité : des figues excellentes, une espèce particulière au pays, petites et brunes et d'un goût exquis ; des pêches, des melons, des poires, des tomates, des poivrons et des piments en masse. Le long de la mer tout le monde est pêcheur, et il serait difficile d'énumérer toutes les espèces de poissons qu'on y mange, depuis les huîtres et les coquillages jusqu'au thon. Le meilleur poisson que j'aie mangé, et qu'on appelle la Pèno (?) dans le pays, rappelle beaucoup la truite. Après ça, on pêche beaucoup de sardine sur les côtes en été. Elle est excellente. Vous voyez qu'on ne manque de rien et que je n'ai guère de chance de vous revenir maigre.

... Nous avons fait dans un village, à deux heures de Passage, une petite excursion qui nous a bien intéressés, et si le temps eût été beau, nous aurions poussé jusqu'à Loyola, à sept lieues de Passage et patrie du célèbre fondateur de la Société des Jésuites, où il y a un couvent, et, paraît-il, une église admirable. L'empereur y est allé pendant son séjour de l'an dernier ; avant-hier il est allé en

bateau à vapeur à Fontarabie, à quatre lieues d'ici, accompagné vraisemblablement du roi des Belges et du grand-duc Constantin, qui sont venus le voir. Tous les jours, la frégate l'*Aigle,* à l'eau depuis peu de temps et qui lui a été donnée par la ville de Cherbourg, est en vue de Saint-Jean-de-Luz aux ordres de l'empereur, qui est à Biarritz. On l'attendait ici pour visiter le fort et les travaux qu'on y fait. Si cette frégate avait pu mouiller en sûreté dans la rade, elle y aurait stationné et je serais allé la visiter, mais on la dit repartie. Cela m'aurait beaucoup intéressé, tant parce que je n'ai pas encore vu de bâtiment de guerre de près, que parce que celui-ci, étant tout neuf, on doit y avoir réuni tous les aménagements les plus ingénieux qu'on peut introduire sur un bâtiment de guerre qui est en même temps un bâtiment de plaisance.

Cibourre, 2 octobre 1859... J'ai ébauché un des tableaux que j'avais en tête, et fait un assez bon nombre d'études pour cela. C'est une fontaine ou large bassin carré, de quelques marches en dessous du niveau du sol, où se rencontrent les femmes de l'endroit, en costumes assez variés et presque toujours de couleurs vives, qui font admirablement sur ces murs blanchis des masures qui les entourent... Les figures sont éclairées par le côté, dans des attitudes variées, et occupent la partie inférieure du tableau ; la partie supérieure est dans la demi-teinte, traversée d'un rayon oblique ; les figures reçoivent seules la lumière sur le premier plan. Je crois la disposition bonne et l'effet heureux, s'il est bien rendu... L'autre est plus grand, et c'est encore autour d'une fontaine que se groupent mes figures. Elles deviendront plus importantes que dans le premier et s'enlèveront en vigueur sur un mur blanc... Je ne suis pas encore au clair pour la partie de gauche ; j'ai l'intention d'y mettre une jeune fille donnant à boire de sa cruche à

un jeune garçon, mouvement que j'ai vu plusieurs fois et qui est gracieux. La fontaine est enfoncée de quelques marches et l'on y descend ; elle est entourée de maisons et de murailles blanches ; dans le fond est un jardin dont les arbustes pendent le long du mur, et sur la gauche un passage d'où l'on descend à la fontaine par des escaliers. Il y a dans l'étude que j'ai faite un effet de soleil assez piquant en cet endroit. Ce qui fera l'intérêt du tableau, ce sont les modèles que j'emploie, les *bohémiennes* dont je vous ai souvent parlé. Il y en a de charmantes et elles ont beaucoup de caractère. Il y aurait avec elles de belles choses à faire, et comme style et comme couleur, mais je n'y suis pas encore ; je sens, ou plutôt je soupçonne... plutôt que je ne vois. J'ai souvent envie de faire une ou deux études de grandeur naturelle, mais alors mes tableaux resteraient en arrière.... Je fais des dessins de chaque figure, et une pochade au soleil, ceci au fur et à mesure...

Cette lettre contient encore une foule de détails et d'explications sur le tableau de la *Fontaine à Cibourre*, qui ne fut achevé qu'en 1862, après des reprises et des recommencements sans nombre. Il n'est guère d'œuvre que Meuron ait plus patiemment « cherchée », si ce n'est son grand tableau de la *Bernina*.

Nous avons presque toujours le vent du sud, poursuit-il, et une chaleur qui n'est pas très agréable. J'en ai profité pour faire avant-hier une partie de pêche en pleine mer : je suis allé avec une bande de pêcheurs à la pêche du thon. Il y a longtemps que j'avais envie de voir cela, et j'ai profité de ce que la belle saison dure encore et d'un bon vent. Nous sommes partis à quatre heures. Il faisait encore nuit, et

au point du jour nous avions atteint l'endroit où se fait la pêche. On prend le thon avec des lignes qu'on traîne après soi en filant avec le vent à toute vitesse. Nous en avons pris six de vingt livres environ. D'autres barques ont été plus heureuses, et il est des jours où on en prend en quantité. Le coup d'œil est tout à fait intéressant, d'abord parce que les matelots et les barques sont très pittoresques, ensuite parce qu'on croise à chaque instant d'autres barques qui suivent le même parcours ; il y en avait une trentaine, toutes barques non pontées et assez grandes, avec dix à douze hommes d'équipage...

Paul me donne la commission de rapporter un chien, s'il s'en trouve. Il se pourrait bien que je vous ramène un terre-neuve : les navires terre-neuviens arrivent à la fin de ce mois et en rapportent beaucoup ; on les a pour quinze francs. Ce sont de très bons chiens de garde et petits mangeurs ; il ne leur faut que de l'eau, et vous avez le lac. Si j'en trouve un beau, je le ramènerai. Je vous quitte, cher papa ; je pense que ces lignes vous trouveront au pressoir, et, j'espère, en bonne santé.

Ciboure, 25 octobre 1859. A sa sœur Marie... Je vois avec bien du contentement que vous êtes tous bien, et que vous voilà sortis du train des vendanges à la satisfaction générale. Tout ce que papa m'en dit me montre qu'en somme il est content de l'année. Et maintenant que vous vous trouvez tous réunis à Corcelles, je voudrais bien pouvoir m'y transporter aussi, mais il faut savoir prendre patience jusqu'à ce que mon tableau soit plus avancé... Je me trouve avec neuf figures principales, de dix-huit pouces, ce qui ne se fait pas en un tour de main, plus sept autres secondaires... Je ne m'attendais pas à rester ici aussi longtemps, mais je n'ai pu me décider à partir sans emporter quelque chose de positif ; mes études de l'été ne me satisfont pas

assez. J'aurais bien quelques petits tableaux à faire cet hiver, mais cela ne suffit pas, et si je puis amener réellement à bien celui que j'ai en ouvrage, j'aurai au moins une toile qui représentera quelque chose...

Cibourre, 25 octobre 1859. A Joseph Zelger... J'ai encore bien de l'ouvrage, et si je puis partir dans trois semaines, je serai content. J'irai à Paris, où je ne ferai que poser mon bagage, et repartirai aussitôt pour la Suisse, où ma famille me presse de venir. Je pense y passer un mois et le jour de l'an, et revenir ensuite à Paris. C'est à mon retour que j'espère aller vous trouver... Je me promets un grand plaisir de vous revoir, ainsi que votre charmante famille... La vente de votre tableau vous a redonné du cœur. J'ai été plus heureux aussi avec les miens depuis mon départ de Paris que je ne l'espérais en partant : j'en ai vendu deux à la loterie, et un troisième, le plus grand de tous, à M. Schickler, dont la mère avait vu mes études à Mürren l'été dernier. Il avait beaucoup perdu à l'exposition par la place désavantageuse qu'il occupait, et je n'en attendais plus rien. Voilà comme il ne faut jamais désespérer. C'était la grande étude de glaciers que nous avons faite ensemble, perchés sur je ne sais quoi...

Saint-Jean-de-Luz, 10 novembre 1859, jour de la Toussaint... Depuis deux jours, nous avons de nouveau un temps à souhait ; il fait frais et magnifique, et j'en ai profité pour faire encore différents croquis. En travaillant ce matin par ce beau soleil, je regrettais presque de quitter ce pays, regrettant plus encore de n'avoir pas su en tirer meilleur parti. Si c'était à recommencer, combien je saurais mieux me conduire. Je tâche de n'y pas penser, en me disant que cela peut se retrouver. Ce que je laisse avec le plus de regret, c'est Fontarabie et le Passage.

IV

Meuron caressait l'espoir de retourner l'année suivante à Saint-Jean-de-Luz ; les circonstances en décidèrent autrement. Après quelques semaines passées dans sa famille et un séjour chez Zelger, à Lucerne, il se retrouvait à Paris, en janvier 1860, avec son ami Auguste Berthoud, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il s'agissait de terminer les travaux commencés dans le Midi. Mais déjà il se sentait repris par le désir de faire une nouvelle campagne en Suisse, et les Grisons, qui lui avaient été révélés comme nous verrons plus loin, l'attiraient : les Bergamasques « lui trottaient par la tête ». « Je compte, écrit-il à Zelger, sur mes Bergamasques pour un grand tableau. L'y trouverai-je ? » En attendant, il reprend sa *Fontaine à Cibourre,* et met à exécution d'autres projets de tableaux, tel l'*Enterrement au pays basque.*

Nous ne pouvons suivre tous les remaniements du tableau de la *Fontaine,* qu'il décrit tout

au long dans les lettres à son père. Il lui conte aussi une visite de Corot « qui a été content, dit-il, de plusieurs de mes études, particulièrement de celles de figures, dont il m'a beaucoup encouragé à tirer parti. En général, mes études de la-bas plaisent, et on trouve qu'elles ont plus de fermeté que les précédentes. »

Il va voir Gleyre, qui travaille au tableau que lui a commandé le Musée de Bâle, et exprime en passant le regret que Neuchâtel n'en puisse faire autant ; « mais le moment n'est pas encore là. » Il fait visite à Forster, l'illustre graveur, qui lui « confirme son intention arrêtée de donner sa collection au Musée de Neuchâtel ». Il revoit Léon Berthoud, occupé à terminer deux grands tableaux « qui vont bien » et destinés à l'exposition de Neuchâtel : « Il sera le coq cette année ! » ajoute-t-il avec bonhomie. Il a cependant lui-même plusieurs ouvrages importants à envoyer, l'*Enterrement,* le *Chevrier, Mürren.* « Vous aurez en somme, dit-il, une exposition plus considérable que les précédentes, ce qui fait doublement regretter que le projet de notre Musée n'ait pas abouti. J'espère bien que le tableau de Léon y restera. » Le tableau, en effet, est resté à Neuchâtel [1].

[1] Le *Bàc sur le Tibre.*

La campagne de Meuron au pays basque fut un épisode heureux dans sa carrière ; du moins en parlait-il volontiers, comme d'un temps où il s'était senti en pleine possession de ses moyens, qui avait été une source de renouvellement pour son talent, déjà mûr, mais encore tout animé de la fougue de la jeunesse. Sa palette s'enrichit alors de notes plus éclatantes ; il rapporta de ce pays si nouveau pour lui, outre quelques tableaux excellents, de nombreuses études : pochades de figures où il se révèle plus coloriste qu'il ne le croyait lui-même ; marines aux tons chauds et puissants ; coins de vieilles bourgades, constructions délabrées ; scènes de mœurs d'un coloris brillant et savoureux.

Pourtant, la montagne le rappelait. Mais où aller ? Si la Bettenalp le séduisait toujours, il rêvait maintenant des types plus pittoresques que le bon vacher en petite veste jaune et à calotte de cuir. Il souhaitait de placer dans les sites alpestres des figures d'un style plus marqué. Il a conté lui-même, avec sa bonhomie placide et mesurée, ce qui lui advint alors :

Découragé de l'Oberland par la pauvreté des costumes, j'ai suivi les conseils d'un ami (Zelger ?) qui revenait des Grisons et qui m'a engagé à y aller. J'y suis allé ; ces bergers m'ont plu ; je les ai peints dans leur milieu pendant

deux ou trois étés, et ma toile *(Bergers bergamasques)* est le résumé de l'impression que m'ont laissée la Bernina et son lac blanc[1].

C'est dans cette phase nouvelle que nous allons le suivre.

[1] Lettre à M. Alfred Bovet.

CHAPITRE VII

LA BERNINA

L'exposition de Zurich. — Arrivée chez les Bergamasques. — Pays de loups ! — Persévérance de l'artiste. — Tableau de la *Bernina*. — Hiver laborieux à Paris. — Le Salon de 1861. — Cuyp. — *Sainte Vérène*. — Mort du comte A. de Pourtalès. — Voyage à Londres. — Tableaux du Jura. — Le *Lac Noir ;* reprise de la *Bernina* — Le peintre et l'inconnue. — Fête pour Max. de Meuron. — Troisième séjour en Engadine ; voyage à Milan. — Inquiétudes au sujet de son père. — Séjour à Breitlauïne.

I

Désireux d'entreprendre une grande œuvre qui pût se faire remarquer au Salon de Paris, Meuron avait tourné ses yeux vers l'Engadine et formé avec son ami Zelger le projet d'y passer une saison d'études. Cette admirable contrée devait, en effet, lui inspirer son œuvre capitale, celle où il a le plus complétement donné sa mesure. Mais

on verra ce qu'elle lui coûta d'efforts et de pénibles recommencements. Les lettres que nous devons à l'obligeante amitié de la famille Zelger et celles qu'il adressait à la maison vont nous montrer comment, cette fois encore, sa volonté persévérante et calme triompha de difficultés qui auraient déconcerté d'autres que lui.

A son passage à Zurich, il avait visité l'exposition de peinture; il en porta un jugement sévère, qu'il n'aurait sans doute pas eu l'occasion de renouveler plus tard, mais qui a son intérêt rétrospectif:

J'en suis sorti, dit-il, avec une impression des plus mélancolique. Il y a une quantité de croûtes désolante, et ce qui est le plus habilement peint l'est dans une voie qui fait mal à voir... Impossible de voir quelque chose de plus triste : toutes les toiles laissées dans leurs caisses, accrochées au mur avec des ficelles, comme des habits à un portemanteau ; la peinture est traitée avec le même sans-gêne à l'exposition que beaucoup des exposants traitent la nature. C'est un métier pour la plupart, plutôt qu'un art. J'ai vu deux Bachelin et un Jacot-Guillarmod qui se distinguaient parmi les autres par un accent de vérité qui faisait du bien... Je suis sorti de là comme on sort d'un cimetière ou d'une chambre où l'on étouffe. J'ai vu mes deux tableaux sous cette impression, aussi n'en ai-je pas été égayé. Il y a une belle différence entre cela et nos expositions de Neuchâtel, et ce serait la plus grande sottise que nous pourrions faire que de nous réunir à cette boutique. Sans parler des artistes, je suis persuadé que ce serait la ruine de notre Société des Arts...

A deux heures nous sommes partis, et je n'ai pas très bien pu saisir le parcours du chemin de fer jusqu'à Rapperschwyl, où seulement j'ai pu m'orienter. De là, il longe le lac jusqu'à l'entrée de la Linth, suit le fond de la vallée, et bifurque à Wesen pour Glaris, suivant les rives du lac de Wallenstadt. Je n'ai pas revu ces belles montagnes sans émotion. J'ai même eu le temps de distinguer et de faire voir à Zelger la place d'où vous aviez pris le sujet de votre petit tableau. Le Biberlikopf m'a paru tondu plus que dans le temps.

Arrivé à Pontresina le 7 juillet au matin, il était installé le soir à la Croix-Blanche, petite auberge de vieux style, ornée de boiseries anciennes, et tenue par le maître d'école, M. Enderlin, avec qui Meuron a conservé jusqu'à la fin des relations affectueuses (en novembre 1895, il reçut encore sa visite à Corcelles). Dès le lendemain, il avait lié connaissance avec quatre Bergamasques, de très bonnes gens, dit-il, et très pittoresques. Le 10, il gagnait une nouvelle étape, la rustique, mais solide auberge qui attend le voyageur à la Bernina. Ses débuts ne furent pas heureux :

Bernina, 12 juillet 1860... Le temps est toujours couvert, pluvieux même, écrit-il à son père ; il n'a fait que deux belles journées depuis que nous sommes ici, mais je ne les ai pour ainsi dire pas vues. Néanmoins, je crois que je trouverai ici ce que je cherche. J'ai fait connaissance de plusieurs colonies de Bergamasques qui me poseront ;

j'écorche un italien pitoyable, mais je me tire d'affaire quand même. Zelger compte rester encore une huitaine de jours... Nous sommes ici à 7000 pieds, voisins des neiges, qui ont bien de la peine à partir, dans une auberge que je vous décrirai une autre fois.

Bernina, 20 juillet 1860... J'irai m'établir chez mes bergers, avec lesquels j'ai fait connaissance et qui sont de fort bonnes gens. Je partirai le matin d'ici et ne reviendrai que le soir, et, pour peu qu'il y ait moyen, je tâcherai d'y passer quelques nuits, car deux lieues à faire chaque jour ne laissent pas que d'être fatigantes et ennuyeuses quand il s'agit de travailler. Depuis trois jours, les bergers qui étaient ici sont allés rejoindre les autres troupeaux du même *padrone*. Leur chalet n'est qu'à une demi-lieue de l'auberge où nous sommes, mais les troupeaux sont plus haut, sur le haut du passage et autour des deux lacs qui s'y trouvent... J'aurai les figures sur place, et si je trouve un sujet, je peux faire venir les modèles au chalet du *padrone* et éviter la course tous les jours. Je pense peindre très peu, du moins le paysage, faire plutôt des dessins. Quant aux figures, c'est différent; j'en peindrai autant que le temps le permettra. J'ai encore un bon mois, si le beau temps veut bien me favoriser.

Bernina, 27 juillet 1860. A Joseph Zelger... J'avais travaillé le matin chez les Bergamasques avec un peu de soleil... Je suis descendu l'après-midi dessiner un arole *auf der Platte,* cet endroit de malheur pour vous et tous ceux qui ont quelque raison d'éviter les courants d'air... J'ai quitté, et suis venu faire mes préparatifs de départ pour le lac. M. Saratz a eu la bonté de parler aux deux ouvriers de la route, qui occupent la hutte que nous avions visitée dimanche. Tout était prêt. L'aubergiste, qui s'était procuré

un harnais et n'avait point encore de cheval, m'a offert son bœuf. Comment trouvez-vous ça ? *Mit dem Ochsen auffahren !* J'ai accepté, pensant qu'à la montée un bœuf peut valoir une mauvaise rosse. Jacob devait m'éveiller à cinq heures ; mais point de réveil ! Je m'éveille tout seul, mets le nez à la fenêtre... Que vois-je ? Tout était blanc de neige ! C'est à n'y pas tenir, et vous ne vous figurez pas toutes les malédictions que j'ai cru pouvoir me permettre. Quel pays, vraiment ! Et la malheureuse idée que de venir y chercher des tableaux ! Je vous assure que si j'étais moins bête que je ne le suis, j'aurais déjà quitté. Pays de loups ! — Autant ici qu'ailleurs, me dis-je. Et je reste. Comme c'est amusant pour quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre, et, par dessus le marché, une fluxion ! Enfin, si je ne réussis pas mieux à l'avenir, jamais certes ce pays ne me reverra. Mes pinceaux, du moins ! — Des pinceaux ! Quelle bonne plaisanterie ! Des châles, des fourrures, des poêles même, voilà à quoi l'on doit songer...

Bernina, 2 août 1860. A son père... Enfin, depuis hier, voici le beau temps !... Je n'essaierai pas de vous peindre les journées que j'ai eues : on ne saurait trop vite les oublier. Mal d'yeux et de dents ont disparu, et si je puis avoir une belle quinzaine, tout peut encore se raccommoder. Je suis dans un chalet depuis quatre jours, trois de bise, de neige et de grésil ; depuis quinze jours, le sol blanc cinq fois ; aussi les dessins que j'ai pu faire l'ont-ils été avec l'onglée. Zelger est parti depuis huit jours. Je le regrette beaucoup, mais il m'avait dit d'avance ne pas vouloir coucher dans un chalet. Il a emporté quelques études faites à la hâte, et un fort gros rhume.

Toutes ces tribulations n'altéraient guère son humeur, car Zelger lui ayant communiqué un

article de journal contenant une critique sévère des tableaux que Meuron avait exposés à Zurich, il répond avec philosophie :

Que voulez-vous ? Laissez dire. On ne peut faire autrement d'ailleurs. Et que fait l'opinion d'un homme ? Nous ne sommes pas d'un pays où tout le monde se forme la sienne sur celle de son journal. Ce qu'il y a de vrai dans cette critique, je dois le dire, c'est que les deux tableaux exposés à Zurich sont parmi mes plus faibles... Après tout, haut perché comme je le suis, les critiques ne m'arrivent que bien affaiblies. Ce qui me contrarie bien plus, c'est le froid et le vent.

Ces lignes sont datées du *Lago bianco*, le 9 août 1860. Il était, en effet, installé au Lac Blanc, à une heure et demie plus haut que l'auberge de la Bernina, dans la hutte de bergers à lui cédée par les ouvriers du chemin et qui n'était qu'un toit bas et peu incliné, soutenu de deux côtés par de petits murs. Il s'y accommodait la nuit avec quelques couvertures, dessinant le jour sur ses genoux, s'il pleuvait, et cuisant sa frugale pitance dans l'angle de deux grosses pierres qu'il protégeait de son mieux contre le vent.

Les menus n'étaient point variés ; il n'avait pas souvent la ressource du petit rôti de marmotte ou de quelque autre gibier de choix, que la bonne Providence amenait à portée de son fusil. Mais il

a toujours gardé une certaine fierté de l'excellence de ses soupes à la farine et de son macaroni à la crème, qu'il assaisonnait en artiste amoureux de la perfection, regardant d'un peu haut la cuisinière bourgeoise que ne stimule aucun souci de cette espèce. Plus tard, dans ses heures de rêverie gastronomique, il parlait aussi de certain fromage rôti à la flamme de l'âtre et dont un large couteau enlevait de fines lanières à étendre sur le pain, — régal des dieux, à l'en croire. Vingt ans plus tard, aux Mayens de Nendaz, chez son ami Dardel, comme on venait de manger un morceau sous les aroles des hauteurs, il fit à ses hôtes une description enthousiaste de ce mets préféré, et pour les convaincre, leur donna, séance tenante, un échantillon de sa cuisine ; coïncidence amusante : ce même jour, un des chevaux ayant manqué, il avait fait la montée à dos de bœuf, pour la seconde fois de sa vie.

Si inclément qu'il fût, le temps était trop précieux à la Bernina pour que l'artiste se mît lui-même en quête des provisions : il avait toujours avec lui quelque montagnard au large chapeau, au manteau à double col, pour lui rendre de menus services, allumer son feu, ou quérir le pain et les laitages qui faisaient le fond de ses repas. Son humeur sociable s'accommodait de la compagnie

de ces hommes primitifs. Leurs récits naïfs, leurs idées parfois saugrenues, ce qu'ils lui apprenaient de leurs familles et de leurs mœurs, l'aidaient à passer les longues heures de pluie. Il y en avait de fins et d'avisés ; il y en avait d'à demi-sauvages, et tous plus ou moins tenaient de leur nature italienne des superstitions baroques et de bizarres épouvantes. L'un d'eux, arrivé récemment là-haut et qui n'avait point encore de commerce avec lui, pensa se jeter sur le peintre avec son gourdin, pour s'être tout à coup aperçu qu'il le « couchait sur le papier » : Zelger eut grand'peine à le désarmer et à lui faire comprendre les loyales intentions de l'artiste ; le malheureux avait flairé un sortilège, quelque tentative d'envoûtement comme les pratiquaient les malfaisantes princesses du moyen âge.

Il y en avait de plus roués, à qui il eût été imprudent d'accorder toute confiance ; mais Meuron n'était pas facile à tromper. Une belle paire de bottes toutes neuves lui manqua un beau matin. Il ne souffla mot, persuadé que le voleur se trahirait tout seul. En effet, un berger se présenta, et, avec un air de componction : « Le signor a perdu ses bottes ?... » Mais lui, il connaît un sorcier qui, moyennant une certaine somme, peut faire retrouver les objets volés... Si cela peut

plaire à Son Excellence, il se chargera de la négociation... Meuron fait l'indifférent : il est vrai qu'on lui a pris ses bottes, mais il ne s'en tourmente pas autrement, parce qu'il a un livre de sorcellerie et qu'il y a vu ce matin même que, si celui qui a pris les bottes ne les rapporte pas à tel endroit, à telle heure, le lendemain matin, il lui arrivera malheur avant la fin de la journée. — Inutile d'ajouter que les bottes se trouvèrent ponctuellement au rendez-vous indiqué.

Mais rendons la parole à l'artiste.

Lago Bianco, le 9 août 1860. A Joseph Zelger. J'ai commencé une étude du lac, et Dieu sait si j'y mets de la persévérance, mais après deux séances, il a fallu y renoncer. La neige est venue si souvent, que je ne compte plus les jours. Je me borne à faire des dessins de paysages et des croquis de maisons, de terrains. Et le chalet que j'habite ! Ah ! mon cher, que vous aviez bon nez de ne pas vouloir en tâter ! Je vous y vois ! Quand il pleut, une vraie gouttière. Après deux jours de pluie, c'était un lac. J'ai dû passer une partie de ma matinée à y faire des rigoles pour écouler l'eau. Je drainais ma maison !... Enfin, j'attends encore trois jours. Après quoi je descends à Bernina pour faire quelques études de bergers. Quant aux moutons, je prendrai probablement le parti d'en acheter deux et de les emmener à Pontresina. Ça me paraîtra l'Italie...

J'ai fait une course au lac Diavolezza, qui m'a désappointé, mais j'y ai trouvé, je crois, le sujet d'un tableau. J'y ai passé deux heures à faire un méchant dessin, qui me servira peut-être mieux qu'une étude. Je suis arrivé à la

conviction qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de manquer un tableau que de s'attacher à une étude, quelque bonne qu'elle soit. Ceci paraît un paradoxe ; des dessins, des morceaux qui peuvent servir, encore mieux, mais une étude à suivre, jamais ! Et c'est cette conviction qui m'empêche de désespérer de ma campagne... Si vous voyiez dans quelles conditions peu confortables je suis pour écrire, vous me tiendriez compte de ces lignes.

Bernina, 10 août 1860. A sa sœur Marie. Tu vois par la date de ces lignes que, malgré le temps de misère qu'il fait, j'ai tenu bon jusqu'aujourd'hui. Depuis dix heures, il fait de nouveau un temps intenable dehors, et je suis si peu bien dans mon misérable chalet, que je descendrai demain à l'hôtel de la Bernina, si le temps ne s'amende pas. Je n'ai à peu près rien peint depuis douze jours que je suis ici ; je n'ai fait que des dessins, et encore Dieu sait comment j'ai pu les faire. C'est un été déplorable, ou plutôt l'hiver n'a pas cessé. La semaine passée, après deux jours de pluie, ma cabane était un vrai marécage, si bien que j'ai passé une partie de la matinée à la drainer. Une partie de la nuit avait été employée déjà à tendre sous le toit ma toile à peindre, de façon à diriger l'eau des gouttières au delà du lit, si l'on peut appeler lit... J'ai regretté bien souvent la Bettenalp et mon brave Abegglen ; c'était encore supportable ; mais j'en ai assez pour cette fois... Tu ne te figures peut-être pas bien où je suis maintenant : je suis dans une niche entre les deux lacs qui sont au sommet du passage de la Bernina. L'hôtel dont j'ai parlé est à une lieue et demie plus bas, du côté de Pontresina.

Je crois que je n'ai encore eu que trois belles journées en cinq semaines ; le reste du temps, de la neige, de la pluie en permanence, et par dessus tout un vent glacé insupportable. Ce dernier est le plus agaçant de tout,... et

pour vous refaire, être éreinté par les journaux ! Mais pour ce dernier point, je n'en prends que modérément.

Bernina, 17 août 1860. A Joseph Zelger. Me voici encore !... Je suis descendu des lacs dimanche dernier par un temps de damnation. C'est quinze jours que je suis heureux d'avoir derrière moi. Je n'ai pas fait grand chose : que faire avec la pluie ? Et quelle pluie ! De ma vie je n'ai vu tant d'eau tomber. Il y avait des cascades dans l'herbe, de vrais ruisseaux, là où il n'y en a pas trace d'habitude. Depuis lundi, je passe mes journées dans la hutte des Bergamasques, quelquefois devant, quand il fait un rayon de soleil, et je ne reviens que le soir. Je fais des dessins, et n'aurai plus que les moutons pour la semaine prochaine. Après quoi, adieu, Graubünd, ade ! Véritablement, pareil été ne s'est jamais vu : tous les jours tonnerre et pluie, et un vent terrible. J'ai fait ce que j'ai pu ; après cela, tant pis ! on n'en meurt pas. Le *padrone della casa* est un excellent homme ; j'ai ses hommes quand je veux ; mais je me gêne quand même, parce que je sens qu'il en a besoin, et puis, dans le chalet je ne suis pas mieux disposé pour travailler. J'ai fait hier une étude de la tête de ce chien que vous m'aviez conseillé de peindre. C'est ce qui m'a le mieux réussi ; peut-être cela me paraît-il ainsi parce que je n'en avais jamais fait.

Bernina, 26 août 1860. A Joseph Zelger. J'arrive éreinté d'une course que j'ai faite. Depuis trois jours il fait un temps splendide. Que c'est différent, et comme les montagnes sont belles ! Décidément je les aime encore ! J'ai racheté autant que possible le mauvais temps, mais six semaines de pluie ne se rachètent pas. Les moutons sont difficiles ; les gredins ne veulent pas rester tranquilles ; aussi je prends le parti d'en acheter deux et de les expédier

à Neuchâtel, où je pourrai les étudier à loisir en septembre... A propos de moutons, je crains d'être à court d'argent, et vous m'obligeriez en m'envoyant 100 francs, poste restante, à Pontresina, par le retour du courrier. Mon père ni son homme d'affaires n'étant à Neuchâtel, ayez pitié d'un pauvre diable et venez-lui en aide !

Cette phrase est accompagnée du croquis du pauvre artiste, mal vêtu et tendant la main.

II

Après deux mois de cette rude vie, Meuron revenait s'installer et se refaire à Corcelles. Il rapportait le sujet de son grand tableau, avec une provision de pochades et de croquis ; il ramenait aussi deux moutons et un berger bergamasque qu'il avait pris à son service. Ce brave montagnard remplit le double office de berger et de modèle ; et, quand il eut regagné ses montagnes, il étonna fort ses camarades en leur décrivant un pays de cocagne, où on dormait tout le temps dans un lit !

La Prise, Corcelles, 13 septembre 1860. Me voici arrivé, écrit-il à son ami Zelger, et prêt à peindre demain matin.

J'ai trouvé mes moutons arrivés quelques heures avant moi et broutant dans le verger. Le voyage leur a fait du bien, en ce sens qu'ils sont beaucoup plus tranquilles. Je suis ici on ne peut mieux, dans une ferme à un quart d'heure de la maison ; mon père l'a achetée il y a deux ans, et j'y suis tout seul, au milieu des arbres, avec une grande chambre où j'ai le projet de m'arranger un atelier avec le temps. Elle est inhabitée. J'y vais le matin et n'en reviendrai que le soir. De cette manière, j'espère faire encore quelques bonnes études, si le temps le permet.

Je ne saurais vous dire comme je me suis bien trouvé chez vous, et si je donne suite à mon projet d'atelier à Corcelles, il faudra absolument que vous veniez nous faire une visite avec votre famille l'été prochain. J'espère que les temps seront meilleurs, et que j'aurai le plaisir de vous promener un peu dans un pays nouveau pour vous et qui, s'il n'est pas aussi beau que les environs de Lucerne, n'est point cependant dépourvu d'agréments. Mes plus affectueuses amitiés à madame Zelger et à vos petites filles. J'espère que Söfele ne m'oublie pas. Dites-lui « bon... chout » de ma part.

Neuchâtel, 28 octobre 1860. A Joseph Zelger. Vous allez tomber de votre haut en voyant la date de ces lignes, car vous me croyez à Paris depuis longtemps. J'avais fixé mon départ au 15 ; le 15 est arrivé : je me trouvais bien à la maison, mon père n'était point pressé de me voir partir,... une partie de chasse de quelques jours avec des amis, etc., etc... Je n'ai jamais eu autant de peine à quitter la maison que cette année, et je pense quelquefois sérieusement à me fixer ici. Nous verrons comme tournera l'hiver.

Paris, 18 novembre 1860. A son père... Depuis ma dernière lettre, j'ai bien travaillé et assez avancé ma besogne

pour n'avoir plus d'inquiétude sur la composition de mon tableau de montagnes, pour lequel je vais commander la toile : 9 pieds sur 6. C'est une entreprise, mais je crois sentir assez mon sujet. Les études de moutons que j'ai faites à Corcelles me sont fort utiles, et je crois avoir le caractère de ces animaux dans la tête. Les figures n'ont pas assez d'importance pour me donner du souci. J'ai neuf moutons, trois figures et un chien... Comme vous le verrez, ce sont les moutons qui sont le nœud de l'affaire, mais c'est avec les masses du second plan que j'espère donner de la grandeur et du mouvement au terrain. Je ne me rappelle pas avoir eu un tableau aussi bien dans la tête que celui-ci.

A cette époque, Meuron avait son atelier à la rue Duperré, près du boulevard de Clichy, où les ateliers abondent, et il travaillait dans de bonnes conditions, entouré d'amis qui auguraient bien de sa nouvelle œuvre. Vis-à-vis de lui, demeurait Léon Berthoud, établi dans la même maison que son ami Ricard, le grand peintre de portraits [1]. Il avait aussi pour voisin Eugène Faure, dont les tableaux furent très goûtés pendant tant d'années dans nos expositions neuchâteloises et qui a fait un beau portrait de Maximilien de Meuron. Dans la même rue, Knaus, alors dans sa grande vogue, avait son atelier. En un mot, notre artiste vivait dans une atmosphère de tra-

[1] Léon Berthoud a laissé au Musée de Neuchâtel son portrait, peint alors par Ricard.

vail, d'active recherche, qui fournissait à son talent le stimulant dont il avait besoin. Ses lettres de cette époque contiennent maints détails intéressants sur les peintres qu'il fréquentait. Cueillons-en quelques-uns au passage, cet amusant croquis, par exemple :

Les Winterhalter jouent toujours aux dominos. Je me suis promené un moment avec eux. Ce sont de drôles de pistolets, et en vieillissant ils deviennent toujours plus singuliers. Ils se promènent ensemble, mais à dix pas de distance ; quand l'un s'arrête devant un magasin, l'autre continue, et à tour de rôle, et pas deux mots l'un à l'autre.

Le moment du Salon approche ; tout le monde est « dans la fièvre ». Léon Berthoud achève un grand tableau de la campagne de Rome, « d'un effet très heureux », qu'il finira, comme toujours, à la dernière heure :

C'eût été dommage qu'il n'eût pas terminé, car cette composition est de ses meilleures et lui fera honneur. J'ai vu aussi Bachelin terminant un épisode de la dernière campagne d'Italie, scène de zouaves, qui m'a paru très bonne comme peinture, énergique de mouvement et d'un aspect vivant... J'ai vu les peintures de Guillarmod, qui m'ont beaucoup plu : c'est très énergique, beaucoup de caractère et de vie. Je ne doute pas qu'elles soient remarquées. Le pauvre garçon est tombé malade d'une pneumonie. Son état n'est pas inquiétant, mais il est au lit et doit se soi-

gner. Heureusement ses tableaux sont terminés. Si pareille chose m'arrivait, je serais cuit.

Ses premières impressions du Salon sont intéressantes à recueillir, puisque c'est à cette exposition que figura, sous sa première forme, le grand tableau de la *Bernina*. Le 12 mai 1861, il écrit à son père :

Mes tableaux sont bien placés, deux au cordon, l'autre au-dessus, à bonne hauteur ; le mieux loti est celui de Mürren, qui est au beau milieu d'un panneau toujours bien éclairé... Mes figures sont à hauteur d'appui dans le coin d'une salle, le grand immédiatement au-dessus. Sans doute je pourrais avoir mieux, car le jour est à l'envers de celui qu'ils avaient dans mon atelier, et il est seulement trop grand ; mais enfin, c'est plus que je n'espérais. En arrivant hier, j'eus un moment d'effroi : un rayon de soleil tombait sur ma grande toile et l'éprouvait cruellement, les figures aussi ; le petit s'en tirait mieux. C'est un moment pénible, et je ne cache pas qu'il l'a été. Mes deux tableaux manquent d'un ton plus soutenu, c'est la première impression, et, quoique je me rende compte que le moment ne m'était pas favorable, je crois que c'est la vraie. Ce n'est pas encore ça ! Mais aussi, quelle épreuve que ce grand jour, et comme ça transperce et dépouille ces malheureux tableaux étalés dans cette boutique ! Car enfin, ce n'est pas autre chose, et ces expositions font malheureusement du mal à la peinture : elles poussent à une recherche de tons violents qui n'est pas le vrai. J'ai remarqué que les choses arrêtées, très arrêtées, fixaient l'œil au milieu de cette foule et l'emportent sur le flou. J'en ferai mon profit..

Léon est bien placé ; l'un de ses tableaux est au cordon, l'autre peu au-dessus, et, grâce à la lettre B, dans une salle plus centrale que la mienne. Ils se tiennent bien. J'aurais bien aimé pouvoir vous dire : « Je suis content de mes tableaux », et vous presser de venir en juger vous-même ; mais faire un voyage pour n'avoir en somme qu'un désappointement, ne serait pas gai.

Cette exposition lui laissa en définitive une impression malheureuse ; il eut peine à « reprendre le dessus », et se mit à peindre au Louvre, pour changer le cours de ses idées, et aussi parce qu'il voyait dans ce travail « une bonne préparation pour son été ». Il fait à sa sœur Marie l'aveu que voici :

La vue de l'exposition m'avait complétement désorienté ; je ne savais plus que croire, et les précédentes ne m'avaient pas, à beaucoup près, produit la même impression. Je me suis fait une raison, et j'ai fait bien des réflexions. Il y a quelques jours, j'ai été passer une après-midi à l'exposition pour y conduire Max Perrot, et je ne saurais te dire l'agacement que cela me produisait. Je ne l'avais pas vue depuis trois semaines, et rien ne m'y plaisait. Je dois dire cependant que mes tableaux eux-mêmes me déplaisaient moins que dans les commencements, le grand surtout, et je suis sûr qu'en le reprenant, j'en ferai une bonne chose...

J'espère amener à bien ma copie avant mon départ. Le moment est bon pour travailler au Louvre. Le tableau que j'ai choisi est un sujet de vaches, de Cuyp, dont papa se souviendra. C'est un paysage admirable de couleur et d'exécution : à gauche, un berger qui joue de la clarinette

et deux enfants, à droite un groupe de cinq vaches, un ciel ruisselant de lumière, c'est le mot, et dans le fond une rivière, dans laquelle se reflète une ville avec son clocher. Je fais ma copie dans la dimension de l'original. J'espère pouvoir la terminer, le tableau étant très librement fait. Je tiens cependant à la pousser jusqu'au bout, car je fonde des espérances sur ce travail.

Les amis d'Albert de Meuron ont souvent admiré dans l'atelier de Corcelles cette superbe copie, et nous sommes heureux d'en connaître la date précise. Lorsqu'on étudie ses grands paysages avec animaux, en particulier ses moutons bergamasques et ses vaches du Musée de La Chaux-de-Fonds, on comprend l'intime prédilection qu'il éprouvait pour Cuyp, ce maître hollandais dont les effets de soleil valent parfois ceux de Claude Lorrain.

Le tableau de la *Bernina* n'obtint pas la médaille que le peintre semble bien avoir espérée. « Faure, écrit-il, a eu une mention honorable : c'est la seule goutte d'eau tombée près de moi. Encore aurait-on pu la lui épargner. Il y a, parmi les premières médailles, deux noms à moi complètement inconnus, ainsi que leurs ouvrages. Je ne sais comment cela a pu se tripoter. »

III

Nous sommes un peu surpris de le trouver, l'hiver suivant, après un nouveau séjour d'été chez ses chers Bergamasques, occupé d'un tableau d'église, que M. Zelger lui avait demandé comme un service, parce qu'on n'avait pas beaucoup d'argent à y mettre, une *Sainte Vérène!* Il la peignit sûrement avec moins d'enthousiasme que ses moutons, mais non pas avec moins de conscience: « Ce n'est pas ma spécialité, dit-il, et j'ai hâte de reprendre mes tableaux. » — Insuffisamment renseigné par son ami lucernois, il avait mal posé son modèle, et s'égayait de cette méprise dans ces lignes :

Votre lettre m'est arrivée juste à point ; quelques jours plus tard elle m'aurait fort contrarié, parce que j'aurais déjà peint. Je me borne à retourner mon carton au moyen d'un calque. Vous m'aviez positivement dit dans une première lettre que la figure devait se tourner de droite à gauche ; maintenant, c'est de gauche à droite ! Monsieur Joseph, monsieur Joseph, prenez-y garde ! Vous devenez bien étourdi ! Enfin, la pauvre Vérène n'a point voix au

chapitre, autrement elle s'en plaindrait. Elle était si bien habituée à prier le bon Dieu de gauche à droite, qu'elle va se trouver gênée en le cherchant de l'autre côté. Mais Dieu étant partout, elle finira par s'en accommoder.

Léon Berthoud écrivait de son côté à Zelger :

Je viens de voir Meuron. Il est en bonne santé et vient, dit-on, de terminer très bien la *Sainte Vérène*. J'ai voulu aller voir le peintre et le tableau ce matin, mais le peintre dormait comme un sourd et ne m'a pas entendu sonner : il avait acheté *Robinson Crusoé* pour les étrennes du petit Faure, et s'est mis à le lire jusqu'à quatre heures du matin, ce qui fait qu'à onze heures il dormait encore.

C'est à cette époque (décembre 1861) que mourut le comte Albert de Pourtalès, ministre de Prusse à Paris. Cet homme éminent, ami de sa famille, avait fait l'accueil le plus cordial à Meuron, qui s'empresse de donner à son père les détails suivants :

J'ai été si péniblement frappé et affecté de cette mort, que c'est pour ainsi dire mon unique pensée. Il avait été si aimable et si accueillant pour moi, que j'avais bien des raisons personnelles de lui être attaché, sans compter vos relations avec son père et ce que sa personnalité avait créé autour de lui de sympathies... Il a passé de vie à trépas en un instant. L'autopsie a révélé que le cœur était trop gros et gênait les poumons... Vendredi soir, je lisais au lit le journal, quand, aux faits divers, je tombe sur un entrefilets de deux lignes annonçant cette nouvelle d'après le *Moni-*

teur. Je crus à une méprise ; cependant, le mot de *Moniteur* m'inquiétait, et ce matin je me disposais à aller aux informations, quand arriva Berthoud me disant qu'il venait de l'apprendre par M. Vallette, demandé pour le service.

Nous nous y rendîmes. Le service se faisait dans les trois salons de l'ambassade. Celui du milieu, occupé par le catafalque où reposait le cercueil, recouvert de noir, avec le crucifix, des fleurs, et, selon la coutume luthérienne, deux cierges à la tête du cercueil ; la famille dans un des salons ; le corps diplomatique autour du cercueil ; les amis dans le troisième salon. Le pasteur fit une allocution qui m'a beaucoup plu, précédée d'un cantique chanté par les chœurs des jeunes écoles allemandes, auxquelles il s'intéressait beaucoup.

Notre artiste continuait de vivre assez retiré, se plaisant surtout dans la société de quelques amis peintres, allant avec eux visiter l'atelier de Daubigny, de Corot, ou passant la soirée chez Karl Girardet, avec Français, Henri Monnier, dont les charges prudhommesques faisaient une amusante diversion aux discussions esthétiques, et Léon Berthoud, qui travaillait alors à sa grande et belle toile du *Lac des Quatre-Cantons*.

Meuron a souvent plaisanté dans l'intimité sur un petit séjour fait à Londres, au printemps 1862, avec deux ou trois artistes peu fortunés. Ils étaient convenus d'éviter toute dépense inutile ; aussi n'avait-on pas choisi les meilleurs paquebots, et

l'hôtellerie de la Cité où l'on descendit n'avait jamais hébergé de grands seigneurs. L'accueil n'en était que plus empressé, et toutes les chambres étant occupées à tous les étages. jusque dans les combles, les filles de la maison abandonnèrent en hâte leurs réduits, oubliant, dans leur empressement à obliger ces beaux messieurs, quelques meubles de toilette encore chargés de dépouilles... On fit bien un peu la grimace, mais avec une hilarité bon enfant à laquelle le malheureux Léon Berthoud avait peine à s'associer. Tous ceux qui ont eu le privilège de connaître cet homme distingué de tant de manières, se souviennent de l'importance qu'il mettait à la correction de la tenue et des habitudes, et comprendront qu'il devait souffrir dans un milieu si peu fait pour un gentleman. On le taquina beaucoup ; et ce fut bien pis lorsqu'il entreprit (il était le chef de la bande) de conduire ses compagnons dans le dédale des rues populeuses, et fut livré au dialecte des cochers de fiacre avalant les deux tiers des mots et usant d'expressions que n'indique aucun dictionnaire. Berthoud, qui croyait pourtant savoir l'anglais, ouvrait des yeux effarés, et le sourire amusé du policeman ne faisait que le troubler davantage. Nous ne dirons pas les dégoûts de ces habitués des restaurants parisiens, quand il

leur fallut s'accommoder des tavernes anglaises, alors dénuées de tout ce qui flatte l'œil et le palais.

Le dimanche, Meuron, voulant se refaire un peu, chercha dans un quartier correct et silencieux un ami de première enfance, établi à Londres, dans une de ces jolies maisonnettes étroites et hautes qu'habite une seule famille. Ce fut une bonne journée. Que de choses à raconter et à demander sur Neuchâtel et sur Corcelles, tout en regardant par les fenêtres ouvertes défiler un à un les rares passants se rendant à l'église! Et, tout en devisant, notre Suisse candide roulait sa cigarette et la portait à ses lèvres: « Ah! non, je t'en prie, ça ne se fait pas! Pas le dimanche, tu comprends... » Et l'ami l'entraînait ahuri loin de la fenêtre...

Ce que les touristes virent à Londres, nous ne le savons pas, mais ils mirent sans doute leur temps à profit. Au reste, le séjour dura peu, et à son retour d'Angleterre, Meuron ne s'arrêta guère à Paris, pressé qu'il était d'aller passer quelques semaines au pays. Il avait commencé, d'après ses études faites l'été précédent à la Redallaz, quelques tableaux importants : *Sous les hêtres,* les *Vaches à l'abreuvoir,* la *Descente du troupeau.* « Je serais à même, disait-il, d'en trouver plusieurs dans cette

donnée, tout en y mettant de la variété. Si ces sujets du Jura avaient quelque succès, ma besogne serait tracée pour longtemps. »

Nous le retrouverons souvent dans ces sites familiers, qui lui ont inspiré quelques-unes de ses plus fortes pages ; c'est à eux qu'il reviendra le plus volontiers, lorsque le temps des campagnes alpestres sera clos pour lui. Plusieurs tableaux du Jura figurèrent déjà au Salon de 1863.

Mais l'œuvre capitale de cette année-là est bien certainement son *Lac noir de la Bernina*, effet du soir, une des peintures les plus lumineuses qu'il ait signées : elle évoque avec maîtrise l'atmosphère déjà tout italienne de cette région de l'Engadine, où la séduction méridionale s'allie à la grandeur alpestre.

Cette période fut donc d'entre les plus fécondes, et il pouvait écrire non sans fierté à son ami Zelger, le 12 mars 1863 :

Je crois que je n'ai jamais autant travaillé que cette année. J'ai sept tableaux terminés, ou près de l'être. Deux sont assez grands ; ce sont des sujets d'animaux et de paysage, résultat de ma campagne du Jura de l'an dernier. Un troisième est un souvenir de la Bernina, un autre du lac de Genève. Enfin, j'ai repris ma grande toile des Bergamasques, que j'ai beaucoup modifiée et dont j'espère faire un bon tableau. Je n'ai rien vendu depuis un an, aussi mon atelier commence-t-il à être bien rempli. Léon Ber-

thoud est assez heureux cette année. Il termine un grand tableau de Brunnen qui vient très bien. Il fait des progrès, et moi aussi, dit-on. En attendant, que l'on vende ou non, c'est toujours une belle occupation que la peinture, et je crois que rien ne la remplace.

Quelques semaines plus tard, il apprenait avec joie la vente des trois plus grands de ses tableaux, parmi lesquels le *Lac noir*, enlevé par son ami M. Frédéric de Pury.

IV

Comme on vient de le voir, il s'était remis avec courage à son grand tableau de la *Bernina*, que son père, par un lapsus réitéré où il entrait sans doute quelque malice, s'obstinait à appeler sa *Beresina*. Albert lui expose dans plusieurs lettres les remaniements qu'il fait subir à cette œuvre, pour arriver à la rendre plus puissamment expressive, c'est-à-dire plus simple. Il se critique et se juge lui-même avec une lucidité tranquille, réfléchit longuement, persuadé qu'à réfléchir l'artiste ne perd jamais son temps; puis il se remet à l'œuvre, revient à ses moutons, les repeint, et sa mon-

tagne, et son ciel, ce ciel qui allait devenir si étonnamment lumineux, si aérien, si transparent et si chaud.

Je ne crois pas m'être écarté du caractère alpestre, écrit-il à son père, en choisissant un effet blond et légèrement hâlé. Ces journées sont rares peut-être dans les montagnes, mais il y en a quelquefois dans l'Engadine, et cela suffit, d'autant que ce sont celles dont on garde la plus vive impression et la plus agréable. Les rives du lac sont éloignées et tranchent peu avec le ciel ; l'eau est comme un miroir ; il reste à y mettre quelques accidents, mais elle est, je crois, assez réussie telle qu'elle est. Depuis l'extrémité du lac sur la gauche, les différents mouvements de terrain qui viennent se relier au premier plan sont, je crois, bien établis. M. Gleyre avait été content de cette partie, et particulièrement de la dégradation des groupes de moutons. Parmi les moutons principaux, il y en a un qui est, ce me semble, bien réussi ; les autres vont, et, en tout cas, n'ont plus guère de rapport avec ceux qu'ils ont remplacés.

Enfin, le 28 mars 1864, il a fini, ou à peu près, et c'est presque un tableau nouveau que celui auquel il a travaillé durant ces trois ans de réflexion et de labeur. Malheureusement, il ne peut l'exposer à Paris une seconde fois et se dispose à l'envoyer à Neuchâtel : « Anker en a l'air très content, écrit-il ; il voudrait que je le fisse circuler dans toute la Suisse, disant *qu'on n'a jamais vu de tableau pareil*. »

Albert Anker avait raison : ce tableau, il y a trente-cinq ans, était unique en son genre, et, dans le domaine de la peinture alpestre, il devançait tellement son époque, qu'aujourd'hui encore il se tient admirablement à côté des œuvres les plus brillantes de l'école du plein air. Ce grand paysage, baigné de lumière blonde, n'a rien perdu de son éclat, de sa fraîcheur, de sa sérénité merveilleuse ; il a la jeunesse éternelle, parce qu'il a l'éternelle vérité. L'artiste y a mis à la fois toute son émotion et toute sa patience ; pendant près de quatre années, il a poursuivi la réalisation de son rêve de beauté, soutenu par une foi qui s'affirme dans toutes ses lettres ; enfin, ce grand labeur, ces études sans nombre, ces obstinés recommencements, aboutirent au glorieux tableau de la *Bernina*, qui est peut-être la plus poétique synthèse que l'alpe ait inspirée.

Bien des années plus tard, Meuron se promenait dans les salles du Musée récemment édifié à Neuchâtel. Il s'arrêta rêveur devant cette toile qui lui avait coûté un si noble effort et qui lui rappelait les luttes fécondes de sa jeunesse. Une dame étrangère était là, absorbée dans sa contemplation. Soudain, son admiration ne se contint plus : il lui fallait un confident, un écho. Elle interpella l'inconnu qui se tenait là :

— Ah! monsieur, quel admirable tableau!

Le peintre, gêné dans sa modestie, balbutiait de vagues monosyllabes. A la fin, l'étrangère, exaspérée de ce qu'elle prenait pour la froideur d'un bourgeois obtus, lui saisit le bras, et le serrant vivement, s'écrie :

— Mais, monsieur, c'est un chef-d'œuvre!

La *Bernina* figura à l'exposition des Amis des Arts de 1864. Revenu à Neuchâtel au commencement de juin, Meuron put la voir encore, jouir de son succès et assister à la jolie fête qui fut organisée en l'honneur de son père, à l'occasion de l'inauguration des Salles Léopold Robert. Il y fait allusion dans une lettre à Zelger du 8 juin :

La fête a été charmante, pleine de cordialité et d'entrain. Elle a fait bien du plaisir à mon père. Le dîner avait lieu au milieu des tableaux, qui n'ont été emballés que le lendemain. Vous avez su que mon grand tableau de la Bernina avait été acheté par la ville. C'est le 30 du mois dernier que le Conseil général de la Bourgeoisie a voté l'achat, à l'unanimité et sans la moindre observation. J'en ai vendu trois autres, de sorte que me voilà un peu débarrassé de mon atelier. Je pense aller encore dans les Grisons et à Bergame, patrie des Bergamasques, pour y trouver des modèles et surtout plus de beau temps. Je pense partir à la fin de la semaine prochaine.

La lettre suivante, adressée à Zelger, porte

cette date significative : *Bernina-Grœnland, 13 juillet!!* et commence ainsi :

Mon cher ami,

La vieille Bernina est toujours la même, et si vous étiez avec moi, vous seriez bien sûr de retrouver votre catarrhe d'il y a quatre ans. Nous avons fait bon voyage, mon compagnon [1] et moi. Après vous avoir quitté, nous avons couché à Bellinzone. De là, prenant le bateau à vapeur jusqu'à Arona, nous avons gagné Milan le même jour, pour y passer la journée suivante et voir le Musée, la *Cène* de Vinci, le Dôme. C'est une jolie ville, et nous avons eu la chance de voir le Dôme illuminé de feux de Bengale et un bal donné dans la magnifique salle de la Scala. Les Milanaises sont fort jolies. Malheureusement le temps s'est gâté à mesure que nous rentrions dans les montagnes. Bergame, où nous sommes arrivés le lendemain matin, est une ville charmante, admirablement située ; mais j'ai eu un grand désappointement : tous les bergers étaient partis. Dès lors, nous nous sommes rabattus sur la Bernina... Nous avons fait de la photographie pendant quatre jours, après quoi ces messieurs sont repartis, et je suis resté seul, un peu ennuyé. Je n'ai pas fait grand'chose ; il fait un froid de loup et un vent glacial. Je me console en pêchant quand le temps n'est pas favorable à la peinture. Je pense rester encore ici huit jours ; ce sera le plus. Je ne sais encore si j'emmènerai un Bergamasque avec moi ou si je le ferai venir en septembre ; cela dépendra un peu de lui.

Au Salon de Paris de l'année suivante (1865),

[1] M. Alexandre de Dardel.

il exposa le *Soir dans les Alpes*, tableau pour lequel Gleyre avait une préférence marquée. Notre artiste en parle avec son détachement ordinaire :

Il se tient, écrit-il, et je n'ai été frappé par rien de manqué. J'aurais voulu un peu plus de fermeté et de largeur dans le premier plan des vaches ; le ciel et les animaux sont *suffisants*. Voilà le mot, malheureusement, et l'observation générale que je me suis faite au confessionnal intime. Il faut quelque chose de plus ; il y a un effort à faire, un pas à faire dans ce sens : plus de nerf et de franchise, plus de *voulu* dans l'exécution. Il y a ici des choses si *faites* (bonnes ou mauvaises), que le voisinage est une école sous ce rapport. Je suis plus content que l'année dernière. Les deux toiles ont plus d'ensemble, elles ne sont pas jaunes ou vitreuses, moins que précédemment. Mais il y a des toiles faites avec tant d'habileté que la comparaison s'impose. Si les miennes ont le mérite de la sincérité et du peu de prétention, le mérite disparaît, surtout au premier moment, au milieu de cet immense rassemblement de bon et de faux, de maniéré, de bizarre, qui compose le Salon... Les médailles sont déjà décernées, mais ne seront affichées que lundi, jour officiel. Si je devais en avoir une, je le saurais, car cela transpire toujours. A parler franchement, je n'y comptais pas, et n'y compte pas. Seulement, je vois positivement que j'en pourrais avoir une avec un tableau prochain, tableau à trouver. Du reste, la médaille maintenant viendrait un peu tard et n'aurait plus par conséquent que l'intérêt d'un événement qu'on n'attend plus et dont l'heure est passée. La médaille ne fait pas le talent et n'en est pas la mesure non plus. J'en ai vu et j'en vois encore aujourd'hui arriver à des gens dont le talent de peinture n'a rien de supérieur, mais qui ont celui de les aider à ar-

river, et ce talent n'est pas le moins important des deux pour le succès.

Bientôt Meuron, établi à Corcelles, renoncera à exposer à Paris; il ne songera plus à cette médaille à laquelle tout peintre rêve au début de sa carrière et que notre artiste eût sans doute obtenue en se démenant un peu. Mais il n'était pas homme à faire certaines démarches, à rechercher des protecteurs, à mettre en mouvement des influences ; très philosophe, très conscient aussi de sa force, en même temps que parfaitement modeste, il lui répugna toujours de se faire valoir autrement que par ses actes et ses œuvres. Il ne fréquentait guère le monde, les salons où s'élaborent les succès; la société de quelques amis éprouvés, de quelques artistes de choix, suffisait à son besoin d'intimité calme, affranchie de toute contrainte artificielle. Il eût été bien facile pour tel autre, à mérite égal ou même moindre, de « décrocher » la médaille. Meuron l'attendait plus qu'il ne la poursuivait, et n'y tint jamais assez pour la conquérir de haute lutte.

V

A ce moment, du reste, il fut distrait de cette pensée par de graves préoccupations : une dépêche le rappela à Neuchâtel, où la santé de Maximilien de Meuron donnait de vives inquiétudes ; Albert écrit à Zelger, le 18 juin 1865 :

A mon arrivée, j'ai trouvé mon pauvre père bien changé ; cependant, au bout de quelques jours, comme il y avait du mieux, le médecin m'a autorisé à retourner à Paris pour y mettre ordre à mes affaires... Aujourd'hui, cette santé semble remise comme par miracle, mon père sort, et peut faire des courses en voiture, qui le distraient ; il peut même aller et venir en ville. J'ai le projet d'aller une quinzaine de jours dans l'Oberland, sur la Schynige Platte... Le séjour de Neuchâtel ne me convient guère pour le travail ; j'ai une peine incroyable à m'y mettre. On m'a loué une des salles de l'exposition, où j'ai retrouvé ces jours derniers mon grand tableau des Bergamasques, et je tâcherai d'en terminer quelques petits que j'ai rapportés de Paris à cette intention.

J'ai fait dernièrement la connaissance de M. Challet-Venel [1] et de M. Blotnitzki, architecte fédéral. Je leur demandai

[1] Conseiller fédéral.

pourquoi on ne proposait pas des travaux aux artistes. On finit une caserne neuve à Thoune, et il y aurait là un très bel emplacement pour des peintures murales. Je leur ai fait entendre que je serais heureux d'avoir une grande surface à décorer, même gratuitement, que ce serait une occasion rarement offerte aux artistes et dont ceux-ci seraient reconnaissants. Ils ont paru goûter tous les deux cette idée ; nous verrons ce qui en résultera.

Une lettre datée de Breitlauïne, le 30 juillet 1865, nous dit ce qu'il advint de ses projets d'été, plusieurs fois rompus par la santé de son père :

Je viens de passer chez Boutibonne huit jours de pluie ou de mauvais temps, bien contrariants pour la peinture, mais cependant agréablement passés... Il a plu à deux reprises une journée entière et la nuit. A part cela, c'était un temps couvert et orageux, et les teintes noires du lieu de ma destination, que je voyais noyé dans les nuages, ne me donnaient qu'une médiocre envie d'aller m'y installer. Le début eût été triste. Hier matin, cependant, j'ai pu y monter, accompagné de Boutibonne et de ses enfants, qui s'en faisaient plaisir, et me voici casé dans un chalet de montagne, mais dans une chambre bien fermée. L'endroit est intéressant. J'ai commencé ce matin une étude de rhododendrons et de terrains, dont j'ai besoin pour un tableau commencé... La montagne où je suis perché est à gauche de la Jungfrau quand on la regarde d'Interlaken, sur le revers nord et sur un replat de la montagne. En montant une petite demi-heure, j'arrive au sommet et j'ai la vue des grandes Alpes, et plus près la Wengernalp. Au couchant, l'horizon s'étend jusqu'au Jura, encadré par le Niesen et le Beatenberg, avec le lac de Thoune en pers-

pective à leurs pieds. Au premier plan, d'assez beaux sapins, en petit nombre, mais intéressants.

La lettre qui suit nous apprend que, dès cette époque, Meuron rêvait à sa composition allégorique de la *Montagne*, à laquelle il travailla pendant plusieurs années et qui ne fut achevée qu'en 1879, après un séjour à Venise. C'est déjà en vue de ce tableau (ainsi qu'il le dira plus tard à son ami Zelger) qu'il faisait en 1865, à Breitlauïne, la grande étude de rhododendrons dont il va être question à plusieurs reprises.

8 août 1865. J'ai commencé deux études, et j'ai pu donner hier une forte séance à l'une d'elles, que je fais sans soleil. C'est un buisson de rhododendrons, que je tiens beaucoup à avoir pour une figure commencée, dont vous avez déniché l'esquisse dans ma chambre. Comme je fais la plante de grandeur naturelle, le soleil m'aurait gêné beaucoup, parce que cela change à chaque instant. Il me faut encore six à sept séances pour la terminer comme je le voudrais... L'autre est une vue de la Jungfrau, avec un terrain qui s'arrange assez bien. C'est un effet du matin, et j'y puis travailler jusqu'à midi. Je suis perché sur un rocher d'où, avec ma lunette, je puis voir ce qui se passe chez Boutibonne et chez Berthoud [1]. J'espère pouvoir faire en outre quelques dessins de rochers et un pin dont j'aurai besoin pour mon tableau du soir. J'irai pour cela à la Schynige Platte, une lieue au-dessus d'ici, où j'aurai égale-

[1] Auguste-Henri, alors établi à Interlaken.

ment des montagnes dans le fond. J'aimerais avoir assez de renseignements pour ébaucher et avancer cet hiver mon grand tableau...

Voici un jour de pluie et de brouillard conditionné... Ce malheureux temps me contrarie beaucoup, et si je n'étais pas assez bien, matériellement parlant, je crois que je déserterais la partie. J'ai une petite chambre qui se chauffe, et j'en ai déjà profité. Pour un séjour vraiment alpestre, je suis aussi bien qu'on peut l'être et plus agréablement que dans une auberge, pour mon goût du moins... Je ne vois d'étrangers que ceux qui montent à la Schynige Platte ou qui en reviennent. C'est ainsi que j'ai fait connaissance l'autre jour de Mme de Rœder, femme de l'ancien gouverneur du prince Alexandre.

Dimanche, 13 août 1865. A sa sœur Marie. J'ai reçu ta seconde lettre hier soir. Ta première en contenait une d'Anker, en séjour à Stanz avec Dumont, de Genève. Ils ont de la chance, ceux-là, ils font des intérieurs, et ne demandent qu'une chose, c'est que le soleil ne vienne pas les déranger en leur donnant l'envie de faire des courses... Voici de nouveau une journée de brouillard épais, sans pluie pourtant. Hier, le temps couvert m'a empêché de continuer mon étude de la Jungfrau, pour laquelle il me faudrait encore quelques séances... Quand je pense que si j'avais un temps passable, je pourrais être prêt!... C'est à dégoûter de la montagne; et pourtant il y a des jours où elle est bien belle! Hier, dans l'après-midi, les nuages se promenaient assez bas et il y avait des effets bien originaux, des plans et un espace infini dans le moindre petit pays; j'étais contrarié d'être obligé de suivre fil à fil mes alpe-roses. Je me retournais de temps à autre pour me consoler; mais qu'y faire?

... J'ai fait avant-hier, par cette journée de pluie, le

portrait de la bonne. Elle m'avait demandé un dessin, « si cela ne coûtait pas trop cher ». J'en ai fait une étude peinte assez réussie et dont elle est ravie. Elle n'est ni bien ni mal, mais c'est une très bonne fille et elle a posé comme un terme.

22 août 1865.... Je partirai par la montagne avec Abegglen pour aller coucher au Faulhorn, en revoyant un district bien connu, mais que je tiens à revoir, parce que c'est de là que j'ai emporté la première impression, la première idée de mon tableau du *Soir*. Le lendemain, je redescendrai par la Bettenalp à Iseltwald, et de là j'irai coucher à Wilderswyl, où je passerai un jour de politesse chez Boutibonne, puis un chez Auguste Berthoud. J'ai terminé hier tant bien que mal mon étude de rhododendrons. Elle se ressent du temps; les fleurs ont passé, les plantes ont poussé, tout changeait, une vraie misère. L'étude de la Jungfrau est en retard, les belles matinées sont plus rares que les soirées. Enfin, une triste campagne. C'est dommage, car l'endroit est heureusement situé, il y a des fonds et des terrains. J'ai cependant retrempé mes souvenirs, et si j'ai fait peu d'ouvrage, je me suis rafraîchi la mémoire, et c'est quelque chose.

Ce fut là une des dernières campagnes d'alpe un peu prolongées que fit Albert de Meuron. Bientôt aura lieu son mariage et son premier voyage en Italie, après lequel il s'établit à Corcelles. Dès lors, le Jura prendra une place plus importante dans la vie du peintre.

Ce n'est qu'au commencement de décembre de cette année 1865 qu'il put retourner à Paris :

La santé de mon père, dit-il à Zelger, ses regrets de me voir partir et la peine que j'avais à me séparer de lui, m'ont fait renvoyer de semaine en semaine. J'avais l'espoir d'aller vous voir, et ce n'est pas faute d'envie que j'ai dû y renoncer. Pour tout dire, en un mot, je ne me suis pas appartenu cet été. Je n'ai pas même pu aller jusqu'à Lausanne voir M. Gleyre, auquel je l'avais promis.

Ces dernières lignes nous montrent que Meuron avait conservé avec son maître de Paris des relations très affectueuses. Elles demeurèrent telles aussi longtemps que vécut Charles Gleyre. Ce n'est point tant sa peinture qui lui était sympathique (il avait lui-même suivi une voie bien différente de celle du peintre des *Illusions perdues*), que l'homme droit, austère, soucieux avant tout de la dignité de son art, vivant dans son atelier comme en une sorte d'ermitage. On verra avec quel joyeux empressement Meuron contribua, dix ans plus tard, à doter le Musée de Neuchâtel d'un des plus célèbres tableaux de Gleyre.

CHAPITRE VIII

ÉTABLISSEMENT A CORCELLES

Mariage d'Albert de Meuron. — Voyage d'Italie ; séjour à Capri. — Mort de Maximilien de Meuron. — Meuron propriétaire ; embellissements de Corcelles.— Un déménagement pittoresque. — Exposition Maximilien de Meuron. — Séjour au Creux de la Pey ; le peintre du Jura. — La vie à Corcelles : amis et parents ; Meuron et les enfants. — Achat des *Pêcheurs* de Léopold Robert. — *Omphale* de Gleyre. — La statue de Farel. — Nouveau séjour à la Bernina ; le peintre Lugardon.

I

Albert de Meuron arrivait à l'âge où les déplacements continuels lassent le peintre le plus épris de son art, où l'homme aspire à se fixer. De plus en plus, la confortable maison de Corcelles, ainsi que le domaine de montagne que possédait sa famille, avec pâturages, forêts, ferme et rustique

maison de maître, l'attiraient et le retenaient. Au mois d'août 1866, il séjourne précisément là-haut, dans le Jura, où nous le retrouverons bientôt. Il écrit à son ami Zelger :

J'aurais bien aimé profiter tout de suite de votre aimable invitation ; mais quand elle m'est arrivée, j'avais Eugène Faure à Neuchâtel, où il a passé trois semaines, pour notre grand plaisir, car il nous a fait un très bon portrait de notre père[1]... Pendant qu'il était là, je n'ai naturellement rien fait, que d'achever un portrait de mon petit neveu, que j'avais commencé l'année dernière, et me voici ici depuis quatre jours, guettant le beau temps pour commencer un tableau d'après nature. Je suis ici dans une ferme de mon père, à la montagne, au-dessus de Corcelles, où j'ai passé deux étés il y a quelques années.

Mon cher, vous pourrez boire à ma santé quand vous recevrez ces lignes, car j'aurai mes quarante-trois ans sonnés demain !... quarante-trois ans ! C'est la dernière heure pour songer au mariage, me direz-vous peut-être. Je crois qu'en effet c'est la dernière... ou peut-être est-il trop tard...

Mille choses affectueuses à Madame Zelger et à vos enfants, et merci de leur bon souvenir. J'aurais bien du plaisir à voir comme tout a grandi, surtout Söfeli, qui, d'après ce que vous me dites, doit être une grande fille maintenant...

Ma lettre est restée là en attendant une occasion pour gagner un bureau de poste. J'ai aujourd'hui celle de M. Dardel, venu avec ses deux fillettes pour me faire

[1] C'est le beau portrait que la gravure a popularisé et dont il a déjà été question dans le chapitre précédent.

visite. J'ai été arrosé pendant trois jours de suite. Aussi vous pensez bien qu'un visage ami a été le bienvenu. Le temps a l'air de se remettre. Mon Joseph, mon Bergamasque, vient d'arriver. C'est faire venir un porteur d'un peu loin, mais je le peindrai. Venez donc me voir...

On a vu l'allusion qu'il faisait au mariage. La lettre suivante nous en dit davantage :

10 novembre 1866.

Chère Madame Zelger,

Vous vous rappelez la promesse que je vous ai faite, que vous seriez une des premières à savoir mon mariage, — si jamais il avait lieu. Eh bien, c'est maintenant une chose décidée... La femme que j'ai choisie et qui a bien voulu m'accepter tel que je suis, réunit tout ce que je puis désirer. Il n'y a encore que mon père et ma famille qui soient au courant, et vous voyez que j'ai tenu à remplir ma promesse, moins parce que je vous l'avais faite, que parce que je sais toute la part que vous prenez avec votre cher mari à ce qui me touche... Il est inutile de vous dire la joie de mon père, dont la santé a été, grâce à Dieu, bonne tout cet été et qui se maintient. Vous pouvez vous dire que vous avez contribué pour quelque chose à cet heureux évènement, vous qui m'avez toujours conseillé le mariage, et je suis sûr que vous ferez une bonne petite prière pour moi. J'oublie de vous dire que ma future femme est la fille d'un excellent ami de mon père, faite pour être la femme d'un artiste. Nos deux familles sont en grand rapport d'amitié, et c'est une bénédiction de plus, car jusqu'à présent nous n'avons fait que des heureux en l'annonçant...

Nous pouvons, en effet, ajouter que Mlle Julie Perrot, fille de M. Louis Perrot-de Pourtalès, s'étant elle-même occupée de peinture, pouvait mieux qu'une autre s'associer à toutes ses impressions de joie ou de découragement. Le mariage eut lieu à Genève le 22 décembre 1866.

Les époux partirent pour l'Italie, que l'artiste n'avait point encore visitée. Ce n'était pas faute de désir : nous avons vu qu'il avait remis ce voyage d'année en année, et nous avons aussi vu pourquoi. Meuron estimait que pour entrer dans l'intimité d'un pays, il ne suffit pas d'en saisir rapidement la physionomie générale; il sentait que pour en traduire le charme avec vérité, il fallait s'en pénétrer à loisir; mieux encore, il fallait « se donner »; et quand Meuron se donnait, il se donnait tout entier. Comme il l'écrivait de Brienz en 1851 (voir page 152), il prévoyait que quand il aurait goûté de l'Italie, il y voudrait prolonger son séjour; or, à ce moment, la montagne avait conquis l'artiste : il eût commis, en l'abandonnant, une sorte d'infidélité. Cependant, à peine son mariage conclu, il devait naturellement songer à faire de Rome le but de son premier voyage. Nous ne pouvons faire mieux que de transcrire ici quelques notes qui nous ont été communiquées par sa famille.

II

Le midi de la France fut déjà un enchantement. Nîmes, Arles, Montpellier, Avignon surtout, avec sa physionomie déjà si méridionale, le ravirent ; puis Marseille, Toulon, La Corniche, que le chemin de fer n'avait pas encore défigurée, où de brillants attelages italiens aux joyeuses clochettes vous emportaient ventre à terre, le long des belles routes surplombant la mer ; au loin apparaissaient de jolies villes blanches perchées sur les hauteurs ou se mirant dans des baies profondes ; d'antiques bourgs fortifiés ; des plages aux longues chaînes de pêcheurs retirant leurs filets.....

Après les séductions d'un pays sans pareil, vinrent les villes italiennes et les merveilles de l'art de toutes les époques : Gênes, avec ses magnifiques van Dyck, Pise, Lucques, Florence... Voir tous ces trésors, qu'il connaissait si bien par la gravure, fut pour Meuron une fête de tous les moments. Réservant Rome pour une saison meilleure, les voyageurs gagnèrent Naples et Capri.

Pour les habitués des Alpes et ceux que la fraîcheur des grands arbres et des belles eaux ont séduits, il y a quelque chose d'assez sévère dans le premier aspect des rochers dénudés de Capri. De la Marine où vous dépose un méchant petit vapeur, s'élancent à l'assaut quelques sentiers rocailleux qu'aucun cheval n'avait alors jamais affrontés et qu'escaladait toute une bande de femmes, jeunes ou vieilles, portant malles et valises sur leur tête de cariatides...

De rares bouquets d'oliviers très maigres, des bouts de vignes bordant les cultures, quelques caroubiers, des figuiers aux formes tourmentées, tout cela fait un ensemble très grave, quand le vent de mars siffle dans les couloirs et que la vague haute se brise parmi les écueils. Mais le caractère si particulier de ces coupoles sarrasines, de ces masures blanches aux élégants portiques passés à la chaux qui couronnent les hauteurs et se rencontrent en chemin, ont une séduction pleine de promesses. On se sent au pays de la lumière ; et les figures aux membres souples et fins, au port superbe jusque dans la vieillesse, font admirablement sur ces fonds clairs. Aussi, malgré la sévérité du premier aspect, Meuron ne fut pas long à être conquis.

Les modèles, qui affluaient, occupèrent les pre-

mières semaines. La bure du rustique corsage, l'écharpe de lainage rouge autour de la taille, l'épingle d'argent traversant une torsade de cheveux noirs, ce peu de choses donnaient le ton et la couleur au plus pauvre costume.

Les visages éveillés et avenants de ces fillettes destinées, avec la belle saison, à venir en aide aux maçons, égayaient la place ; elles mendiaient gentiment le long des chemins la faveur du pinceau, faisant l'article pour leur joli minois, en attendant de porter sur leur tête, dans l'escarpement des sentiers rocailleux, les corbillons de gyps ou les moëllons ; toujours prêtes à vous suivre dans les promenades, à porter vos effets, à vous servir de guides, voire même à improviser une tarentelle au milieu d'une clairière.

Cependant, quand les figuiers eurent poussé leurs feuilles, que les branches des citronniers ployèrent jusqu'en terre, dans les vergers, le long des sentiers, et que les amandiers roses fleurirent le sous-bois des oliviers sur le chemin de Tragar, le charme de ces notes gaies et de cet air transparent, avec la tiède haleine des buissons en fleurs, ne tardèrent pas à faire déserter l'atelier et à entraîner l'artiste de plus en plus loin, parmi les myrthes et les lentisques, sur le pittoresque chemin d'Ana-Capri, qui domine de si haut les eaux

bleues. Ils partaient de bonne heure, après le déjeuner du matin, accompagnés de deux petites têtes rondes et frisées, la mine épanouie, qu'on chargeait du bagage du peintre et d'un cabas bourré de figues sèches et d'oranges. On ne rentrait que pour le souper du soir, où se groupaient des artistes de nations diverses et quelques étrangers en passage.

En réalité, ce séjour de deux mois ne peut compter dans la carrière du peintre, mais il lui laissa de charmantes visions, et il emporta de Capri quelques études intéressantes et quelques dessins. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, dans les beaux jours son pinceau se promena à la découverte, des hauteurs de Tibère, qui dominent les horizons lointains, aux eaux transparentes et profondes de la grotte verte, et aux Farraglioni, rochers couleur de cuivre qui font sentinelle près de là. Les dauphins se jouaient au large et des multitudes d'oiseaux remplissaient l'air.

Quelquefois, dans les belles soirées, le peintre bâlois Stuckelberg et sa charmante femme, devenus de bons amis du couple neuchâtelois, et le Polonais Zuckodolsky, camarade d'atelier de Meuron, la cape sur l'épaule, le sombrero sur l'oreille, se joignaient à telle promenade plus lointaine ou aux lentes flâneries sous les oliviers de Tragar.

Le temps passait trop vite. Pentecôte était là, et le long des champs de blé semés de glaïeuls et de liserons feuille de rose au feuillage glauque découpé comme de la guipure, on rencontrait, vêtu de blanc, le *canonico*, suivi d'un enfant de chœur, portant la bénédiction de maison en maison.

La veille du départ, assis avec quelques amis sur le toit de la commune demeure aux coupoles blanchies, les voyageurs regardaient autour d'eux, sous la voûte d'un bleu lumineux, ces lieux éclairés par la lune, devenus si familiers et si chers; et ils se répétaient la promesse de s'y retrouver ensemble le printemps suivant. Promesse bien sincèrement faite : Meuron entrevoyait ce qu'il pourrait tirer une autre année de ce pays dont il s'éloignait à regret. Mais les événements, comme on le verra, en décidèrent autrement.

Quelques semaines après, au moment de quitter Naples, puis Rome, ce furent les mêmes regrets très vifs, les mêmes serments qu'on se faisait à soi-même de revoir ces belles contrées, à peine entrevues, semblait-il, pendant ces sept mois, et dont ils emportaient une si riche variété d'ineffaçables souvenirs. Ces promesses-là, du moins, furent tenues, et lorsque, six ans plus tard, reprenant leur premier itinéraire, augmenté de Parme

et de Sienne, les voyageurs se retrouvèrent en présence de ces chefs-d'œuvre de toutes les époques et de cette nature que rien ne peut décrire, si diverse, si inépuisable, il n'y eut pas moins de fraîcheur dans leur jouissance et, peut-être, plus d'enthousiasme encore.

La province était libérée alors de ce joug du brigandage qui avait tenu si longtemps le voyageur sous la contrainte, et si on visitait encore les ruines de Pestum escorté de bersaglieri, on parcourait sans crainte en vetturino les montagnes de la Sabine et tous ces petits bourgs si pleins de caractère et de pittoresque, attachés au flanc des rochers comme des nids d'aigle : Olevano, Subiaco, Palestrina...

Sur la route du retour, leur itinéraire les fit s'arrêter à Civitta-Castellana et à Corchiano ; et ces noms, dont la musique avait caressé les oreilles des enfants de Maximilien de Meuron dès leurs premières années, devinrent pour eux à leur tour des réalités inoubliables. Cette seconde fois comme la première, cependant, l'Italie ne fut pour Albert de Meuron qu'un pays de merveilles, que le spectacle infiniment renouvelé de choses qu'on ne possédera jamais et qu'on regrettera toujours. Il n'avait pas même pris ses pinceaux avec lui cette année-là.

III

Rentré en Suisse au milieu de l'été, Meuron prit aussitôt, selon le désir de son père, possession de la demeure de Corcelles et eut encore la douceur de l'y recevoir quelques semaines avec ses frère et sœurs. La santé de Maximilien de Meuron, atteinte depuis quelques années, déclina surtout vers la fin de l'automne ; aussi, après avoir renvoyé à plusieurs reprises son départ pour Paris et pour l'Italie, Albert finit-il par y renoncer complètement ; le 26 février 1867, le vieux maître rendait le dernier soupir.

Avec ce père vénéré prend fin la correspondance où nous avons puisé jusqu'ici et que personne ne devait continuer. Les lettres adressées aux siens par Albert de Meuron ne parlent plus d'une manière suivie de sa peinture. Il écrivait cependant volontiers, et pendant ses absences plus fréquentes que prolongées, il envoyait presque journellement une ou deux pages à la maison.

Nul plus que lui n'était homme d'intérieur ; il

s'intéressait pratiquement aux moindres détails des installations, toujours désireux d'assurer le confort des siens. Aussi, dès la seconde année, s'occupa-t-il d'agrandir ses appartements, pour y recevoir en plus grand nombre ses amis et les membres de sa famille. Les années 1868 et 1869 virent transformer de vastes galetas en chambres confortables, et s'élever en même temps le grand atelier où ses amis ont passé de si bonnes heures et qui semble garder encore l'illusion de sa présence. A l'autre aile de la maison, une « loggia » spacieuse dominait le jardin qui s'étend en terrasses du côté du lac; l'eau courante d'une vasque pompéienne y entretient la fraîcheur et les fleurs qu'il aimait à y voir. Cette vasque, Meuron en avait relevé le dessin — un dessin très fini — dans les galeries du Vatican, où il y avait travaillé plusieurs jours, et son ami le sculpteur Doret, de Vevey, après y avoir mis tous ses soins, lui en avait fait hommage en échange d'une de ses peintures.

Ces embellissements, et les travaux beaucoup plus sérieux qu'il dut faire pour approfondir et augmenter ses sources, ne laissaient, on le conçoit, pas beaucoup de loisir à un homme que tout intéressait, et qui se plaisait à suivre avec les ouvriers, comme avec l'architecte, les moindres

détails des travaux, faisant paraître des aptitudes pratiques et une souplesse d'intelligence qui les étonnait souvent : « En me prêchant le mariage, écrivait-il à son ami Zelger, vous n'avez pas assez songé que vous faisiez de moi un propriétaire, et qu'un propriétaire campagnard se met sur les bras une foule d'intérêts et de tracas... » Il n'abandonnait pourtant point tout à fait ses pinceaux dans les intervalles de ces occupations : un certain nombre de numéros inscrits au catalogue de nos expositions en font foi.

Ce fut un beau jour pour lui que celui où, l'atelier enfin terminé, on signala l'arrivée de la déménageuse monumentale partie de Paris quelques jours auparavant et qui amenait le contenu de l'atelier de la rue Duperré : c'était la consécration de son établissement définitif dans la demeure de ses pères, c'était le couronnement de deux années de labeur, c'était l'entrée au port, sans qu'il dût, pourtant, renoncer aux séjours à Paris ou en Italie, encore moins aux campagnes dans les Alpes, car la Bernina et l'Oberland devaient le revoir encore.

Il arriva cependant que lorsque l'immense voiture fut au seuil de l'avenue, elle se trouva trop haute pour passer sous le couronnement de la grille. On eut alors un spectacle dont Meuron

riait encore dans ses dernières années : il fallut descendre un à un les plâtres et les toiles, toutes les pièces d'un mobilier d'artiste, jambes d'écorchés et cupidons, Homère et Antinoüs ; pour la première fois, la Vénus de Milo, Diane de Poitiers et Agnès Sorel se trouvèrent aux bras de paysans émerveillés, accourus pour voir et pour prêter secours. C'était, sous la longue allée de tilleuls, une procession bizarre de chefs-d'œuvre anciens et modernes. La grande figure qui devint plus tard la *Montagne* et qui en était alors à son premier avatar, étonna fortement cette agreste population, peu accoutumée à de pareils spectacles.

Au printemps de cette même année 1869, au milieu des nombreux travaux qui s'imposaient à l'artiste, allait avoir lieu dans les Salles Léopold Robert l'exposition des œuvres de son père ; il l'annonce en ces termes à son ami Zelger :

Vous savez peut-être que la Société des Arts, dont je suis président, malheureusement, organise une exposition des ouvrages de mon père, qui s'ouvrira le 15 avril. Nous aurons de ses tableaux revenant un peu de partout, et, sans en être bien assuré, j'espère qu'elle sera couronnée de succès. C'est, je crois, la première tentative de ce genre qu'on ait essayée en Suisse. Vous avez une de ses meilleures sépias, et je viens vous demander de nous la prêter pour six semaines...

...Ma femme est avec la petite Geneviève à Genève, où je l'ai conduite il y a trois semaines. J'irai la chercher après-demain pour me reposer de mes ouvriers. Je ne pense pas faire de peinture sérieuse avant le mois de juillet. Voilà un an que je n'ai pas tenu une brosse, et la main me démange quelquefois. Mon cher ami, c'est bien bon d'être père de famille, mais adieu la liberté d'autrefois. On a décidément une ficelle à la patte, ficelle de soie et d'or, mais toujours un fil. Il faut être juste : la propriété est le vrai obstacle. Adieu, mon cher ami. J'aurai maintenant un atelier magnifique, et si je n'y fais pas de peinture, il n'y aura plus qu'à me faire fouetter... Notre petite fille est la meilleure enfant du monde, toujours souriante. Venez donc la voir.

L'exposition Maximilien de Meuron fut très intéressante : 170 de ses meilleures toiles arrivèrent de divers pays, sous la responsabilité des deux frères ; tous les tableaux qui étaient à leur portée, ils les allèrent chercher et emballer eux-mêmes. Ce fut le travail de plusieurs semaines. Et quand toutes ces œuvres furent réunies et classées avec un sens artistique doublé d'amour filial, Albert et Paul de Meuron furent étonnés eux-mêmes de la variété et du charme de ces paysages, qu'un œil superficiel eût pu trouver monotones, mais à chacun desquels la sincérité parfaite, l'absence de parti-pris d'école, donnaient une physionomie particulière.

L'admiration de ses concitoyens et les témoi-

gnages du dehors ne manquèrent pas au patriarche de la peinture alpestre; et quand chacun des amateurs fut rentré en possession de son bien, que la part eut été faite au Musée de peinture, l'atelier de Corcelles se vit enrichi de bon nombre d'études de prix et de tableaux de petites dimensions qui en font encore l'ornement: « Mon atelier est prêt, écrivait Meuron à Zelger à la fin de 1869. Les murs sont couverts de tableaux et d'études de mon père et des miennes, si bien que la place me manque. Je n'ai pas encore touché aux pinceaux, mais s'il vous prenait l'heureuse inspiration de venir nous voir, vous me trouveriez à l'ouvrage, car je vais m'y remettre. »

IV

C'est effectivement en 1870 que, déchargé de ses plus gros embarras de propriétaire, Meuron se remit sérieusement à l'œuvre et fit sa plus longue campagne dans le Jura. Son frère avait hérité des montagnes du Creux de la Pey et de la Redallaz, et la maisonnette attenant à la ferme, déjà

habitée au commencement du siècle, pouvait recevoir en séjour les différents membres de la famille; l'artiste y précédait volontiers son frère et ses sœurs. Il y a là les plus beaux hêtres, trapus, au tronc énorme et bossué, des sapins gigantesques, dont chacun ombrage à lui seul un vaste coin de pâturage. Le Creux de la Pey, où se trouve la maison, est une sorte de combe bordée de forêts et largement ouverte du côté de Provence et du lac de Neuchâtel, dont on aperçoit un coin, délicieusement encadré par les sobres lignes du Jura. Le tableau est là tout fait. merveilleusement composé, et il résume tout ce qu'aimait Meuron : les prés où les troupeaux épars font retentir jour et nuit leurs sonnailles, la nappe grise ou bleue du lac, rehaussé à l'horizon par quelques cimes lointaines. Dès l'enfance, les yeux de l'artiste s'étaient accoutumés à l'harmonieuse sérénité de ce paysage familier, et déjà, comme nous l'avons vu, plusieurs tableaux importants lui avaient été inspirés par ces sites aimés : l'*Abreuvoir*, *Sous les hêtres*, datent de 1863 ; il les a enrichis de cette belle lumière ambrée qui l'avait séduit dans les œuvres de Cuyp, son paysagiste préféré.

Uniquement préoccupé de son travail, la solitude où il vivait là-haut ne lui pesait point ; il

n'éprouva jamais le besoin d'une société nombreuse, ni d'une conversation soutenue; de nature essentiellement contemplative, il regardait les animaux, observait leurs mouvements, leurs allures, leurs mœurs, j'allais dire leurs idées, et cela suffisait à remplir doucement ses heures; tout en fumant une bonne pipe, il promenait ses regards sur tout ce qui l'entourait, et voyait dans son imagination se composer maint tableau qui aurait bien fait de venir au jour. Mais il n'avait aucun goût pour la production hâtive et laissait son âme s'imprégner à loisir de toute cette agreste poésie. La montagne n'avait plus de secret pour lui. Dès sa première jeunesse, il avait sondé les fourrés à la suite des lièvres et des bécasses; il connaissait les grands sapins où l'on peut surprendre dans le demi-jour le coq de bruyère. Avant de peindre lui-même, il avait vu peindre son père, suivi avec amour ses travaux. Il se retrouvait donc chez lui là-haut, et il y avait de la joie dans l'air qu'il respirait au matin en ces vastes solitudes.

Travaillant souvent à de grandes distances du logis, se levant matin et ne se laissant distraire par aucun incident, le chemin qu'il parcourait pour aller à l'étude ou en revenir lui offrait un spectacle toujours attrayant et toujours instructif:

les grands troupeaux de la Redallaz, descendant soir et matin à l'abreuvoir du Creux de la Pey, ou se reposant à la fraîcheur des hêtres; les vastes pâturages inondés de soleil, les beaux groupes de sapins séculaires, dont il a laissé de si magistrales reproductions. S'il maudissait parfois, comme il l'avait fait dans les Alpes, les rigueurs et l'inconstance du climat, il y avait aussi des hymnes d'allégresse dans les lettres qu'il envoyait à Corcelles.

La bibliothèque du Creux de la Pey, récréation des jours de pluie, n'était pas bien vaste au début, avant que Paul de Meuron, devenu propriétaire, eût pris soin de l'enrichir. Elle ne contenait guère que les lettres de Mme de Sévigné, que notre artiste apprit à bien connaître, et l'*Histoire des naufragés,* appartenant au fermier, le vieux Simon, qui, à ses moments perdus, tricotait des bas en lisant. Ce brave homme, qui ne quittait guère sa montagne, avait écrit à la première page du livre: *Ce livre appartient à moi François Simon, à la Redallaz. Dieu nous préserve de pareils naufrages.*

Les allées et venues étaient d'ailleurs fréquentes entre Corcelles et la montagne, et si l'artiste ne pouvait avoir auprès de lui sa femme et ses petites filles, il descendait sous le moindre prétexte pour revoir son monde et mettre ordre à quelque affaire.

Été comme hiver, le château de Corcelles exerçait largement l'hospitalité; ceux qui en ont goûté se rappellent l'accueil joyeux et charmant que Meuron réservait à chacun; ils se rappellent aussi avec quelle grâce avenante sa femme s'y associait, quelle jouissance personnelle elle prenait à leurs entretiens, comme elle partageait le bonheur qu'éprouvait son mari à se retremper dans le commerce d'anciens amis ou d'artistes, dont les visites, toujours acclamées, semblaient toujours trop courtes. C'étaient ses camarades de jeunesse: Léon et Auguste Berthoud; Albert Anker, rare et toujours bienvenu; Eugène Faure; le « grand Ziegler », qui avait partagé quelques jours le chalet de la Bettenalp[1]; Édouard Imer, le peintre de Venise, esprit délicat et fin comme toute sa personne; Bachelin, le dévoué et attachant Bachelin, à qui il écrivait un jour: « Etes-vous malin ou candide? »; Charles-Édouard DuBois, dont l'exquise nature avait tant d'attrait; Alfred Berthoud, Eugène Burnand, Paul Robert, Gustave Jeanneret, Fritz Landry, qui jusqu'aux derniers jours sut l'égayer de ses piquants récits et de ses amusantes boutades; — puis, avec les années, quelques artistes plus jeunes, débutant dans la

[1] V. p. 197.

carrière et qui venaient chercher près de lui sympathie et conseils.

Après les séjours à la montagne ou les cures de Baden, qui se répétèrent quelquefois, le mois de septembre réunissait d'ordinaire les frères et sœurs descendus du Creux de la Pey. La parenté de Meuron était peu étendue; aussi la famille de sa femme, d'ailleurs en étroite relation avec la sienne, était devenue sienne, et dès les premières années de son mariage, son accueil bienveillant avait fait affluer chez lui neveux et nièces, qui regardèrent bientôt le château de Corcelles comme une seconde maison paternelle accessible en tout temps. On savait le plaisir réel que prenait Meuron à voir autour de lui de jeunes visages. Quels souvenirs joyeux que les chevauchées sur le grand âne bergamasque, ou les charretées d'enfants s'en allant heureux et pas mal fiers le long des chemins, de village en village, à la découverte! D'année en année, et sans en manquer une, ses nièces, devenues enfants de la maison, arrivaient achever leur été à Corcelles, où elles partageaient leçons et plaisirs. Cette jeune bande que le temps a mûrie est venue jusqu'à la fin y apporter le charme de sa jeunesse, chercher accueil et tendresse dans cette demeure aimée; et quand une nouvelle génération a surgi

et qu'on a dû s'étendre encore pour la recevoir, l'oncle, toujours accueillant et gracieux, a retrouvé pour elle ses émouvants récits, ses câlineries, et son crayon fertile en illustrations amusantes...

Il avait toujours eu une prédilection pour les tout petits. Dès leur premier âge il aimait à les prendre dans ses bras, à les amuser; il leur fabriquait des jouets, et — ce qui a peut-être encore plus de prix, — savait toujours ce qu'il fallait faire pour les raccommoder. Un ami nous a raconté que se trouvant à l'atelier, il y avait vu entrer la petite fille du peintre, âgée de deux ans, la figure en larmes, une poupée cassée dans ses bras; elle s'avançait, le cœur trop gros pour parler, et déposa la poupée sur les genoux de son père, sans une parole, mais avec un tel regard d'abandon et de foi, que toute explication était superflue. Cette scène naïve lui est toujours restée.

Meuron ne semblait jamais mieux dans son élément que dans la société des enfants : emprisonnant le plus jeune sur ses genoux, il prenait sa part de leurs jeux autour de la table de famille, les assaisonnant volontiers de quelque innocente malice; merveilleux boute-en-train, il suggérait aux gamins de bonnes farces, des exercices de force et d'adresse aux aînés, que plus tard il as-

sociait aux courses dans la montagne ou sur le lac, aux bonnes causeries dans l'atelier.

Un jour, à la pêche aux écrevisses, il campait un neveu de trois ans sur un îlot, en plein cours d'eau, attendant ce qui allait arriver : le petit gars, s'étant recueilli un instant, entra bravement dans l'eau pour regagner le bord, avec un air de résolution quelque peu indignée qui fit rire tout le monde... et qui enchanta l'oncle.

Nous n'avons pu passer sous silence ces menus traits : ils mettent en relief un côté caractéristique de la personnalité de Meuron, de cette nature aimante, enjouée et cordiale, qui nous est apparue dès ses jeunes années et qui tient une si grande place dans le souvenir de ses amis.

Il aimait la vie large ; mais le luxe n'avait aucun attrait pour lui si l'art n'y était intéressé. Il goûtait le charme de la simplicité et paraissait aussi à son aise à la table villageoise, si l'occasion l'y faisait asseoir, que dans les salons des villes. Ses aptitudes pour tous les ouvrages manuels lui ouvraient l'esprit à tous les genres de travaux. Il aimait à en discourir avec les gens, à les questionner, à s'en faire expliquer les finesses, et suivait l'ouvrier avec cette connaissance du détail et de l'ensemble qui commande la considération du travailleur, parce qu'il sent que son travail est compris et jugé.

V

L'année 1872 fut marquée par un événement capital pour notre pays, tant à cause de son importance artistique que par le beau mouvement de générosité dont il fut l'occasion parmi nous : il s'agit de l'acquisition des *Pêcheurs de l'Adriatique* de Léopold Robert. Ce tableau, dernière œuvre du maître neuchâtelois, était, aux yeux de plusieurs, la plus belle de ses quatre grandes pages; c'était en tous cas la seule qu'on pût rêver d'acquérir, puisque les *Moissonneurs* et la *Fête de la Madone de l'Arc* appartenaient au Louvre, et que l'*Improvisateur napolitain*, acheté par Louis-Philippe, avait été détruit dans l'incendie du château de Neuilly. Acquis par M. Paturle au moment de la mort de Robert, le tableau des *Pêcheurs* faisait partie de sa galerie, dont la vente, attendue avec impatience depuis quelques années par les musées des divers pays, venait d'être annoncée.

En deux ou trois jours, quarante-deux citoyens neuchâtelois, amateurs des arts, réunirent

120,000 francs, pour doter leur pays de cette œuvre magistrale. On comprend que Meuron n'était pas étranger à cette initiative généreuse; il fut, avec son frère Paul, délégué à Paris pour mener à bien l'affaire. Voici la lettre caractéristique par laquelle il en annonça le succès à sa femme :

Nous le tenons, écrit-il le 27 février 1872, nous le tenons ! Et c'est un beau tableau ! Ce sera un événement sans pareil pour notre petit pays. Le moment a été émouvant, et nous tremblions comme des feuilles tous les deux. Je savais par Charles Clément qu'un amateur haut placé avait donné commission d'aller jusqu'à 75,000 francs. D'autre part, un représentant du Musée de New-York avait une latitude de 80,000 francs. Quand il s'est tu et qu'une autre voix s'est fait entendre pour 81,000 francs, j'ai eu un moment de détresse. Heureusement, la marge était forte. Enfin, après un silence qui suivit notre mise et fit blêmir Paul comme un linge, le solennel coup de marteau a retenti, et nous étions les maîtres. C'était un beau moment, que je ne donnerais pas pour beaucoup. Dieu a été pour nous, et je puis dire que ma première pensée a été pour l'en remercier.

Nous avons payé le tableau tout à l'heure, et avons tiré de notre poche ces 83,000 francs comme nous l'aurions fait de 500 francs. Nous l'emmènerons avec nous, emballé dans une caisse. Le cadre viendra à part : il est un peu vieux, et nous avons craint que des morceaux venant à se détacher n'endommageassent la toile.

Pendant que nous y étions, sont arrivés le comte de Paris, sa femme et son frère : ils ont l'air simple et bienveillant.

Il ne reste pas mal de choses à faire encore. Je vais de ce pas chez M. Boy de la Tour, au sujet de l'assurance du tableau ; si ce n'étaient pas les affaires à traiter avec l'emballeur, nous serions repartis ce soir avec Alphonse Coulon : nous n'avons pu le persuader de nous attendre ; je crois que le plaisir de nous devancer à la « Chambre » et d'« écrémer le panier » n'y est pas tout à fait étranger.

Avec droits, frais d'emballage, de transport, etc., le tableau revint à 90,000 francs. Les souscripteurs propriétaires consentirent, à quelque temps de là, à le céder à la Commune, pour le Musée, avec une perte de 40,000 francs. Le reste, joint à une somme de 16,500 francs (produit d'une seconde souscription de parts de 100 francs, ouverte afin de permettre à un plus grand nombre de personnes de concourir à l'acquisition), fut affecté à un remboursement par annuités proportionnées au don de chaque souscripteur. Plusieurs refusèrent en tout ou en partie, et la somme qui resta devint le premier fond d'une société destinée à l'achat d'œuvres de prix pour le Musée, et qui adopta le nom de Société Maximilien de Meuron. Elle eut bientôt, comme on verra, l'occasion d'entrer en scène.

VI

Les années 1870-75 avaient vu naître les plus belles toiles jurassiennes de Meuron : les grands hêtres de la Redallaz, et le patriarche de la Ronde-Noire, le sapin séculaire dont le « portrait » (n'est-il pas une personnalité ?) appartient aujourd'hui à M. James de Pury. Entièrement peints en plein air, ces ouvrages importants nécessitèrent plusieurs séjours à la montagne, tant à cause de l'inconstance du temps que des modifications si gênantes qu'apporte la marche de la saison dans les effets de lumière et dans l'allure des feuillages. Ceux qui sont du métier savent ce que cela représente, de reprendre d'après nature un effet consciencieusement étudié et qu'on voudrait mener à bien avec la même fidélité. De fait, on n'a jamais mieux traduit que dans ces grandes pages la poésie à la fois intime et grave des hauts plateaux du Jura.

J'ai terminé cet été, écrit-il à Zelger le 19 janvier 1872, deux grandes études de six pieds chacune, l'une de hêtres,

l'autre de sapins, et fait de plus deux autres études assez grandes. Mon frère m'avait prêté sa maison à la montagne, et nous fûmes y passer quelques semaines par un temps constamment beau. J'ai en outre deux tableaux de figures que je tâche de faire pour notre exposition, sujets du Midi de la France, et une grande toile en projet. Pour le moment le modèle manque, et cela me gêne ; puis la vie de propriétaire vous distrait, surtout quand on ne demande qu'à l'être.

J'ai appris avec peine, poursuit-il un peu plus tard, le deuil qui avait atteint votre famille. Hélas ! nous approchons d'un âge où la vie devient de plus en plus sérieuse et où il faut s'attendre à bien des départs... En attendant, je jouis du présent ; la famille va bien ; les enfants croissent sans augmenter en nombre... J'attends demain la visite de Bachelin, qui vient faire une étude au bord du lac.

C'est encore à Zelger qu'il écrit le 27 janvier 1874 :

Nous sommes à la veille de faire une nouvelle acquisition pour notre Musée, une acquisition capitale, l'*Omphale*, de Gleyre, pour 25,000 francs, — un morceau de pain, comme vous voyez ! — Certainement, c'est une jolie somme à trouver, mais ce n'est pas encore trop cher... A l'heure qu'il est, nous pouvons disposer de 18,000 francs ; nous en consacrons 15,000 à cet achat ; la ville en fait 6000 ; c'est 4000 qu'il faut trouver et que nous trouverons avec un peu de peine : j'en ai déjà 1000. Ce tableau avait été acheté par M Fritz Berthoud, il y a huit ou neuf ans, en vue du Musée, mais le vent n'était pas favorable à ce moment-là. Quand nous l'aurons, on sera forcé de bâtir un Musée. Vous voyez que nous marchons assez bien,

et je suis persuadé qu'une fois le Musée assez grand, on nous donnera bien des choses ; le local actuel n'engage pas beaucoup.

Nous élevons aussi des statues. Un sculpteur de talent, français, et ami d'Anker et de Bachelin, M. Iguel, s'est fixé à Neuchâtel ; il y est naturalisé. Il a fait six statues pour les façades du Gymnase, et maintenant on est en train d'élever à notre réformateur Farel une grande statue en face du porche de l'église du Château, sur l'esplanade nouvellement déblayée... Il est question d'élever aussi des statues à Daniel JeanRichard, fondateur de l'industrie horlogère dans nos Montagnes, et à Léopold Robert à La Chaux-de-Fonds. Ces dernières seront plus difficiles à mener à chef. On m'a mis de tous ces différents comités ; ça me prend un peu de temps en allées et venues ; mais il faut bien être utile à quelque chose.

A propos de la statue de Farel, il expose à Bachelin, dans une lettre du 12 janvier 1874, toute la diplomatie dont il a dû user, puis il ajoute :

L'affaire est en bonne voie. Elle sera bien accueillie, elle l'est déjà. Nous avons convoqué une réunion d'une cinquantaine de personnes de la ville et de la campagne pour vendredi. Cette assemblée nommera un comité chargé de faire marcher l'affaire. Vous en serez. Les pasteurs sont en dehors pour le moment. Il vaut mieux que la chose ne parte pas d'eux, mais ils seront d'utiles collaborateurs. Ils ont bien pris l'idée. Mais il ne faut pas non plus qu'ils la fassent chavirer et qu'ils soient juges dans la partie technique ou esthétique. Espérons que ça marchera. Décidément, les arts prennent dans la bonne ville de Neuchâtel. Il s'est formé aussi une société, à l'instar de plusieurs

villes, pour les embellissements de la capitale. J'espère que ça donnera des résultats, entr'autres, il faut l'espérer, celui de diminuer dans le peuple la manie de détruire et gâter ce qu'on fait pour lui. Il est sûr que dans ma jeunesse, où l'on arpentait toute la ville pour chercher ses leçons[1], on n'aurait pas osé placer une statue de Farel ou autre en pierre. Ça me rappelle quand on s'exerçait à la cible avec des pierres sur les deux malheureux apôtres du porche de la Collégiale !

C'est ainsi qu'une foule d'entreprises, qui réclamaient le concours de Meuron, ne cessaient de lui imposer une correspondance active et des courses à la ville. Il s'y résignait gaîment, puisqu'il s'agissait des intérêts de l'art. Il acceptait avec moins de bonne humeur les mille tracas du propriétaire, « ces tas de petits embêtements qui n'ont rien de commun avec la peinture ». Un jour, c'est une conduite d'eau obstruée qui réclame toute son attention; une autre fois, c'est l'inévitable train des vendanges qui l'absorbe; et, quand il veut reprendre la palette, la sciatique se met de la partie :

Les vendanges et les tombées de visites, disait-il à Bachelin, vous ne connaissez pas cela, les premières du moins, heureux mortel! Vous n'en prenez que la fleur, la gaîté dans les vignes pour les oreilles, et les coteaux dorés

[1] Voir chapitre premier, p. 26.

pour les yeux ; vous n'avez pas les vases qui coulent, et les pressureurs qui se soûlent ; ça, c'est la prose... Toutes les années ça m'embête un peu plus.

... Encore un arrêt !... Vous ne vous figurez pas comme mon temps est traversé, plutôt qu'occupé. Tantôt l'un, tantôt l'autre, un vigneron par ci, des journaliers par là, toujours au moment où je me crois à mon affaire... Vous êtes bien heureux, vous, de n'avoir que votre nid et le plus petit lopin de terre autour ; ah ! le moins est le mieux, quand on veut se vouer à l'art exclusivement.

Hâtons-nous d'ajouter qu'en dépit de ces boutades, qui le soulageaient, les importuns ne pouvaient guère se douter qu'ils pussent être mal venus auprès de lui. En l'entendant parfois s'indigner contre ses gens, son entourage frémissait de ce qui allait venir... Le coupable paraissait : déjà l'orage avait passé, Albert le recevait de la meilleure grâce.

Que de fois, ennuyés pour lui de ces fréquentes interruptions, les siens auraient voulu lui servir d'intermédiaires. Il n'y consentait jamais. Il lui fallait voir et entendre lui-même. Personne, du reste, n'aurait su si bien que lui s'accommoder à la vie de la campagne, qu'il avait toujours préférée. Il connaissait de longue date les circonstances de toutes les familles du village, tous les jeunes gens par leur nom ; toujours prêt à rendre service, à tirer d'un mauvais pas le gamin comme

l'adulte, il trouvait le conseil ou le coup de main utile à donner. Chacun regardait à lui dans ses difficultés; il avait surtout, pour le rendre populaire, la grâce du sourire, la bonhomie de l'accueil, le mot qui réconforte ou qui déride; il faut ajouter qu'il avait aussi le temps à donner, ou plutôt le temps à perdre, — et qui n'a pas habité le bon pays de Vaud ne se figure pas ce que cela représente. Il ne savait pas ce que c'était que de couper court à un récit recommencé pour la troisième fois; jamais il n'avait l'air pressé.

Ce n'est pas à dire qu'il ne ressentît pas les ennuis dont il avait sa large part; mais ces tracas même lui faisaient savourer davantage ses séjours alpestres et le charme de la liberté. Nous allons le suivre dans la dernière campagne qu'il fit à la Bernina, et ses quelques lettres nous montreront, en même temps que les changements survenus dans l'Engadine pendant ces quinze années, la verve et l'entrain que conservait l'artiste, malgré la diminution de ses forces.

VII

Juillet, 1876. Jeudi. Bien arrivé, quoique un peu rompu, ayant changé cinq fois de supplément pendant ces 13 heures... Je suis descendu à l'hôtel de la Bernina pour attendre Lugardon... Tu ne te figures pas comme tout est changé partout. A Saint-Moritz, trois nouveaux hôtels; Samaden fait peau neuve... Le temps est splendide, mais frais. Je voudrais bien voir paraître Lugardon au bout de la place où je t'écris, assis sur un banc, mon châle sur le dos.

Juillet, 24. Berninahaus. Ici aussi tout est bien changé, et je regrette le bon vieux temps. Chambres neuves et propres, mais microscopiques; route neuve, mais poussiéreuse par la masse de voitures qui circulent dessus. Nous sommes allés aux lacs le jour de notre arrivée, mais la neige, qui vient seulement d'en partir, a laissé aux terrains une teinte morne qui nous y a fait renoncer pour le moment. J'ai retrouvé mon Benzoni en parfaite santé. Le lendemain, grande course en quête d'un motif pour Lugardon, sans pouvoir trouver ce qu'il voulait.... Quelle civilisation! deux postes par jour dans chaquesens, télégraphe dans la maison, ici, à l'hospice, partout! *Berninahaus* est mon ancien hôtel, que tu connais. Nous avons préféré y rester parce que nous n'avons le soir qu'à descendre, tandis que Bernina-Hospice, le nouvel hôtel, est sur le som-

met du col, et qu'il aurait fallu une bonne demi-heure chaque soir depuis les lacs pour y arriver.... Il y a un monde énorme dans l'Engadine. Enderlin avait 95 personnes à loger à la Croix-Blanche à notre arrivée et m'a casé dans une maison voisine... Les voitures se succèdent, l'une n'attendant pas l'autre... Il passe des paysans et paysannes de la Valteline pour les foires de l'Engadine, en vraie file. Ils s'arrêtent tous ici, et font des groupes amusants sur les prés, les hommes presque tous beaux, les femmes généralement laides; il y a cependant des exceptions et le costume est intéressant par la couleur.

Lugardon est un bon camarade, serviable et facile, grand bûcheur, ce qui me va; je suis très content de l'avoir avec moi.

Le 30 juillet. J'ai été à Saint-Moritz... Tu ne saurais te figurer comme il me tombait dessus : ce monde, cette poussière, ces toilettes! Et ces palais d'un goût douteux, au milieu d'amas de décombres et de pierres, ces plantations avortées de peupliers et de sorbiers, tout cela, par ce temps splendide, me causait un malaise inexprimable... J'aime à me retrouver dans ce petit coin de la Bernina, qui a changé aussi, mais qui, à tout prendre, est encore le même. Ce que je lui trouve de moins agréable, ce sont les soupers, le pain qui n'est pas frais, et surtout les Allemands. Il en pleut. Cela ne peut se comparer qu'à une invasion de sauterelles.

Lugardon pioche comme un nègre. Il porte sa besace avec une ardeur et une jeunesse qui me font envie. C'est une vraie chasse au tableau, une chasse haletante. Je le suis à distance, tirant la langue et faisant de mon mieux. Il est vrai que nous n'avons pas le même objectif : il cherche des motifs de tableaux pour l'hiver, et moi des détails et des impressions pour meubler les miens. Si la semaine est

belle, j'espère emporter de quoi terminer mon grand et en faire un autre. Je serai content. Je me suis déjà bien entraîné depuis mon arrivée, et je vais et monte assez bien, n'était le souffle, et les transpirations...

Il me tarde de me retrouver avec vous et de vous embrasser, si seulement je puis remporter ce que je voudrais. En tous cas, j'aurai une impression fraîche du pays, et par le beau temps...

1er août. Ta lettre m'a fait prendre un vrai bain de famille, et j'ai suivi avec un vif intérêt toutes les phases de votre voyage, qui a si bien réussi. Elle m'a fait du bien, au milieu de préoccupations tout autres et très absorbantes. Je t'en remercie de cœur. Le chapitre de nos deux fillettes m'a particulièrement intéressé, et j'ai suivi comme si j'en avais été spectateur les péripéties de leurs impressions.

Je regrette de ne pas être à Corcelles pendant les visites que tu attends... Du reste, je me fais du bien ici. Cela me retrempe de faire de la peinture comme autrefois, de partir à sept heures le matin, de rentrer à midi, pour me remettre en route à deux heures, jusqu'à la nuit. Si tu voyais la rampe qu'il me faut gravir le matin pour gagner mon étude !... Rien que la vue te mettrait en nage. Quoique je sente que je ne suis plus jeune, cependant cela va mieux que je ne l'aurais pensé. Je m'entraîne peu à peu... La compagnie de Lugardon me va : il a de l'entrain, du montant... En ce moment, il fait son courrier vis-à-vis de moi, et nous nous arrêtons souvent pour rire des bruits qui ne cessent autour de nous : tantôt c'est un enfant qui pleure tout à côté, un chien enfermé dans le bureau du télégraphe, qui se lamente et termine par des hurlements aigus qui ramènent la patronne ; tantôt c'est le timbre nasillard de l'aubergiste grondant de droite et de gauche, des grincements de gonds qui n'ont jamais connu d'huile. En

compensation (avantage qu'il faut savoir payer), nous avons une chambre à nous, où nous prenons nos repas seuls, loin des voyageurs... Je te quitte ; nous allons profiter de l'embellie pour faire une promenade jusque chez Benzoni le Bergamasque.

Dimanche, 6 août 1876. Quel admirable temps ! Je ne me rappelle pas en avoir eu un pareil pour une campagne, depuis 59, où j'étais à Saint-Jean-de-Luz. J'en profite tant que je puis. L'endroit est admirable pour les terrains et pour les détails, mais pour les sujets et les sites pittoresques, il faut beaucoup courir et par conséquent se fatiguer. Je profite de cette matinée de dimanche pour me refaire un peu. Ce ne sont que les jambes, du reste, qui protestent, un peu cassées par ces descentes si raides, car je suis en train. Je commence à sentir que j'emmagasine réellement pour la suite. Lugardon est parti pour l'étude : c'est un intrépide, plein d'ardeur, regardant peut-être trop peu ; il n'est content que devant son étude, et pour y arriver ne craint ni course, ni fatigue. Il est sec et maigre, et encore jeune... Je pense être ici toute la semaine prochaine, pour faire encore quelques dessins que je tiens à emporter. Mon fonds d'études sera renouvelé, et il me semble que je pourrai encore faire quelque chose de passable, sinon de meilleur... Le temps n'existe plus quand on est au travail ; on voudrait tout emporter... Il y a dans cette nature quelque chose d'attachant ; les colorations sont si belles ; tout est plus lumineux que dans l'Oberland, les terrains, les roches de granit si colorées et si caractérisées de formes. Les fleurs ne m'ont jamais autant frappé que cette année, sans doute parce que la neige a disparu tard et a retardé leur floraison. Il y a telle place dans le pré, tout près de la maison, où l'on passerait des heures à regarder un petit coin grand comme un mouchoir de poche, cou-

vert des fleurs les plus délicates de formes et des couleurs les plus vives. C'est un ravissement pour les yeux, et je pense souvent aux petites, et à la botanique instructive et amusante qu'on pourrait faire avec elles. Ce serait plaisir de faire ici un séjour tous ensemble.

CHAPITRE IX

MEURON ET LES BEAUX-ARTS

La Société des Amis des Arts; Meuron et les artistes. — Le Musée des Beaux-Arts de Neuchâtel ; correspondance avec Auguste Bachelin. — Visite à Eugène Faure. — L'Exposition universelle de 1878 : Meuron commissaire suisse à Paris.

I

A mesure que venait l'âge et que diminuaient ses forces, Meuron consacrait une plus large part de son temps, de son expérience, de son influence aux intérêts de l'art dans notre pays. A la période productive du peintre succédait celle du mécène dont on réclamait de toutes parts l'appui, les conseils et l'autorité. Nous avons vu qu'il ne les refusait jamais.

Il estimait qu'en première ligne il se devait à

l'institution créée par son père en 1842, à cette Société des Amis des Arts dont il était devenu le président après la mort de Maximilien de Meuron, et qui avait si magnifiquement prospéré depuis une trentaine d'années. Elle demeura jusqu'au bout une de ses plus chères préoccupations et comme l'enfant préféré auquel on pense toujours. La correspondance d'Albert de Meuron avec les artistes de ses amis laisse paraître à chaque instant cette préoccupation, cette sollicitude constantes. S'il l'eût voulu, il eût su, mieux que personne, amener, comme on dit, l'eau à son moulin, car il déploya un merveilleux savoir-faire au profit de cette Société, dont il préféra toujours l'intérêt au sien propre. Il sut la faire profiter de ses relations avec nombre d'artistes, anciens camarades et amis, qu'il invitait à enrichir de leurs envois les expositions neuchâteloises et à qui il rendait, en retour, le service de faire connaître leurs œuvres et de les faire vendre. Grâce à Meuron, on vit pendant de longues années, à Neuchâtel, de la peinture signée Duval, Em. David, Bocion, Lemaître, Castan, Dumont, Mennet, Eugène Faure, Édouard Imer, Veillon, Lugardon, Stuckelberg, Zelger, Koller, etc..., autant de peintres dont le talent était devenu familier aux Neuchâtelois et qui avaient acquis

parmi nous une sorte de naturalisation, fondée sur l'estime qu'on faisait de leurs ouvrages.

Le noyau principal des exposants, c'étaient toujours les peintres neuchâtelois, mais la porte des Salles Léopold Robert s'ouvrait largement à leurs collègues des autres cantons. Nos expositions acquirent de ce fait une réputation particulière d'hospitalité et d'intimité cordiale; elles ressemblaient à une fête de famille, célébrée tous les deux ans, et à laquelle s'associait le public par des souscriptions d'actions toujours plus nombreuses.

Meuron écrit à Zelger, le 1er mai 1874, pour lui donner son avis sur les tableaux exposés par le peintre lucernois, et après lui en avoir parlé avec l'amicale franchise que Zelger réclamait, il ajoute :

J'ai été enchanté de voir votre grand tableau placé, pour vous d'abord, puis pour nous; plus il se vend de tableaux en dehors de la Société, plus nos expositions ont de chance de prospérer. Celle de cette année est la plus intéressante que nous ayons eue depuis longtemps, et vous la verrez certainement avec intérêt. Nous avons vendu aujourd'hui (le jour de l'ouverture) quatorze tableaux, dont deux petits pour la Société. Ces douze vendus à des amateurs représentent près de 10,000 francs. Si cela va demain comme aujourd'hui, nous sommes sauvés. Il y a passablement de figures, entre autres des toiles très intéressantes du jeune de Pury, fils d'un de mes bons amis, qui chemine très bien et dont les ouvrages promettent un artiste dis-

tingué. Nous avons aussi un charmant Koller. J'espère qu'il trouvera un amateur, malgré son prix de 4000 francs.

Deux ans plus tard, il écrit de nouveau à Zelger pour lui envoyer les articles parus à Neuchâtel sur le Salon :

Ces revues vous donneront une idée de l'exposition, qui, en somme, a très bien réussi. Nous avons vendu plus que jamais, malgré nos craintes. Je joins aux articles un résumé des ventes, qui a paru hier au soir. Vous voyez qu'il y a lieu de s'encourager et que cette Société, que mon père a fondée avec tant de peine et de persévérance, a pris racine dans le pays. La grosse affaire est maintenant de bâtir un musée, car le local actuel est encombré et ne suffit plus. Ce sera difficile, mais j'espère pourtant que nous avancerons d'un pas cette année.

En 1880, il revient sur cette question vitale du musée, dans une lettre où il prévient son ami de Lucerne que la place va être mesurée aux artistes étrangers à notre canton :

On a décidé que, vu le grand nombre de toiles d'artistes neuchâtelois et leur dimension, on ne pouvait adresser que peu d'invitations à ceux du dehors, une dizaine au plus. Mais il va sans dire que je ne vous ai pas oublié... La Société invitera probablement les artistes à limiter leurs envois. Du reste, mon cher ami, tant que je serai là et pourrai quelque chose, j'espère bien que vous aurez une invitation. Mais nous ne pouvons nous dissimuler que les circonstances se modifient : les artistes augmentent en

nombre, et font généralement trop grand, et l'on n'achète pas les grandes toiles comme les moyennes. Du reste, c'est leur affaire. Mais pour nous, nous allons au devant de l'inconnu. Ou bien il faudra agrandir notre local, ou bien il faudra que le public ratifie le nouveau règlement qui favorise les Neuchâtelois avant tout, ce à quoi il ne se montre pas disposé. L'avenir nous dira ce que nous aurons à faire.

II

Le local des expositions fut agrandi, en effet, en 1895, par la construction d'une troisième salle. Mais la question du musée, qui avait tant préoccupé Meuron pendant de longues années, avait, dans l'intervalle, reçu une solution. Cette question n'était d'ailleurs pas nouvelle: déjà en 1810, Maximilien de Meuron, alors à Rome, rêvait un musée pour sa ville natale, et rédigeait un projet que son fils retrouva dans ses papiers. Dans leur correspondance, dès les années de Dusseldorf, ce sujet revient fréquemment. Pendant qu'Albert séjourne à Paris, son père lui communique à plusieurs reprises ses idées et ses plans. On parlait alors de transformer en musée et local d'exposi-

tion le Palais Rougemont (ou hôtel DuPeyrou). Albert n'était que médiocrement favorable à ce projet, et se demandait s'il ne serait pas plus pratique de construire un bâtiment *ad hoc*. Le musée fut provisoirement installé dans les salons de l'hôtel DuPeyrou. Quant aux expositions, elles trouvèrent leur local dans les Salles Léopold Robert, construites en 1864. Cependant, notre petite collection de tableaux se développait, grâce surtout à la Société des Amis des Arts. Albert de Meuron ne négligeait aucune occasion de l'enrichir et stimulait l'esprit de sacrifice qui n'a jamais fait défaut à Neuchâtel. Aussi, la construction d'un musée s'imposait-elle davantage d'année en année.

La question du musée n'a pas fait de pas précisément, écrit Meuron à Bachelin, en janvier 1874. Mais je tenaille X..., toujours assez bien disposé. Je ne sais si vous avez des espérances sérieuses pour un musée de toutes pièces, mais soyez convaincu que pour cela il nous faudrait 500,000 francs au minimum, témoin Bâle et Zurich. Et les musées, les fît-on, deviennent très vite trop étroits.

Au lieu de construire un « musée de toutes pièces ». Meuron souhaitait un commencement plus modeste, une installation dans des conditions telles, que les bâtiments nécessaires eussent pu être agrandis au fur et à mesure des besoins.

C'est pourquoi il proposait de choisir, pour l'emplacement du musée, la propriété que possédait sa famille, dans le faubourg de Neuchâtel, et qui devait être prochainement vendue. On y eût fait une construction simple et peu coûteuse, susceptible d'être aisément développée plus tard.

Il y a là, poursuivait-il, de quoi aller un bon bout de temps. L'essentiel est d'engrener l'affaire au plus vite. Je n'en sépare pas l'école d'art; mais le musée, ou place pour les tableaux, d'abord. Croyez-moi: ou bien je me trompe fort, ou quand on aura commencé, on ne tardera pas à continuer. L'essentiel est d'avoir de la place de suite, d'augmenter les collections par tous les moyens. Quand un homme devient décidément trop gros pour l'habit qu'il porte, il le fait agrandir... ou éclater. Nous pourrons aller quarante à cinquante ans avec mon projet, au moins. A ce moment, nous n'y serons plus, mais il y en aura d'autres qui, s'ils en font autant que tous ceux qui les ont précédés, sauront faire quelque chose de bien. Laissons-leur cet honneur; le nôtre sera de les avoir amenés à faire mieux encore.

Nobles et judicieuses paroles. Mais Meuron avait au sujet du musée des idées particulières, qu'il ne réussit pas à faire prévaloir. Il aurait voulu surtout un bâtiment uniquement consacré aux beaux-arts, tandis que d'autres songeaient, — « idée fatale, » selon lui, — à réunir sous un même toit les collections d'histoire naturelle, la bibliothèque, le Musée ethnographique et les

tableaux ! Bachelin souhaitait au moins que le Musée historique fût joint à celui des beaux-arts. Meuron, en lui faisant cette concession, ajoutait (30 juin 1878) :

Vous savez mon programme : le rez-de-chaussée consacré à un Musée historique, mais au point de vue national seulement, et sans les oripeaux des Indiens et autres Caraïbes. (Les médailles devraient rester à la bibliothèque, si l'on agrandit celle-ci.) Des salles pour les plâtres, pour des cours, des ateliers de peinture. La peinture dans les galeries, la gravure dans de petites salles aménagées *ad hoc*. Enfin, si possible, attenant, mais séparé, un local pour une école d'art appliquée à l'industrie, dont l'école de dessin et de modelage ferait déjà le commencement.

Voilà le thème qu'il eût été facile de réaliser dans notre terrain, mais qui deviendra bien autrement difficile dans un bâtiment bien placé dans un beau quartier. Si nous sommes avec d'autres, c'est nous qui serons cognés, je ne vous dis que ça. Aussi, tant que cette malencontreuse idée de fusionner est en cours dans les esprits de nos autorités, je préfère faire le mort que de provoquer une décision que j'envisage comme la mort des projets que j'ai.

Il ajoute qu'il serait disposé, si l'on entrait dans ses vues, à donner gratuitement une partie du terrain immédiatement nécessaire. « Cela fixerait l'emplacement et engrènerait l'affaire. »

Mon Dieu, si tout le monde pouvait voir les choses comme moi, comme ça marcherait ! Nous avons toujours eu à Neuchâtel la manie ou le goût des constructions coû-

teuses. Est-ce ce qu'il nous faut, je vous le demande, pour ce qui nous occupe, et devons-nous lâcher la proie pour l'ombre? Non, ce qu'il nous faut, c'est une donnée qui permette de faire ce que nous désirons avec le moins de frais possible, mais que ce qu'on fera soit fait absolument et uniquement dans un but. Le développement des arts dans toutes les directions est-il désirable pour les Neuchâtelois, peut-il leur être d'une utilité incontestable, matériellement et moralement ? Si oui, a-t-on fait pour cela la moitié, le quart de ce qu'on a fait pour les autres institutions ? La question posée est résolue d'elle-même, si j'y vois clair.

Ce que Meuron désire, c'est que les beaux-arts ne soient pas tolérés comme un objet accessoire, dans un édifice où la première place serait réservée à d'autres objets. Ils doivent être *chez eux*, avec la faculté, pour l'avenir, de se développer et s'étendre à leur aise. Il eût consenti à laisser la question du musée en suspens quelques années encore, pour que ses idées eussent le temps de pénétrer dans les esprits. Il redoutait surtout les frais de construction, qui empêchent de satisfaire des besoins réels.

Est-ce une belle façade, je vous le demande, qui développera le goût des arts ? Ne serait-ce point plutôt une simple satisfaction à notre vanité ?... C'est bien malheureux que je sois propriétaire de ce terrain, parce que j'ai toujours l'air de prêcher pour mon saint, et que ça me gêne ; mais j'ai beau chercher, je n'en trouve point d'autre, dans ces conditions du moins, espace, et prix relativement

peu élevé. Avec 100,000 francs, j'estime que nous pourrions être casés pour les premiers besoins, et en attendant on va, et l'on démontre par les faits qu'on a bien fait de commencer et qu'il faut continuer... Si je savais écrire comme vous et si je n'étais pas si paresseux à écrire, je pondrais un article par mois sur le sujet.

On sait que la solution recommandée par Meuron fut écartée ; un musée « de toutes pièces » fut créé dans le quartier de l'est, sur un emplacement qui, selon ses prévisions, ne permettra guère, à l'avenir, les extensions nécessaires. Du moins fut-il consacré spécialement aux beaux-arts : le rez-de-chaussée seul fut, conformément à son programme, réservé aux collections historiques, auxquelles Meuron prit généreusement intérêt en les enrichissant de plusieurs dons. Au Musée des Beaux-Arts, il donna vingt études de son père et soixante dessins de Léonard Lugardon.

Mais il ne cessa de défendre pied à pied l'espace réservé aux beaux-arts contre les envahissements des collections archéologiques. Bachelin avait jeté son dévolu sur l'aile ouest du musée, où il voulait grouper les costumes anciens et uniformes militaires, tandis que Meuron y désirait installer une collection de plâtres artistiques.

Êtes-vous malin ? Êtes vous candide ? écrivait-il au tenace directeur du Musée historique. Peut-être tous les deux à la

fois... Chacun sa marotte. A vous les uniformes et le tremblement des hausse-cols, des épaulettes et des fusils. J'ai celle de voir en perspective une collection de moulages que je crois très utile, complément nécessaire de notre nouveau musée. Pour moi, la Vénus de Milo, la Victoire de Samothrace, les frises du Parthénon passent avant les uniformes et les costumes. Vous avez, pour vous, votre activité et les résultats acquis; moi je n'ai qu'une décision officielle... Vous êtes bien aimable, mon cher ami, mais envahissant en diable, soit dit sans vous offenser.

La discussion se poursuivit, amicale, mais piquante, entre les deux artistes; Meuron traitait le Musée historique de « ver rongeur » et de « boa constrictor »; il reprochait à Bachelin d'enlever les positions « à la vigueur du poignet », et il ajoutait, moitié badin, moitié furieux, qu'il allait proposer à la Commission de poser au bas du grand escalier du musée une grille, avec cette inscription: « Entrée défendue pour le Musée historique ». Il ne voulait pas renoncer à ses moulages, qui décidément lui tenaient au cœur. « N'admettez-vous pas, disait-il, la possibilité d'un Bachelin futur pour les plâtres, qui ne pardonnerait jamais à l'autre de lui avoir rogné les ongles avant sa naissance? »

Cette lutte pacifique entre deux hommes également dévoués à l'intérêt général n'est-elle pas touchante. et ne justifie-t-elle pas les quelques

détails dans lesquels nous sommes entrés ? Quand nous regardons en arrière et que nous rencontrons ces figures aimées, Bachelin, Albert de Meuron, nous sommes fiers de ces bons citoyens que l'esprit public animait à un si haut degré, et qui rêvaient de faire de Neuchâtel une ville d'art et de haute culture. Cette pensée fut celle de Meuron pendant toute sa vie ; elle devint, dans ses dernières années, sa préoccupation dominante, et c'est encore à la décoration du Musée que nous le verrons consacrer le restant de ses forces.

III

L'artiste avait cessé d'exposer à Paris, mais n'avait point renoncé à s'y rendre de temps à autre. Quelques bonnes relations l'y attiraient, parmi lesquelles il faut citer ses amis Faure, dont ses lettres ont souvent fait mention. Il avait séjourné plusieurs fois chez eux, en Dauphiné, ce pays du soleil, où la vie est facile et plantureuse. Il aimait à rappeler les détails charmants de leur hospitalité et l'aimable simplicité des mœurs

dauphinoises : la maîtresse de la maison, tenant à honneur de conserver les traditions exquises de la cuisine méridionale, ne dédaignait pas d'apprêter elle-même le fin gibier qui abonde dans le pays et qu'arrosent des vins délicieux ; et comme on tenait à savourer avec la gracieuse ménagère les mets délicats qu'elle avait amenés à leur perfection, peu importait que le service fût lent et le repas indéfiniment prolongé ; une gaîté communicative et des récits pleins de couleur animaient les intermèdes. Meuron n'évoquait jamais ces souvenirs sans un léger accent de reproche à l'adresse de nos pays si sages, où l'on n'a point de temps à perdre pour ces choses.

De son côté, Eugène Faure avait visité son ami plusieurs fois, en 1863, en 1869, en 1874, retenu souvent quelques semaines par les portraits qui lui étaient demandés. En 1876, ils se retrouvèrent à Paris une dernière fois sous le même toit.

Faure était à la gare pour me recevoir, écrit Albert le 11 juin de cette année, et Mme Faure nous attendait devant un bon feu qui me fit grand plaisir, car le temps s'est singulièrement refroidi. J'ai été reçu au mieux par ces bons amis et installé dans l'appartement d'André, actuellement absent, petit salon et plus petite chambre à coucher, mais j'y suis on ne peut mieux. Nous avons causé jusqu'à dix heures, puis sommes partis pour le Salon, que je n'ai fait que traverser, Faure me conduisant devant les tableaux

dont Cherbuliez fait mention. Je ne ratifie pas à première vue tous ses jugements, mais il y a là bien du talent, bien du talent. J'ai mieux vu la sculpture, mais je ne peux pas t'en parler avant d'y être retourné. Paris est toujours le même, toujours beau, toujours animé...

Un deuil rappela Meuron presque aussitôt, et ce séjour écourté fut le dernier où il vit son ami. Deux ans plus tard, il recevait à Venise la nouvelle de sa mort. « C'est un grand vide pour moi, dit-il dans une lettre à son frère. Le plus grand intérêt que j'avais à Paris a disparu avec lui, et je n'aurai plus guère envie d'y retourner. »

Il y retourna pourtant en plus d'une occasion : en 1878, comme président de la Commission suisse pour la section des Beaux-Arts à l'Exposition universelle; en 1880, chez son ami Imer; en 1882, pour l'exposition des œuvres de ce dernier, qui venait de mourir, — nouveau vide dans le cœur et dans la vie de Meuron. — Il s'occupa en même temps de la restauration du *Jeune Grec,* de Léopold Robert, un des plus beaux morceaux de ce maître, appartenant au comte Guillaume de Pourtalès et qui avait été abîmé dans un incendie à Berlin; cette restauration, confiée à l'habile Kiewert par l'intermédiaire de Meuron, eut un succès merveilleux. Meuron passa aussi à Troyes à cette occasion, pour y voir deux tableaux de

Robert, qui ornent aujourd'hui le Musée de Neuchâtel. Il fit, nous le verrons, encore d'autres séjours à Paris, notamment en 1887, pour l'exposition de Millet, et en 1889, comme membre du jury international des Beaux-Arts.

L'année qui avait précédé l'Exposition de 1878 avait été très laborieuse pour Meuron. Le Conseil fédéral l'avait choisi comme l'un des commissaires suisses pour les beaux-arts. Il était tout désigné pour ces fonctions en raison de sa charge de président de la Société des peintres et sculpteurs suisses. Ce n'est pas qu'il fût très curieux d'assumer ce fardeau; les expositions de ce genre ne lui paraissaient d'ailleurs pas très propres à favoriser l'art véritable. Mais son ami genevois van Muyden lui écrivait: « Quand on hésite, il faut accepter, et c'est justement parce que vous jugez sainement ces grandes foires, que vous pouvez rendre de vrais services. »

Meuron devait avoir pour collègues Albert Anker et Barthélemy Menn. Ce dernier refusa obstinément. « Impossible, écrivait Anker, de le faire sortir de sa sauvagerie homérique. » D'autres se dérobèrent aussi. Enfin, le graveur Weber, de Bâle, accepta [1]. Ce fut Meuron qui présida la

[1] Sa santé l'obligea bientôt de résigner ses fonctions, et Weber fut remplacé par M. Théodore de Saussure.

Commission, et Anker, toujours plein d'humour, terminait une des lettres officielles qu'il lui adressait par cette salutation monumentale : « Au revoir, mon cher collègue et *Herr Pariserweltausstellungsschweizerkunstabtheilungsspecialcommissionspräsident!* C'est votre titre officiel. »

La fonction n'était guère moins accablante que le titre. Nous avons sous les yeux le dossier formidable qu'Albert de Meuron avait conservé et qu'il remit à son collègue Jeanneret, lors de l'Exposition de 1889. Le public ne se figure point le travail que réclame l'organisation d'un simple groupe, la correspondance énorme qu'elle rend nécessaire, la multitude de questions délicates qu'elle soulève, et surtout, quand les artistes sont en cause, la bonne grâce et l'habileté qu'il faut déployer pour ménager tous ces amours-propres et éviter les récriminations. « Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés ! » tel est le sentiment qui s'exprime sous des formes diverses dans nombre de lettres que les commissaires échangeaient entre eux. Heureusement, ils surent conserver le calme et le sang-froid au milieu des écueils et des orages.

D'ailleurs, une des qualités maîtresses de Meuron, c'était le don d'organisation. « Il avait, nous écrit Gustave Jeanneret, un bon sens pratique

qui lui permettait de mesurer exactement ce qu'on pouvait demander à un homme, tirer d'une situation, et sans risquer rien, il amenait à bien ce qu'il avait jugé possible. »

Tout en organisant la section suisse des Beaux-Arts, il suivait avec attention les préparatifs qui, de tous côtés, se poursuivaient autour de lui.

Quel monde que cette exposition! écrivait-il. Je crois que c'est plus intéressant maintenant que quand ce sera terminé... Ce sera sans doute magique, mais *voir faire* l'est plus encore, et se rendre compte de ce qu'il a fallu pour y arriver. Tu vois passer un tombereau de moëllons sur un chemin ébauché, entre des plantations déjà pouponnées; une des roues s'enfonce jusqu'au moyeu dans cette fondrière ; aussitôt, six, huit, dix chevaux, s'il le faut, s'attellent, pendant que des hommes jettent des pelletées de pierres dans l'ornière : le tombereau passe, un monceau s'amoncelle, et une machine à vapeur à rouleaux vient l'écraser; les tombereaux poursuivent leur chemin et vont recommencer ailleurs. On sème des gazons et on bâtit à côté. Point de cris, pas de bruit, tout marche à petits pas, mais cela va toujours.

... Après la matinée passée avec Anker à combiner l'arrangement de nos salles, nous sommes allés à l'exposition générale et y sommes restés jusqu'à six heures, puis, pour donner un but à ma promenade, j'ai eu l'idée de visiter mon ancien quartier. Je l'ai trouvé tel quel ; mais le pèlerinage devenait mélancolique : j'ai passé devant la porte de Ricard, — mort ; de Karl Girardet, — mort aussi ; de Ziegler, — absent, sans que je puisse retrouver sa trace. De là, chez Imer, où je suis resté jusqu'à présent, onze heu-

res et demie, et j'en eus grand plaisir ; en voilà un qui travaille ; il passe les trois quarts de l'année à Venise et m'a fait voir une série de tableaux et d'aquarelles peintes en gondole, et très bien. Il en envoie demain trois à Neuchâtel : cela m'a paru franc, lumineux et très intéressant.

Notre exposition d'ici sera assez bien, grâce au renfort des tableaux faits en France, dont nous ouvrons les caisses... J'espère qu'après demain nous pourrons commencer le placement.

10 avril. Je suis rendu ! De neuf heures du matin à six heures du soir sur nos pieds avec les hommes du Louvre, qui nous ont fait bien de l'avance ; je ne sais vraiment comment nous aurions fait sans eux. Paul a passé la journée avec nous ; nous sommes à bout. Tu vois que ce n'est pas précisément une partie de plaisir, sans compter que pour remerciements nous essuierons toutes espèces de critiques ; mais cela glissera comme de l'eau sur du marbre ; il faut toujours s'y attendre. Nous sommes prêts, sauf le catalogue, dont de Saussure veut se charger. Nous n'avons pas eu entre les trois une seule parole de désaccord ; tout a très bien marché de ce côté-là.

J'espère voir aujourd'hui Clément et Boutibonne. Hier, j'ai passé la soirée chez Imer, avec Alfred Berthoud ; nous avons beaucoup parlé de Venise, et nous en causerons prochainement de vive voix avec toi.

Ils en parlèrent si bien, que Meuron se laissa persuader de passer à Venise quelques semaines, à la fin de l'été, pour y trouver les modèles qui lui manquaient en Suisse.

CHAPITRE X

UN HIVER A VENISE

Un ancien projet. — Souvenirs d'Alfred Berthoud. — Impressions vénitiennes. — Séjour en famille. — Études pour la *Montagne*.

I

L'idée de reprendre un jour la figure humaine, à laquelle avaient été consacrées ses premières années de travail à Paris, n'avait pas cessé de hanter notre artiste ; le rêve de personnifier la montagne, qui datait de son atelier de la rue Duperré, le reprenait périodiquement, sans qu'il eût pu entreprendre encore de le réaliser dans sa vie de campagne.

Recueillons, à ce propos, la lettre suivante,

qu'il adressait, le 11 janvier 1875, à son ami Zelger, et qui contient de bien intéressantes confidences :

La peinture, que j'avais enfin reprise après la chasse et les vendanges, est interrompue depuis quinze jours. Je ne m'y suis remis qu'aujourd'hui... J'étais cependant bien entraîné et avais presque terminé un petit tableau pour un amateur de Bienne, qui me l'avait demandé à la suite de l'exposition. Croiriez-vous que c'est mon premier tableau commandé, depuis vingt-cinq ans que je fais de la peinture ? Aussi je tâche de soigner le monsieur, ou plutôt son tableau. A vrai dire, je n'ai jamais beaucoup regretté ce manque de commandes ; n'en ayant pas besoin, je me sentais plus libre. J'avoue pourtant qu'il y a eu certains moments où cela m'aurait encouragé et stimulé.

Dès que j'aurai terminé ce petit tableau, je vais m'occuper sérieusement de ma figure de la *Montagne*. C'est une toile que j'avais commencée à Paris, il y a huit ou neuf ans, et pour laquelle j'avais fait tous les dessins. La jeune fille est représentée au moment où l'éveillent les premiers rayons du soleil, dont elle se gare d'un bras. Une gaze légère, simulant les légers nuages flottant au matin sur les cimes, me servira à jeter un voile discret sur les parties qui le demandent. La pose est assez gracieuse, me dit-on, et je tâcherai, par la coloration et l'effet, de mettre de la poésie sur l'ensemble. Le terrain lui-même a de l'intérêt par son importance, toutes les plantes devenant de grandeur naturelle ; le rhododendron y figure naturellement : j'en ai une grande étude, faite à cette intention il y a tantôt huit ans. J'introduirai aussi des oiseaux et un chamois, à demi dissimulé par une touffe d'alperose. J'ai fait empailler des perdrix, et quand j'en serai à l'exécution, je

crois que ce sera très intéressant. Le sujet, par sa nature allégorique, me permet de me tenir dans une vérité relative et de ne faire que ce que je voudrai. Je crois sentir ce côté-là. Le plus difficile est le modelé de la figure, éclairée horizontalement et un peu d'en bas. J'avais heureusement dans mon atelier de Paris une disposition d'éclairage dans laquelle j'ai pu faire mes dessins.

Je ne suis pas sans inquiétude, mais je me dis que si j'échoue, je ne ferai de mal à personne et que le travail en lui-même m'aura bien intéressé. Ce sujet peut donner une chose heureuse et originale, ou une chose totalement ratée. C'est l'histoire de réussir.

... Je ferai quelques études de tête d'après ce que je pourrai trouver autour de moi... Il y a dans le village une petite fille de douze ans dont je crois pouvoir tirer parti, une expression charmante. C'est la tête qui doit sauver le nu. Si elle n'est pas d'un caractère pur et chaste, je suis enfoncé vis-à-vis d'un public peu fait au nu dans nos expositions. Le sujet le demande et n'a pas de raison d'être sans cela.

Tel était le projet dès longtemps caressé par le peintre.

Les bonnes causeries de Paris, en 1878, et un concours de circonstances particulièrement favorables, lui ouvrirent le chemin et facilitèrent la reprise de ce projet. Il partit durant l'automne 1878, pour Venise, où il retrouvait son jeune collègue Alfred Berthoud. Nous laissons celui-ci conter cette première visite à Venise, qui, on le verra par la suite, mit l'artiste en goût d'y

revenir, quelques semaines plus tard, avec sa famille, et d'y prolonger son séjour jusqu'en juillet de l'année suivante.

II

— Eh bien, au revoir dans un mois à Venise! me dit Albert de Meuron en me serrant la main à la gare de Concise, en septembre 1878. J'irai finir ma *Jungfrau*[1] dans l'atelier que vous m'offrez.

Le Rio San Trovaso où j'habitais, à deux pas du palais Clary, aboutit aux Fondamenta delle Zattere, qui bordent la Giudecca. L'église de San Gervasio e Protasio, en vénitien San Trovaso tout court, y domine de ses blancs clochetons un dédale de ruelles entrecoupées de jardins. De ravissants petits ponts d'une seule arche, sertie d'une élégante moulure, et dont la clef de voûte est ornée d'écussons, traversent les canaux sillonnés tantôt par le sandolin agile, la gondole élégante ou le pesant burchio. Les ingénieurs mo-

[1] Ou *La Montagne*.

dernes, qui remplacent à Venise ces ponts gracieux par d'affreuses passerelles en fer, comblent les canaux et les transforment en terre-pleins bordés de maigres acacias, n'avaient pas encore pénétré dans ces quartiers-là. A deux pas, le large quai des Zattere, tantôt paisible, mort parfois même, puis subitement bruyant et encombré, lorsqu'un des transports géants de la *Peninsular and oriental Company* vient y jeter l'ancre, et dépasser de ses grands mâts les créneaux des palais.

C'est dans ce pittoresque milieu que débarqua notre ami, un beau soir de septembre.

Le lendemain matin, n'entendant point de bruit dans sa chambre, je me disais qu'il devait être fatigué et dormir encore ; mais les heures s'écoulaient, et je me décidai à heurter à sa porte. Point de réponse. J'ouvre, la chambre est vide. Inquiet, je sors sur le quai, et trouve Meuron en bras de chemise, assis comme un vieux Vénitien sur le mur de la Fondamenta, tenant une rame dans la main et discutant avec les gondoliers qui l'entouraient la qualité et la provenance du bois qui servait à la confection de ces rames.

Je cite ce trait pour montrer à quel point notre ami, à peine arrivé dans un milieu nouveau, s'intéressait à tout ce qui touche au métier.

Très assidu au travail, il se mit immédiatement à son tableau de la *Jungfrau*, déjà composé à Paris, et pour lequel il lui fallait des modèles qu'un peintre vivant à la campagne, en Suisse, ne peut guère rencontrer. Avec un enthousiasme et une ardeur juvéniles, il recommença l'étude du modèle vivant, et le soir, dans l'un des trois ateliers qui, avec deux chambres et une cuisine, composaient notre modeste logement, nous avions des séances régulières, auxquelles assistaient deux amis communs, l'amiral Acton, amateur distingué, et le peintre Imer. Ce dernier, ami intime de Passini, était très aimé des jeunes artistes alors à Venise, et Meuron, qui là aussi s'intéressait toujours avec bonté aux efforts des jeunes, voyait chez lui van Haanen, Ruben, van Thoren, l'Américain W. Gedney Bunce et d'autres encore. De ses anciens camarades parisiens ou autres, il en retrouva fort peu, à l'exception toutefois du sémillant Rico, dont la tendance artistique ne lui allait guère.

Malgré les nombreuses journées où le sirocco, qui fait de si jolis ciels moutonnés à la Véronèse, abat complètement l'énergie des artistes vaincus par cette chaleur moite qui vient d'Égypte, Meuron a fourni à Venise une somme de travail considérable. Sans parler de son tableau la

Jungfrau, dont il fit une réplique, craignant de perdre, en les alourdissant, certaines qualités d'une première ébauche déjà très poussée, il exécuta des têtes de caractère et plusieurs grands morceaux d'architecture, parmi lesquels une vue de la Salute.

S'intéressant, comme nous l'avons dit, à toutes les questions touchant au métier, il suivait de près l'exécution de poignées de porte en bronze, dont il avait relevé l'empreinte au Palais Ducal et qui ornent aujourd'hui la porte d'entrée de sa maison de Corcelles. Son amour pour le bronze et le marbre trouvait à Venise un aliment constant. La brocatelle de Vérone surtout, celui des marbres qu'il préférait à tous les autres, avivé par l'air de la mer, revêt des tonalités plus intenses, une richesse de ton inconnue ailleurs. Saint Marc est sous ce rapport un splendide musée des marbres les plus précieux et les plus rares, et ce musée, il le connaissait à fond.

Meuron aimait le peuple à la fois en artiste et en cœur généreux. Il avait pris sous sa protection un de ces deshérités de la vie, comme il y en a tant à Venise, un pauvre petit vieux, marchand de citrons et colporteur d'antiquités. Celui-ci venait de temps en temps lui offrir soit un beau plat de cuivre repoussé, soit un lambeau d'étoffe

rare, datant de l'*antica Republica* et dont les chatoiements séduisaient son œil de coloriste. Il avait avec son protégé de longues conversations sur la vie du peuple à Venise, ses privations, ses misères. Un mot surtout, un mot profond, qui résumait la douce philosophie de ce pauvre diable, avait frappé Meuron ; il le répétait souvent. « Et alors, lui demandait-il un jour, quand vous n'avez plus rien à manger, que faites-vous donc ? — *Si patisce,* » fut la réponse. — On souffre, et voilà tout !

Nous avions comme domestique une espèce de factotum qui répondait au nom de Beppo. Beppo servait à la fois de valet de chambre, de cuisinier, de modèle et de gondolier, type curieux de Vénitien rusé, dont la philosophie rappelait un peu trop souvent celle de Diogène, et qui, au fond, avait une très haute idée de sa qualité de Vénitien. Lorsque Meuron lui donnait le moindre petit paquet à porter, chose du reste abhorrée de tous les Italiens, on l'entendait grommeler entre ses dents : *Nualtri non semo di terra ferma !* (Nous autres, nous ne sommes pas des gens de la terre ferme !)

Vivre à Venise et ne pas naviguer librement sur ses nombreux canaux est une privation, un non-sens, car la silhouette majestueuse des

vieux palais, aussi bien que l'intimité du rio où grouille la famille du gondolier, ne se voient bien qu'en gondole ou en sandolo. Le moderne vaporetto, bon pour les gens pressés ou les touristes Cook, ne pourra heureusement jamais circuler dans ces canaletti, dont le *già stali* ou *già premi* avertisseur, qui prévient la rencontre à angle droit des deux becs de proue, trouble seul le poétique silence. Nous avions donc notre sandolo amarré à l'escalier de la fondamenta, et une fois la journée finie, nous partions pour un voyage de découverte dans quelque quartier inconnu. Meuron, habitué à la loquette de nos lacs, était un habile rameur, et j'ai toujours été surpris du peu de temps qu'il mit, car c'est chose fort difficile, à bien démêler les contre-courants produits par la marée dans les différents canaux.

De là à vouloir chasser sur la lagune, il n'y avait qu'un pas. Aussi ne tarda-t-il pas à se mettre en relations avec un tragante, espèce de batelier chasseur, possesseur d'une canardière préhistorique qui m'inspirait de vives craintes. Cet individu, nous le découvrîmes trop tard, avait la spécialité de tirer des mouettes, de leur couper la tête et les pattes, et de les faire vendre, troussées en pigeonneaux, aux jeunes ménages inexpérimentés. Meuron dédaigna ce passe-temps indigne

d'un vrai chasseur, et quitta son batelier aussitôt qu'il s'aperçut que le vrai gibier de la lagune, le canard sauvage et le grand courlis, ne se trouvaient guère aux portes de Venise, et qu'il fallait aller jusqu'à San Donà della Piave pour les rencontrer en abondance.

III

Pour compléter cette aquarelle si vivement enlevée, nous citerons une ou deux lettres de l'artiste lui-même, qui racontent ses joyeuses impressions de la première heure, et l'aspect si caractéristique de la vie vénitienne.

7 septembre 1878. Je suis arrivé à Venise à la tombée de la nuit. C'était bien beau, et bien que j'eusse pensé la connaître déjà par la peinture, je ne m'attendais pas à ce que j'ai vu. Berthoud et Imer m'attendaient sur le quai de la gare, un large bassin où vous attendent côte à côte une longue rangée de gondoles, qui vont vous emmener et vous déposer devant votre porte. Tu peux te représenter le charme qu'il y a à glisser sur une eau comme une glace par un beau clair de lune. On n'a pas même la vue du travail du gondolier, qui est derrière vous. Les gondoles sont installées très confortablement, et on se rend vite

compte que leur construction est le résultat d'une longue expérience; on ne saurait qu'y ajouter. L'adresse des gondoliers est à l'avenant Ils ont une dextérité étonnante pour tourner ces petits canaux parfois larges comme des ruelles, et s'avertissent du côté qu'ils vont prendre par un cri très particulier. Jamais le moindre choc ; et cependant il n'y a pas que des gondoles à rencontrer dans ces couloirs; il y a des barques qui amènent l'eau, le bois, les denrées de toute nature. L'eau remplace absolument le cheval, qui n'existe pas ici. Au jardin public, il y a deux haridelles qui jouent le rôle des chameaux ou des éléphants au Jardin d'Acclimatation et pour la joie des gamins : tant pour un tour de jardin, attelés à de misérables carrioles.

Ces canaux sont extrêmement pittoresques; il y a toujours de l'imprévu, et c'est amusant de voir arriver des montagnes de fruits, courges, melons, pommes, figues, raisins.

Samedi, nous avons eu la chance de nous trouver au pont du Rialto, au moment où s'organisait une sérénade sur une barque : piano, harmonium, haut-bois, deux voix de femme et un ténor, — un véritable concert. La marée devenue favorable, la barque est sortie de l'ombre du pont, et une vingtaine de gondoles, la nôtre parmi, ont suivi. C'était de l'excellente musique. Des deux côtés une foule, assise à *acciapar on po di fresco* [1], ou qui suivait lentement; on n'entendait pas un mot, tant l'attention était recueillie; les gondoles glissaient côte à côte au fil de l'eau...

Dimanche, nous avons été aux îles Murano, Burano, Torcello. Cette dernière se compose d'une église, d'un campanile, avec quelques maisons, restes d'une ville importante ravagée par Attila avant que Venise fût née. Nous

[1] Accrocher un peu de fraîcheur.

n'avons pas vu la fabrique de Murano, qui était fermée, mais nous avons fait à Burano un dîner de couleur locale chez un nommé Gambarotta, avec poissons et coquillages que nous allions acheter chez le pêcheur du bourg. C'est tout plaisir de voir Berthoud s'escrimer avec tout ce monde. Il connaît la langue, un patois qui vous étrange. Il se tire toujours d'affaire avec une plaisanterie. Son Beppo est l'être le plus original : il apparaît le matin pour faire une cuisine du cru, fait ses chambres d'une manière sommaire, très sommaire, puis revient, vers le soir, savoir s'il doit faire à dîner ou aller se promener.

Notre local et notre vie ont leur charme, mais ne conviendraient pas à tout le monde. C'est une vieille cascine où tout est réduit à sa plus simple expression, un peu à la napolitaine. Les planchers sont en bois, ce qui est rare ici, et les puces foisonnent. Si nous n'avions pas les « chiodi » (moustiquaires), les cousins seraient plus insupportables encore.

20 septembre. Hier, le modèle nous ayant fait faux-bond pour deux heures, nous avons été voir la confrérie de Saint-Roch, sorte de loge maçonnique religieuse qui a dû être puissamment riche. Les parois et le plafond d'une immense salle sont entièrement peints par Tintoret, les dallages en mosaïque de marbre d'une richesse et d'un goût parfaits. Tout l'intérieur, les rampes d'escalier, la façade sont de Palladio, et d'une grande beauté. Avant-hier, je suis entré à Saint-Marc avec les derniers rayons du soleil : tu ne saurais te faire une idée de la richesse et de la poésie que revêtent ces vieilles voûtes et ces vieilles murailles, revêtues en entier de mosaïques superbes sur fond or. Ce n'est pas grand, mais d'une poésie de couleur qui ne ressemble à rien de ce que nous avons vu ailleurs en Italie ; c'est unique.

Les femmes sont jolies, en général ; elles ont toutes l'attache de la tête particulièrement gracieuse. Il en est de même dans le peuple, mais avec un aspect souffreteux. Il y a bien de la misère ; on sent que beaucoup ne mangent pas à leur faim ; les impôts municipaux sont très lourds, et ici tout doit être amené du dehors. Les marchés de fruits et de poissons sont fort riches.

Je jouis beaucoup de mon séjour ; c'est une ville et une existence enchanteresses, — à la bohême, tout à fait. Le temps est splendide, la température idéale. J'ai le modèle tous les jours. Nous l'avons laissé à quatre heures aujourd'hui et pris le vaporetto du Lido, où nous avons pris un bain de mer délicieux, sur une plage de sable unie comme un tapis, avec une atmosphère d'une douceur sans pareille. Nous avons dîné de fritures, et la soirée était si belle, que j'ai proposé à Berthoud une promenade en gondole au retour. Nous avons fait tout le tour de la Giudecca et débarqué devant notre porte...

Nous dînons ce soir chez Mme Robert, la fille d'Imer, qui a passé l'automne à Venise et en est dans le ravissement.

24 septembre. Berthoud me presse beaucoup de revenir ici cet hiver pendant que je suis en train, et allègue des raisons de toute sorte qui ont leur valeur. La maison que va quitter Mme Robert ferait notre affaire... C'est bien tentant... Je rapporterai tous les renseignements possibles. Quant à mon travail, cela me serait précieux. J'ai une grande figure, trois quarts de nature, et une tête de femme très belle, mais très difficile (Domenica). Je tiens à les rapporter finies, si possible.

26 septembre. Nous voici en pleine pluie. La mer a été très forte ces jours ; on l'entendait gronder dans le lointain contre le Lido. Mais la lagune est calme comme un

lac, ou à peu près... En attendant, je travaille comme je ne l'ai pas fait depuis longtemps. Il n'y a rien comme le modèle pour vous pousser... Ce soir, j'étais bien fatigué; j'avais eu sept heures consécutives de modèle, à part le déjeuner de midi, et demain c'est à recommencer. Tu vois que ce n'est pas précisément une vacance... Depuis trois jours, je n'ai vu que la mer grise et les Péninsulaires qui arrivent. Tout l'équipage est hindou. On en rencontre des escouades en turbans blancs; moutons, oies, canards, arrivent de Bombay directement comme approvisionnement de route; ils amènent aussi des perroquets de toutes couleurs, qu'ils débitent ici. La grande grue fonctionne continuellement.

29 septembre. Les dimanches sont de vrais jours de fête. Aujourd'hui, par exemple, nous avons eu une journée idéale, une de ces journées qu'on se rappelle toute la vie. Partis à huit heures avec le bateau de Chioggia, par un ciel et une mer comme on n'en peut avoir qu'ici, nous avons suivi le canal et longé les bourgs qui bordent les murazzi. Le temps était d'une splendeur et d'une limpidité que je n'essaierai pas de te décrire. Toutes les îles, les forts, noyés au lointain dans une brume impalpable ou éclairés d'un vif rayon; les voilures des barques, de couleurs variées et chaudes, alternant de l'ombre à la lumière, une mer sans vague, un repos absolu.

Chioggia est une île reliée à la terre ferme par une sorte de jetée qui termine la lagune à l'ouest. Nous y arrivions à l'heure de la sortie de la messe; toute la population était sur la rue; marché de poissons, marché de fruits, marché de friperie, et une vie! comme à Naples, avec moins de cris et de bruit.

Lundi matin. Je me suis levé de bonne heure, après une nuit passable. Les nuits sont le revers... Il y en a bien

un autre encore, et plus grave : c'est de se sentir vieillir et de manquer du ressort nécessaire. Malgré cela, j'espère faire quelque chose. Tout est si beau, et relativement facile, comme à Capri. J'attends mon modèle, et j'espère que l'entrain arrivera avec lui. Berthoud n'en manque pas, lui : il a une ardeur qui fait mon admiration et mon envie. Il est vrai qu'il a vingt-cinq ans de moins sur les épaules. Il est parti à six heures pour son étude ; il travaille à un panneau de poissons, qu'il destine à la salle à manger de Corcelles et qu'il va peindre au Rialto, où est le marché aux poissons ; ceux qui lui ont servi de modèles, il les rapporte à Beppo, qui en fait notre déjeuner. Je suis toujours très content de sa société, c'est un charmant garçon. Je l'entends qui rentre ; il chante toute la journée.

IV

Six semaines plus tard, Meuron, après être revenu en Suisse dans l'intervalle, s'installait à Venise avec sa famille.

Ma femme se plaît beaucoup ici, écrivait-il à Zelger, le 5 décembre, et les enfants n'ont encore témoigné aucun regret d'avoir quitté Corcelles. Elles ont moins de leçons, plus de temps à la musique et beaucoup à l'italien, qui est une nouveauté... Ma sœur a le projet de nous rejoindre au printemps avec mon frère, et ma belle-sœur Salomon

passera auprès de nous ses vacances de Pâques avec son fils. Vous voyez que nous serons « réclamés », comme on dit à Neuchâtel.

...L'architecture est ici aussi intéressante que la peinture. Partout il y a quelque chose à voir, et jamais rien de laid. La couleur embellit les choses les moins intéressantes par elles-mêmes, à plus forte raison celles qui sont déjà superbes. Cette atmosphère dont on a si souvent parlé n'a rien de trompeur, et si je n'ai pas été empoigné d'emblée, je sens que tous les jours cette ville m'empoigne davantage. Elle est du reste si agréable à habiter, les Vénitiens sont si doux, si polis, que pour des étrangers il n'y a pas de ville qui la vaille.

Notre palazzo donne sur un canal qui aboutit à cent pas de là à celui de la Giudecca, que je longe tous les matins pour aller à mon atelier. Ce quai si animé par l'arrivée et le débarquement des navires fait une charmante promenade ; les vues du matin et du soir sont d'une beauté exceptionnelle par de belles journées. Nous avons acheté, Berthoud et moi, un *sandolo,* petit bateau très léger, amarré devant notre porte et sur lequel nous faisons tous les jours une promenade...

Il y a ici quelques artistes de talent, dont j'ai fait la connaissance : Ruben et Passini, tous deux Viennois, ce dernier aquarelliste de grand talent, et van Haanen, peintre hollandais de grand mérite. En fait d'Italiens, peu d'artistes remarquables. Je suis allé voir l'atelier de Molmenti, professeur à l'Académie et ancien ami des frères Robert.

Ce qui m'enchante le plus et où je compte trouver à faire quelque chose, ce sont les îles du voisinage, Murano, Torcello et tous les points du Lido, jusqu'à Malamocco et Chioggia...

J'ai repris la figure pour laquelle je suis venu ici. J'es-

père qu'avec la vue des belles choses qui sont autour de moi, j'arriverai à faire quelque chose d'intéressant.

22 mars 1879. Je commence à entrevoir la fin de mon travail. Croyez que c'est dur à amener à chef, une figure nue, quand on n'a fait que du paysage pendant vingt ans. Je ne sais si cela sera bien, mais j'aurai fait ce que je pouvais et satisfait une envie que je refoulais depuis longtemps. Je ne resterai pas du moins sous l'impression pénible d'avoir commencé une chose sans avoir pu l'achever. Je cherche à faire quelque chose d'aérien ; toute la figure sera enveloppée comme d'un nuage léger, le gazon émaillé de fleurs alpestres ; il faut que ce soit la montagne, avec tout ce qui la caractérise.

Mais la réalisation de ce rêve n'était pas aisée. Il écrit, le 10 avril, à son frère :

J'ai bataillé avec le fond du ciel, et je commence à voir un peu clair. Je ne voudrais pas faire des nuages comme dans les tableaux décoratifs qui m'entourent. Cela fait très bien, et serait peut-être le meilleur parti, et probablement le plus facile ; mais j'ai trop vécu de la montagne pour vivre de l'abstraction et m'occuper uniquement du côté décoratif. Une figure dans les nuages, qui est vue de près, suppose un brouillard plutôt qu'un nuage, qui n'a de forme précise que vu à distance, et je cherche un compromis. J'ai besoin d'une nuée pour bien des choses, pour voiler des parties qui, faites *ad naturam*, donneraient un cachet trop réaliste et choqueraient peut-être. Un brouillard me serait aussi nécessaire pour rassembler l'intérêt ; mais il faut un motif de forme dans cette nuée, et c'est là le difficile.

Meuron écrivait un jour à Bachelin : « Décidé-

ment, la montagne est mon lot, et je pense que je n'en sortirai plus. » — La montagne, elle avait fini par devenir pour lui une sorte de personnalité, dont il contemplait en rêve le charme attirant. C'est bien là ce qui explique qu'il ait si patiemment cherché à l'évoquer dans une figure symbolique, à traduire ainsi les émotions éprouvées durant toute une vie devant cette nature grandiose: une femme, couchée sur la cime fleurie, dans sa vierge nudité, incarnant la paix supraterrestre, la pureté, l'attrait presque divin de l'Alpe. Cette création, qui contrastait avec son œuvre d'un robuste et simple réalisme, le tourmenta longtemps; elle subit plus d'une métamorphose. « C'est, disait-il plaisamment à Bachelin, une maladie chronique; on n'en a plus guère que de celles-là, à mon âge; ce qui n'empêche pas d'être emporté par une autre à l'improviste. »

Le tableau fut exposé à Neuchâtel en 1880, et donné au Musée, cinq ans plus tard, par les artistes neuchâtelois. Le public, peu accoutumé à voir des académies dans nos expositions et qui s'obstinait à envisager Meuron comme un paysagiste, fut un peu déconcerté par une manifestation aussi insolite de son talent. Au reste, dans cette grande page où s'affirme un maître-peintre, Meuron ne se flattait point d'être parvenu à évo-

quer pleinement la radieuse vision qui l'avait longtemps obsédé. Il poursuivait un idéal presque insaisissable, et de telles entreprises sont l'honneur d'un artiste. Mais, l'âme de la montagne, ne l'avait-il pas exprimée cent et cent fois dans ces simples et fortes études de hauts pâturages, de troupeaux épars, de sommets déserts et de lacs alpestres, qui disent avec tant de puissance la poésie des hauteurs et la virginité des solitudes? Quand on a peint le *Pâturage d'Iseltwald* et les *Bergers de la Bernina,* on est du nombre des élus, on est de ceux qui ont dit à leur heure ce qu'eux seuls pouvaient dire, ce que nul ne dira plus comme eux.

CHAPITRE XI

A CORCELLES ET AILLEURS

Amitié et correspondance avec Étienne Duval. — Restauration du temple de Concise. — Une vente au village. — La Commission fédérale des Beaux-Arts. — Occupations diverses : sculpture et céramique. — La chasse ; la pêche ; les grèves. — Dernières campagnes alpestres : à Nendaz ; à la Schynige Platte. — L'Exposition universelle de 1889.

I

Parmi tant de relations d'amitié auxquelles Albert de Meuron attachait du prix, il en est une qui lui fut particulièrement chère et dont le temps ne fit qu'accroître l'intimité. Nous voulons parler du peintre genevois Étienne Duval.

Ils s'étaient rencontrés au temps des études, puis retrouvés à Baden en 1872, — à l'âge des rhumatismes. Une certaine communauté de vues

et de convictions artistiques, ainsi qu'une grande analogie de caractères et de goûts, rendirent avec les années cette amitié plus étroite. Peu curieux de la vie mondaine, habitant tous deux la campagne, ils se plaisaient l'un et l'autre, pour se reposer de préoccupations plus graves, à enrichir leurs jardins de plantes glanées au cours de leurs voyages, à se faire part de leurs conquêtes, à échanger des graines, des boutures, accompagnées d'instructions minutieuses : « Que ne joignez-vous à votre envoi, écrit Duval en remerciant son ami de graines de melons exquis, expédiées des bords de la mer Rouge par un neveu, que ne joignez-vous à votre envoi un faisceau des chauds rayons qui l'ont fait mûrir, de ceux qui tapent sur le croupion de Baldissera ! J'aurais été assuré de la réussite. » Plus souvent, c'était quelque bonne fortune artistique qui faisait les frais de leur correspondance : la trouvaille d'un petit Titien, des fragments d'art antique, qui arrivaient chez l'artiste genevois et dont il envoyait la photographie à son ami. C'étaient aussi des indications détaillées sur les meilleurs procédés de moulage, en retour de renseignements sur l'élevage des alevins qui peuplaient par centaines les baquets d'eau courante installés à Corcelles.

Les séances de la Commission fédérale des

Beaux-Arts réunissaient périodiquement les deux amis : Duval cueillait Meuron à la gare de Concise, et ils avaient jusqu'à Berne quelques bonnes heures de causerie, qu'ils mettaient à profit pour discuter les questions à l'ordre du jour ou pour revenir sur leurs sujets favoris. Ces séances leur procuraient deux ou trois jours de vie commune, où ils partageaient le même gîte et luttaient pour la même cause, se consolant au besoin de l'échec de leur point de vue par de pittoresques et virulentes sorties, d'ailleurs sans fiel.

Ils se rencontraient fréquemment aussi dans les jurys dont ils faisaient partie. Connus tous les deux pour leur indépendance et leur esprit conciliant, ils cherchaient vainement à s'affranchir de ces corvées ; à la dernière heure, les sollicitations des intéressés savaient triompher de leur lassitude ou de leur répugnance. Quand ces séances avaient lieu à Genève, Meuron avait son pied à terre à Morillon, dans l'intérieur charmant de son ami, où tout lui souhaitait la bienvenue, jusqu'au rouge-gorge familier que les premières neiges ramenaient à la fenêtre.

Le 7 de ce mois, écrivait Duval un jour de décembre, nous avons eu pendant la nuit la première tombée de neige. Au matin, le rouge-gorge était à son poste et venait prendre sa pitance dans la main de ma nièce. Nous ne l'avions

pas revu depuis le premier printemps, et voici la troisième année qu'il prend ainsi pension chez nous. Quant à mon caniche, puisque vous en voulez des nouvelles, c'est un vrai polisson, mais si gentil, si affectueux, qu'on lui pardonne toutes ses sottises. Il ne sait aucun tour savant, mais en fait de toutes les sortes à son idée, ce qui est plus drôle. En somme, une amusante bête.

Meuron avait aussi ses oiseaux familiers. Au balcon de son atelier, les pinsons batailleurs et les jolies mésanges bleues se balançaient à la noix suspendue à leur intention, mais ne se laissaient point approcher ; les mésanges profitaient en revanche des ressources que leur offrait certain panier à claire-voie aménagé par le propriétaire :

Ce panier, écrit-il à un neveu, sert de réfectoire aux nombreuses mésanges et sitelles, qui y entrent comme chez elles, absolument. J'ai disposé à la porte du panier un fil communiquant avec celle de l'atelier ; quand j'y vois entrer un oiseau qui me plaît, je tire le cordon, et le tour est joué. Je mets les oiseaux capturés dans la volière du balcon, ce qui en attire d'autres, et quand j'en ai en suffisance, j'ouvre la porte. Il faut voir s'éparpiller tout ce monde ! Ce qui ne les empêche pas de retourner au panier l'instant d'après. De temps en temps, pour me reposer les yeux, je me livre à cet exercice, et m'amuse quelquefois à leur fermer la porte au nez pour voir leur tête. Je ne garde que les nonnettes et les bleues ; les charbonnières sont trop méchantes pour leurs camarades ; je n'en veux plus ; mais elles me dévorent quand même mon chènevis. Jamais un pinson n'a

passé la porte : il tourne autour, regarde, et finit par repartir.

Voici un *Bettelbrief*, écrit-il encore le 19 septembre 1884. Ne le prenez pas en mauvaise part, mon cher ami. Nous avons mis en train une restauration de notre église de Concise et y avons employé cet été 4 à 5000 francs réunis dans nos alentours. Ils sont fondus, et nous avons recours à une loterie, pour nous procurer les moyens de continuer, une loterie avec des ouvrages de dames, des bouteilles de kirsch, des pots de miel, et autres articles qui ne mènent pas très loin. L'idée m'est venue de lui faire un appeau de quelques études, dessins et autres objets d'art, propres par le nom de leurs auteurs à nous faire placer des billets. J'ai été très gracieusement accueilli par mes collègues : nous avons des ouvrages d'Anker, des trois Berthoud, Bachelin, Bocion, Burnand, Jeanneret, Veillon, Vuillermet. Quand on se décide à être indiscret, il vaut autant l'être tout à fait, et je me risque. Vous avez tant d'études : n'y en aurait-il point une à laquelle vous tenez moins qu'aux autres ? C'est celle-là qu'il nous faudrait, avec une signature. Si ma demande vous ennuie, ce qui est fort possible, je comprendrai que vous m'envoyez promener sans me répondre ; toutefois, j'espère que ce ne sera pas le cas. Votre nom figurerait si bien sur la réclame que nous allons faire prochainement, que vous auriez tort de résister. J'aimerais bien pouvoir compter sur vous. Castan est à Concise depuis quelques jours ; je le vois souvent. Il travaille à la Lance. Il a eu l'obligeance de m'offrir une étude sans que je la lui demande. Je m'étais proposé de ne m'adresser qu'aux Neuchâtelois et aux Vaudois ; mais son offre m'a donné la funeste pensée de passer la frontière. Veuillez me rappeler au bon souvenir de vos dames et me croire quand même

Votre affectionné A. DE MEURON.

Ma femme survient et trouve que je suis bien indiscret. Qu'en dites-vous ? A-t-elle tort ou raison ?

Et, quelques jours plus tard :

Merci mille fois de votre charmant envoi, mon cher ami, et de la façon gracieuse avec laquelle vous avez accueilli ma petite indiscrétion. L'église vous en sera reconnaissante, et nous avec. Notre loterie marche, nos lots arrivent petit à petit. Nous aurons vingt-quatre peintures, sans compter les bouteilles de kirsch, qui arrivent journellement, grâce à l'obligeance des collègues et des amis. Anker nous a envoyé une charmante tête d'enfant au fusain ; Vuillermet, une pochade des bords de la Venoge, très intéressante. Je n'attends plus que Burnand, qui s'est annoncé.

Je vous félicite d'être propriétaire de l'esquisse de Léopold Robert dont vous m'avez envoyé la photographie. Je la trouve très intéressante, et suis fort curieux de la voir chez vous. Notre Musée a fait récemment l'acquisition d'une très belle toile du peintre, une scène de brigands d'un très beau caractère et d'une conservation parfaite. Vous devriez bien un jour prendre le train avec Mme Duval. Je vous accompagnerais au Musée et vous ferais voir nombre de choses intéressantes que nous n'avons pu exposer encore. Nos dessins le deviendront certainement, quand ils pourront l'être convenablement, l'année prochaine peut-être, quand les ailes seront terminées. J'ai reçu dernièrement l'avis que le Musée Rath avait acheté l'un des deux tableaux que j'avais envoyés à votre exposition municipale ; cela m'a fait un sensible plaisir. Vous êtes probablement pour quelque chose dans cette décision, et je vous en remercie bien cordialement, si c'est le cas.

Réfléchissez à ma proposition. Vous allez bâtir un musée avant qu'il soit longtemps. Il y aurait des choses à prendre

dans le nôtre, et probablement aussi d'autres à éviter. Plutôt, ne réfléchissez pas, et prenez le train un beau matin. Les impromptus réussissent presque toujours mieux que les projets. Adieu, mon cher ami, et merci encore de votre bon coup de main. Léon Berthoud a fait une campagne à Zermatt, et doit avoir rapporté des choses intéressantes, bien qu'il se dise, comme toujours, mécontent de ce qu'il a fait, ou plutôt de ce qu'il n'a pas fait...

II

Il y avait longtemps que Meuron se préoccupait du peu de soin donné à l'entretien de nos temples et que son âme d'artiste souffrait de l'indifférence des fidèles. L'espèce de délabrement où tombait peu à peu celui de sa paroisse, sans que personne eût l'air d'y prendre garde, ne le laissait pas dormir. Ce petit temple, charmant de lignes et de proportions, mais recouvert d'un triste badigeon écaillé en maint endroit, faisait l'objet d'entretiens fréquents entre Meuron et son pasteur, M. Menthonnex, homme de culture distinguée et doué de goûts artistiques. En 1883, l'occasion se présenta d'elle-même d'aborder la question : des réparations de solidité s'impo-

saient, et la municipalité, assez embarrassée du parti à prendre, consentit avec reconnaissance à remettre la direction de l'entreprise à ces deux hommes compétents et dévoués, qui voulaient en assumer la responsabilité. Ils se firent fort de trouver les fonds nécessaires, avec le concours des communes et de l'État. M. Menthonnex, administrateur entendu, devait se charger des pourparlers avec les autorités et des affaires de finances, tandis que son collègue étudierait avec une pleine compétence les conditions matérielles et artistiques de la restauration. On n'aurait pu trouver d'association plus heureuse qu'entre ces deux hommes qui se comprenaient et entraient sans peine dans les vues l'un de l'autre.

Meuron, il est inutile de le dire, s'était adressé d'emblée à un architecte distingué, ami des restaurations intelligentes : M. William Mayor était homme à comprendre leurs préoccupations artistiques et à partager leur désir de respecter la simplicité de l'édifice et d'éviter toute dépense superflue. Il s'agissait de restituer dans la mesure du possible la physionomie primitive du temple, de dépouiller les arceaux de pierre jaune de la grossière enveloppe de badigeon qui en dénaturait l'aspect, d'en rafraîchir les lignes, les moulures, de redonner aux jolies fenêtres et à la rosace du

chœur des vitraux de couleurs harmonieuses, de restaurer la chaire et les bancs vermoulus, la galerie recouverte d'une couche de plâtre gris, de rendre enfin aux boiseries naturelles et à la pierre le rôle qu'elles jouent dans tout édifice construit avec quelque souci de l'art ; tout cela, en consolidant l'ensemble, de façon à lui assurer une durée indéfinie.

L'artiste nous envoyait, au commencement de septembre 1884, les indications suivantes, pour un article qu'il nous faisait l'honneur de nous demander et que nous l'engagions à écrire lui-même :

J'ai peur des articles comme du feu !... Ne vous remettez-vous pas que je vous ai engagé, prié même de venir me voir pour visiter ensemble notre église et jeter les bases d'un entrefilet bien senti ? Je conviens que je suis plus au courant que vous du sujet, mais l'imprimé me fait peur, mais peur ! Donc je ne ferai rien et vous ferez quelque chose de senti ; je vois déjà ça et vous en remercie d'avance...

L'église est d'une architecture simple et pure. Le chœur est roman, la chapelle de gauche gothique, celle de droite d'un gothique plus récent ; la nef est une grange soutenue par quatre quilles en bois. Jadis voûtée, elle a été détruite par un incendie et refaite telle qu'elle est, c'est-à-dire affreuse. Nos réparations sont : taille en trèfles dans les fenêtres, telles qu'elles ont dû exister ; restauration complète de la chaire ; rosace dans le chœur, avec vitrail donnant en écussons l'histoire en abrégé du pays ; vitraux à toutes les

fenêtres, réfection de tous les bancs, etc., etc. Quatre mille francs souscrits sont fondus, deux mille au moins sont dus ; nous attendons pour payer et continuer.

Pendant plusieurs étés, le digne pasteur et l'artiste présidèrent aux travaux avec une assiduité méritoire, passant de longues heures avec l'architecte et les ouvriers, discutant, conseillant, encourageant ou devisant entre eux, la cigarette aux lèvres, assis sur un bout de mur.

La loterie eut lieu, et fut brillante. Les 8000 billets furent placés au près et au loin, et le travail recommença. Puis, deux ans après, dans l'automne 1885, une vente fut organisée, ce qui paraissait une entreprise un peu téméraire pour de petits villages et avec un public nécessairement limité ; mais l'admirable talent d'organisation du pasteur eut là son plus beau triomphe. Il sut tout prévoir ; et, stimulés par son actif dévouement, les paroissiens des trois villages apportèrent tout ce dont ils pouvaient disposer : dons en nature, produits d'industrie, paniers de fruits, s'entassaient à côté d'ouvrages très variés, sur de longues tables abritées par une vaste tente. Les familles séjournant dans le voisinage n'étaient pas restées en arrière. Au dehors, un buffet abondamment alimenté et des jeux de toute sorte donnaient à cette scène villageoise la gaîté et l'entrain d'une kermesse.

Les enfants, qui étaient en nombre, couraient par là, les mains derrière le dos, selon le mot d'ordre du pasteur, et devant ces étalages si pleins de tentations, il n'y eut pas un désordre, pas une indiscrétion à réprimer.

A une heure de l'après-midi, les trains emportaient dans les deux directions les bienveillants venus à l'appel de leurs proches : on avait alors 2000 francs, et les villageois, l'ouvrage de la matinée terminé, affluaient à leur tour ; s'ils donnaient de bon cœur, ils faisaient aussi de bons coups, tant les prix étaient modestes. Ce fut le moment le plus animé et le plus amusant de la journée. A 4 heures et demie, il ne restait plus sur les tables un seul article : corbeilles de fruits, tonneaux de moût (on était en vendange) s'en retournaient à vide ; on avait misé jusqu'aux moindres chiffons, jusqu'aux tentures rouges et blanches, jusqu'aux fleurs qui décoraient les tables, et le pasteur, la figure épanouie, venait annoncer une addition triomphante de 6000 francs. Comment s'étaient encore trouvés ces 4000 francs ? On ne l'a bien pu comprendre... Bref, ce fut une belle journée pour tous. Quant à Meuron, à côté de la reconnaissance et de la joie de ce succès, le meilleur condiment de la fête était pour lui le sourire joyeux de toutes ces petites mines éveillées qui

lui faisaient cortège, acclamant les poignées de sous qui leur ouvraient l'accès des spectacles et des tables dressées.

Peu de semaines auparavant, M. Menthonnex, terminant les notes qu'il prenait régulièrement, avait écrit : « Le porche est achevé. Aujourd'hui nous avons arrangé le terrain autour de l'église et fermé le chantier. *Loué soit Dieu.* » Cependant l'œuvre, telle que ses promoteurs la rêvaient, n'était point terminée : à peu d'années de là, à mesure que les fonds se trouvèrent, on put encore songer à consolider le vieux clocher, à réparer l'horloge, à refondre et harmoniser les cloches, dont l'âge avait un peu fêlé le timbre : ce fut un beau moment pour tous, lorsque, par un soir d'automne, leurs voix graves et rajeunies retentirent pour la première fois.

Bien peu d'années après, leur sonnerie accompagnait à sa dernière demeure le pasteur, encore jeune, que Meuron avait précédé dans l'éternel repos. Le souvenir de l'un et de l'autre reste vivant dans les villages, et deux plaques commémoratives, placées dans le temple par « la paroisse reconnaissante », rappelleront aux générations futures l'œuvre de dévouement et de piété accomplie par eux.

III

Nous avons fait tout à l'heure allusion, à propos d'Étienne Duval, à la Commission fédérale des Beaux-Arts. Meuron en fit partie dès le début (en 1888) et en fut un des membres les plus écoutés. Il n'avait d'ailleurs qu'une confiance limitée en l'intervention de l'État dans ce domaine; il demeurait persuadé que l'initiative intelligente des particuliers produit de meilleurs fruits que les subventions officielles. Il ne crut pourtant pas devoir refuser d'entrer dans cette commission, où il pouvait, avec quelques collègues partageant ses vues, rendre des services et prévenir des fautes.

C'est à un peintre soleurois, à certains égards extraordinaire, Franz Buchser, que nous devons l'institution de la Commission fédérale des Beaux-Arts. Dévoré du besoin d'agir, de « créer quelque chose », il avait été, une vingtaine d'années auparavant, le promoteur de la Société des peintres et sculpteurs suisses, qui, dans sa pensée, devait devenir une sorte d'Académie des Beaux-Arts et

prendre la direction du mouvement artistique dans notre pays. Grâce au bon sens de M. van Muyden, de Genève, la chose prit une tournure plus modeste, — et plus utile : au lieu d'une société patronnant officiellement les artistes, on eut une société amicale, exempte de toutes allures autocratiques, servant simplement de lien entre tous ceux qui pratiquent les arts, et capable par cela même de prendre en main, au besoin, leurs intérêts professionnels.

Cependant, Buchser poursuivait son idée d'une direction officielle des arts; il fit des tournées dans divers cantons, vit les hommes influents, plaida la cause qui lui était chère avec un feu et une ténacité irrésistibles. Sa stature de tambour-major et ses yeux flamboyants ajoutaient quelque prestige à l'assurance de sa parole. Il fit si bien, que les Chambres entrèrent dans ses vues et qu'il eut cause gagnée : la protection officielle des beaux-arts fut instituée en Suisse; une subvention de 100,000 francs fut inscrite au budget.

Meuron ne vit pas ce succès avec plaisir. Il craignait que la protection, superflue pour les vrais artistes, profitât surtout aux médiocres, qu'il vaut mieux ne point encourager; il redoutait des cadeaux faits par l'État à tel musée qui peut-être ne les apprécierait pas, car on n'apprécie guère ce

qui n'a rien coûté; il redoutait aussi certaines influences, certaines tendances artistiques dont il n'attendait rien de bon.

Il nous écrivait le 31 octobre 1888, après les premières séances de la commission récemment constituée :

La commission n'a jusqu'à présent rien fait que discuter son règlement, qui est maintenant soumis à l'approbation du Conseil fédéral. La besogne faite n'est pas riche, selon moi : un règlement, c'est fort beau; on dit qu'il en faut un, soit; ... il peut servir à enterrer les bonnes idées. Quant aux moyens de relever le niveau de l'art, il en a été assez peu question, quoiqu'on en ait beaucoup parlé.

Suivent des détails et des appréciations qui ne manquent pas de piquant et que, pour cela même, nous préférons taire. Ils nous montrent les illusions de certains partisans du système des subventions, imbus de l'idée, dit Meuron, que tout ce qui a été n'est plus et ne doit plus être, et que l'art ne comptera que depuis 1890.

Tout n'est encore qu'embryonnaire, ajoute-t-il, mais je n'augure rien de bien fameux... Qu'on fasse ce qu'on voudra, on ne créera pas un art national tout d'un coup; mais une chose est sûre, ou tout au moins fort à craindre, c'est que tout cela ne rende la vie plus dure aux centres qui existent déjà, — comme chez nous, par exemple..... Au fond, jusqu'à présent, on n'a discuté qu'une chose sans le dire, c'est de rogner les prétentions du *Kunstverein* suisse,

qui s'est cru — et se croit encore — l'organe naturel de tout ce qui a trait au domaine de l'art.

Un an plus tard, voyant quels appétits éveillait parmi les artistes l'institution nouvelle, il parlait à Gustave Jeanneret de « cette commission qui me paraît vouée aux dieux infernaux dès son berceau, sous la forme de peintres qui ne rêvent que grands prix. »

Il exprimait la même perplexité à son ami Pierre de Salis, et ajoutait: « Je n'osepresque pas le dire, mais je ne serais point fâché de voir un déficit dans le budget fédéral amener une réduction de cette subvention, dont je n'augure rien de fameux. » S'il eût vécu deux ans de plus, il eût pu voir, en effet, la subvention fédérale réduite de moitié, en dépit des protestations des artistes, qui ont pris goût à cette manne officielle.

Malgré ses prévisions défavorables, Meuron mit au service de la commission fédérale son rare bon sens, sa clairvoyance tranquille et son esprit toujours conciliant. La commission ne borna heureusement pas son rôle à l'achat d'œuvres d'art; elle poussa à la décoration d'édifices publics, tels que l'École polytechnique, le Palais fédéral de Justice, le Musée national, — ce qui est une des formes les plus intelligentes de la protection.

Ces réunions périodiques, où il se rendait, comme on l'a vu, avec son ami Duval, maintenaient Meuron en relations cordiales avec l'élite des artistes suisses et au courant des questions qui se posaient : nul ne les étudiait avec une plus naturelle impartialité que lui. A cette impartialité tous rendaient hommage ; mais on n'a peut-être pas assez remarqué qu'elle venait de son extrême modestie autant que de sa parfaite bienveillance. Quelle que fût la vivacité de ses convictions ou de ses impressions, il ne les tenait point pour la formule absolue du vrai et ne se croyait pas autorisé à les imposer à d'autres : il ne tranchait pas, il attendait que la lumière se fît.

IV

D'année en année, la diversité des occupations et des intérêts absorbait ses journées. C'étaient les séances du Grand Conseil vaudois, où il siégea comme député de Concise pendant une législature, ou encore l'œuvre de l'Enfance abandonnée, dont il avait accepté la présidence, ou telle

autre tâche à laquelle il se vouait sans réserve, dès qu'il en assumait la responsabilité. Il ne s'absentait d'ailleurs pas volontiers; de plus en plus ami de son chez lui, il n'était jamais oisif un instant: « Quand je ne peins pas, écrivait-il à Zelger, j'ai toujours quelque chose qui m'intéresse à faire, et je ne m'ennuie jamais. » Ce « goût à l'ouvrage », qui était un des traits caractéristiques de sa nature, se plaisait aux travaux les plus variés: « Si je n'avais pas la peinture, disait-il, je serais le plus heureux des hommes, » — car il n'était pas sans quelque remords de ses infidélités. « J'ai renvoyé de t'écrire, dit-il dans une lettre à un neveu, parce que je me suis laissé détourner de mes affaires par la présence d'un ouvrier antiquaire qui restaure les bahuts que j'ai retenus de Zelger. Nous travaillons plus ou moins ensemble, et cela m'amuse beaucoup. »

Un jour, il avait accordé l'hospitalité du port de Corcelles à un Parisien en vacances, grand amateur de pêche. Il le fit causer: c'était un sculpteur sur bois; et les nouvelles lumières qu'il tira de ces entretiens passagers stimulant son ardeur, il se fit envoyer peu après par lui toute une collection d'instruments délicats pour compléter les nombreux assortiments qui déjà garnissaient son tour. Il se mit ainsi en mesure d'aborder un tra-

vail qui, pendant plusieurs mois, fut un de ses plus vifs plaisirs. C'était une sculpture à jour destinée à couronner les bancs des deux chapelles de l'église de Concise, au-dessous de deux grandes fenêtres. La grille de bronze de San Rocco à Venise, dont il avait rapporté la photographie, lui servit de thème, et la surprenante réussite de ce travail d'un novice faisait dire à un sculpteur de ses amis : « Ce diable d'homme, qui n'a jamais tenu un ciseau ni appris la technique du métier, exécute en s'amusant des morceaux qui demanderaient à d'autres des années d'étude. »

Un succès analogue avait accompagné son premier essai de faïence décorative, destinée à la frise du porche de Corcelles. « Je vous aurais écrit plus tôt, dit-il à Zelger, sans un travail que je tenais à finir : une frise d'enfants à reproduire en faïence pour ma porte d'entrée. Je vais l'expédier à Genève, où mon beau-frère me la fera exécuter et cuire. *Glück zu!* » Il avait conçu l'idée de ce motif en suivant le travail du sculpteur Iguel, occupé à décorer les montants du porche, terminés par quatre têtes très heureusement trouvées qui représentaient les quatre saisons. Une peinture de Raphaël avait suggéré à Meuron le sujet de cette frise, gracieuse allégorie dont l'exécution fut pour lui un véritable amusement. Il en reprodui-

sit plus tard la donnée, en la modifiant, dans quatre médaillons, figurant les quatre éléments, dont il décora les dessus de portes du salon de son beau-frère. C'était le moment où l'on commençait chez nous à associer la céramique à l'architecture; son beau-frère, à qui l'unissait une étroite et ancienne amitié, venait de transformer son laboratoire de chimie en un atelier de céramique dont il lui offrait l'usage. Inventeur du four à gaz qui porte son nom et qui, dans ses multiples applications, rend encore d'inappréciables services à l'industrie et à la science, Adolphe Perrot venait d'employer son appareil à la cuisson des faïences grand feu. [1] Le côté artistique de cette industrie avait éveillé dès l'origine l'intérêt de Meuron et ouvert des horizons nouveaux à sa curiosité: plusieurs années durant, la construction de la belle demeure du coteau de Chambésy, dont l'habile architecte Goss réussit à faire une véritable œuvre d'art, tint une place très grande dans les préoccupations du peintre de Corcelles. Avec nos mœurs

[1] Son atelier du N° 10 de la rue de l'Hôtel-de-Ville, à Genève, fut, grâce à l'initiative désintéressée de son créateur, mort peu d'années plus tard, l'origine de la classe de céramique à l'École municipale de Genève, actuellement en pleine prospérité. L'emploi du four à gaz s'est répandu rapidement à l'étranger. Plusieurs mémoires scientifiques en font mention et lui attribuent un rôle important.

démocratiques, l'occasion est rare, en effet, pour l'architecte de donner essor à ses aspirations, et ce fut pour Meuron une vive jouissance de discuter les plans avec Goss et d'en discourir avec son ami. Plus tard, lorsque s'imposa la question délicate de la restauration des voûtes de l'église de Concise, ce fut Goss qui, entrevoyant des difficultés et des dépenses exceptionnelles, suggéra l'idée d'un plafond en boiserie qui rappelle les vieilles basiliques.

V

Si je ne t'ai pas encore écrit au sujet de tes dessus de portes, mande-t-il à son beau-frère, c'est que j'étais attendu au Creux de la Pey et que j'avais une quantité de choses à débarrasser auparavant. Et puis, une fois là-haut, tu sais, on ne peut dire comment coule le temps. A peine levé, on déjeune et l'on part, pour rentrer affamé le soir. On dîne, on prend le café, le pousse-café, puis on cause. C'est tout ce qu'on peut faire, et on n'y manque pas, ceux au moins qui ne s'assoupissent pas avant l'heure. Quant à M... M..., il dort ses deux bonnes heures, après quoi il est éveillé comme un pinson et ne peut plus gagner son lit.

On voit que la chasse était toujours un des très vifs plaisirs de Meuron : chaque année, la passe de

la bécasse le retrouvait au Creux de la Pey, entouré d'un cercle d'amis qui avaient battu les bois avec lui dans sa jeunesse, et que, peu à peu, remplaçaient de plus jeunes à mesure que disparaissaient les anciens; mais ni lui, ni les jeunes ne s'apercevaient de la distance que l'âge mettait entre eux. Meuron n'aurait pas voulu, sans raison majeure, manquer à ce rendez-vous traditionnel.

C'est de nouveau une semaine de chasse, écrit-il encore à son neveu, qui a retardé ma visite, ou, pour parler plus exactement, une semaine de montagne qui avait été destinée à la chasse, car dès le second jour la neige nous cloîtrait dans la maison. Nous en sommes repartis le sixième jour avec deux pieds de neige et pas de chemin frayé. Nous avons mis deux heures à faire deux kilomètres. C'eût été amusant sans l'extrême fatigue. La semaine précédente, j'avais été coucher seul là-haut et avais eu la chance de tirer deux coqs de bruyère en moins d'un quart d'heure, — un quine de chasseur!... A cette heure, nous chassons un autre gibier: j'ai acheté quelques filets, et le jardinier, qui est fils de pêcheur, va les tendre et les relever de bon matin. La trentième palée a figuré aujourd'hui sur la table, avec une truite de contrebande, qui est venue se fourvoyer dans nos filets et qui est parvenue jusqu'à la poêle sans alerte de gendarmes.

Le lac avait exercé de bonne heure sur Meuron un attrait presque aussi vif que la montagne, et depuis l'abaissement du niveau des eaux par suite de la correction du cours de l'Aar, l'étendue con-

sidérable de grèves laissées à la culture, au bas de sa propriété, devint un champ nouveau pour son activité. Il mit un intérêt particulier à propager ses plantations sur tout l'espace libre, draînant et plantant chaque année de plus grandes étendues, qu'il alimentait par les semis de ses pépinières, soignées avec une sollicitude toute paternelle. Ce fut un amusement pour lui de faire venir toutes les essences amies des terrains humides et pierreux, et de faire succéder aux vernes et aux charmes, qui croissent spontanément sur les grèves, les pins d'Autriche, les planes et surtout les chênes d'espèces diverses.

Son beau-frère s'y employait et lui envoyait chaque automne de petits sacs de noix de Canada, de marrons d'Inde et surtout de glands superbes, crus sur son terrain. Un de ces envois, qui se répétaient chaque automne, donna lieu à la lettre suivante, adressée par Meuron à un enfant de cinq ans, qui, chargé cette fois-là de la récolte, avait malicieusement glissé dans le sac un gland de parapluie, assez pareil de forme et de nuance à ses compagnons :

En les triant, j'en ai trouvé un d'une variété bien extraordinaire, tout à fait inconnue pour moi. Aussi je te le renvoie pour que tu cherches à te rappeler sous quel arbre tu l'as trouvé. En attendant, je l'ai baptisé : *Quercus Guil-*

lelmus Perrotiana. C'est une variété nouvelle et qui pourra faire ta fortune. Les nouveautés se paient des prix fous ; un Anglais payait l'autre jour 25,000 francs une orchidée nouvelle. Fais des recherches, et dis-moi franchement ce que tu en penses et si nous devons lui maintenir son nom, ou le remplacer par celui de *Quercus Parapluviana,* ce qui gâterait considérablement les choses, je n'ose te le cacher.

En peu d'années, les terrains vierges s'étaient couverts de jeunes plantes ; celles-ci atteignirent bientôt une stature assez respectable pour former une avenue bien fournie qui descendait au port ; il put même commencer, dans les dernières années de sa vie, l'exploitation des hauts fourrés, au travers desquels il ouvrit de larges chemins ombragés, conduisant d'un bout à l'autre de ses récentes acquisitions. Il avait canalisé les sources folles qui couraient au hasard en bas les tranchées de la voie ferrée, et en avait formé un assez vaste étang destiné au patinage, et dans lequel il rêvait aussi de se constituer un vivier, pour y élever diverses sortes de poissons.

Le port est à deux pas, et de la jetée, très prolongée, la vue s'étend au large, embrassant toute l'étendue du lac. Sur le terre-plein, surélevé de quelques marches, qui domine le port, il avait établi le pavillon de la Chasse et de la Pêche, qui figura, en 1887, à l'Exposition fédérale d'agriculture à Neuchâtel.

Le pavillon, écrivait-il le 18 janvier 1888 à un neveu, est installé depuis longtemps. Nous en avons fait la surprise à ta tante et à ta cousine à leur retour d'Angleterre. Une fois en place, c'est beaucoup plus grand que je ne l'avais d'abord imaginé. Trois bateaux et la grande caisse que tu connais y sont installés, et l'on y danserait encore une ronde pour se réchauffer. Nous l'aurions fait volontiers aujourd'hui. Cette bise enragée a produit sur les bords du lac des aspects groënlandais très curieux ; ce sont des amoncellements de glace qui font penser aux mers polaires, avec des bruits sourds et sinistres de glaces qui s'entrechoquent et s'engouffrent sous les banquises. Il faut absolument que tu viennes voir cela avant la débâcle.

Dans le pavillon avait trouvé place le plus bel assortiment d'engins de pêche qu'un amateur puisse rêver, sans parler de l'attirail du peintre jaloux de saisir au passage ces fugitifs effets, qui font le désespoir de l'artiste pris au dépourvu. Quelques pochades piquées à la paroi, au-dessus des rames et de la canardière, complétaient l'aspect pittoresque de ce chalet si aimé du maître. Et comme, de cette plateforme, la vue était, selon les caprices du ciel et de la saison, aussi changeante qu'étendue, comme des sièges hospitaliers y attendaient le visiteur, il était rare qu'une journée passée à Corcelles ne se terminât pas par une promenade au bord du lac. Le ciel enflammé du couchant empourprait les eaux, et bientôt la lune, montant comme un globe d'or, y traçait son large

sillon. On s'oubliait là, dans les belles soirées d'été, à respirer la brise du lac; on s'y chauffait encore au soleil d'automne.

Pendant les quinze dernières années de Meuron, ces grèves furent un des charmes les plus vifs de sa journée; il ne s'en passait aucune sans qu'au sortir du travail de l'atelier, il prît, suivi de son chien, le chemin qui descend vers le lac à travers les prairies; il y trouvait toujours quelque chose à faire, quelque amélioration à réaliser. Souvent, un ami l'accompagnait, et parfois un incident comique venait faire diversion.

« Nous descendions un jour, nous raconte un de ceux qui ont fait le plus souvent avec lui cette promenade favorite, nous descendions vers la grève, devisant art et scènes de chasse, tout en admirant le lac, les Alpes et la silhouette délicate des montagnes qui bornent le tableau du côté du couchant; grisés par ce soleil du soir qui répand sur l'eau des teintes somptueuses, intéressés par les mille détails qu'un œil d'artiste saisit au passage et dont il jouit délicieusement, nous faisons halte près de la loge du garde-voie: un train va passer; tout en causant, nous attendons devant la maisonnette, avec son jardinet et ses poules... Tout à coup, un cri aigu, angoissé, lamentable... puis une chasse haletante dans les fourrés qui bordent la ligne.

« C'est ce diable de chien qui fait des siennes! » s'écrie le peintre en s'élançant. Et, de fait, le malheureux animal, après une course folle, arrive, une poule morte pendant au museau. Il rampe, se traîne vers son maître, implorant merci. Mais le maître connaît la recette souveraine qui guérit les convoitises coupables. Saisissant le chien par le collier et sa victime par la tête, il fait décrire à la poule un moulinet vertigineux, forgeant à chaque tour sur la tête et sur le dos du coupable et lui administrant une poulardée dont on parle encore. Le chien hurlait, les plumes volaient, décrivant un soleil autour de l'animal. L'homme, la poule et le chien, enveloppés dans ce nuage de plumes, formaient un groupe d'une ineffable drôlerie... » Ce remède, plus bizarre que cruel, eut un plein succès, nous a-t-on dit.

VI

Bien qu'il fût pris par tant d'intérêts divers, l'artiste n'était point mort; il n'était pas même endormi : nous le retrouvons, le 18 août 1886, en Valais, établi chez des amis, en pleine possession

de sa verve et de son entrain. M. Alexandre de Dardel avait mis à la disposition du peintre un chalet-refuge, situé à trois heures au-dessus des Mayens de Nendaz. Toute la famille l'y avait accompagné le jour de son installation, « une vraie caravane, » écrivait-il à sa femme.

Mardi, 18 août 1886. Monté hier par un temps superbe. Il s'est gâté, comme de juste. Pluie magnifique depuis midi. Mais le refuge est chaud, et il n'y a pas trop de gouttières.

Le 19 août... Cette vie dans le refuge me rappelle tout à fait la Bettenalp, et je suis bien content de la reprise après trente ans écoulés. Le site serait charmant, si l'on n'avait eu la malheureuse idée de dessécher un petit lac qui était au pied du chalet. Beaux arbres, forêts presque vierges. Hier, nous avons eu la visite du Dr D. et d'Otto, qui nous apportaient des vivres et des journaux, bravant la pluie... J'ai deux études à vingt minutes d'ici. Je pense que nous y serons encore deux ou trois jours, si le temps est au beau. Je ne fais pas d'imprudence, je suis bien ; mais je passe un peu trop à l'état de cuisinier... Nous avons un homme avec nous, un pauvre chasseur, qui ne sait pas faire notre cuisine. Cela nous prend un certain temps, et ce n'est pas toujours drôle, surtout de relaver la vaisselle.

Il fallut bientôt redescendre.

La pluie continue, écrit-il le 24 août, et c'est dommage, car je suis en train. J'ai commencé hier une étude dans le village, et j'aimerais emporter au moins celle-là terminée, mais toutes les espérances de beau temps ne sont que leurre.

Entre temps, je peins des panneaux sur les portes des armoires : ce sera une surprise pour Alexandre, qui revient lundi ou mardi. J'avais commencé deux études près d'une cascade, mais il a fallu redescendre et les laisser en plan. J'ai eu, malgré tout, un bon bain de haute montagne. Les alentours du refuge sont si pittoresques, que je me croyais revenu au temps de mes campagnes alpestres…

26 août. J'ai pu retourner à mon étude et lui donner une bonne séance… Je suis en verve ; l'air me va, et je trouve chaque jour le pays plus joli et plus intéressant. Je me prends à aimer les mélèzes, qui se marient si doucement avec la verdure des prés, fournis d'une herbe plantureuse. Sans aller si haut que le refuge, où on est dans la haute région alpestre, il y a ici autour beaucoup de motifs, et l'air et la température sont toujours doux malgré la pluie… J'ai bien joui de ce séjour et de peindre de nouveau d'après nature ; je me suis remis en contact avec elle, et s'il y avait plus de force, je me sentirais revenu à l'ancien temps de la Bettenalp et de la Bernina.

L'été suivant, il bouclait de nouveau son sac. Le 15 août 1887, il écrit de Corcelles à son ami Fritz Landry :

J'ai pensé souvent à vous au Creux de la Pey, où nous avons passé huit jours. La *galline* était morte ; les quilles ne battaient que d'une aile. J'ai arraché non sans peine une étude à mon inertie. Je crois qu'elle ne vaut pas cher, mais enfin elle est là. Je vais aller à la Schynige Platte quelques jours. Je me le suis promis cet hiver. Mais l'entrain n'y est pas. Peut-être viendra-t-il sur les hauteurs. Que fait Jeanneret ? Dieu sait tout ce qu'il a peint, lui !

Il lui fallut attendre le beau temps quelques jours à Wilderswyl, chez son ami Boutibonne, puis il gagna la Schynige Platte : « Enfin m'y voici ! » écrit-il tout joyeux à sa femme. Et il se remet à l'œuvre, refaisant, comme il dit, « son apprentissage » de peintre d'après nature.

Ce matin, j'ai fait une petite étude sur le sommet de la Dauben, ici près. La vue y est magnifique, et on plonge sur les deux lacs, et sur l'autre revers on a le panorama voisin des grandes Alpes jusqu'au Wetterhorn, d'un côté, et la Blumlisalp, de l'autre, puis le Niesen, le Stockhorn, Thoune. J'ai réussi à dénicher un petit garçon, vacher du voisinage, qui vient me porter mon bagage. Au retour, c'est moi [qui le porte], mais comme c'est à la descente, je le fais sans peine. Ma blouse m'est précieuse. Pour l'après-midi, où je suis à l'ombre de la montagne depuis trois heures, j'endosse mon paletot, puis la blouse, enfin le châle. Je dois avoir l'air d'une botte de foin ; mais comme je suis dans un fond où personne ne passe et où les corbeaux et les marmottes seuls me peuvent voir, j'en prends mon parti.

J'ai découvert, écrit-il à F. Landry, un trou au fond duquel est une *gouille* (une mare) en face d'un beau rocher. Peut-être y a-t-il matière à quelque chose, mais l'étude est encore bien mauvaise. Pauvre Auguste Berthoud ! Décidément, jamais personne n'a peint des terrains alpestres comme lui. Je doute même qu'il revienne jamais une nature douée de tout ce qu'il faut, amour, patience, et le talent et la volonté. Tout ce coin-ci chante Berthoud sur tous les tons. ... Il me faudrait ce qu'il avait.

Hommage touchant dans sa modestie, rendu par l'artiste sexagénaire au camarade de ses premières campagnes, à l'ami éprouvé qu'il venait de perdre.[1]

Vous ne sauriez croire, écrit-il encore à Alfred Berthoud, comme les terrains et les montagnes sont beaux par ce beau temps. C'est une jouissance qu'on reçoit par tous les pores. Il fait chaud, agréable ; les terrains posent si bien ! Dommage seulement que ce magique soleil pose si mal... Je compte rester ici tant que le temps sera beau... Je brûle la chasse cette année, et sans regret, et je me borne, tout en faisant mon étude du soir, à surveiller une famille de marmottes qui tourne autour de moi et siffle chaque fois que je me lève. Les montagnes étaient féeriques ce soir, et le silence imposant : pas un bruit ; parfois le croassement d'un corbeau ou une pierre qui se détache, ou, dans le lointain, un *iodel* deviné. C'est une vraie jouissance que cette séance sur le pinchard, loin de tout le monde. Dommage que la peinture soit si difficile, et qu'à soixante-quatre ans on ne soit guère plus avancé qu'à trente ; l'entrain y serait, mais la force, bernique ! Ces terrains si captivants, que plus on en prend, plus on en voudrait, sont diaboliques ; il faudrait des pinceaux enchantés pour s'en tirer avec honneur, et non la lourde patte d'un sexagénaire... Et puis, à quoi ça rime-t-il ? Qui peut ou veut apprécier la peine qu'on s'est donnée ?... Il faut croire qu'il y a de l'enchantement, puisque j'y reviens encore... Chaque coin me rappelle le pauvre Berthoud. L'a-t-il arpenté et peint ! Et cependant j'ai trouvé des choses qui ne le rappellent en rien.

[1] A.-H. Berthoud était mort quelques mois auparavant, le 13 mars 1887.

Puis la pluie est revenue, et le brouillard. Meuron parle de quitter la partie :

Ce genre de vie n'est plus de mon âge, écrit-il aux siens. Ce va-et-vient, cette maison qui résonne comme un tambour, que chaque porte fait trembler en se fermant, et puis les chevaux qui frappent du pied pendant la nuit ; la voix nasillarde des Allemands qui domine par trop et finit par m'agacer ! Hier, j'avais en face de moi, rouge comme une cerise, une dame qui parlait haut d'une façon insupportable et comme si la table entière eût dû trouver plaisir à l'entendre !... Tout ceci fait que je me réjouis d'être à Corcelles. Et pourtant je suis très content d'avoir pris courage pour grimper jusqu'ici... Tu ne te représentes pas combien ces montagnes sont belles avec l'éclairage du soir et du matin. Et les terrains ! On en aurait pour une saison entière, si on s'y laissait aller.

Il prolongea cependant son séjour, et y gagna une agréable connaissance :

J'ai rencontré un Anglais comme je les aimerais tous... C'est un M. Townsend, membre du Parlement et botaniste, en relation avec Boissier, Burnat, etc... Il est accompagné d'un petit chien basset qui ferait le bonheur de Gaby. On lui met un morceau de sucre sur la table en disant : « De Gladstone ! » — il n'y touche pas ; on le prend et le repose : « De lord Salisbury ! » — et le voilà happé. Cette après-midi, il m'a accompagné à mon étude, et pendant qu'il était assis à examiner les plantes, son chien s'est mis à hurler sur les hauteurs ; il est allé à sa recherche, et à mi-chemin m'a crié qu'il était dans un trou de marmotte. Appel, sifflet, tout était inutile ; mais il entendait la bête.

Enfin, après avoir envoyé chercher des hommes avec des pioches, le chien est ressorti sain et sauf. C'est la marmotte qui a été blessée; il en a été quitte pour l'émotion.

3 septembre. La pluie s'est mise de la partie... Ce matin, brouillard, que perce le soleil de temps à autre. On dit qu'il fera beau, mais le beau de tout le monde n'est pas toujours celui des peintres... C'est décidément une vocation qui exerce la patience, surtout dans les Alpes, où le moindre nuage peut vous jouer un tour pendable. Si je ne rapporte pas grand'chose, au moins me suis-je rafraîchi au contact de la nature.

VII

Deux séjours à Paris le remirent en contact avec l'art contemporain. Il fut, en 1887, c'est-à-dire peu avant le séjour d'alpes que nous venons de rappeler, voir l'exposition Millet et le Salon. Il vit aussi ses anciens amis Ehrmann, Charles Clément, Boutibonne, puis un jeune collègue qu'il avait, dès ses débuts, tenu en haute estime, Paul Robert, alors établi à Paris. Il visita avec lui le Louvre et le Luxembourg, où de notables changements étaient survenus depuis son dernier séjour.

Deux ans plus tard, au commencement de l'été 1889, il fut rappelé à Paris en qualité de membre du jury international. Il travailla avec une quarantaine de collègues français et étrangers, sous la présidence de Meissonnier. « Que c'est bête, ces récompenses ! écrivait-il à Gustave Jeanneret. Gardons-nous-en chez nous comme de la peste. »

Sa famille ayant séjourné à Paris une partie de ce temps, nous n'avons de lettres que de la dernière période ; elles ne laissent pas d'être parfois assez piquantes.

Paris, Hôtel Voltaire, 2 juillet. Il ne s'est guère passé de chose à vous raconter depuis votre départ. La besogne est d'une monotonie qui lasse. On commence tous les jours à huit heures, pour ne finir qu'à six heures du soir. C'est fatigant, et quelquefois écœurant. Elle est faite légèrement le plus souvent, et il est difficile qu'il en soit autrement. Nous n'en sommes qu'aux deuxièmes médailles, qui sont encore loin d'être achevées ; viendront les troisièmes, puis les mentions. C'est une vie dont je verrai la fin avec plaisir.

Figure-toi que Meissonnier s'est marié entre deux séances, hier, et que nous allons le voir reparaître à huit heures ce matin. Le jury lui donne un dîner demain. Cela ne me sourit guère, mais il serait peu politique de refuser de m'y associer. Je ne suis plus fait pour ce tourbillon, et me réjouis bien de retrouver l'air pur de la campagne. Cette vie de Paris ne doit pas être désapprise, mais je vois qu'elle conserve ceux qu'elle ne tue pas. Le peu de contemporains qui me restent sont plus alertes que moi.

6 juillet... Ces travaux du jury excèdent, et donnent parfois des résultats si absurdes!... La seule chose agréable, ce sont les connaissances que j'ai faites ou refaites. Je n'ai pas été à l'Élysée, pas plus qu'à l'Opéra ; après ces longues journées, je ne me soucie que de me reposer avec quelque ami.

7 juillet. Hier, j'ai déjeuné avec Gérôme et Bouguereau. C'est le côté agréable de ma mission : les connaissances et le ton de camaraderie sans pose. Je ne te parle pas du dîner Meissonnier, cela me mènerait trop loin. C'est inconcevable tout ce que peut engloutir de flatteries ce petit homme! Ce qui l'est plus encore, c'est la verdeur avec laquelle il supporte ces longues séances, toujours le premier là, et se mariant dans l'intervalle, à soixante-quinze ans ! J'ai reçu une carte pour l'Élysée jeudi, et je crois que j'irai pour avoir vu les appartements, qu'on dit superbes... J'espère aller voir quelques ateliers quand nous serons hors de presse, mais tu peux être sûre que je ne ferai pas long feu, une fois la chose terminée.

12 juillet. La fin approche, Dieu merci !... A la suite de quoi, tout le jury ira dîner à la campagne à Bas-Meudon. J'ai fait bonne connaissance avec tous mes collègues, qui sont fort aimables avec moi. C'est le souvenir le plus agréable que je rapporterai de mon séjour.

13 juillet. Le dîner d'hier au Bas-Meudon, soi-disant pique-nique, mais offert en réalité aux étrangers par les membres français du jury, a été très gai et cordial. Il n'y a que des Français pour avoir cette bonne grâce. Américains et Anglais ont eu les honneurs, et leurs discours respiraient un enthousiasme senti. Le dîner avait lieu sur une terrasse au bord de la Seine, en face d'un paysage du soir

magnifique. On est revenu dans une grande patache qui nous a déposés devant l'hôtel de Meissonnier, qui avait été encensé à nouveau. Nous lui avons dit là notre dernier adieu... J'ai renoncé à l'Élysée définitivement, à cause de la chaleur; l'idée d'aller en habit noir dans cette cohue ne me souriait pas du tout.

16 juillet. J'ai employé ma journée à faire des visites. J'ai vu Français et Bouguereau, et passé chez eux de très agréables moments. Chez Bouguereau, j'ai fait la connaissance de Benjamin Constant et vu chez les trois des choses intéressantes. Je me suis réconcilié en partie avec la peinture de Bouguereau en voyant ses études et ses tableaux commencés. Quant à B. Constant, sa peinture m'a toujours plu et son exposition cette année était remarquable, ce qui ne l'a pas empêché d'être victime d'une cabale qui lui a fait manquer de deux voix la médaille d'honneur. On en a beaucoup parlé et on en parle encore beaucoup dans le monde des artistes.

Il y aura des mécontents chez nous, comme il y en a ici; mais si j'ai fait tort à quelqu'un, c'est certainement bien involontairement.

Meuron n'avait plus exposé à Paris depuis 1867. Il était arrivé à l'âge où les rêves de gloire ne nous tourmentent plus guère, où l'on contemple avec philosophie les ambitions en lutte. La dernière exposition à laquelle il avait pris part hors du pays était celle de Vienne, en 1873. Il écrivait à ce propos à Bachelin :

J'ai reçu il y a quinze jours un avis officiel m'annonçant que le jury m'avait décerné une médaille. Je ne puis dire

que ça m'ait ému ; cependant j'aurais été un peu mortifié de n'en pas avoir ; ça m'aurait semblé une sorte de mise au rancart, et ça fait toujours un certain effet, quand la cinquantaine a sonné. « Oui m'sieu, comme dit l'ami Anker, elle a sonné il y a aujourd'hui un mois, ça y est. »

CHAPITRE XII

DERNIÈRES ANNÉES

Deuils et séparations. — Mort de Paul de Meuron. — La mosaïque du Musée. — Séjour d'études à Paris. — Dernière saison à la montagne. — Meuron et les jeunes : l'ami, le conseiller. — Exécution du carton de la mosaïque. — Séjour auprès de Meuron de ses amis Ehrmann. — Un portrait de jeune fille. — Mort d'Albert de Meuron. — Confiance en Dieu. — Conclusion.

I

La soixantaine était venue à son tour, et le peintre commençait à ressentir sérieusement le poids de l'âge. Ses lettres à ses amis prennent l'accent de mélancolie de l'homme qui sent approcher le terme du voyage et qui voit tomber l'un après l'autre ses compagnons de route. Coup sur coup, en moins de dix ans, la mort enleva plusieurs de ses collègues les plus aimés : en 1884,

Édouard DuBois; en 1887, Auguste Berthoud; en 1890, Auguste Bachelin; puis Léon Berthoud en 1892. Il leur rendit un dernier hommage en organisant, avec sa sollicitude et son goût ordinaires, des expositions de leurs œuvres, qui furent pour Neuchâtel autant d'événements artistiques, dont l'importance ne passa point inaperçue dans le reste de la Suisse. Grâce à ces expositions posthumes, le talent de chacun de ces peintres fut mis en lumière et en honneur comme il le méritait.

Paul de Meuron, toujours prêt à accomplir le bien sans bruit, avait secondé son frère en ces diverses occasions de tout son dévouement et de tout son savoir-faire. Il fut à son tour enlevé subitement en avril 1893. Albert avait perdu quelques années auparavant ses deux sœurs et son beau-frère Perrot, de Chambésy.

Parmi tant de deuils, on comprend que la perte de Paul de Meuron, qui avait été en bien des choses, durant de longues années, son collaborateur intelligent et discret, lui fut particulièrement douloureuse. Il y fait allusion dans la lettre suivante, adressée des bains de Lavey à Fritz Landry:

30 mai 1893... Le masseur me triture les mains, les épaules et les jambes. C'est le grand jeu. Le gaillard a une

poigne d'enfer et me fait mal de temps en temps; mais c'est un gentil garçon, et je le fais causer; il a des bras superbes et serait un beau modèle, bien sûr.

Du reste, le pays est charmant, la verdure délicieuse, mélange de pins, d'acacias, de chênes et de frênes, piquée de temps en temps d'un alizier ou d'une autre essence. Le Rhône coule à deux pas; sa rumeur vous fait souvent croire à la pluie la nuit. Si vous saviez comme les montagnes sont jolies de ma fenêtre!..

Dire qu'il y a déjà six semaines et plus que nous enterrions ce pauvre Paul! La vie coule sans s'arrêter, on est bien forcé d'aller avec elle, mais c'est un vide qui ne se remplira pas; je ne puis encore m'habituer à l'idée qu'on ne le reverra plus.

27 octobre 1893... Je suis descendu avant-hier de la montagne, où j'ai bien joui de ce beau temps, revu mes anciennes études, repassé des souvenirs, et dit un adieu final à la chasse, qui ne valait rien du reste et pour laquelle mes pattes ne vont plus.

Peu de temps auparavant, il écrivait au même ami : « Je veux aller au Creux de la Pey quelques jours, après quoi on se remettra sérieusement à la mosaïque, si la commission du Musée accepte le projet. »

Cette mosaïque, c'était le dernier rêve de l'artiste, l'œuvre qui devait occuper les dernières années de sa vie. Il s'agissait de décorer le fronton du Musée des Beaux-Arts de Neuchâtel, dont Paul Robert venait de décorer l'escalier. Meuron avait

suivi avec un profond intérêt les diverses phases de l'œuvre de Robert. Mais tandis que celui-ci était dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent, Meuron sentait de plus en plus le fardeau des années et les entraves qu'apportaient au travail le déclin d'une santé autrefois vigoureuse. Il avait dû faire diverses cures, à Allevard et à Yverdon, pour des maux de gorge; puis les rhumatismes, aggravés par son dernier séjour dans l'Oberland, s'étaient attaqués à ses pauvres mains. Il fallait de sa part une belle énergie et une foi robuste pour répondre, dans ces conditions, à l'appel de la commission du Musée et entreprendre une grande peinture décorative, — cela d'autant plus qu'elle rendait indispensable un séjour à Paris.

II

Meuron voulut s'y rendre seul, malgré l'anxieuse sollicitude des siens, que vint rassurer d'ailleurs en quelque mesure la lettre suivante de son vieil ami Ehrmann :

Avril 1894. Votre lettre m'a fait plaisir comme la poi-

gnée de main d'un vieux ami. C'est un merveilleux condiment que la jeunesse, même envolée aux vieilles lunes; tout ce qu'elle a une fois effleuré conserve jusqu'à la fin une saveur de confiance et de sécurité qui est une des plus douces et des plus durables jouissances de la vie. Entre amis de jeunesse, les années écoulées ne comptent pas, ou ne comptent que par le plaisir qu'on a à se les raconter et à renouer plus intimement ses relations.

Vous me faites le plus vif plaisir en me demandant de vous trouver un atelier; j'en ai vu un ce matin, appartenant à un gentleman américain qui va voir sa famille entre le 1er avril et le 15 mai. L'atelier est fort bien, grand, clair, bien chauffé, simplement meublé, avec une chambre qu'il donnerait avec le reste pour 200 francs. Je me fais fête de vous avoir ici pour quelques semaines et vous trouverai tout près une chambre confortable chez Lavenne, vous recommandant dans le voisinage et très expressément la pension Ehrmann, modeste, mais bien tenue, et qui nettoie ses cuivres dans l'attente de votre arrivée.

Outre cet excellent ami, Meuron avait à Paris une belle-sœur et un neveu tout dévoués, demeurant, il est vrai, à l'autre extrémité de la grand'ville : il ne s'y trouverait donc point seul en cas de besoin. Il fut l'objet des soins les plus attentifs et des plus touchantes prévenances. En dépit du rhumatisme, il retrouva tout son entrain, et le lendemain de son arrivée, il avait déjà passé deux heures au Luxembourg et fait près d'une heure de chemin pour aller voir ses parents.

J'ai eu mon modèle ce matin, écrit-il le 17 avril, un

modèle qu'Ehrmann m'a procuré; presque aussitôt il arrivait lui-même, pour voir comment il m'allait et si rien ne me manquait. On ne peut être plus obligeant qu'il ne l'est pour moi. Le modèle est très bien et pose bien. J'ai pu faire un dessin que j'achèverai demain.

Hier, reprend-il le 26 avril, je fus avec Ehrmann au Champ-de-Mars. A part quelques toiles, j'en ai eu une pauvre impression, une impression de déraillement. La sculpture est absolument nulle. En rentrant, j'ai dîné chez les Ehrmann avec quelques amis. J'y avais déjà dîné la veille; de sorte que tu vois que le mot de « pension Ehrmann » n'était pas déplacé.

J'ai eu ce matin une séance d'homme pour ma figure du milieu, assez fatigante, quoique le modèle se donne beaucoup de peine; il vient à huit heures, jusqu'à midi. Avant-hier, j'ai même eu deux séances à la file; c'est trop pour mes forces, et je ne recommencerai pas. Mes mains me font assez mal, par moment, et je suis obligé de me reprendre à cause de la crampe. Heureusement cela ne dure pas. Écrire m'est plus difficile encore...

Et il écrit page sur page, donnant au jour le jour des détails sur son travail, ses modèles, ses amis, chez qui il retrouve un intérieur de famille dont il ne se passerait pas aisément, dit-il.

Les Ehrmann sont d'une bonté sans pareille, et tu peux bien, comme tu le dis, leur brûler un cierge, car mon séjour en est vraiment transformé. Si seulement mes mains se dégourdissaient un peu! Le matin, il me semble que je ne pourrai jamais plier les doigts; et quelle peine à m'habiller!

Une fois au travail, il oubliait tout :

J'ai, écrivait-il à son ami Landry, un modèle qui pose comme un charme, exact, et qui ne parle que quand on lui adresse la parole, un modèle de modèle, enfin. Si je l'avais eu à Venise, j'aurais fait autre chose que ce que j'ai fait... Si je ne m'en tire pas, ce ne sera que ma faute et celle de mes rhumatismes. Quelle agréable et entraînante chose que de travailler avec un bon modèle!

Je suis allé voir la pochade de DuBois offerte au Musée; frère de Salis m'en avait prié. Elle était nichée dans une arrière-salle de café, dans un coin obscur et enfumé. [1] C'est une bonne chose, à ce qu'il m'a paru, très crâne, mais très pochée, et qui nettoyée fera honneur à son auteur. Je voudrais bien l'avoir faite.

Le séjour de Paris et le travail persistant auquel il s'était livré n'avaient pas dû, on le comprend, améliorer son état. Il ne s'en mit pas moins à l'œuvre dès son retour et attaqua la grande toile, placée en diagonale dans son atelier. Il passa de longues heures debout sur l'estrade qui lui permettait de parcourir ce vaste champ. Mais il ne devait, comme nous le verrons, achever cette œuvre que peu de temps avant sa mort.

Cependant, l'automne 1894 amena un événement longtemps souhaité et auquel il prit une vive part, les fiançailles du seul neveu de son nom, M. Pierre de Meuron, qu'il aimait comme

[1] Une petite brasserie de la rue Jacob, où il y avait quelques jolies pochades de divers artistes. Elle a disparu depuis.
Ph. G.

un fils. Il put encore passer chez lui, à la montagne du Creux de la Pey, si pleine de souvenirs, quelques beaux jours d'automne. La chasse, il nous l'a dit, était finie pour lui, et il devait se contenter de parcourir avec son chien la lisière du bois, en guettant les vendangettes sur les sorbiers.

Il n'avait, en revanche, point renoncé à prendre part aux expositions de Neuchâtel : aux catalogues de 1893 et de 1895, il figure encore avec plusieurs paysages des Alpes et du Jura. Il n'était plus question pour lui de retourner peindre d'après nature dans ces montagnes qu'il avait tant aimées ; il devait se borner à reprendre quelque ancienne étude, appliquant son admirable connaissance des sites parcourus jadis à reproduire des impressions demeurées vivaces. « Je vous vois, écrivait-il en 1893 à Gustave Jeanneret, alors à la Schynige Platte, je vous vois cueillant vos fleurs ; c'est entraînant, et ça ne finit pas... Les gentianes, les violettes, les saxifrages ! tout ça donne le mal du pays. Quand je me dis que c'est fini... mais passons... » Au reste, il exposait moins par goût que pour donner un exemple de persévérance et de travail. Et puis, si modeste, si oublieux de lui-même que nous l'ayons connu, ce vétéran de la peinture alpestre ne pouvait ignorer que sa seule

présence était un élément de succès pour nos salons bisannuels. Déjà la mort les avait appauvris de bon nombre de ceux qui en avaient longtemps soutenu l'honneur avec lui : Meuron considérait comme un devoir de demeurer, au milieu d'une génération nouvelle, le représentant et le témoin de cette génération presque disparue, qui avait si noblement élevé parmi nous le drapeau de l'art; il formait le lien vivant entre deux époques.

Mais, chose très remarquable, parce que très rare, Meuron restait jeune avec les jeunes; il les accueillait et les comprenait, leur donnait des encouragements paternels et des avis dont la sincérité s'enveloppait de bonne grâce affectueuse. On ne peut se figurer, si l'on n'en a été témoin, de quel respect universel et de quelle affection il était l'objet parmi nos jeunes artistes. Ceux-ci n'ignoraient pas que ce maître vénéré usait à leur profit de sa haute influence avec une délicatesse et un désintéressement parfaits. Que de tableaux il a signalés, au moment psychologique, à quelque amateur indécis! Quelle touchante diplomatie il savait déployer, au besoin, pour rendre service à un jeune talent! Positif au bon sens du mot, cet homme excellent, qui n'avait pas eu à lutter contre certaines difficultés matérielles, savait se mettre à la place de ceux dont elles risquaient d'en-

traver l'essor; il savait que faire vendre un tableau à un débutant, c'est lui permettre d'en entreprendre un nouveau. Il s'ingéniait, de concert avec son frère, qui cachait sous des dehors un peu réservés une rare délicatesse de sentiments, à procurer au jeune peintre l'aubaine souhaitée.

Indépendamment des sacrifices personnels qu'il faisait sans bruit, c'est par le moyen de ces deux grands rouages, la société des Amis des Arts et la société Maximilien de Meuron, que s'est exercé ce qu'on peut appeler son mécénat. Un de nos peintres, qui l'a vu à l'œuvre, nous écrit à ce propos : « Le bienfait individuel était élevé à la hauteur d'une institution; il y avait une pensée générale, qui passait par dessus la tête de celui qui recevait, pour aller au but. » Le but, c'était toujours l'intérêt de l'art, le développement du goût artistique dans notre pays.

Mais son appui n'était pas d'ordre matériel seulement. Il a soutenu bien des volontés défaillantes, relevé bien des courages abattus, donné au moment propice le conseil ou l'avertissement nécessaire, dit le mot précis qu'il fallait pour réconforter une âme en peine. Il y mettait tant de bonhomie et de bonne humeur! Un jour, nous raconte son vieil ami Anker, certain peintre, anxieux de sa nature, lui exprimait toutes sortes

de craintes sur l'avenir : il voyait en noir des événements qui se produiraient — peut-être — dans un an, deux ans ou plus. Meuron l'interrompit en souriant :

— Vous me faites penser à la femme du tisserand de Soleure.

— ???

— Eh! oui. Elle était assise auprès du métier de son mari. Au bout d'un moment, la voilà qui éclate en sanglots. — Mais qu'as-tu à pleurer, ma pauvre femme ? demande le tisserand. — Hélas! répond-elle, je pense que si j'avais une petite fille (elle n'en avait pas), et qu'elle soit assise ici, et que la navette te parte des mains et lui entre dans l'œil... Quel malheur épouvantable! Bien sûr, elle deviendrait aveugle!

III

Meuron n'a pas donné seulement de bonnes paroles et de bons préceptes à ses jeunes collègues : il leur a laissé l'exemple — plus frappant que tout le reste — de ses dernières forces consacrées à l'art. Ce fut un spectacle émouvant pour

ses amis que celui de ce vieillard luttant victorieusement contre la lassitude de l'âge, pour mener à bien la grande œuvre qui devait couronner sa carrière. « *Je veux*, nous disait-il un jour que nous l'avions surpris devant sa toile, *je veux* faire encore cela pour le Musée. » Il nous semble le voir, un an à peine avant sa fin, travaillant avec l'ardeur d'un jeune homme à l'achèvement du carton de sa mosaïque.

Il s'était, dans ce but, installé pour quelques mois d'hiver à Neuchâtel, dans la maison de la rue du Pommier dont il était propriétaire depuis la mort de sa sœur. Il fit transporter sa grande toile dans une des Salles Léopold Robert. Malgré la fatigue des longues séances, malgré les crampes qui le forçaient fréquemment à suspendre son travail, il se laissa ressaisir par cette fièvre créatrice qui surmonte tous les obstacles. Chaque matin, vers neuf heures, il quittait la maison et se rendait à l'atelier. Il s'interrompait une heure pour le repas de midi, souvent partagé avec un ami au Cercle du Musée. Il était rare qu'il rentrât chez lui avant sept ou huit heures du soir. Des amis, des artistes plus jeunes entraient dans l'atelier à la nuit tombante, certains d'être toujours accueillis avec plaisir, et après avoir discuté son travail, ils s'oubliaient avec lui en de longues cau-

series. Dans les beaux jours d'un printemps précoce, l'entretien se poursuivait souvent le long des quais, en face des Alpes qui lui envoyaient leur sourire du soir.

A force de persévérance, il mena à bien cette allégorie de grande envolée, qui est son testament d'artiste. L'art païen et l'art chrétien, représentés par deux figures de femmes, élèvent les yeux vers un génie incarnant l'Idéal, qui s'enlève dans l'espace, tenant d'une main la couronne, montrant de l'autre le ciel.

Cette composition, terminée le 25 mai 1896, fut expédiée à Venise pour être reproduite en mosaïque par les frères Salviati, sous la surveillance d'Edmond de Pury. Meuron, déchargé de ce souci, put alors repartir pour la campagne, où il ne tarda pas à reprendre sa vie accoutumée, sans se sentir trop incommodé. Il s'empressa de remettre en ordre son atelier, fort encombré pendant les deux dernières années, et où il devait reprendre le pinceau deux mois plus tard avec un entrain et un succès dignes des meilleurs jours.

Cet été lui ménageait, en effet, une vive jouissance, une jouissance dont il avait toujours ressenti la privation : le voisinage d'un ami artiste. Il avait trouvé, tout près de chez lui, pour ses amis Ehrmann, une rustique maisonnette, où ils

passèrent en famille deux heureux mois. Les deux artistes retrouvaient tous les jours à l'atelier les bonnes causeries de la jeunesse et une gaîté à laquelle tous prenaient part.

C'est alors que Meuron peignit un des plus jolis portraits qu'il ait jamais faits, une tête blonde de jeune fille, rose comme une feuille de rose, dont il réussit à rendre la fraîcheur et la grâce. Rien n'annonçait le déclin de l'âge et du talent, dans cette peinture d'un aspect tout moderne, digne à la fois du modèle et du peintre.

IV

L'automne venu, il eut encore la douceur, s'étant rendu à Genève pour visiter l'Exposition nationale, de goûter l'hospitalité cordiale de son vieil ami Duval. Mais, au mois de janvier, lorsqu'il reprit à Neuchâtel ses quartiers d'hiver, sa santé paraissait déjà bien gravement atteinte.

Et pourtant, cette sociabilité qu'il avait toujours

montrée n'avait point disparu ; ce don qu'il avait de s'intéresser à tout ce qui intéressait son interlocuteur, d'entrer dans chaque spécialité par l'intelligence et par la sympathie, ce don, qui prêtait à un entretien avec lui un charme très particulier, il le conserva pleinement jusqu'au bout. Ce fut pour lui, pendant les dernières semaines de sa vie, une véritable bénédiction. Cloué dans sa chambre, incapable d'une occupation suivie, vite lassé des lectures qu'on pouvait lui faire, la conversation seule réussissait à le distraire un peu de ses souffrances. Des amis sortant des milieux les plus divers se succédaient auprès de lui, pendant les longues heures de l'après-midi, apportant chacun son contingent de faits et d'idées, et cette variété lui faisait en quelque sorte changer d'air sans quitter son fauteuil. Il n'y eut pour ainsi dire aucune de ces visites dont il ne dît ensuite : « Il m'a fait plaisir ; il m'a raconté des choses bien intéressantes. »

Il pensait souvent au carton envoyé à Venise. Grâce à l'obligeance de ses amis Pury, qui suivaient là-bas les progrès du travail, il en eut fréquemment des nouvelles. Mais les retards se succédaient, et il perdit bientôt l'espoir de voir sa mosaïque. Deux ou trois jours avant sa mort, l'avis de l'arrivée à Neuchâtel put enfin lui être com-

muniqué, et il en témoigna encore quelque plaisir.[1]

Cependant, le déclin de ses forces faisait prévoir le dénouement fatal. Le samedi 20 mars 1897, à onze heures du matin, celui qui écrit ces lignes fut prendre de ses nouvelles. Le malade voulut bien nous permettre de lui serrer la main; alité et très faible, il nous adressa encore quelques mots entrecoupés et affectueux... Un quart d'heure plus tard, il rendait le dernier soupir.

V

Sainte-Beuve a dit quelque part — on a souvent cité ce mot — qu'on ne connaît pas complètement un homme si l'on ne sait ce qu'il pensait sur la religion. Cette question semble se poser plus fortement encore devant un lit d'agonie.

[1] Constatons ici que l'œuvre de Meuron, correctement interprétée, a subi, au moment du posage, un accident par suite duquel une grande ombre malencontreuse (qui n'existe pas sur le carton) raie le dos de la figure de gauche et en dénature l'aspect; il est bon que le public soit averti que ce défaut choquant n'est point imputable à l'artiste.

Disons simplement, en ce qui concerne Meuron, que cet homme si plein d'abandon, si confiant avec ses amis, fut toujours d'une extrême réserve sur les choses qui doivent se régler entre l'homme et sa conscience. Pourtant, ses lettres nous ouvrent çà et là une échappée sur sa pensée intime: on aura remarqué celle qu'il écrivait, après la mort de sa mère, à Maximilien de Meuron (page 153). Et voici quelques lignes adressées, le 10 décembre 1875, à son ami Zelger, déjà assez sérieusement atteint par l'âge et la maladie :

Je pense souvent à vous, mon cher ami, et combien la privation du travail doit être une épreuve pénible... Le plus sain et le plus sage est de se remettre, comme vous le faites, à la volonté de Dieu, et de chercher à se détacher de ce monde, que nous ne devons occuper qu'un temps. Tous, tant ceux qui sont en santé que ceux qui sont déjà partiellement atteints, nous devrions vivre dans la pensée que d'un moment à l'autre nous pouvons disparaître. Cette pensée mélancolique est heureusement adoucie pour celui qui a les espérances chrétiennes... Que Dieu vous donne donc patience et acceptation pour tout ce qui vient de lui et ne vient que de lui ! C'est la paix, — celle que je vous souhaite du fond du cœur.

Quelques mois plus tard, la même note reparaît dans une lettre à Mme Zelger, qui avait grand besoin d'être réconfortée par une voix amie :

Que pouvons-nous savoir ce que Dieu nous réserve à tous ! Ne nous demande-t-il pas bien plutôt une résignation complète à sa volonté que toute autre chose ? Oui, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour l'amélioration de votre santé, car l'avenir pourrait vous faire regretter de l'avoir négligée volontairement. Ayez confiance en Dieu, chère Madame. Il sait, mieux que nous, mesurer ce qu'il nous faut. Que Dieu vous soutienne pour votre cher mari et pour tous les vôtres.

Ces passages suffisent à nous révéler la foi simple et confiante de celui qui les a écrits; elle pouvait se résumer dans les vers du vieux poète:

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Le 23 mars, nous rendions à Meuron les derniers devoirs. Aucun de ses amis n'a oublié cette journée à la fois si douloureuse et si belle : car jamais premier printemps n'avait revêtu de plus de splendeur notre horizon familier. Sous les rayons déjà tièdes du soleil, le lac, où de grands nuages blancs promenaient leurs reflets, était d'une transparence exquise ; les Alpes, vêtues encore de neige jusqu'à leurs pieds, dessinaient sur le clair azur une silhouette d'une netteté parfaite. Du cimetière de Beauregard, où un groupe nombreux d'artistes et d'amis étaient réunis autour de

la tombe ouverte, les yeux se portaient irrésistiblement sur cet admirable tableau, qui rappelait, en les idéalisant jusqu'à la divine beauté, tous ceux que l'artiste nous a laissés. Il semblait que l'Alpe lointaine voulût joindre son hommage à nos regrets et à nos larmes.

Et, dans l'émotion de ce moment solennel, Paul Robert prit très simplement la parole. Il dit que les artistes neuchâtelois venaient de perdre celui qui était vraiment leur père à tous; que si, pendant tant d'années, ils avaient formé une famille étroitement unie, ils le devaient à l'influence de cet homme toujours bienveillant, qui avait su faire régner parmi eux le souci des intérêts supérieurs de l'art, dont s'inspiraient tous ses actes; que cette bonne confraternité ne devait point périr avec lui, mais qu'il fallait, au contraire, que le souvenir de Meuron restât comme un lien indissoluble entre ceux que son action bienfaisante avait si longtemps unis.

C'était bien la parole qu'on avait besoin d'entendre. Les artistes avaient tous le sentiment que la famille venait de perdre son chef, mais qu'il leur laissait un grand exemple d'aménité, de tolérance réciproque et de désintéressement.

VI

L'homme et l'artiste furent également remarquables en Albert de Meuron. L'artiste occupe une place à part dans la peinture suisse : il fut par excellence le peintre de la montagne, en ce sens qu'aucun autre n'a vécu comme lui de la vie de la montagne. Qui donc a pénétré plus patiemment dans l'intimité même de l'Alpe ? Nous l'avons vu passer des semaines dans l'inconfortable chalet de la Bettenalp, tenant bon, à cette altitude de 2000 mètres, contre la pluie, la neige et la tempête, saisissant les embellies fugitives pour suivre les études commencées, supportant toutes les contrariétés, s'accommodant du régime le plus frugal et du logis le plus primitif. Nous l'avons vu endurer à la Bernina des épreuves plus rudes encore et montrer une obstination qui semblait grandir avec les difficultés.

Voilà qui suffirait à donner à la physionomie de notre artiste un caractère de rare originalité. Plusieurs peintres, dès lors, ont pensé découvrir

la montagne; et, de fait, ils avaient raison, puisque chaque artiste *découvre* pour son compte les vieux motifs qu'il rajeunit par sa propre vision. Mais cette initiation lente à la vie alpestre, cette familière cohabitation, dans les hautes solitudes, avec les chasseurs de chamois et les pâtres, cette accoutumance résignée et tenace à toutes les intempéries, cette acceptation calme de tous les sacrifices qu'impose une existence aussi exceptionnelle, qui donc, avant ou après lui, en a donné l'exemple? Les peintres d'aujourd'hui trouvent partout à la montagne des auberges confortables, avec ascenseur pour s'y faire hisser de la plaine. Meuron — et ici ne séparons pas de lui son camarade Auguste Berthoud — incarne en quelque sorte l'âge héroïque de la peinture alpestre.

Quant à l'œuvre qu'il a laissée, elle mériterait une étude approfondie, que nous n'avons point songé à entreprendre dans ce livre purement biographique. Marquons au moins d'un mot ce qui nous paraît être le caractère distinctif du paysage alpestre de Meuron. Deux mots, à notre sens, résument son talent et son œuvre : l'équilibre dans la force. Meuron est un fort, dont la force est toujours contenue, admirablement disciplinée par l'esprit le plus judicieux et le tact le plus délicat. Il a une vision juste, saine et tranquille, le

sens parfait de la mesure. L'imagination n'est point sa qualité maîtresse; aussi, jamais rien d'excessif dans sa manière, pourtant si robuste; point d'emballement soudain; il se possède toujours. Mais, avec cela, il voit grand; c'est par la simplicité et la sincérité qu'il atteint aux effets puissants.

L'impression de force contenue que ses œuvres nous donnent, sa personne même la donnait dès le premier abord. Avec l'âge, il avait pris toujours plus de ressemblance avec son père: c'était la même carrure, la même démarche calme et ferme d'un homme pondéré en tout, le même regard tranquille et observateur, dont un de ses collègues disait si bien : « Malgré son air de bienveillance, il semble qu'il vous regarde tout outre. »

Cette bienveillance, que tous, petits et grands, éprouvaient à son approche, fut certainement le trait prédominant du caractère de Meuron; il y avait en lui de véritables trésors de bonté, de générosité, de support; c'était un grand cœur. Mais il était, avec cela, extraordinairement fin et avisé, et non sans une pointe de malice, si bien ouatée de cordialité que beaucoup ne la discernaient pas.

C'est précisément parce qu'on le savait tout à la fois débonnaire et clairvoyant, qu'on faisait tant de cas de ses avis. On savait qu'il n'était dupe

de rien, mais qu'il ne cédait à aucun parti pris passionné. Aussi a-t-il exercé, dans notre vie artistique, autant d'influence par sa personnalité que par son talent. On le retrouvait à chaque rencontre parfaitement aimable et parfaitement sincère, et c'est ce qui rendait son commerce à la fois si agréable et si sûr. Il était de ces hommes rares, sur qui l'on aime à se reposer, que l'on consulte et que l'on écoute avec une absolue confiance.

Nous avons retracé sa carrière aussi fidèlement que possible, en laissant parler les documents mis à notre disposition. Nous souhaitons que ce travail puisse être de quelque utilité pour celui qui entreprendra un jour d'étudier l'œuvre de nos peintres nationaux et essaiera de marquer la place d'Albert de Meuron dans l'histoire de l'art helvétique.

INDEX

TABLE



